





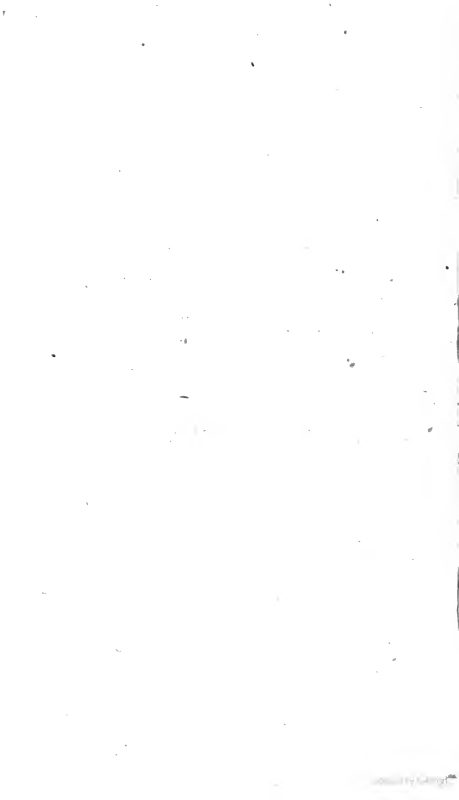


102 1.

7257

Palat. XII

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN,
TOME SECOND.



569662

HISTOIRE DE BERTRAND

DU GUESCLIN,

COMTE DE LONGUEVILLE,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

Par M. GUYARD DE BERVILLE,

TOME SECOND.

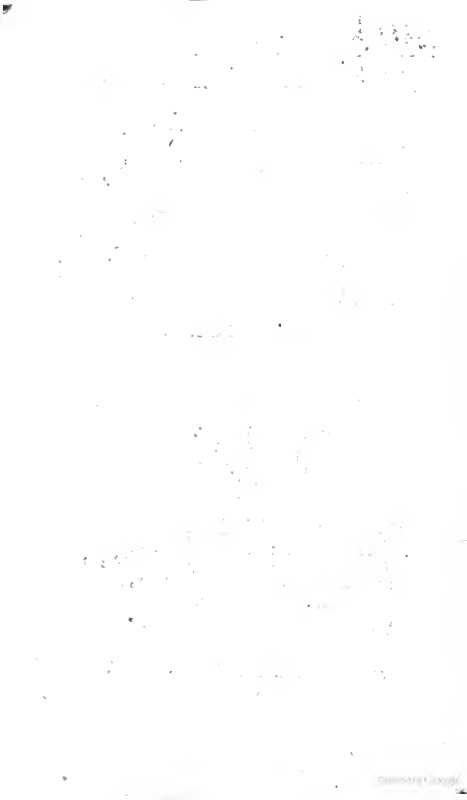


A PARIS,

Chez H. C. DE HANSY, Libraire ;
rue S. Jacques, près les Mathurins,
à Sainte Thérèse.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi





HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE QUATRIEME.

S O M M A I R E.

*Nouvelles cruautés de D. Pedre remonté
sur son Thrône. Lettre d'un Seigneur
Maure. Les peuples murmurent & rap-
pellent D. Henri, qui va consulter du
Guesclin prisonnier à Bordeaux. Son
aventure dans la prison. Le Prince de
Galles délivre du Guesclin par gloire.
Celui-ci déclare qu'il rétablira D. Henri*
Tome II. A

Roi de Castille. Il se met lui-même à 70000 florins d'or de rançon. La Princesse de Galles souhaite le voir. Réception qu'elle lui fait, avec un présent de trente mille florins. Il les employe à délivrer des prisonniers. Plusieurs autres traits de sa générosité, Va voir le Duc d'Anjou & le rend maître de Tarascon. Arrive à la Cour, confere avec le Roi sur les projets de la campagne prochaine, Va en Bretagne où il est reçu en Roi, De-là à Bordeaux pour se remettre en prison. Des inconnus payent sa rançon en entier. Troubles dans la Guyenne, Trahison contre D. Henri, qui en est préservé, & va joindre le Duc d'Anjou en Languedoc, de-là passe en Espagne. Révolte en sa faveur. Fait le siège de Toledé. Du Guesclin va pour le joindre; est traversé par Charles le Mauvais, qui essaye à le faire périr dans ses Montagnes. Suite du Siège de Toledé. D. Pedre vient au secours avec un corps d'Affriquains. Du Guesclin arrive enfin. Ses premiers exploits. Ecrit à D. Henri les moyens de défaire D. Pedre & son armée, ce qui réussit avec un grand carnage d'Affriquains. On va à la poursuite de D.

Pedre qui trompe les Tolédans. Suites du siège. Malheurs de D. Pedre réduit à n'avoir plus d'azile. Il apprend que Fernand de Castro lui a préparé une ressource. Défaite de ce secours. D. Pedre se sauve en Affrique. Court un grand danger dans la traversée. Il obtient un secours de 80000 hommes moyennant qu'il se fit Mahométan. 60000 Affriquains abordent en Espagne. Du Guesclin les bat & en détruit 7000. Résolution d'attaquer les autres. Du Guesclin est chargé de la conduite de cette opération. Sanglante bataille où il périt 50000 Maures, & peu après tous les autres. D. Pedre se sauve. Est investi dans le Château de Montiel, essaye d'en sortir, est surpris & arrêté. Sa fureur. Sa mort. Suites de cet événement. Reddition de Toledé. D. Henri est généralement reconnu de toute l'Espagne.



LE Roi D. Pedre redevenu paisible possesseur de la Castille, n'ayant plus la présence du Prince de Galles qui contenoit son caractère violent, & qui l'empêchoit d'exercer ses vengeances sur ceux

4 *Histoire de Bertrand*

qui l'avoient offensés ou abandonnés, oublia bien-tôt qu'il avoit promis à Dieu & au Prince de pardonner à tout le monde sincèrement, & d'oublier les injures que ses sujets lui avoient faites : il se livra plus que jamais à ses fureurs, & les porta si loin, que les peuples recommencerent à le haïr & à détester son regne. Il sçut que l'on murmuroit tout haut, & n'en devint que plus cruel & plus terrible : la crainte qu'il avoit de retomber dans l'état où il s'étoit vû, lui fit sacrifier par des supplices rigoureux les plus grands Seigneurs de son Royaume sur de simples soupçons, & même des femmes de la premiere qualité. Il prévint que sa cruauté pourroit avoir de grandes suites pour lui, & connoissant que non-seulement il ne devoit plus attendre de secours du Prince de Galles, mais qu'il trouveroit plutôt en lui un ennemi prêt à le punir de ses perfidies, & de l'avoir trompé lui-même, il prit le parti de chercher des amis parmi les Princes Maures.

Il y avoit à la Cour du Roi de Grenade un premier Ministre nommé Bennahim, homme recommandable par son esprit & par sa sagesse, qui l'avoit élu :

vé au poste qu'il occupoit, & lui avoit acquis un très grand crédit auprès de son Maître & de la nation. D. Pedre s'avisa de lui écrire comme il auroit pu faire à un ami, pour lui faire part de sa victoire & de son rétablissement. Il en reçut une réponse que nous croyons devoir transcrire ici, non qu'elle soit relative à notre Histoire, mais parce qu'elle est si belle, si judicieuse, si pleine de morale & de sentimens solides, qu'on la lira avec plaisir; outre que l'on y verra le contraste d'un Mahométan sage & sensé, avec un Prince barbare, furieux, perfide, ennemi du Ciel & de la Terre, enfin indigne du nom de Chrétien.

*Lettre de Bennahim, Ministre de
Grenade, à D. Pedre.*

« Seigneur..... (Il accuse la réception de la lettre, &c. Et il continue.)
Vous avez éprouvé de furieuses atteintes de la fortune, qui doivent vous faire songer aux moyens d'en profiter : si vous n'êtes pas du nombre de ceux qui savent tirer avantage & faire leur bonheur des disgraces d'autrui, au moins de-

vriez-vous vous estimer heureux , si vous sçavez profiter de celles que vous avez essuyées vous-même. Les adversités qui arrivent aux hommes peuvent être comparées aux remèdes de la Médecine , qui sont désagréables au goût , & qui ensuite operent le rétablissement de la santé , quand ceux qui les ont pris en attendent patiemment les effets , & leur donnent le temps de faire toute leur opération : mais aussi comme ces remèdes se tournent en poisons , & donnent trop ordinairement la mort , quand l'inquiétude des malades ou leurs mauvaises habitudes , les empêchent de faire des effets salutaires ; de même les disgrâces passées achevent la ruine d'un homme qui n'a pas assez de prudence pour en faire son profit. Si vous avez été arraché de votre Thrône par ceux qui étoient plus obligés que d'autres à vous y maintenir , vous devez faire réflexion que votre conduite a pû en être la première cause , & que n'ayant pas eu pour vos sujets l'affection que vous leur deviez , vous leur avez donné l'exemple de manquer pareillement à ce qu'ils vous devoient , & de ne plus vous aimer ni respecter. Ainsi je vous conseille de vous

former une nouvelle politique sur celle que vous avez autrefois pratiquée , & de vous conduire sur des principes directement opposés à ceux que vous avez précédemment suivis : par ce moyen vous acquérerez les cœurs de vos sujets qui donneront à l'avenir leurs biens & leur sang pour votre gloire & pour votre service : vous deviendrez même cher à vos voisins qui respecteront votre autorité & votre personne : enfin vous êtes pour vous-même un exemple dont vous devez profiter. » La lettre de ce sage Mahométan contenoit encore un nombre de réflexions qui toutes tendoient au même but.

Les peuples , chagrins de sçavoir que leur Roi avoit lié un commerce avec les ennemis du Christianisme , firent courir le bruit qu'il avoit contracté alliance avec eux. De-là , on commença à murmurer de toutes parts , du murmure on passa aux complots & à l'aversion. Bientôt on regrette D. Henri , on lui envoie couriers sur couriers , on le conjure de revenir en Castille , & on l'assure que tous les esprits & les cœurs sont disposés à le recevoir , & à le remettre sur le Thrône. Le Prince incertain d'abord ,

se réveille enfin : tant d'avis réitérés , & tant d'invitations lui confirment la sincérité de ses peuples : l'espérance se ranime dans son cœur , il voit , sans pouvoir en douter , qu'il n'aura plus le Prince de Galles pour ennemi , après la perfidie de D. Pedre : mais l'aventure lui paroïsoit trop intéressante pour qu'il s'y embarquât sans précaution , & sans en apercevoir l'issue à son avantage. Il crut ne pouvoir mieux se consulter qu'avec du Guesclin : mais il étoit prisonnier à Bordeaux , & il n'étoit pas aisé de le voir : la bonne fortune de l'un & de l'autre y pourvut , ou plutôt la Providence qu'on ne peut se lasser de reconnoître dans la plupart des événemens de cette histoire.

Le Prince se résolut à hazarder sa fortune & sa vie même pour le voir , & travesti en Pèlerin lui troisième , part de Toulouse , & en cet équipage se rend à Bordeaux. Il y arrive incognito , & choisit la moindre hôtellerie de la ville , pour éviter d'être reconnu. Dieu permit qu'un Gentilhomme Breton , pris à la bataille de Navarret , & qui avoit la ville de Bordeaux pour prison , se trouvât logé dans la même Auberge. Ce

Gentilhomme qui avoit servi sous D. Henri le reconnut d'abord; le Roi même se remit ses traits, en sorte que tous deux admirerent en particulier dans cette aventure une opération du Ciel, qui les avoit fait rencontrer pour concourir ensemble aux grands desseins que la Divinité fit éclore depuis. Ils souperent ensemble, les trois Pèlerins & le Prisonnier, sans se découvrir l'un à l'autre, mais celui-ci sur la fin du repas étant tombé dans une profonde rêverie, donna aux autres d'étranges inquiétudes d'être découverts. Ils avoient remarqué que pendant tout le repas, cet homme avoit eu les yeux fixés sur le Roi, & ils craignirent d'être trahis. Cependant ils se rassurent sur ce qu'il étoit Gentilhomme & Breton, & qu'avec ces deux qualités il devoit être à l'abri de tout soupçon de perfidie & de lâcheté. Dans cette assurance l'un d'eux lui demanda d'où venoit ce grand sérieux, & s'il se trouvoit indisposé, pour être tombé dans cette rêverie. Le Gentilhomme lui répondit naïvement, il y a là un de vos camarades qui ressemble si parfaitement au Roi de Castille D. Henri, que j'ai l'idée pleine de cette ressemblance, &

je n'en ai jamais vû de pareille : sur cela il se mit à discourir , rappella tout ce qu'il sçavoit de ce Roi , & de ses aventures , en un mot il raconta tout ce qu'ils en sçavoient eux-mêmes , en sorte qu'ils ne doutèrent pas d'être reconnus. Cependant ils n'osoient se déclarer à lui , de peur de mettre la personne du Roi en un danger évident : ils n'osoient non plus laisser voir trop de défiance , de peur de l'indisposer , & que s'il apprenoit leur secret par d'autres que par eux , il ne fût capable de le divulguer. Le Gentilhomme continuant toujours à parler de D. Henri , & à le combler d'éloges , tant sur sa valeur , que sur sa bonté & ses autres vertus , faisoit des vœux au Ciel pour qu'il remontât sur le Thrône , & protestoit d'être des premiers à le servir , si l'occasion s'en présentoit : puis il porta la parole au Roi lui-même , avec une effusion de cœur qui acheva de lui gagner la confiance du Prince & de ses deux compagnons d'aventures : » Ah ! dit-il , que je serois heureux , si c'étoit à ce grand Roi , que j'eusse l'honneur de parler ! Je vous conjure de ne me pas laisser plus long-temps dans cette incertitude , apprenez-moi si je ne me trompe

point , & foyez assuré d'avoir en moi un de vos plus fideles serviteurs & des plus affectionnés ». Le Roi ne lui fit qu'un signe pour lui faire entendre qu'effectivement c'étoit lui-même , & il lui découvrit son secret.

Dans la conversation ils avoient parlé de du Guesclin , & de ses faits ; le Roi dit donc au Gentilhomme : c'est pour lui que je suis venu ici dans cet équipage bizarre , je desirerois le voir & l'entretenir , & puisque vous venez de m'offrir vos services , tâchez de me rendre celui-là ; vous voyez la confiance que j'ai en vous. L'Officier flatté de la proposition , & de l'honneur d'obliger un Roi , promit de lui donner satisfaction , & ils arrêterent que D. Henri iroit l'attendre dans une Eglise à l'extrémité de la ville , & qu'il s'enfonceroit dans le lieu le plus obscur , crainte d'être vu & reconnu de quelques Anglois qui avoient servi en Castille avec Hiie de Caurelée , & dont toute la ville de Bordeaux étoit pleine : & que le Gentilhomme iroit à la prison de du Guesclin (1) essayer de le voir &

(1) On est étonné de voir quantité de Gen-
A vj

de lui parler pour concerter leurs mesures , & leur procurer , au Roi & à lui , le plaisir de se voir : ensuite de cet arrangement , les trois Pèlerins le quittèrent , & le Breton alla faire sa commission. Il eut le bonheur de parler le lendemain à du Guesclin , & ne l'étonna pas peu quand il lui apprit que D. Henri étoit à Bordeaux sans autre cause que pour le voir. Du Guesclin ravi d'une nouvelle si agréable & si inespérée , dit à ses gens de lui préparer un grand repas , pour régaler des Gentilshommes Bretons qui revenoient de Saint Jacques de Compostelle , & que le hazard lui avoit appris être à Bordeaux. Il envoya le Géolier prendre de sa part cent écus chez un Lombard son Banquier , (les Lombards étoient alors les seuls qui fissent la banque en France) , en disant qu'il en vouloit dépenser la moitié pour son dîner , & que le reste seroit pour lui & pour le payer de ses peines.

tilshommes prisonniers , comme du Guesclin , avoir de grandes villes pour prison , sur leur parole , pendant qu'il étoit réellement dans une prison close , lui dont la parole étoit généralement reconnue pour sacrée.

D. Henri étoit dans l'Eglise à attendre le retour du Gentilhomme Breton , lorsque quelques gardes du Prince de Galles y vinrent pour entendre la Messe , & appercevant ces trois figures extraordinaires , ils eurent longtemps les yeux fixés sur eux : enfin ils les aborderent pour leur demander s'ils alloient à S. Jacques, où s'ils en revenoient. D. Henri pendant ces questions étoit étrangement agité de la peur d'être reconnu , lorsque par bonheur le Gentilhomme Breton entra dans l'Eglise , & pour ne point paroître avoir connoissance de ces Pèlerins , se mit à genoux , & leur fit signe de loin , comme ils en étoient convenus , & sortit : les Pèlerins le suivirent , laissant une grande distance entre lui & eux , & enfin il les introduisit dans la prison où étoit du Guesclin. La joie que le Roi & lui ressentirent en se retrouvant ensemble , est inexprimable : ils se retirèrent à quartier pour s'entretenir librement en attendant le dîner , & les trois autres s'éloignerent pour ne les pas gêner ; cependant ils laissoient quelques fois entendre quelques paroles de leur conversation , comme s'ils ne disoient rien

d'intéressant & quelle n'eut rien de secret. Les autres pour n'être point suspects parloient haut, & souvent le Roi & du Guesclin leur portoient la parole : le Prince témoigna à Bertrand combien il lui étoit sensible de le voir en si mauvais lieu pour récompense des bons services qu'il lui avoit rendus, qu'il voudroit pouvoir le racheter de tout ce qui lui restoit au monde, que son trop grand mérite leur faisoit tort à tous deux, & que toute l'Europe pensoit que le Prince de Galles ne le relâcheroit jamais, parce qu'il redoutoit sa valeur. Du Guesclin lui répondit qu'il ne ressentoit la dureté de son état, que parce qu'il lui ôtoit la liberté de lui rendre de plus grands services que ce qu'il avoit fait jusqu'alors. Le Roi ensuite entra en matière, & instruisit son Connétable de l'état présent des affaires : que les peuples & les Grands de Castille lui avoient donné avis du mécontentement général de la nation contre D. Pedre, que l'on murmuroit tout haut de sa conduite aussi cruelle qu'avant sa disgrâce : que lui, D. Henri avoit reçu quantité de courriers & de lettres d'invitation de se rendre en Castille, & que les peuples

le reconnoître d'ès qu'il s'y montreroit : qu'enfin personne n'y doutoit que D. Pedre ne fut sur le point d'embrasser le Mahométisme , pour épouser la Princesse de Bennemarine , qui étoit d'une beauté admirable , & dont il étoit éperdument amoureux. Du Guesclin qui étoit d'une intelligence supérieure , ne fit que rêver un moment , & il répondit au Roi : » il faut Sire , vous rendre en Castille le plus promptement que vous pourrez : votre présence & vos vertus acheveront de décider le soulèvement que l'affection qu'on a pour vous a excité en votre absence : je vous y suivrai de près , malgré tous les empêchemens humains ; Dieu seul pourra s'y opposer «.

Pendant qu'ils étoient à discourir , il pensa leur arriver un terrible malheur : le Geolier se défia que ces trois Pellerins , qui avoient eu tant d'empressement à voir du Guesclin , & qui lui tenoient une conversation si vive , ne fussent des gens de qualité déguisés , ou des espions : il en parla à sa femme , & lui dit , que la fortune leur présentait une belle occasion , & qu'il en falloit profiter , en avertissant le Prince de

Galles de ce qui se passoit , & que si la chose se trouvoit vraie , ils auroient infailliblement une récompense proportionnée à un si grand service. La femme plus généreuse que son mari , lui en fit difficulté , & lui remontra qu'il établissoit-là sa fortune sur un fondement qui n'étoit ni certain ni vrai-semblable : que si ces Pelerins n'étoient en effet que ce qu'ils paroissent , ce seroit pour lui & pour elle une honte éternelle d'avoir tenté une pareille trahison , & que tout ce qui leur en reviendrait seroit d'être odieux & généralement méprisés : que d'ailleurs rien ne pressoit puisqu'il ne sortiroient qu'après leur dîner , & que nous tenons , disoit-elle , les clefs de la porte ; quand ce seroit même des gens de considération , je ne vois pas ce qu'il y auroit à gagner pour nous de la part du Prince de Galles à lui donner un pareil avis : on nous donnera de belles paroles sans effet , & des promesses qui s'en iront en fumée ; que cependant pour ne négliger ni leur fortune , ni le service du Prince , il falloit examiner de près quelles gens ce pouvoit-être , & qu'elle verroit bien à leur mine & à leur contenance , ce qu'ils en devoient

penſer. Le mari approuva le projet , & elle feignit d'aller les conſidérer ; mais en entrant dans la chambre où du Gueſclin étoit avec ſes quatre convives , pour leur dire que le dîner étoit prêt , tout de ſuite elle leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer entre elle & ſon mari , ce qui jetta du Gueſclin & les autres dans une terrible conſternation , de crainte que cet homme n'allât les trahir par l'eſpoir d'une récompenſe. Mais elle les raffura en diſant qu'elle s'étoit emparée des clefs , & elle les lui remit.

Cependant le dîner fut ſervi , & du Gueſclin de peur de ſurpriſe , & pour avoir toujours les yeux ſur ce dangereux homme , le fit reſter à dîner , lui & ſa femme avec la compagnie , & le repas fut auſſi gai qu'il pouvoit l'être. Sur la fin , le mari quitte la table , peut-être à mauvais deſſein , cherche les clefs des portes pour ſortir , & ne les trouvant point , il appelle ſa femme qui feint de ne ſçavoir pas où elles les avoit miſes , ce qui le fit entrer en mauvaiſe humeur : du Gueſclin entendant leur conteſtation , ſort de la chambre avec un gros bâton à la main , & ſous prétexte de la brutalité du Geolier envers ſa femme , il lui

en donne tant de coups , qu'il ne pouvoit plus se remuer : ensuite il va prendre les clefs , & fait sortir les trois Pelerins , qui bien contens d'en avoir été quittes pour la peur , partirent bien vîte de Bordeaux. D. Henri pour reconnoître le bon service du Gentilhomme , lui donna de quoi payet sa rançon , se mettre en équipage & l'aller rejoindre.

Cependant il y avoit déjà long-temps que Bertrand étoit prisonnier , & qu'on ne parloit point de le mettre à rançon , & en liberté. Le Conseil d'Angleterre s'y opposoit ouvertement , parce qu'on le regardoit comme capable lui seul de déranger les projets des Anglois ; on en pensoit autant à Bordeaux , & on craignoit que la sortie de ce grand Capitaine ne donnât un nouveau branle aux affaires ; ainsi d'une part & de l'autre , il étoit déterminé qu'on le garderoit. Il y avoit encore une raison personnelle au Prince de Galles , qui n'étoit qu'un motif de rivalité (1) ; ce Prince avoit acquis tant de gloire , par les

(1) C'est la véritable raison de ce que nous avons remarqué p. 114.

victoires qu'il avoit remportées , que l'estime générale où il étoit ne lui suffisoit pas : il regardoit du Guesclin comme un homme qui l'obscurcissoit , & qui s'étoit rendu tellement illustre , que personne ne lui disputoit le premier rang : de sorte que le Prince de Galles qui auroit voulu passer pour le premier homme de son siècle , étoit forcé de convenir avec lui-même que notre héros l'emportoit , & c'étoit pour cela qu'il faisoit durer sa prison , afin d'interrompre le plus qu'il pourroit ses exploits , & le cours de sa renommée : enfin il auroit souhaité pouvoir donner le temps à toute l'Europe de l'oublier.

Une aventure singulière en ordonna autrement. Le Prince étant un jour en conversation familière avec un nombre de Seigneurs de sa Cour , du premier rang , le Sire d'Albret lui demanda s'il pourroit sans le fâcher l'instruire d'un bruit qui couroit , & auquel des ennemis ou gens mal intentionnés pourroient donner quelque interprétation au préjudice de sa gloire : » Non seulement , dit le Prince en l'embrassant , vous le pouvez , mais vous m'obligerez , & je recevrai cet avis comme une marque de

vosre attachement pour moi , & de vosre fidélité «. D'Albret rassuré par ce discours ; & qui connoissoit le Prince capable de prendre en bonne part un pareil avertissement , lui dit : » On pense dans le monde , Monseigneur , que ce qui vous empêche de donner à Bertrand sa liberté , comme vous l'avez donnée aux autres prisonniers , c'est que sa valeur vous donne de la jalousie , & même que vous le craignez. Que je le crains , moi , reprit le Prince avec émotion ! ah ! je ne crains personne , on ne me rend pas justice de m'attribuer de tels sentimens ! je vous suis cependant obligé , & vous remercie de ce que vous venez de m'apprendre «. Ensuite après avoir un peu rêvé ; pour montrer , dit-il , que l'on se trompe , & que je ne crains point du Guesclin , tout brave qu'il est , je vais le mettre en liberté tout à l'heure «. Il fit appeller un de ses Héraults , & l'envoya prendre du Guesclin dans sa prison pour le lui amener à l'instant. Pendant que le Héraut fut dehors , le Prince dit , il est vrai que Bertrand est un excellent homme , & je donneroïis la moitié de la Guyenne pour l'acquérir au Roi mon pere ; mais je ne

porte aucune envie à l'estime que l'on a pour lui , & je le crains encore moins ; mais si j'étois capable de craindre quelqu'un , ce seroit peut-être lui. Sur cela du Guesclin arriva , mit un genouil en terre , & salua le Prince très-profondément : le Prince le releva avec beaucoup de bonté , & lui demanda des nouvelles de sa santé : par ma foi , Monseigneur , répondit Bertrand , je m'ennuie bien de n'entendre que le chant des fouris de Bordeaux , je souhaiterois bien entendre les rossignols de mon pays. Il faut donc , répartit le Prince , vous en procurer la satisfaction : croiriez-vous qu'on débite dans le monde que je vous crains ? Du Guesclin fit au Prince une profonde révérence , en disant : on ne peut me faire plus d'honneur que de dire que mon épée soit redoutable à un Prince qui se fait également craindre & admirer par tout. On se trompe , Messire Bertrand , reprit le Prince , de penser comme cela , je ne connois pas la peur : j'aime & je considère les braves hommes ; mais je n'en appréhende pas un seul , ainsi je vous mets à rançon. Du Guesclin le remercia de la grace qu'il lui faisoit , & dit

en haussant la voix : » Je ne suis donc plus prisonnier , puisqu'ils ne tiennent plus qu'à de l'argent ; je n'hésite point à déclarer que le Roi D. Henri peut se regarder dès ce moment comme Roi de Castille : je l'en ferai couronner encore une fois , malgré tous ceux qui voudront s'y opposer : je le jure & y engage mon honneur en présence de vous , Monseigneur , & de tous les Chevaliers qui m'entendent ». Cette parole étonna toute la compagnie , & parut bien fière : le Prince la releva , en disant que cela ne seroit pas si aisé qu'il se l'imaginait. » Je sçais bien ce que je dis , reprit Bertrand , & j'ose vous demander , Monseigneur , s'il n'est pas vrai que vous vous reprochez d'avoir donné du secours à un homme aussi méchant que D. Pedre , & qui a payé vos bienfaits de perfidies : aussi quand vous prîtes la peine d'aller en Espagne , personne ne put comprendre que vous eussiez pris les armes pour un homme que vous en connaissiez si indigne , & que vous donnassiez votre protection au meurtrier d'une Reine aussi respectable qu'étoit la Reine sa femme , votre parente du meilleur côté , puisqu'elle sortoit du sang des Rois

de France , le plus noble qui soit sur la terre. Au reste , Monseigneur , je n'aurois point du être retenu dans vos prisons , je ne vous ai point fait la guerre , j'ai servi D. Henri , contre D. Pedre , comme a fait Hüe de Caurelée , & un assez bon nombre de vos sujets, avant que vous les eussiez rappelés. Il n'y eut jamais de querelle plus juste que celle que nous avons soutenue , & je n'ai pas eu dessein de rien faire contre vos intérêts personnels. Quoiqu'il en soit de ma rançon , faites-moi la grace de vous en expliquer , & je suis prêt à la payer : mais je vous supplie de faire attention que je suis un pauvre Chevalier , qui n'ai de bien que ce que j'ai pu gagner dans le métier des armes ».

Le Prince lui répondit , Messire Bertrand , vous êtes le maître qu'il ne vous en coûte rien pour votre rançon , je me contente de votre parole que vous ne porterez jamais les armes contre le Roi mon pere & contre moi. Du Guesclin se crut presque offensé de la proposition. Eh ! quoi ! Monseigneur , répondit-il avec vivacité , est-il possible qu'un Prince si vaillant , & le plus honnête homme du monde , me fasse une condition aussi con-

traire à mon devoir ? J'aimerois mieux mourir que de vous donner une parole qui me déshonoreroit pour toute ma vie. Hé bien donc , reprit le Prince Anglois , je vous quitte de votre rançon pour ce que vous voudrez , & ne veux de votre argent que par formalité : vous êtes un homme de mérite , & je ne vous taxe qu'à cent francs , & encore moins si vous voulez , décidez-en vous-même. Du Guesclin crut que le Prince se divertissoit pour voir ce qu'il diroit , & que les Anglois auroient voulu lui voir faire une bassesse , pour avoir occasion de l'estimer moins : il répondit au Prince qu'il ne seroit pas raisonnable qu'on lui fit une composition si disproportionnée , & qu'un homme qui avoit , comme lui , commandé des armées Royales avec honneur , fut rançonné comme un soldat ; & qu'il s'estimoit assez pour croire devoir payer cent mille florins d'or. Comment , s'écria le Prince , cent mille florins d'or : c'est trop , & je n'en veux pas tant. En ce cas là , reprit du Guesclin , voici mon dernier mot ; je me taxe à soixante-dix mille , je n'en rabattrai pas une obole. Le Prince admirant le grand cœur & le bon sens de du Guesclin , lui demanda

demanda où il prendroit une si grosse somme , s'il étoit vrai qu'il fût un si pauvre Chevalier. J'ai des amis , répondit Bertrand , & les Rois de France & de Castille ne me laisseront pas en arriere pour si peu de chose ; il y a en Bretagne cent Chevaliers qui vendront leurs terres pour m'acquitter , & enfin les femmes de France fileront assez dans un an pour faire ma somme. Mais tel porte sa bourse à sa ceinture , qui ne sçait pas que son argent servira pour ma rançon.

Après tous ces discours , le Prince fit apporter du vin , & but avec du Guesclin pour lui donner avant son départ une dernière marque de son estime & de son amitié , & lui dit : vous voilà libre , vous pouvez désormais aller où il vous plaira chercher votre somme. Chandos & de Caurelée lui offrirent leurs bourses , il prit d'eux seulement de quoi payer ce qu'il pouvoit devoir dans Bordeaux & pour la route qu'il avoit à faire.

Le bruit fut bien-tôt répandu dans la ville que du Guesclin étoit libre ; le peuple sortit aussi-tôt en foule des maisons , & emplit la rue qui étoit vis-à-vis le Palais du Prince de Galles , lequel voyant

cet empressement du public, obligea du Guesclin de se montrer par les fenêtres. La Princesse de Galles étoit alors à Angoulême où elle apprit cette nouvelle ; elle écrivit à son mari qu'elle le prioit de ne pas laisser partir Bertrand qu'elle ne fût arrivée à Bordeaux : si-tôt qu'elle y fut , on lui présenta une quantité de bassins de confitures de la part de la Ville , avec une provision des meilleurs vins de toute la Gascogne , suivant l'usage. Avant que de toucher à rien , elle demanda si on avoit fait la même civilité à du Guesclin : on lui répondit que la Ville l'avoit fait seulement complimenter ; aussi-tôt elle ordonna que tout ce qui venoit de lui être présenté fût porté de sa part au logis de Bertrand avec défense que personne en retint la moindre chose , & elle chargea encore l'Officier qui devoit lui remettre le présent , de lui dire de sa part , qu'elle l'attendoit le lendemain pour dîner avec elle. Du Guesclin se trouva très-honoré d'une pareille invitation , la reçut avec respect , & promit de n'y pas manquer.

Le lendemain il se rendit au Palais à midi , & le trouva plein de monde , & sur-tout de la première Noblesse de la

Guyenne, qui s'y étoit rendue pour le voir. La Princesse lui fit l'accueil qu'elle auroit pû faire à un grand Prince, lui donna des témoignages extraordinaires de son estime, & elle le força de dîner à sa table, malgré toutes les difficultés que le respect l'obligea de faire. Après le dîner, elle lui témoigna sa surprise de la somme excessive à laquelle il s'étoit lui-même taxé pour sa rançon, qu'elle étoit résolue à lui faire un présent de trente mille florins d'or pour contribuer au payement, & qu'elle vouloit qu'il les acceptât. Du Guesclin se jeta aux genoux de la Princesse, & lui dit : Madame, j'ai toujours crû jusqu'ici être le plus laid Chevalier qu'il y eut en France, mais je commence à avoir meilleure opinion de ma personne, puisque les Dames me font des présens de si grande conséquence : je n'en puis refuser un qui me vient de la plus belle & la plus illustre main du monde, je l'accepte avec tout le respect & la reconnoissance dont je suis capable. La Princesse le retint jusqu'au soir à converser ensemble, & quand il eut pris congé d'elle, & qu'il rentra chez lui, il trouva que les trente mille florins y étoient déjà, & que les

Trésoriers de la Princesse les y avoient portés.

L'usage qu'il fit de cette somme ne fut pas de la donner en déduction de sa rançon ; il commença par rendre à Chandos & à Caurelée ce qu'il avoit emprunté d'eux il n'y avoit que quelques jours , ensuite il prit ce qu'il lui falloit pour son voyage , & employa tout le reste à délivrer les soldats Bretons prisonniers à Bordeaux. Le Prince de Galles voulut faire à Bertrand le même honneur que la Princesse lui avoit fait , & lui donner à dîner ; il accompagna le repas de tous les plaisirs qui pouvoient se donner en ce temps-là , & la fête dura tout le jour. A l'exemple du Prince , Chandos , Caurelée & plusieurs autres des premiers Seigneurs de la Cour le régalerent l'un après l'autre , après quoi il quitta Bordeaux , laissant à tout le monde la plus haute idée de sa personne.

En sortant de la ville , il fut rencontré par un pauvre Gentilhomme Breton à pied : Bertrand le reconnut pour l'avoir vû servir en France & en Espagne , & lui demanda ce qu'il faisoit , & d'où il venoit : Monseigneur , lui répondit-il , je vous croyois encore prisonnier , & je

me consolais de l'être moi-même , pendant que vous étiez hors d'état de commander , mais aujourd'hui que je vous vois libre , je suis au désespoir de retourner me constituer prisonnier : je reviens de Bretagne , où j'étois allé pour faire l'argent de ma rançon , je n'ai pû y parvenir , & je retourne me remettre aux Anglois. Hé , dit Bertrand , combien vous faut-il pour payer votre rançon ? Cent francs , répondit le Breton. Vous vous mécomptez , dit du Guesclin , il vous faut le double , sçavoir , cent francs pour votre rançon , cinquante pour avoir un cheval , & autant pour vous mettre en équipage. Il commanda à celui qui portoit son argent de donner deux cens francs à ce pauvre Gentilhomme , qui lui fit des remerciemens à proportion du bienfait , & lui jura que dès qu'il auroit nouvelle de sa premiere marche , il le joindroit , en état de le suivre partout.

Du Guesclin , en quittant Bordeaux , avoit dirigé sa route vers le Languedoc , pour y voir le Duc d'Anjou , frere du Roi , avant que de se rendre à Paris & en Bretagne : il apprit en chemin que ce Prince étoit alors en Provence à faire la

guerre contre la Reine Jeanne de Naples , Comtesse de Provence , & qu'il étoit actuellement occupé au siège de Tarascon (1). Il se rendit en diligence auprès de lui , pour avoir sa part à la prise de cette place. Le Duc d'Anjou , qui l'honorait d'une amitié & d'une estime particulière , court au-devant de lui , l'embrasse & dit : voici un moment que j'ai long-temps souhaité , & je jouis du plaisir de revoir l'incomparable Bertrand couronné de mille nouveaux lauriers. Du Guesclin lui répondit : » Vous voyez à vos pieds , Monseigneur , un prisonnier qui va chercher sa liberté dans la bourse de ses amis : j'ai sçu que vous assiégiez Tarascon , & je suis accouru pour vous y servir : & si je n'ai pas encore la liberté d'en armer , du moins ai-je deux poings dont je ferai usage ». Le Duc

(1) Les Ecrivains ne s'expliquent point sur le sujet de cette guerre ; il y a apparence qu'elle étoit une suite de celle que cette Reine avoit avec le Roi d'Arragon , ou peut-être à cause de Beaucaire , dont Tarascon commande le commerce par le Rhône qui sépare ces deux places , (nous aurons lieu de parler dans peu de cette Reine impudique).

d'Anjou lui répondit , que sa rançon seroit payée , mais qu'en attendant il esti-
moit sa présence au prix d'une armée
entière , que le courage de ses troupes
en alloit redoubler , & celui des assiégés
s'affoiblir , au point d'être forcés de se
rendre.

Du Guesclin ne se donna que le temps
d'embrasser les amis qu'il avoit dans
l'armée du Prince , & de recevoir les
témoignages de la joie que son arrivée
y avoit répandue : ensuite il appella
un Hérault avec lequel il alla seul jus-
qu'aux barrières des portes de la ville.
Il fit appeller l'Officier qui étoit de gar-
de , lui dit qu'il vouloit parler au Gou-
verneur , & se fit annoncer par son nom.
Le Gouverneur , au nom de du Gues-
clin , vint à l'instant , accompagné des
principaux Officiers & des plus notables
habitans : ils sortirent tous sur le pont ,
prierent du Guesclin d'entrer dans leur
ville , pour qu'ils eussent l'honneur de
le recevoir avec tout le respect dû au
plus grand Capitaine du monde. Il les
remercia de leur civilité , & leur dit :
» Je ne viens point à vous comme un
ennemi , vous me voyez même sans ar-
mes , (il n'avoit effectivement point

d'épée , mais seulement une baguette à la main) ; ainsi vous pouvez juger de mes intentions : je ne viens que pour vous conjurer de ne pas vous opiniâtrer dans une résistance qui seroit inutile , & où vous risqueriez trop : je vous conseille de profiter de la bonne disposition où est le Duc d'Anjou de vous recevoir à composition , & de ne pas lui donner le temps d'en changer. Je vous avertis encore que l'armée du Prince vient d'être rafraîchie par un renfort de deux mille Bretons , conduits par mon frere Olivier du Guesclin , & par le Seigneur de Mauny. Ces troupes fraîches sont impatientes de vous donner l'assaut : on attend encore à tout moment toutes les forces du Languedoc : c'est à ma priere que le Prince a différé l'assaut d'un jour : mais si vous refusez de vous rendre , attendez-vous que certainement votre ville sera attaquée demain de toutes parts , & vous , vos familles , & vos biens , serez exposés à la fureur du soldat victorieux. Quant à moi , qui suis venu à vous en qualité d'ami , je cesserai de l'être , & deviendrai votre ennemi si vous persistez à vous défendre ».

Le Gouverneur lui répondit très - sa-

gement , lui exposa les raisons qu'il avoit de tenir encore , lui rendit compte au vrai de l'état de la ville , & lui dit : je m'en rapporte à vous , Messire Bertrand , conseillez-moi sur votre honneur ce que vous feriez si vous étiez à ma place. Du Guesclin lui fit connoître qu'il étoit absolument dans la nécessité de se rendre , tant par sa situation , que par les forces de l'armée du Prince. Le Gouverneur en convint , & demanda jusqu'au lendemain matin pour en délibérer avec son Conseil , & du Guesclin le lui accorda ; ensuite ils prirent congé l'un de l'autre avec de grandes marques d'estime réciproque.

Les assiégés s'assemblerent , & les avis furent fort partagés dans leur Conseil ; mais enfin on se décida pour venir présenter les clefs au Duc d'Anjou. Cette résolution prise , les quatre principaux habitans sortirent , & ayant été introduits dans la tente du Prince , qu'ils trouverent environné d'un grand nombre de Seigneurs , ils se jetterent à ses pieds , lui dirent qu'ils venoient lui présenter les clefs d'une ville qui se faisoit honneur de devenir François , puisque c'étoit à ses armes qu'elle se soumettoit :

qu'ils s'abandonnoient entierement à sa clémence, espérant qu'il leur pardonneroit, & qu'il les traiteroit comme des gens qui ne s'étoient pas défendus comme ennemis, mais par devoir, & par la fidélité qu'ils devoient à leur Souveraine.

Le Duc fut quelque temps sans répondre, & même il leur jettoit des regards de colere : mais du Guesclin s'en apperçut, & comme il étoit plein d'humanité, sur-tout envers les ennemis qui se soumettoient, il prit la parole & lui demanda grace pour eux, le priant d'avoir égard à cette quantité de femmes, d'enfans & d'autres personnes innocentes qui étoient dans la ville. A cela le Duc un peu radouci, lui répondit : Messire Bertrand, je vous les donne, disposez-en comme vous voudrez, aussi sont-ils votre conquête plutôt que la mienne. Alors les clefs furent rendues, & du Guesclin prit les enseignes du Duc, & alla lui-même les placer sur la principale porte, & laissa des soldats pour les garder.

Le Prince s'y transporta dans le même jour. Il trouva les femmes à genoux dans les rues, qui les cheveux épars lui

crioient miséricorde : il en fut touché , & leur dit : rassurez-vous , tout est pardonné ; mais remerciez-en Messire Bertrand du Guesclin , qui incline toujours pour la douceur. C'est ainsi que le Duc d'Anjou se vit maître de Tarascon qu'un grand nombre de soldats n'avoit pû réduire , & qui leur avoit résisté longtemps , & que du Guesclin seul & désarmé avoit obligé de capituler sans presque d'autre violence que la gloire que son nom portoit avec lui ; voici comment cela arriva , & ce qui fut la principale cause de la reddition de la place.

Du Guesclin de retour dans le camp du Duc , après son entrevûe avec le Gouverneur , apprit qu'un grand nombre de Provençaux rassemblés sur une colline qui touchoit au camp du Prince , en décochoient des flèches , qui avoient même déjà tué quelques soldats du Duc d'Anjou : il prit cinq cens Bretons , se mit à leur tête , ayant avec lui son frere Olivier , & Mauny , & tout désarmé qu'il étoit , il marcha contre cette troupe : il fit faire son cri de NOTRE-DAME GUESCLIN , qui donna une si grande terreur à toute cette canaille , que dans l'instant tout prit la fuite ; la plûpart furent tail-

lés en pieces , & le reste fait prisonnier ; & cet échec acheva de décider les habitans de se soumettre. Après cette expédition , le Duc suivit le cours du Rhône avec son armée , & parut devant Arles , qui ne se mit seulement pas en devoir de se défendre : tout le pays jusqu'à la mer suivit son exemple , & se soumit au Prince victorieux.

Après ce leger exploit que du Guesclin venoit de faire , il prit congé du Duc , qui lui témoigna sa satisfaction du service qu'il venoit de lui rendre , & lui fit présent de trente mille florins d'or , pour contribuer au payement de sa rançon ; il les accepta avec de grands témoignages de reconnoissance , & ayant pris des quartiers pour ses deux mille Bretons , & leur ayant enjoint de se tenir prêts pour l'accompagner en Espagne , il partit & prit sa route par Avignon , où il eut l'honneur de voir le Pape , & accompagné de quelques-uns de ses amis , continua sa route pour se rendre à Paris auprès du Roi.

Dans les premiers jours de sa marche , il lui arriva une aventure où il eut occasion de signaler son caractère généreux. Dix Gentilshommes Bretons , faits pri-

sonniers comme lui à Navarret , s'en retournoient de Bordeaux en Bretagne , sur leur parole , pour y aller chercher l'argent de leur rançon : ils entrèrent dans une Auberge de la route , & mirent leurs chevaux à l'écurie. Leur équipage faisoit pitié , quelques-uns étoient à pied , les autres mal montés , leurs habits de vrais haillons , & , ce qu'il y avoit de plus fâcheux , ils étoient sans argent. Le Maître de la maison les voyant en si mauvais état , leur demanda qui payeroit la dépense qu'ils alloient faire ; ne vous inquiétez pas , leur dirent-ils , nous sommes bons pour vous payer : nous venons de Bordeaux , où nous avons été mis à rançon , ayant été faits prisonniers avec le fameux du Guesclin à la bataille de Navarret , & nous allons sur notre parole chercher de l'argent dans notre pays. Nous sçavons seulement que du Guesclin est en liberté depuis quelques jours à la même condition que nous , & notre intention est de le joindre où nous pourrons pour le suivre par-tout. L'Hôte qui avoit été homme de guerre , les reconnut à leur accent , leur demanda avec empressement des nouvelles de du Guesclin , & de ses

aventures , & se fit raconter les belles actions qu'il avoit faites en Espagne , dont il fut si charmé , qu'il leur dit , puis-que vous avez combattu sous un si grand Capitaine , & que vous êtes Bretons comme lui , foyez les bienvenus , je vais vous traiter comme des amis , & comme je recevrois mes propres enfans , & tout de suite ordonna que l'on préparât un bon repas. A peine y avoit-il une demie-heure que ces dix Gentilshommes étoient dans l'Auberge , que du Guesclin y entra : dès qu'ils sçurent que c'étoit lui , ils coururent lui rendre leurs devoirs & se faire reconnoître , & lui rendirent compte du bon accueil que l'Hôte leur avoit fait pour l'amour de lui. Du Guesclin prit sa place à leur table au milieu d'eux , avec ses amis , & les fit tous dîner avec lui : ces pauvres Gentilshommes vouloient s'en excuser par respect , & par la disproportion qu'il y avoit entre eux & un homme de son rang & de sa dignité , mais il les contraignit de se mettre à table. Quand le repas fut fini , il s'informa d'eux à quoi montoient leurs rançons , ils répondirent qu'ils avoient composé pour tous , & s'étoient engagés les uns pour

les autres à quatre mille francs : il faut bien , dit-il , les trouver , & encore autant , sçavoir , deux mille pour vos armes , mille pour votre voyage , & mille pour l'honnête homme qui vous a si bien reçus à ma considération. Ce qu'il fit exécuter à l'instant par son Trésorier ; ensuite dequoi ils se séparèrent après que les Gentilshommes se furent acquittés de leurs actions de graces pour un bienfait si considérable , & qui leur étoit venu aussi à propos. Ils s'habillèrent , se remirent en bon équipage & retournèrent à Bordeaux porter l'argent de leurs rançons ; cette heureuse aventure leur en occasionna une autre fort plaisante.

Celui qui les avoit pris , & à qui ils portèrent l'argent , les voyant revenir si-tôt , si bien équipés & si bien vêtus , s'imagina qu'ils avoient dévalisé quelques Marchands sur le grand chemin , & les dénonça au Sénéchal de Bordeaux , qui les fit mettre en prison & les interrogea séparément : toutes leurs réponses se trouverent uniformes ; ils lui apprirent la rencontre qu'ils avoient faite de du Guesclin , & tout le reste. Il n'en fallut pas davantage pour les faire élargir. Au nom de du Guesclin , personne

ne douta de la vérité d'un si beau trait de sa générosité. Le Prince de Galles en fut informé, & s'écria, en vérité ce du Guesclin est un excellent Chevalier en tout ce qu'il fait : & s'il continue, jamais homme n'aura fait une si belle carrière que lui, & Dieu nous garde nous-mêmes de regretter un jour de ne l'avoir pas retenu. Chandos qui étoit Gouverneur de Nyort, sçut qu'il devoit passer par cette ville, il s'y rendit en diligence pour l'y recevoir, & lui fit rendre autant d'honneur qu'il auroit pû faire au Roi d'Angleterre lui-même : il le conduisit & le traita jusques dans Poitiers, où le Gouverneur, par ordre du Prince de Galles, le reçut avec tous les honneurs possibles, & l'accompagna jusqu'à Tours où il y avoit ordre du Roi de France de lui faire une pareille réception : le même ordre étoit donné sur toute sa route, à Amboise, Blois & Orléans. Enfin il arriva à Paris, & descendit au Palais des Tournelles où le Roi étoit logé, & dont il fut reçu avec des témoignages de joie, d'estime & d'amitié inexprimables.

Il eut l'honneur de converser plusieurs fois avec le Roi sur les affaires d'Espa-

gne , & sur ce qui s'étoit passé en dernier lieu entre le Pape , le Duc d'Anjou , le Roi d'Arragon & D. Henri : (nous en parlerons dans peu pour ne point interrompre le fil de l'histoire).

Après avoir passé huit ou dix jours auprès du Roi , Sa Majesté lui donna congé d'aller en Bretagne , avec sa parole Royale de ne pas manquer une seule occasion de lui donner des marques de son estime , & du cas qu'il faisoit de son mérite & de sa valeur. Sur cela du Guesclin renouvela au Roi les assurances de sa fidélité , le Roi lui répartit , je serois injuste si j'en doutois , je suis même très-assuré que par-tout où vous vous trouverez , vous quitterez tout pour mon service , si j'ai besoin de votre épée. Du Guesclin lui en fit serment , & que rien ne seroit capable de le retenir ailleurs. Enfin comblé des bontés de son Prince & de l'affection de toute la Cour , il prit le chemin de Bretagne.

Il envoya devant lui un de ses Officiers trouver de sa part le Duc (1) à Nantes ,

(1) C'étoit Jean Comte de Montfort , contre lequel , & contre son pere , Bertrand avoit si long-temps porté les armes , comme on l'a vu.

sans doute pour sçavoir s'il ne trouveroit pas mauvais qu'il entrât dans la Province , & pour lui présenter ses respects. Le Duc , qui étoit plein d'honneur & de cœur , reçut le Gentilhomme de du Guesclin très-gracieusement , & le chargea de dire à son Maître , que non-seulement il pouvoit passer & résider par toutes les terres de son obéissance , mais qu'il seroit lui-même fort aise de le voir , comme un homme qui étoit l'honneur de la Bretagne & de toute la Chrétienté , qu'ainsi il feroit le bien-venu par-tout. Bertrand prit sa route par Craon & Rennes , & se rendit à la Roche de Rien (1) où étoit sa femme , & dont le nouveau Duc Jean le Conquérant avoit confirmé à du Guesclin le don que Charles de Blois lui avoit fait de l'usufruit. Là , il reçut les visites de tout ce que la Bretagne avoit de plus haute Noblesse : le Vicomte de Rohan , le Seigneur de Craon , Raoul de Tréal , Evêque de Rennes , Jean de Laval , les Sires de Beau-

(1) Les anciens Auteurs écrivent la Roche-d'Airien ou d'Aurien ; ce qui paroît être mieux que la Roche-de-Rien , qui n'est sans doute qu'une corruption populaire.

manoir , de Coëtquen , de Montboucher , de Dinant , de la Belliere , de Quitté , & tous les autres Seigneurs de Bretagne , d'Anjou & du Maine , s'y rendirent avec empressement , même ceux de la basse Normandie.

De son premier voyage en Espagne , il avoit rapporté une somme de cent mille livres , qu'il avoit mise en dépôt à l'Abbaye du Mont Saint Michel : de retour de Bordeaux , & voulant payer sa rançon , il parla de cet argent à Thyphaine Ragueneil sa femme , & lui dit qu'il vouloit le retirer pour en payer une partie , afin de n'être à charge que pour le surplus à ses amis , de qui il seroit forcé de l'emprunter. Elle lui répondit qu'il ne falloit plus compter ni sur son argent d'Espagne ; ni sur les revenus de ses terres de Longueville , de Pont-Orson , Provençé , la Guerche , la Roche d'Aurien , Castel-Audrin , Broon , Sèns , & autres , non plus que sur sa vaisselle , & sur ses pierreries , bagues & bijoux à elle-même : „ J'ai , dit-elle , employé ou engagé tout cela pour secourir les pauvres Gentilshommes qui ont servi sous vous , en payant la rançon des uns , remettant d'autres en équipages , récompensant les

autres , enfin en vous acquérant le plus de braves gens que j'ai pû ». Du Guesclin l'embrassa tendrement , & lui dit qu'elle avoit encore mieux fait qu'elle ne croyoit , & que c'étoit véritablement bien ménager & bien employer l'argent , & s'enrichir réellement que d'en avoir fait un usage si judicieux , puisque l'acquisition d'un vaillant homme étoit préférable à celle d'une Seigneurie , & qu'un bon soldat valoit mieux qu'un trésor ; & il ajouta : » Ce que vous avez fait-là , me procurera non-seulement plus de gloire par la valeur des braves gens que vous m'avez attachés , mais j'espère que j'en acquerrai beaucoup plus de biens que vous n'en avez employés. C'est ainsi que ces deux époux aussi estimables l'un que l'autre se conduisoient comme par sympathie , & pensoient uniformément , & se trouvoient avoir agi comme s'ils se fussent concertés. Les Seigneurs qui étoient alors , comme nous avons dit , en grand nombre à la Roche d'Aurien , sçachant le beau trait de générosité de la Dame du Guesclin , convinrent ensemble d'avancer à leur ami la somme dont il avoit besoin pour payer sa liberté , & même pour lever de nouvelles troupes ,

& l'exécuterent en très-peu de jours : le Comte de Laval tout seul lui prêta quarante mille livres , les autres chacun selon ses forces , ensuite toute cette Compagnie se sépara avec toutes les protestations possibles d'amitié réciproque , & de se servir en toute occasion.

Du Guesclin resta encore quelque temps chez lui pour arranger ses affaires , après quoi il partit pour Bordeaux : il prit sa route par Pontivy , où séjournoit le Vicomte de Rohan , de-là à Nantes , où le Duc n'oublia rien pour lui faire une réception magnifique. De Nantes il alla en droiture à la Rochelle , où il trouva encore un nombre de ses Gendarmes Bretons , pris à Navarret , dans le même cas de ceux qu'il avoit déjà assistés de son argent : ce n'est pas la peine , leur dit-il , que vous fassiez une si longue traite que d'aller en Bretagne & d'en revenir : il vaut mieux que je vous donne ici l'argent de vos rançons , & que vous retourniez à Bordeaux vous en acquitter : puis vous irez en Languedoc , m'attendre pour m'accompagner en Espagne. Il commanda à son Trésorier de leur donner le montant de leurs rançons ; & de quoi se remonter & faire leur route : en sorte qu'en

partant de la Rochelle il ne lui restoit plus d'argent , & qu'il fut obligé d'en prendre chez des Banquiers , & de tirer des lettres de change sur les Fermiers de toutes ses terres. Enfin il sembloit que rien ne fut à lui , tout étoit pour les pauvres & les gens de guerre , jusqu'à ses habits & ses chevaux , il ne se réservoir que le droit & le plaisir de faire des heureux. Les Rochelois témoins de cette excessive générosité ne pouvoient contenir leur admiration , & peu à peu concurent pour lui une affection qui eut enfin des suites très-considérables , comme nous le dirons dans le temps.

Du Guesclin arriva à Bordeaux , & se rendit chez le Prince de Galles , qu'il trouva dans son Palais , avec Jean Chandos son Connétable , Hûe de Caurelée & plusieurs autres Seigneurs de sa Cour. Sitôt que le Prince apperçut du Guesclin , il se leva , & l'empêcha de se jeter à ses genoux : il entra en conversation , le questionna sur son voyage , & lui dit qu'il avoit fait grande diligence pour une si longue route , qu'il étoit informé qu'il apportoit des fonds pour payer sa rançon , & même beaucoup plus qu'il ne lui en falloit : du Guesclin lui répondit : » il est

vrai , Monseigneur , que j'ai perdu le moins de temps que j'ai pû , & que j'étois fort impatient de jouir de ma liberté entiere , & d'aller servir le Roi D. Henri qui m'attend actuellement en Espagne. Il est vrai aussi que j'ai trouvé plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour dégager ma parole , mais je n'ai pas crû pouvoir l'employer plus utilement & plus honorablement qu'à délivrer tant de pauvres Soldats ou Gentilshommes qui n'avoient pas le moyen de se racheter , qui tous valent mieux que moi , & qui sont à présent à m'attendre en Languedoc : il ne me reste pas seulement un florin des soixante-dix mille que je vous apportois , mais j'ai la satisfaction d'avoir procuré la liberté à quatre mille braves hommes ». Le Prince lui demanda en souriant , comment donc nous arrangerons-nous ? Et du Guesclin lui répondit : » Je ne suis pas si difficile à prendre ici , que je l'étois aux plaines de Navarrer , vous pouvez vous assurer de ma personne : & même je me souviens assez bien où est ma prison , pour m'y rendre moi-même & sans escorte , j'y attendrai de nouveaux fonds pour ma rançon , & peut-être vous feroit-il plus avantageux qu'elle ne vous

fut jamais payée ». Le Prince lui dit , demeurez avec nous sur votre parole , je suis content de vous sçavoir dans la ville , votre argent viendra quand il pourra.

Ensuite le Prince de Galles se retira à l'écart avec Chandos : » Il a , dit-il , peut-être raison de dire qu'il nous feroit utile qu'il ne payât jamais sa rançon , je commence à le croire : j'ai un pressentiment qui m'inquiète , & que je ne sçaurois surmonter , que nous regretterons un jour de ne l'avoir pas gardé pour toujours quand nous le pouvions ; & je crois qu'il y auroit eu plus d'avantage pour nous à le retenir , que de recevoir dix fois la valeur de ce qu'il nous doit ; & souvenez-vous-en , je vous prédis que quelque jour sa liberté coûtera cher à l'Angleterre ». Chandos fit à cela la réponse d'un adroit Courtisan ; il convint que Bertrand étoit un grand Capitaine , un excellent sujet , & un ennemi redoutable : mais que tant que Dieu conserveroit à l'Angleterre le vaillant Prince de Galles , les armes Angloises feroient toujours victorieuses & triomphantes : au reste , Monseigneur , ajouta-t-il , c'est de votre part une action honorable de
l'avoir

l'avoir mis à rançon , vous ne pouviez même gueres vous en dispenser ; & je crois que le Pape , les Rois de France & d'Arragon , & D. Henri ne tarderont pas à le délivrer , & que son argent est bien prêt à venir.

La prédiction de Chandos se trouva juste , car dès le lendemain de cette conversation & de l'arrivée de du Guesclin , comme le Prince de Galles étoit à table pour dîner , des personnes inconnues vinrent le trouver & lui dire qu'ils avoient ordre de lui payer la rançon de du Guesclin , & le supplierent d'ordonner qu'on reçût leur argent. Le Prince qui ne s'y attendoit pas si-tôt , & qui , comme nous venons de le dire , auroit voulu l'attendre long-temps , reçut le compliment avec un peu d'émotion ; cependant il ordonna que l'argent fut reçu , & leur demanda qui ils étoient , d'où ils venoient , & qui avoit fourni ces fonds. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient point ordre de s'expliquer jusques-là , & qu'ils lui demandoient en grace de les en dispenser. Du Guesclin dînoit dans la même salle avec des Officiers Anglois , mais à une autre table ; quand il vit ce qui se passoit , il but à la santé du Prin-

ce de Galles & de ses libérateurs ; alors l'un d'eux s'approcha de lui , & lui dit publiquement qu'ils avoient ordre non-seulement de payer les soixante-dix mille florins d'or pour sa liberté , comme ils venoient de faire , mais de lui en offrir à lui-même encore cent mille , & plus même , s'il en vouloit. Il ne m'en faudra pas tant , lui répondit du Guefclin , je n'en prendrai que le nécessaire pour délivrer tous les prisonniers François , Bretons & Castillans qui sont ici depuis la bataille , & les mettre en équipages pour me suivre.

C'étoit-là de sa part un acte de prudence & d'intelligence autant que de générosité : en acquérant pour lui-même beaucoup d'honneur , il s'assuroit d'un bon nombre d'excellens hommes de guerre que la reconnoissance lui attachoit autant que l'affection qu'ils lui avoient portée auparavant , & il étoit sûr par là de mener à D. Henri des soldats invincibles. C'étoit en effet les plus vaillans hommes de l'Europe. Il avoit encore fait une réflexion digne d'un Capitaine aussi sage qu'il l'étoit : c'est que s'il eut payé simplement sa rançon , & qu'il eut laissé ces prisonniers dans leur état , on les

auroit méprisés & négligés , & avec le temps ils auroient tous péri dans la captivité & la misere.

Il se fit donc expédier des quittances en bonnes formes par les Ministres du Prince : après quoi il alla s'acquitter des actions de grace qu'il lui devoit pour les bons traitemens qu'il en avoit reçus , & tout de suite prendre congé de lui , & il lui dit : » Je pars pour l'Espagne , où peut-être aurai-je l'honneur de vous voir , car vrai-semblablement vous y ferez un second voyage pour rétablir encore D. Pedre , qui a sçu aussi mal s'y conserver depuis qu'il est remonté sur le Thrône , qu'il avoit mal sçu s'y maintenir : mais , Monseigneur , si vous y remenez vos Anglois , vous ne devez pas vous attendre à y avoir le même succès qu'à votre premiere campagne : D. Henri prendra d'autres mesures pour vous résister. ». Le Prince sur cela lui répondit : allez , à la bonne heure ; quant à moi , je ne sçais pas encore le parti que j'aurai à prendre. Ainsi Bertrand le quitta , & prit bien-tôt la route d'Espagne.

Le Prince de Galles étoit bien éloigné de faire un second voyage en faveur de D. Pedre qui l'avoit payé de ses

peines par des perfidies : il craignoit d'ailleurs de n'y pas réussir & de perdre dans une seconde campagne les lauriers de la première : il craignoit encore que le Roi Edouard n'en fut pas d'avis ; il étoit sans argent , son expédition pour D. Pedra avoit tellement épuisé ses finances qu'il s'étoit obéré & endetté de toutes parts ; il devoit à tout le monde , & n'avoit plus de crédit. Il sçavoit aussi que les plus grands Seigneurs de la Guyenne étoient très-mécontents de son gouvernement & de sa conduite , & qu'ils s'étoient rendus en grand nombre à la Cour de France , pour supplier le Roi de faire cesser les violences de ce Prince : de sorte que quand il l'auroit voulu & qu'il eut eu de l'argent , il n'auroit pû mettre sur pied une armée assez forte pour repasser en Espagne , & la faute auroit été d'autant plus grande , que s'il se fut éloigné de la Guyenne , la mutinerie qui fermentoit auroit sans doute éclaté tout-à-fait en son absence. Ainsi le départ de du Guesclin avec tous les bons soldats qu'il emmenoit lui sembloit avantageux , dans l'espérance qu'il en périroit une bonne partie , & peut-être du Guesclin lui-même , que le reste en revien-

droit hors de service , & que ce seroit autant de forces & un grand Capitaine de moins pour la France , qui l'empêcheroient de seconder les mécontents de Gascogne.

Pendant que tout ce que nous venons de raconter se passoit , les troupes de du Guesclin s'étoient toutes rassemblées en Languedoc , tant celles qui y étoient déjà , que celles qu'il avoit levées en France , en Bretagne & en Guyenne , en sorte que dès qu'il les eut jointes, il ne fut plus question que d'entrer sur les terres d'Espagne. Le Roi D. Henri , dont on a vu le voyage à Bordeaux & son départ en habit de Pèlerin , se rendit heureusement à Toulouse après bien des peines , des frayeurs & des dangers , & tous ses compagnons de voyage avec lui. Le Duc d'Anjou n'y étoit pas alors , étant à Villeneuve d'Avignon ; cela fit que le Prince descendit dans une Hôtellerie où il courut le plus grand danger d'être découvert. Un Gentilhomme Gascon , Cadet du Comte de Comminges , ou plutôt bâtard de la Maison (1) , avoit suivi

(1) Ce qui fait voir que c'étoit un bâtard,

D. Henri depuis sa retraite de la bataille de Navarrer , & n'en avoit perdu la trace que quand le Prince s'étoit déguisé en Pélerin. Il se proposoit de l'enlever où il pourroit le trouver , & de le livrer à D. Pedre de qui il espéroit des récompenses infinies : ayant compris que D. Henri se rendroit nécessairement en Languedoc , il avoit laissé un Ecuyer à son service dans l'Hôtellerie des balances (1) à Toulouse pour examiner tous les Etrangers jusqu'à ce qu'il eut découvert D. Henri : ce fut justement là que le Prince se logea. Aussi tôt l'Ecuyer dépêche un exprès à son Maître , (qui attendoit à Comminges les avis. de ses espions) : il lui marque qu'il a vu le bâtard Henri , qu'il sçait sa demeure , & que s'il veut venir en forces il lui procurera les moyens de l'enlever infailli-

c'est qu'on l'appelloit le Bourg de Comminges. C'étoit-la alors le sobriquet de tous les bâtards de grandes Maisons.

(2) Il en avoit pareillement distribué quantité d'autres dans les principales Villes , & même dans les meilleures Auberges des routes. Le trait est odieux de la part d'un homme de la qualité ou du nom de Comminges.

blement. Sur cet avis de l'Ecuyer, Comminges assemble cent de ses amis, les poste dans un village sur la route que D. Henri devoit prendre pour se rendre auprès du Duc d'Anjou, & envoie vers son Ecuyer pour l'instruire du lieu où il est, & où il attendra de ses nouvelles pour agir. (Mais ce que Dieu garde est bien gardé : il semble que la Providence veilloit à la conservation de ce Prince qu'elle destinoit à régner en Castille, & qu'elle multiplioit les miracles en sa faveur.)

Le Duc d'Anjou n'étant point à Toulouse, D. Henri, retourné à son Auberge, se souvint d'un Gentilhomme Toulousain, qu'il avoit vû servir en Espagne, attaché au Comte de la Marche, nommé Guillaume Gaillard, que lui-même avoit fait Chevalier ; il s'informa de son Hôte s'il le connoissoit, & il sçut que ce Chevalier étoit alors à Toulouse nouveau marié, & le lieu de sa demeure : le Prince se fit conduire chez lui, & sur ce que les gens lui dirent qu'il étoit à table, il entra dans la salle, où le mari & la femme dînoient seuls ; dès qu'il parut, Gaillard se leva & alla se jeter à ses genoux ; mais le Prince en le

relevant lui dit tout bas de ne le pas faire connoître , & qu'ils causeroient ensemble après le dîner. Comme D. Henri en entrant avoit renvoyé trois Seigneurs avec qui il étoit venu , on les envoya prier de revenir , & tous dînèrent ensemble. Après le dîner , le Roi eut une longue conférence avec Gaillard , & ils conclurent qu'ils partiroient tous ensemble le lendemain du matin pour Carcassonne. L'Ecuyer espion du bâtard de Comminges sçut cet arrangement , & lui en donna avis. Celui-ci part pour Carcassonne , assez tôt pour y arriver le premier , après avoir ordonné à ses amis de s'y rendre les uns séparément des autres , & d'entrer par différentes portes pour n'être point suspects , de se loger en différentes Auberges , & de feindre de ne se pas connoître. Le Prince arrive à Carcassonne , lui sixieme , & descend à une Auberge nommée la Pomme d'or , où étoient avant lui quelques-uns des conjurés. La Duchesse d'Anjou étoit alors dans cette ville , le Prince l'envoya complimenter par Gaillard , l'usage de ce temps-là ne permettant pas aux femmes de recevoir les visites des hommes en l'absence de leurs maris :

la Duchesse lui envoya des présens & des rafraîchissemens sans le pouvoir admettre chez elle. Gaillard, sortant du Palais de la Duchesse, apperçut le Bourg de Comminges qui s'informoit quelles gens étoient logés à la Pomme d'or. Il s'avance vers lui, l'appelle tout haut par son nom, le fait arrêter, & lui demande d'un ton très-brusque ce qu'il avoit à faire à Carcassonne, où apparamment il n'étoit pas venu sans quelque dessein, car il avoit déjà de violens soupçons contre lui. Comminges, qui sans doute avoit préparé une défaite en cas de besoin, lui répondit que le Comte son frere lui avoit depuis peu donné une terre, dont quelques voisins lui dispuoient certains droits, que la cause étoit pendante devant le Sénéchal de Carcassonne, qu'il attendoit de Toulouse ses gens d'affaires qui devoient lui amener un Conseil, & qu'il alloit dans toutes les Hôtelleries, sçavoir s'ils n'étoient pas arrivés parce que l'affaire pressoit. Quoique cette fable fût assez bien composée, Gaillard ne s'en contenta pas, & ne la prit que pour une défaite. Son zèle pour D. Henri lui rendoit tout suspect : il envoya à toutes les portes de la

ville ſçavoir ſi on n'avoit pas vû entrer des gens inconnus ; & ayant appris des Portiers qu'ils en avoient vû beaucoup , il en fit arrêter quelques-uns qui confeſſerent être venus pour ſervir le bâtard de Comminges , au ſujet d'un procès qu'il avoit , diſoit-il , contre des gens qui l'avoient menacé de le faire aſſaſſiner. Gaillard en rendit compte à la Duchefſe d'Anjou , qui donna ordre aux Officiers de Carcaſſonne d'arrêter Comminges. Mais il avoit déjà pris la fuite ſi-tôt qu'il ſe fut apperçu que ſon mauvais deſſein étoit découvert , & il évita ainſi la peine qu'il méritoit , car la Princeſſe étoit réſolue , malgré le beau nom qu'il portoit , de le faire pendre comme un traître , & comme il le méritoit , ſelon toutes les loix de la juſtice & de l'honneur.

D. Henri ayant ainſi évité ce piège , ſe rendit de Carcaſſonne à Béziers , où il trouva le frere du Begue de Villaine , qui lui fit eſcorte juſqu'à Villeneuve d'Avignon , où en arrivant , il trouva le Duc d'Anjou dans ſa chapelle prêt à entendre la Meſſe : il y reſta avec le Duc , qui , quand elle fut dite , le mena à ſon logis , & le fit ſervir par ſes Officiers. Ils eurent fréquemment en-

semble des conférences secrètes sur le voyage d'Espagne. Tant que D. Henri séjourna à Villeneuve , ils mangèrent souvent en public & seul à seul ; enfin le Duc lui fit une réception telle qu'il convenoit de faire à un Roi , comme il l'étoit effectivement , & tint maison ouverte. (1) Enfin les fêtes se terminèrent par un festin Royal que le Duc lui donna , après lequel il lui dit publiquement devant toute sa Cour rassemblée , qu'il souhaiteroit de tout son cœur être libre d'aller en Espagne pour lui remettre la Couronne de Castille sur la tête , mais que les affaires du Roi son frere ne lui permettoient pas de quitter le Languedoc ; (2) qu'ainsi il le supplioit de le dispenser de ce voyage , & qu'en sa place il lui donneroit deux mille vaillans hommes qu'il avoit fait lever dans son gouvernement , com-

(1) C'étoit le terme usité pour exprimer la réception que les Rois & les plus grands Princes se faisoient , où ils étaloient toute la magnificence de leur Cour.

(2) Cela est aisé à comprendre , ayant un voisin aussi entreprenant & aussi ambitieux que le Prince de Galles , en Guyenne.

mandés par le Begue de Villaines , & qui étoient payés pour trois mois , & que pour gage de son amitié , il le prioit d'accepter toute la vaisselle d'argent qui avoit servi à leur dîner. D. Henri très-content des manières nobles & généreuses du Duc d'Anjou , lui en témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus sensibles , l'assura que tant de bien-faits & de si bons offices étoient pour lui autant de devoirs de n'oublier jamais un si grand Prince , & que s'il acceptoit le riche présent qu'il lui offroit , c'étoit par estime pour la main de qui il venoit , & qu'il le conserveroit toute sa vie pour avoir toujours devant les yeux des objets qui lui rappellassent sans cesse son souvenir. Il pria le Duc de lui conserver toujours la même affection , qui , de ma part , ajouta t'il , ne s'éteindra jamais que par la mort , en quelque'endroit , & dans quelque situation que je me puisse trouver.

Le lendemain ils passèrent le Rhône ; & se rendirent à Avignon , où ils eurent audience du Pape , & ratifierent avec lui tous les articles du traité qui avoit été fait auparavant entre sa Sainteté , les Rois de France & d'Arragon , & D.

Henri. L'Arragonnois avoit fait sa paix avec D. Pedre, non par infidélité, mais parce qu'il redoutoit les forces & le caractère de ce Roi, qui, rétabli sur son Trône, étoit capable de lui enlever sa Couronne, & qui l'avoit obligé à n'avoir pas même de liaison avec D. Henri. Mais quand il vit toute la Castille en rumeur contre ce Roi, & excédée de sa tyrannie & de ses cruautés, il entra sans balancer dans la nouvelle ligue : tous les Castillans, en effet, murmuroient tout haut, & regretoient D. Henri, dont ils comparoient le gouvernement à celui de D. Pedre, & la douceur, la modération, les vertus de l'un, avec la férocité, la barbarie & les vices de l'autre. Tous les états depuis les grands jusqu'aux plus petits, & les Ecclésiastiques même souffroient également & soupiroient après le retour de leur Roi D. Henri, n'attendant plus que lui pour éclater.

(C'est sur ce traité que le Roi Charles V. eut de si fréquentes conversations avec du Guesclin, pendant son séjour à Paris, & qu'il lui donna ses ordres secrets & particuliers).

D. Henri après son opération à Avi-

gnon , traverse tout le Languedoc avec les deux mille hommes que le Duc d'Anjou lui avoit donnés , entre sur les terres d'Arragon , y est reçu du Roi comme un allié , reçoit de lui une bonne troupe de vaillans foldats , & l'Infant aîné pour les commander. La nation , & sur tout les gens de guerre étoient ravis que ce jeune Prince fût installé dans le métier sous du Guesclin , & qu'il apprit de lui à être sage , vaillant & humain : car personne ne doutoit qu'il ne dût être de cette expédition , vû les préparatifs qu'on sçavoit qu'il avoit faits en France.

Ce fut dans ces circonstances que D. Henri parut sur les bords de l'Ebre. Aussi-tôt toute la Castille , consternée auparavant , entra dans la joie & dans l'espérance d'une félicité certaine : tout s'anima d'une nouvelle vigueur à la vue de cet astre favorable après lequel on avoit tant soupiré.

Le Prince laissa la Reine sa femme à Borgia , (qui étoit occupé par ceux qu'Olivier de Mauny y avoit laissés , & qui l'avoient conservé à du Guesclin) ; ensuite il passa la riviere , & fit la revue de son armée ; il la trouva compo-

fée de trois mille hommes d'armes , (neuf mille chevaux) , & de six mille hommes de pied , tant François qu'Arragonnois & Genoïs qu'il avoit amenés avec lui à ce dernier voyage , & encore de ceux qui étoient restés en Espagne , qui y avoient toujours milité , & lui avoient conservé la ville de Birbiesca & quelques autres places sur l'Ebre.

Il fut reçu avec joie dans Calahorra , & tout de suite dans Burgos , où il renforça son armée des soldats de la Castille vieille. Il apprit-là que Jacques Roi de Majorque étoit dans Valladolid , où il attendoit un secours d'hommes & d'argent que le perfide D. Pedre lui faisoit espérer & qu'il n'avoit nullement dessein de lui donner. D. Henri pensa qu'il lui seroit avantageux de se saisir de la personne de ce Roi , afin d'en tirer de l'argent pour payer son armée , & en même-temps pour s'attacher d'avantage le Roi d'Arragon son ennemi personnel. Sur ce projet , il détache une partie de son armée qu'il envoie en Galice avec ordre d'attaquer & de prendre la ville de Léon , & lui-même avec l'autre partie , marche droit à Valladolid. A la première sommation les habi-

tens lui ouvrent les portes ; il se fait conduire au logis du Roi de Majorque qu'il trouve malade & dans son lit , & le fait son prisonnier. Ce Prince en se rendant à lui le pria d'une grace , qui étoit de le traiter en Roi , & de ne le pas livrer au Roi d'Arragon son ennemi mortel : D. Henri le lui promit , & quelque temps après lui donna sa liberté , au moyen de vingt-huit mille florins d'or que Jeanne Reine de Naples sa femme (1) envoya pour sa rançon.

D. Henri devenu maître de Valladolid avec si peu de peine , n'en eut pas davantage à l'être de la ville de Léon , & ensuite des deux Royaumes de Léon & de Galice. La seule ville de Salamanque fit quelque résistance ; mais ne tarda pas à suivre l'exemple des autres. De là il entra en Roi dans la Castille , où tout se soumit , il ne faisoit plus que passer d'une Ville dans l'autre pour les réduire à son obéissance. Au moyen de tant de conquêtes , il avoit augmenté son armée au-delà de soixante mille

(1) C'est la même impudique Jeanne dont nous avons parlé , page 30. Il étoit son troisième mari.

combattans ; alors il se crut assez fort pour aller mettre le siège devant Tolède , que D. Pedre avoit fortifiée & munie de façon à en faire une place imprénable : il en avoit chassé l'Archevêque parce qu'il le connoissoit peu affectionné à son service , & le Prélat s'étoit rendu auprès du Roi D. Henri , dont il appuyoit les intérêts de tout son crédit ; ce qui étoit très-avantageux au Roi , parce que c'étoit un homme de très-grande qualité , puissant en biens & en amis , & très-habile dans les affaires du cabinet , & même dans celles de la guerre.

Le Roi D. Henri ayant donc résolu d'avoir Tolède , écrit aux habitans pour les engager à le reconnoître & le recevoir dans leur Ville : il leur rappelle le souvenir du bon traitement qu'il leur avoit fait lorsqu'il les avoit soumis la première fois : il met en parallèle la douceur qu'ils avoient éprouvée sous son gouvernement , avec la dureté de celui de D. Pedre : » Ne pensez pas , ajoutoit-il , que la garnison qu'il a mise dans votre place soit destinée à la lui conserver , elle n'a d'autre objet que de tenir tous vos Bourgeois en servi-

tude , & si jamais il eut été le maître absolu dans la Castille , il vous auroit fait ressentir comme à tant d'autres sa fureur & son avarice ; ainsi il est temps que vous préveniez de loin vos malheurs , que vous travailliez à vous en garantir , vous , vos familles & vos biens , & que vous considériez que ce furieux est pour vous un ennemi d'autant plus dangereux que vous l'avez vu non-seulement punir avec cruauté des fautes legeres , mais même sacrifier à sa passion de verser le sang , quantité de personnes innocentes , même de celles qui n'avoient jamais abandonné son parti «.

Le Hérault qui porta cette lettre fut écouté à la porte de la Ville , où le Gouverneur ne lui permit pas d'entrer ; il le traita de traître & de révolté , aussi bien que le Bâtard qui l'envoyoit : retire-toi , lui dit-il , sinon je vais te faire pendre en ma présence , & dis à ton maître que les Tolédans sont déterminés à réparer l'injure qu'ils ont faite une fois à leur légitime Roi D. Pedre , & à eux-mêmes , en se soumettant à ce bâtard son ennemi , qui verra que s'ils ont été trompés alors par les artifices &

les fourberies de leur Archevêque , ils ne le feront pas une seconde fois. Le Hérault jetta son paquet de lettres sur le pont , & s'en retourna.

D. Henri jugea par cette réponse qu'il n'avoit plus rien à ménager avec des gens qui lui parloient si audacieusement , & qui paroissoient résolus à se laisser pousser aux dernières extrémités , ainsi il fit marcher son armée sur Tolède. Il donna son avant-garde à conduire au Bégue de Villaine , qui établit son quartier le long du Tage , du côté qui regarde Cordoue ; le Prince mit le sien sur l'autre bord , séparé de l'autre par le fleuve ; mais ils se communiquoient par deux ponts de batteaux que l'on avoit faits au-dessus & au-dessous de la Ville , au moyen desquels les assiégeans étoient maîtres de la rivière. Le Bégue fit fortifier son camp de terrasses larges & élevées , soutenues de grosses pieces de bois à plusieurs rangs , & il avoit fait placer des madriers qui traversoient l'ouvrage l'un sur l'autre de dix pieds en dix pieds , attachés ensemble par des branches d'arbres , depuis le fonds des terrasses jusqu'en haut , en sorte que les terres étoient soutenues

aussi solidement que par un mur de pierres, & à l'abri de toute entreprise. Il avoit encore fait une espece de corridor qui environnoit le tout, garni d'une palissade de pieux, avec un fossé à fonds de cuve; enfin son camp étoit d'une force invincible. Le Roi qui prévoyoit que le siège de Tolède seroit long, comme il le fut effectivement, n'avoit pas moins pris de précautions pour fortifier son quartier, d'autant plus qu'il ne doutoit pas que D. Pedre ne vint l'y attaquer; en sorte que ces deux camps paroissoient une nouvelle ville bâtie autour de l'ancienne.

Les assiégeans donnerent plusieurs assauts, mais sans aucun succès: ce qui déterminâ D. Henri à tenir la Ville bloquée, & à attendre que la famine obligât les assiégés à se rendre: pour lui, comme il avoit la campagne, il en tiroit des vivres & des fourages abondamment, en sorte que son armée resta tranquille sans faire aucune attaque, en attendant que la place capitulât.

Cependant on étoit impatient de ne pas voir arriver du Guesclin, l'Ulisse & l'Achille de son siècle; on sçavoit qu'il avoit quitté Toulouse & qu'il s'avançoit.

avec six ou sept mille hommes les plus vaillans du monde , & on l'attendoit à tout moment. (Il faut interrompre la relation du siège de Tolède , pour donner celle de la route de notre Héros).

Du Guesclin étant parti de Toulouse , se trouva avec ses troupes après quelques jours de marche , engagé dans les gorges des Pyrennées , où il rencontra des ennemis & des précipices. Le Roi de Navarre qui le haïssoit mortellement , voyoit que son ami D. Pedre alloit à coup sûr tomber de son Trône , & que D. Henri ne manqueroit pas d'y remonter : il sçavoit que ce Prince devoit être irrité contre lui pour toutes les perfidies qu'il lui avoit faites , & surtout pour avoir été la principale cause de la dernière guerre , de la mort d'un nombre infini de braves hommes , & de la perte de sa Couronne , & il craignoit , avec raison , qu'il ne l'en punît dès qu'il seroit redevenu Roi de Castille. Il chargea un Seigneur Navarois de traverser du Guesclin dans son passage par les montagnes. Ce Seigneur , (le Vicomte de Castelbon) , avoit garni le pays de soldats qui en connoissoient les détours & les routes les plus secrètes ,

qui , accoutumés dès l'enfance à les parcourir , gravissoient les montagnes les plus hautes & les plus escarpées , comme auroient fait des Chamois , en sorte que quand du Guesclin les pouffoit , ils se fauvoient ou dans les précipices ou sur les rochers. On les voyoit dans cet affreux séjour disparoître par de petits sentiers couverts de neiges , & presque en pic , & se mettre à l'abri des coups de flèches , tant il avoient le pied léger : & puis un moment après ils reparoissoient sur la pointe des rocs , & de-là ils rouloient de grosses pierres & des arbres tout entiers , dont les hommes & les chevaux étoient emportés dans les précipices qui bordaient la route à droite & à gauche. Dans d'autres endroits du Guesclin trouvoit le chemin coupé de grandes tranchées qui retardoient sa marche , en sorte qu'il lui falloit employer une partie de son monde pour combler ces tranchées , pendant que les montagnards assommoient de loin les soldats déjà demi-morts de froid & de fatigues. Les troupes eurent encore un autre malheur à essuyer. Le second jour de leur entrée dans ces abîmes , il s'éleva un orage affreux , &

le vent souffloit avec tant d'impétuosité, qu'il pouffoit contre eux de grands monceaux de neige durcie, comme la mer irritée pousse ses flots. Plusieurs soldats en furent renversés, d'autres étouffés dessous, d'autres restoient saisis par le froid, & y mouroient. Avec tous ces obstacles il faisoit un brouillard si épais qu'on ne voyoit point à trois pas devant soi ; cette fâcheuse journée fut suivie d'une nuit qui ne le fut pas moins, parce que l'orage continua, & qu'on ne pouvoit s'en garantir. On n'avoit ni vivres, ni feu, ni tentes, les pourvoyeurs & les bagages n'ayant pû suivre, en sorte que tous se trouverent réduits à la dernière extrémité. Il ne restoit plus de ressource à cette armée défolée que le grand cœur du chef & la fermeté de son courage. Aussi ne sortit-on de ce dangereux pas que par les moyens que sa prudence lui inspira. Il avoit pris au pied des Pyrennées un nombre d'hommes qui en sçavoient les détroits comme ceux du pays, ils ouvrirent les chemins & enseignèrent les moyens d'aller chercher les Navarois jusques dans les cavernes les plus secrètes ; on en tua quelques-uns, &

bien-tôt le reste se sauva à la fuite, de sorte que l'armée pouvoit passer sans difficulté, si le Vicomte de Castelbon n'eut encore apporté de nouveaux obstacles. Quand il apperçut les enseignes des François & qu'ils étoient passés, il se retira avec le Vicomte de Pailatz dans son Château de Castelbon : du Guesclin leur envoya quelques-uns de ses Capitaines pour traiter à l'amiable avec eux ; mais ils commencèrent par violer les droits des gens & de la guerre, & arrêterent ces Capitaines prisonniers ; & avec trois mille hommes qu'ils avoient assemblés, ils se mirent en devoir de traverser la route qui restoit à faire, incommoder l'armée, & se mettre eux-mêmes à l'abri de toutes entreprises, à la faveur des gorges & des détours qu'il falloit passer. Le Vicomte de Castelbon occupoit une Forteresse devant laquelle il falloit nécessairement que l'armée passât. Du Guesclin jugea à propos de tenter encore une fois les voies de la négociation avec ces deux Seigneurs : il leur envoya un Hérault leur demander un passe-port pour un Gentilhomme qu'il vouloit leur envoyer. Ils l'accorderent ,
&

& du Guesclin leur envoya Hervé de Mauny chargé de leur redemander les prisonniers & la liberté du passage, moyennant une somme d'argent, dont on conviendrait, pourvu que leur demande fut raisonnable. Celui à qui Hervé de Mauny parla, lui dit que le Seigneur de Castelbon étoit plein d'honneur & d'humanité; que les François devoient se fier à lui avec assurance, & faire ce qu'il souhaiteroit d'eux, qui étoit de venir le trouver désarmés, & réparer les dommages que les soldats avoient faits à ses sujets à leur précédent passage. Mauny ne chercha pas long-temps la réponse qu'il eut à faire à une proposition aussi ridicule : *Maudit soit, s'écria-t-il, celui qui a imaginé un tel avis, & celui qui le propose : pour qui nous prend-on ? Allez dire que nous n'en ferons rien.* Il n'y a pourtant pas, repliqua le Navarrois, d'autre moyen d'obtenir ce que vous demandez; autrement préparez-vous à la guerre, & sçachez que le Vicomte ne rendra pas les prisonniers que ses sujets ne soient pleinement dédommagés. Mauny lui tourna le dos, & rapporta cette réponse à du Guesclin, qui dans l'instant se détermina à aller at-

taquer la forteresse , & il marcha à la tête de ses troupes , les enseignes déployées , & toutes les trompettes sonnant l'assaut. Les Navarois s'imaginant défaire aisément les François , fatigués comme ils devoient l'être , firent sortir de la place leurs trois mille hommes , que du Guesclin chargea avec tant de jugement & d'impétuosité , qu'il les défit , en tua la plus grande partie , & le reste se sauva dans la forteresse. Le Vicomte , qui s'étoit fait annoncer pour un homme plein d'honneur & d'humanité , fit une action de barbarie que du Guesclin punoit moins sévèrement qu'elle ne le méritoit : irrité de la défaite de son monde , il fit dépouiller les six Capitaines qu'il avoit retenus prisonniers contre toute raison , & les fit exposer tous nus au froid de la nuit : (c'étoit la nuit de Noël). Ils eurent le bonheur de s'échapper & de se rendre au camp dans un état déplorable & demi-morts. Parmi eux étoient les Capitaines du Halay-Parages , Tirecocq & Moronneuil. Du Guesclin fut vivement indigné de cette inhumanité , quand il vit ses amis traités avec tant d'outrage , & jura de les venger : dès le point du jour il commande

l'assaut : le Vicomte se met en devoir de défendre ses murailles , qui sont bientôt forcées , la place est mise au pillage , & lui avec son compagnon Paillats faits prisonniers , & du Guesclin les place à la tête de sa troupe pour servir de guides au péril de leurs vies s'il arrive le moindre accident.

Retournons au siège de Toledé. D. Pedre recevoit couriers sur couriers au sujet de ce qui s'y passoit ; car quoique la ville fut bloquée , les assiégés avoient encore moyen de lui donner de leurs nouvelles , parce que comme tous parloient la même langue , on ne pouvoit distinguer ceux qui sortoient ou de la ville ou du camp. On ne laissa pas cependant d'intercepter quelques lettres par lesquelles on sçut que le Gouverneur mandoit à D. Pedre qu'il le supplioit de faire les derniers efforts pour faire lever le siège , parce que de la perte ou du salut de la ville de Toledé dépendroit l'événement de la guerre : que tout étoit prêt dans la ville pour faire une vigoureuse sortie sur les ennemis , si-tôt qu'il les attaqueroit dans leur camp, pourvu qu'on fut averti de sa venue par des feux ou autres signaux : qu'en attendant ce se-

cours , il feroit de fa part tout ce qu'il pourroit pour brûler les deux ponts de bateaux que les ennemis avoient conftruits fur le Tage , afin de féparer leurs deux camps qui l'étoient déjà par la riviere , & qu'ils n'euffent plus de communication , au moyen de quoi celui des deux que le Roi attaqueroit en feroit plus aisé à défaire : que le Roi devoit faire d'autant plus de diligence , que les affié-geans attendoient à tout moment du Guefcclin avec un renfort de huit mille hommes redoutables , qui fortifieroient l'armée de D. Henri de valeur & de conseil.

Les lettres du Gouverneur qui difoient les mêmes chofes , & qui ne furent pas interceptées , firent penfer à D. Pedre que fa place , quoique bien fortifiée & bien munie , ne tiendrait peut-être pas tant qu'il fe l'étoit promis , & d'un autre côté il fentoit bien de quelle conféquence étoit pour lui la confervation de Toledé. Il avoit alors une armée de trente mille hommes , dont les Efpagnols Chrétiens faisoient les deux tiers , & les autres dix mille hommes étoient Juifs ou Mahométans , tous fes fujets ; le Roi de Portugal lui avoit encore envoyé trois mille chevaux. Cette armée étoit belle ,

& tous paroissoient disposés à le bien servir. Il n'osoit cependant se mettre en campagne par la crainte de hazarder ces troupes, qui étoient sa dernière ressource : il jugeoit qu'elles n'étoient pas assez fortes pour aller attaquer l'armée de D. Henri, du double plus nombreuse, & campée aussi avantageusement qu'elle l'étoit : ainsi il amusoit de paroles la garnison & les habitans de Tolède, en leur mandant qu'ils prissent patience, & qu'il feroit ce qui seroit nécessaire pour leur conservation. Enfin il apprit qu'un secours de dix mille Affriquains commandés par l'Amiral de Bennemarine lui étoit arrivé par Lisbonne où ils avoient abordé, & que le Roi de Portugal son oncle leur avoit fait fournir des bateaux, pour remonter le Tage, jusqu'à Tolède, & le joindre.

Ces Affriquains remonterent en effet la rivière, & débarquerent à la vûe de l'armée de Dom Pedre qui les attendoit : il leur donna quelques jours de rafraîchissement pour reposer les hommes & les chevaux de la fatigue de la mer qui avoit été fort agitée pendant leur traversée : après quoi il tint conseil pour délibérer par quel endroit on commenceroit la guerre contre D. Hen-

ri. Quelques-uns opinerent que les assiégés étant assez forts pour se soutenir long-temps , il falloit faire une diversion & marcher vers la Castille vieille , de-là passer dans les Royaumes de Galice & de Léon , reprendre les villes de Salamanque , Burgos , Léon & Valladolid : que suivant toute apparence D. Henri quitteroit le siège de Toledé , pour venir au secours de ses conquêtes , qu'ainsi Toledé seroit délivrée : que si au contraire D. Henri s'opiniâtroit au siège , on auroit le temps de reconquérir ce qu'il avoit pris , & ensuite de venir l'attaquer dans son camp. D. Fernand de Castro , le fidele ami du Roi D. Pedre , dont nous avons déjà parlé , homme sage & très-expérimenté , étoit présent à la délibération ; il prit la parole , & dit qu'il n'étoit pas d'avis de cette diversion , laquelle n'étoit pas sans inconvéniens , & qui ne seroit bonne que s'il n'y avoit pas quelque chose de mienx à faire : que d'abord on n'étoit pas assuré de reprendre les places possédées par D. Henri aussi vîte & aussi aisément qu'on s'en flattoit , parce qu'elles s'étoient plutôt rendues d'elles-mêmes qu'elles n'avoient été conquises , & qu'elles soutiendroient

leur défection, de peur d'être traitées & punies comme elles le méritoient ; qu'ensuite il falloit considérer que l'armée de D. Henri étoit si nombreuse, qu'il pourroit, sans l'affoiblir, en tirer quarante mille hommes pour suivre le Roi, & en laisser presque autant devant Toledé : qu'ainsi si on se déterminoit à porter la guerre dans la Castille vieille, on auroit sans cesse sur les bras une puissante armée, qui traverseroit tous les projets formés, en sorte que le Roi, au lieu de marcher en forces pour attaquer, seroit forcé de se tenir toujours sur la défensive, & au lieu de faire des conquêtes, ne feroit jamais que des retraites peu glorieuses, & peu dignes de lui : qu'ainsi il estimoit que pour employer utilement au service du Roi les braves gens qu'il avoit, il falloit s'approcher des ennemis, se camper & se bien fortifier en un lieu avantageux, leur couper les vivres, faire des courses sur les fourageurs, & les tenir assiégés dans leur propre camp, en attendant le moment & l'occasion favorables pour les attaquer. Cet avis prévalut, comme le meilleur, & à l'instant l'armée eut ordre de marcher.

Pendant que les affaires étoient de part & d'autre dans l'état qu'on vient de voir , du Guesclin n'étoit plus qu'à une journée du camp devant Toledé. Il sçut par les nouvelles publiques , & par des lettres qui venoient continuellement dans les villes de sa route , que D. Pedre marchoit au secours des assiégés , à la tête d'une puissante armée : il en donna avis au Roi D. Henri , (qui ne manquoit pas déjà d'être sur ses gardes , ayant des nouvelles fréquentes de la marche de D. Pedre) , & lui manda de se tenir tout prêt à marcher avec trente mille hommes , si tôt qu'il l'en avertiroit , que cependant il marcheroit sur les aîles de l'armée de D. Pedre , & qu'il l'empêcheroit bien de rien entreprendre dont il n'eût connoissance. En même-temps il envoya à la découverte cinq cens chevaux sous la conduite de son frere Olivier du Guesclin , pour apprendre où étoit l'armée ennemie ; & lui , au lieu de suivre la route pour se rendre au camp de D. Henri , il tourne sur la droite , car il connoissoit parfaitement le pays (1). Son projet , par cette

(1) J'ai dit ailleurs que c'est une partie

marche , étoit d'enfermer , comme il y réussit , D. Pedre entre lui & D. Henri.

Olivier marcha avec ses cinq cens chevaux , & détacha de différens côtés plusieurs partis , pour sçavoir où étoient les ennemis & ce qu'ils faisoient. On lui rapporta que quelques-uns couroient le pays , & qu'entre autres on avoit rencontré un détachement de trois à quatre cens Affriquains ensemble. Olivier s'avance vers l'endroit qu'on lui a indiqué , & les ayant découvert à la faveur d'un rideau qui le cachoit , fond sur eux avec impétuosité en criant NOTRE-DAME GUESCLIN , (n'ayant pas de cri propre) , il en tue une partie , fait fuir le reste & en prend un bon nombre. Les fuyards rendent compte à D. Pedre & à l'Amiral Maure , qui les conduisoit , de leur disgrâce , & que du Guesclin étoit en marche. Ce malheureux Roi fut extrêmement allarmé de cette nouvelle : il se rappella la prophétie de Merlin , qui

essentielle pour un Général que la connoissance du local du pays où il fait la guerre , sans quoi il est en danger , non-seulement de faire de grandes fautes , mais encore de tomber dans tous les pièges. Bayard , page 257.

difoit qu'une Aigle Bretonne viendrait dans la Castille , &c. De ce moment-là , il commença à défefpérer de fa fortune , ne doutant pas que cette Aigle ne fut autre que du Guesclin. L'Amiral qui commandoit les Affriquains lui dit , qu'il n'y avoit plus de temps à perdre , & qu'il falloit aller attaquer le bâtard dans son camp , avant que du Guesclin pût le joindre , que de fa part il lui promettoit de lui mettre D. Henri entre les mains dès la premiere occasion qu'il auroit de le combattre.

Olivier de retour de son expédition , & rendu auprès de son frere , eut à peine une heure pour se reposer, que du Guesclin le fit remonter à cheval , pour commander son avant-garde , composée de deux mille hommes ; du Guesclin le suivit de près avec quatre mille , & Mauny faisoit l'arriere-garde avec trois mille cinq cens (1). Du Guesclin en se mettant en marche écrit à D. Henri de ne pas man-

(1) Il falloit que du Guesclin eut levé du monde sur sa route pour se trouver ici avec 9500. hommes. Il n'en avoit que 6000. en sortant de Bordeaux , & en avoit perdu dans le passage des Pyrénées , comme on l'a vu.

quer à partir la nuit suivante avec trente mille hommes , sans bruit & sans trompettes ; qu'il se rende au point du jour à tel endroit qu'il lui indique , où il trouvera infailliblement D. Pedre : qu'il marche en bataille , & que si-tôt qu'il découvrira l'armée de D. Pedre , il fasse sonner la charge & fonde dessus , sans lui donner le temps de se reconnoître : qu'il le supplie de faire commencer le combat par le Begue de Villaines , & les François qu'il commande , & que de sa part il pouvoit compter qu'il feroit son devoir. Aussi-tôt cette lettre écrite , il marche avec sa troupe & va se loger à deux lieues de D. Pedre. Il avoit pris la précaution de laisser son bagage derrière , pour n'être pas embarrassé d'un si grand attirail , ne doutant pas que le lendemain il n'y eût sûrement bataille.

D. Henri ayant reçu cette lettre , l'exécuta de point en point. A l'entrée de la nuit il sort de son camp avec trente mille hommes , laisse à l'Archevêque de Toledé la direction du siège en son absence , lui donne ordre de faire relever la garde le lendemain à l'heure accoutumée , & de commander aux valets de l'armée de prendre des habits de soldats ,

afin que les assiégés ne s'apperçussent pas du nombre qu'il en avoit emmenés. Il part donc au coucher du soleil avec ses trente mille hommes, l'élite & la fleur de son armée, marche toute la nuit en diligence & sans bruit, & se trouve au point du jour sur la pente d'une colline que couvroit une petite éminence : là ses coureurs vinrent lui dire qu'ils avoient découvert les ennemis le long de la rivière & campés dans une plaine. D. Henri met son armée en bataille & harangue en deux mots ses soldats : « L'occasion est belle, mes amis, leur dit-il, je n'en peux pas souhaiter une plus favorable pour avoir des preuves de votre valeur & de votre affection, j'espère que cette journée sera illustre dans l'Histoire, & que la postérité se souviendra long-temps de la victoire que nous allons remporter ». Tous les soldats lui répondirent par un cri de joie unanime, qui fut entendu de l'armée de D. Pedre, intimida les troupes & donna d'étranges allarmes à leur Roi ; il jugea dès ce moment qu'il étoit prévenu, mais pour ne point laisser voir ce qui se passoit dans son cœur, il reprit son air fier & intrépide. Il assemble ses

croupes en diligence , & leur dit : » Voici nos ennemis , mes vaillans compagnons , la justice les livre à vos armes & la fortune vous les amene. Ils n'ont osé vous attendre dans leur camp , parce qu'ils ne pouvoient se sauver de-là par la fuite , & éviter la mort qu'ils viennent chercher ici. » Toute l'armée l'interrompit par des cris redoublés , auxquels les soldats de D. Henri ne manquerent pas de répondre : en sorte qu'il sembloit que ce fut deux troupes de lions , qui se défioient au combat , & qui s'animoient l'une l'autre , en exprimant leur ardeur & leur impatience d'en venir aux mains.

D. Pedre sortit de son camp avec l'air le plus assuré , fit plier les tentes & les pavillons , & se rangea dans la même plaine où étoit D. Henri. Celui-ci étant arrivé au haut du côteau , s'aperçut que l'armée ennemie n'avoit pas encore achevé de prendre ses rangs : il descendit au petit pas sur deux lignes ; à la premiere étoit l'avant-garde conduite par le Bégue de Villaines , & il étoit en personne à la seconde à droite avec le corps de bataille qu'il commandoit , accompagné de D. Tellès son frere , & de l'Infant d'Arragon ; & à sa

gauche étoit son arriere-garde sous les ordres du Prince D. Fadrique , Amirante de Castille , son autre frere. Au moment de charger , il arriva un Hérault de du Guesclin : le Roi fit faire halte pour le recevoir. Le Hérault lui dit de la part de son maître qu'il étoit temps de donner , & que les Bretons , dont il lui montra les enseignes déployées en l'air , étoient en bataille , & prêts à agir si-tôt que le combat seroit engagé. Alors le Roi commanda au Bègue de Villaines de marcher , & à toute l'armée de suivre dans l'ordre où il l'avoit mise.

Les deux armées dans un instant fondent l'une sur l'autre avec fureur , & les combattans de part & d'autre faisoient des efforts si prodigieux qu'il sembloit qu'elles ne se quitteroient pas qu'elles ne fussent toutes deux victorieuses & vaincues par leur destruction entiere & reciproque. Les choses étoient dans cette incertitude du succès pour un parti ou pour l'autre , lorsque le redoutable Aigle Bretonne , dont la nom seul effrayoit D. Pedre , vient fondre sur ce malheureux Prince , en flanc , pénétre dans ses rangs , enfonce sa

troupe , & y met tout dans un tel désordre que D. Henri n'eut pas de peine à décider la victoire dans un moment. Ils se fait aussi-tôt donner une lance , & appercevant l'Amiral Affriquain au milieu des siens , perce la mêlée , va jusqu'à lui , le traverse de sa lance de part en part , & le jette mort aux pieds de son cheval. Les Sarrazins ayant vû tomber leur Chef , perdirent courage , & furent tous passés au fil de l'épée.

D. Pedre , qui étoit un des plus forts hommes de cheval de toute l'Espagne , étoit monté sur un grand courfier Syriaque , d'une beauté & d'une valeur inestimables : il avoit les crins variés de couleurs différentes qui charmoient les yeux , mais son adresse , sa légèreté & sa force , le rendoient sans prix. Ce Prince fit tout ce que peut faire un brave & intrépide Général ; il rallia deux ou trois fois ses troupes , & les fit retourner au combat ; mais quand il eut vû presque sous ses yeux du Guesclin abattre son principal étendart , & le déchirer de ses propres mains ; que dans le même moment il vit un Gentilhomme Breton assommer d'un coup de hache à deux mains , l'un de ses plus fidé-

les serviteurs, & que lui-même il se trouva environné de milliers de soldats, les uns morts & nageans dans leur sang, les autres mourans & perçans l'air de leurs cris douloureux : il eut le cœur saisi, & jugea que sa mauvaise fortune n'étoit pas encore consommée, ni ses malheurs prêts à finir. Sur cela il dit à ceux qui étoient les plus proche de lui ; il faut céder aux victorieux, que chacun se retire comme il pourra. Il en donna l'exemple, en songeant le premier à se sauver : il prit le chemin d'un petit bois, accompagné seulement de six cens chevaux, tous Espagnols. Tout le reste de son armée fut dissipé, ou pris, ou périt sur le champ de bataille. Et les dix mille Afriquains qui avoient passé la mer, furent tellement maltraités, qu'ils ne s'en sauvèrent que cinq cens, encore étoient-ils presque tous couverts de blessures.

Du Guesclin se mit à la poursuite des fuyards, mais l'épaisseur du bois, & la nuit qui survint, lui en firent perdre les traces, & retourner vers le camp. Tout tomba au pouvoir de D. Henri, l'argent, le bagage, tous les équipages, le champ de bataille & les vivres : il ne

lui manquoit , pour rendre sa victoire complete , que la personne de D. Pedre , qui ne devoit son salut qu'à la vitesse de son cheval. On sçut que pour se mettre en toute sureté , il avoit passé le Tage tout à cheval , & qu'il eut bien de la peine à trouver un gué pour aborder.

D. Henri sentoit bien qu'il auroit en D. Pedre , tant qu'il vivroit , un ennemi qui ne lui donneroit point de repos , qui trouveroit toujours des ressources pour rétablir son parti , & des moyens de perpétuer la guerre : ce qui seroit une suite continuelle de troubles & d'alarmes pour la Castille ; c'est pourquoi il assembla ses amis en Conseil , leur exposa ce qu'il pensoit , & il fut conclu que l'on marcheroit à la poursuite de D. Pedre , & qu'on laisseroit la conduite du siège de Toledé à l'Archevêque , qui en étoit chargé depuis le départ du Roi.

Cet arrangement fait , D. Henri expédia divers couriers pour porter la nouvelle de sa victoire ; le premier fut à son camp devant Toledé , où il ajouta qu'il alloit poursuivre son ennemi : les autres couriers furent envoyés pour le

même sujet à Léon , Burgos & Salamanque. D. Pedre de son côté avoit prévu l'événement quelconque , & pour être fourbe jusqu'à la fin , avoit écrit d'avance & avant la bataille à ceux de Toledé , des lettres qu'il ne leur envoya qu'après la bataille perdue , craignant que cette nouvelle ne les décourageât , & ne les portât à rendre leur place au vainqueur , ce qui opéreroit & consommeroit sa ruine. Il leur marquoit que Dieu lui avoit fait la grace de défaire son ennemi , qui s'étoit réfugié dans un Château où il alloit l'assiéger ; qu'ils tinssent bon encore quelques jours , & qu'il iroit avec son armée victorieuse faire lever le siège , si l'Archevêque ne le levoit de lui-même , forcer les rebelles jusques dans leurs retranchemens , & les punir de leur infidélité.

Cette fausse nouvelle répandit la joie dans toute la Ville : l'envoyé de D. Pedre l'appuyoit de tant de circonstances débitées hardiment , tant de la bataille , que de la victoire & de leurs suites , que personne n'eut le moindre soupçon de la fausseté. Aussi-tôt les habitans se livrerent à l'allégresse , firent des feux

de joie pour que les assiégeans fussent témoins de leurs réjouissances, & firent retentir le son de leurs cloches pendant toute la nuit suivante. Du côté des assiégeans le camp n'étoit pas moins éclatant en réjouissances & en chants qui célébroient la victoire, & en actions de graces envers le Ciel.

L'Archevêque envoya un Hérault aux assiégés, pour les sommer de se soumettre au Roi D. Henri, victorieux de D. Pedre, & il le chargea de la lettre du Roi pour la leur montrer & les convaincre. La réponse que l'on fit au Hérault, fut un tissu d'injures, on le traita d'imposteur & de porteur de nouvelles dont on sçavoit la fausseté; que l'on avoit reçu des avis certains du contraire, & qui annonçoient que dans peu de jours, le Roi, vainqueur de D. Henri, reviendrait triomphant, qu'ils auroient le plaisir de le recevoir dans leur Ville; & que pour élever à sa gloire & à sa justice, & en même-temps pour laisser à la posterité un monument de la fidélité & de la constante affection de sa bonne ville de Toledé, il en couronneroit les murailles des têtes criminelles de ses sujets révoltés; mais que

l'on pratiqueroit une place plus éminente pour y placer celles du bâtard ; & du perfide Archevêque , & les faire servir d'exemple éternel , & pour qu'elles fussent à jamais un spectacle d'horreur & d'exécration. Le pieux Prélat , bien loin de ressentir la dureté & l'insolence de ces invectives , tourna ses yeux de compassion sur cet infortuné troupeau que la providence avoit confié à ses soins , il le regarda comme un bon pere regarde ses enfans , & se contenta de prier Dieu de les tirer d'un si grand aveuglement , & de donner à ses ouailles la grace de connoître le précipice où elles alloient se jeter.

Pendant que cela se passoit dans le camp du Roi D. Henri , ce Prince étoit à la poursuite de D. Pedre. Il avoit commandé d'abord la cavalerie seulement , & fait prendre les devans à du Guesclin avec trois mille chevaux , lui promettant de le suivre le lendemain , & il chargea ses deux freres D. Tellès & D. Fadrique de conduire l'infanterie. Il ne leur laissa de cavalerie que ce qu'il leur en falloit pour faire les gardes avancées & envoyer à la découverte. Du Guesclin détacha son frere Olivier

avec les deux de Mauny , & cinq cens chevaux , & ordre de marcher jour & nuit , jusqu'à ce qu'ils eussent atteint D. Pedre. On avoit deux objets en le poursuivant avec tant de vivacité , l'un de le trouver dans quelque place où on pourroit l'investir , & l'assiéger , l'autre de le forcer à sortir du Royaume ; parce que de l'une ou de l'autre façon , D. Henri resteroit maître absolu dans la Castille.

Le bruit de la défaite de cet infortuné Roi , de sa fuite , & de la vivacité avec laquelle on le poursuivoit , se repand bien-tôt dans tout le Royaume : quelques petites places qui tenoient encore pour lui , perdent leur résolution , elles envoient des députés à D. Henri , pour se soumettre à ses loix , & prévenir le pillage qu'elles n'auroient pas manqué d'éprouver. D. Pedre s'étoit retiré dans Montclare ; il ne s'y trouva pas en sûreté , & de crainte d'y être assiégé , il en sortit la nuit avec quatre cens chevaux , qui étoient tout le reste de sa grande armée. Le jour suivant le Bégue de Villaine , qui s'étoit séparé de du Guesclin , afin de suivre différentes routes , & que si D. Pedre échappoit à

l'un il n'échappât pas à l'autre , parut devant Montecclare avec mille chevaux : il investit la Ville , fit appeller le Gouverneur & lui ordonna au nom du Roi D. Henri de lui remettre la personne de D. Pedre qu'il avoit reçu : le Gouverneur lui répondit qu'il étoit prêt à remettre la Ville , & à reconnoître D. Henri , mais que D. Pedre qui s'étoit retiré la veille dans Montecclare , ne s'y croyant pas en sureté de sa personne , en étoit sorti la nuit précédente , sans dire où il alloit. Le Bégue reçut la place , & le Gouverneur en sortit. D. Henri qui avoit suivi la trace de D. Pedre , arriva à Montecclare le jour suivant , & fut si satisfait de la diligence & des bons services du Bégue de Villaine , qu'il lui donna cette Ville avec le titre de Comté.

Olivier du Guesclin & les deux de Mauny avoient passé le Tage , & pris une autre route que ceux que l'on vient de voir courir , croyant que D. Pedre se feroit rendu sur la côte pour passer la mer avec les Affriquains , dans l'espérance de trouver de nouveaux secours ; mais le peu de temps qu'il avoit passé à Montecclare , & la peur que les

Maures avoient d'être suivis par D. Henri , & qui leur avoit fait doubler le pas , lui fit manquer l'occasion ; il les vit déjà bien loin en mer , avec tous les navires qui les avoient apportés , & tous ceux des Espagnols dont ils purent s'emparer , afin qu'il n'en restât pas pour les poursuivre.

Le malheureux D. Pedre ne pouvant donc s'échapper par mer , eut la pensée de se sauver en Portugal ; mais quoiqu'il fut neveu du Roi , il n'eut pas la confiance de se mettre dans ses mains , parce qu'outre qu'il n'auroit pas été là maître de sa personne , il craignoit d'être sacrifié par son oncle à D. Henri , si celui-ci entroit sur les terres du Portugais à la tête de son armée , redoutable par sa dernière victoire. Enfin il se résolut à errer comme un fugitif dans la Castille , en attendant un meilleur sort. Il se présenta d'abord aux portes de Montiel , parla au Gouverneur , se fit connoître à lui , & demanda un azile pour une nuit seulement : cet Officier qui lui avoit été attaché pendant son regne & son état de puissance , ne fut plus pour lui qu'un ennemi dans sa disgrâce ; il lui avoua qu'il le reconnois-

soit très-bien pour D. Pedre , mais qu'il ne le connoissoit plus pour son Roi , depuis qu'il étoit tombé de son Thrône ; qu'il ne le regardoit que comme un méchant homme , sur qui Dieu exerçoit ses vengeances , & le châtioit de tous ses crimes , & des maux infinis qu'il avoit fait souffrir à ses meilleurs sujets ; & qu'enfin s'il lui eut donné retraite , ce n'auroit été que pour le livrer à D. Henri , ou pour le punir de sa propre main. D. Pedre furieux , lui dit : attends-toi que le jour viendra que tu me payeras bien cher le cruel & insolent compliment que tu viens de me faire , & ton infidélité ; & peut-être que mon ennemi même , moins perfide que toi , t'en punira. Ensuite il le quitta , & alla chercher un gîte ailleurs.

Il passa quelques jours à errer dans les bois , honteux de laisser voir sa misère à ses amis mêmes , autant que pour échapper à la poursuite de ses ennemis. Un jour qu'il étoit dans cette malheureuse situation , accompagné seulement de deux de ses serviteurs , il se présenta à lui un homme dont le cheval étoit rendu de lassitude : cet homme mit pied

à terre , vint à lui respectueusement , & lui présenta des lettres de D. Fernand de Castro , & du Grand Maître de l'Ordre d'Alcantara , qui lui donnoient avis qu'ils avoient rallié deux mille hommes d'armes , bien équipés , avec lesquels il y avoit lieu d'espérer de faire quelque effort contre l'armée de D. Henri , accablée de fatigues & de longues marches , actuellement campée en lieu défavantageux , & dépourvue de tout. Cette nouvelle lui releva le courage , il fut charmé d'apprendre qu'il avoit encore des amis qui ne l'abandonnoient point dans la fâcheuse extrémité où la fortune l'avoit réduit , & dont le zele ne s'étoit pas encore éteint. Il marche avec ce courier , lequel le conduit à l'endroit où il avoit rendez-vous de ces deux Seigneurs. Le Roi trouva le Grand Maître & D. Fernand campés près d'un bois sur la pente d'un petit vallon qui étoit bordé d'un ruisseau , dont l'eau étoit extrêmement belle & fraîche. Ils s'étoient fait des logemens de branches d'arbres & de feuillages au lieu de tentes , n'ayant pas eu le temps de se remettre autrement en équipages. Il eut la satisfaction d'être reçu de cette

petite armée avec autant de démonstrations de joie , d'affection & de bonne volonté , que s'il eut été dans un état triomphant & victorieux ; & ce débris de troupes lui témoigna être disposé à le servir avec un zèle qui sembloit s'être augmenté par les disgraces de leur ancien Maître , & en proportion au petit nombre qu'ils se trouvoient-là.

Le Gouverneur de Montiel ne se contenta pas de l'indigne réception qu'il avoit faite à ce malheureux Roi : il poussa la perfidie jusqu'à envoyer un homme à D. Henri pour l'instruire de l'aventure. A l'instant du Guesclin, son frere Olivier , le Begue de Villaines , les deux de Mauny , Carlonnet , & tous les Capitaines François qui se trouverent-là , montent à cheval & vont à sa poursuite , résolus de l'atteindre quelque part qu'il soit ; & l'ayant suivi trace à trace par-tout où il avoit été vû , ils parvinrent au lieu où il étoit effectivement avec cette petite armée dont nous venons de parler. Carlonnet commandoit un détachement de deux cens chevaux , avec lesquels il poursuivit quelques coureurs de D. Pedre , qu'il avoit découverts : ces coureurs vinrent apprendre

à ce Roi la rencontre qu'ils avoient faite , il fut résolu que le Grand Maître iroit se mettre en embuscade derriere une haye , qui bordoit des deux côtés le chemin par où Carlonnet devoit naturellement passer avec ses deux cens chevaux. Ce Seigneur y en conduisit cinq cens : il fait mettre pied à terre à ses hommes & coucher sur le ventre le long de cette haye qui étoit assez haute pour couvrir les chevaux , que l'on avoit donnés à garder aux valets dans un petit vallon tout proche. Carlonnet arrive au trot avec son détachement , & dès que le Grand Maître le voit enfler le chemin le long de la haye , il commande à deux cens cinquante de ses hommes d'aller monter à cheval dans le petit vallon , de s'y former en escadron , & d'attendre que les ennemis soient arrivés à l'extrémité de la haye , & là les charger brusquement : cependant il fait monter à cheval ses autres deux cens cinquante hommes , & va au grand galop se porter à l'autre bout de la haye. Carlonnet l'entend courir & se doute de quelque embuscade , il rebrousse chemin pour sortir de ce détroit , par où il y étoit entré ; mais il ne peut y être as-

sez tôt ; déjà le Grand Maître étoit entré dans le chemin avant que Carlonnet en fut dehors , en sorte qu'ils se rencontrèrent face à face : aussi-tôt on baissa les lances de part & d'autre , & on va au qui-vive. (Le Grand Maître allongeoit le temps pour donner à ses autres deux cens cinquante cavaliers le loisir de se rendre à leur poste). Si-tôt qu'il les aperçut venant à toute bride , il fond sur Carlonnet & sa troupe avec fureur ; celui-ci qui se voit enfermé entre deux corps , chacun plus fort que le sien , se défend vaillamment & soutient le choc assez long-temps. Mais voyant qu'il falloit mourir là ou vaincre , il choisit le Grand Maître , lui porte un coup d'estoc (1) & le fait tomber mort. Il fut tué encore quelques-uns des siens auprès de lui , mais D. Pedre sçachant que le Grand Maître se battoit , se mit en voie pour venir à son secours avec toutes ses forces.

(1) L'estoc étoit une longue épée , dont la lame avoit jusqu'à quatre pouces , & finissoit en pointe angulaire : il étoit à deux usages , on le mettoit quelquefois en arrêt comme une lance , ou bien on en frappoit à deux mains. Il y en avoit qui pesoient douze livres,

Carlonnet voyant qu'il n'y avoit plus de ressource , & que presque tout son monde étoit tué , descendit de cheval , & huit des siens avec lui. Ils se glissent à travers la haye , passent le fossé qui étoit derriere , & se sauvent dans un petit bois , qui n'en étoit pas loin. Là ils percent comme ils peuvent à travers les bruyeres & les taillis , & parviennent enfin auprès de du Guesclin , à qui ils racontent leur mauvaise aventure. Celui-ci console Carlonnet , lui promet que jamais on ne le taxera ni de foiblesse ni de témérité : que de pareilles disgraces sont journalieres dans leur métier , & que la fortune est une Déesse aveugle & capricieuse , qui en gouvernoit souvent les événemens ; mais que puisque cela lui avoit appris où étoient les ennemis , il falloit songer à réparer ce malheur en leur faisant plus de mal qu'ils n'en avoient fait. Sur cela il commande à tout son monde de se tenir prêt pour le lendemain au point du jour , & dépêche un homme au Roi D. Henri , pour l'instruire de ce qu'il va entreprendre pour son service , & dont il concevoit de très-bonnes espérances. Le jour commençant à paroître , du Guesclin ordonna à Car-

lonnet de prendre encore deux cens chevaux , & de marcher droit où étoit D. Pedre , d'entamer le combat , & de le soutenir jusqu'à ce qu'il l'eut joint avec le reste de ses troupes , ce qui ne tarderoit pas long-temps.

Carlouet monte à cheval avec ses deux cens hommes , & marche droit vers le camp de D. Pedre : il rencontre bientôt ses coureurs qui d'abord tournent bride & vont avertir leur Maître de la rencontre. D. Pedre fait partir avant lui deux cens chevaux , & les suit accompagné de toutes ses forces , en sorte que Carlouet se trouva avoir affaire à deux mille hommes-d'armes , sans pour cela prendre ouvertement la fuite : il se contentoit de se retirer pas à pas , & de repousser ceux des ennemis qui sortoient de leurs rangs pour venir faire de petites escarmouches , il envoyoit des siens pour les chasser , & puis revenir joindre le gros. Dans cette position , paroît Olivier du Guesclin , comme par hazard , avec cinq cens chevaux , & se range vers son ami pour le tirer d'embarras. Carlouet rassuré par ce renfort , & sachant assez que du Guesclin n'étoit pas loin , tient ferme , & même essaye d'entamer

la charge. D. Pedre ne s'étoit pas étonné d'un renfort si inégal à sa troupe, il en devint au contraire plus animé par l'espérance d'en avoir bon marché : il attaque de toutes parts ces sept cens chevaux avec assurance de les défaire, parce qu'ils feignoient de s'ébranler, & qu'ils étoient fatigués de tuer & de se défendre, en sorte qu'ils sembloient hors d'état de faire une plus longue résistance. Dans ce moment paroissent, l'un à droite, l'autre à gauche, du Guesclin & le Begue de Villaines avec six cens chevaux : ils fondent sur les gens de D. Pedre avec tant de vivacité, que ceux-ci ne purent soutenir l'effort de ces nouveaux combattans, qui se font jour de tous côtés, & tuent ou font prisonniers jusqu'au dernier homme. D. Henri qui étoit à Montéclaire, & que Bertrand avoit fait avertir de ce qu'il alloit faire, voulut en être, & étoit accouru avec seulement deux cens chevaux qui s'étoient trouvés auprès de sa personne, mais l'affaire étoit à sa fin ; cependant D. Henri ne laissa pas de faire de belles actions.

Quant à D. Pedre, il ne jugea pas à propos de tomber entre les mains du

vainqueur : il gagna le bois avec deux cens hommes-d'armes , entre lesquels étoit son fidele D. Fernand de Castro : mais ce Prince monté sur ce magnifique cheval dont nous avons parlé , courroit avec tant de vîtesse , qu'il n'y eut qu'un seul de ses Ecuyers qui pût le suivre sans le quitter. Il se trouva enfin avec ce seul domestique , sans argent tous les deux , dans des pays déserts , couverts de bois , sans pouvoir recevoir aucunes nouvelles de ses gens , ni leur donner des siennes. Dans ce fâcheux état , il se présente aux portes de plusieurs places dont il croyoit être le maître , & par-tout on le rebute , & il se voit enfin forcé de chercher un azile hors de son Royaume , & de passer chez les infidèles , qui jusques-là avoient toujours été également ennemis de sa personne , de son Royaume , & du nom Chrétien. Il se seroit trouvé fort heureux de rencontrer un vaisseau prêt à mettre à la voile , & de le retirer des terres d'Espagne. Dans ce dessein il se rend au bord de la mer , où le hazard lui fournit une petite barque prête à passer en Affrique , & il en profite. Ainsi ce Roi , si grand autrefois , si puissant , si redoutable , se

livre à la fortune de la mer & des vents , & à la discrétion des Matelots , dans une misérable petite barque , trop content de s'y croire en sûreté.

Le patron lui demanda qui il étoit ; il ne dissimula pas qu'il étoit l'infortuné D. Pedre Roi de Castille , dépouillé & fugitif , ne pensant pas pouvoir déguiser son véritable nom & sa qualité , qui ordinairement est tellement imprimée sur la face des Rois , qu'ils ne peuvent être méconnus , & se cacher eux-mêmes. Ce Patron ne l'eut pas plutôt entendu se nommer qu'il se sentit saisi d'horreur & d'indignation : il commença par lui reprocher tout ce qu'il avoit entendu dire de ses crimes , de ses perfidies , de la dureté de son gouvernement , & sur-tout de la mort de la Reine sa femme , après quoi il eut l'insolence de commander à quatre de ses Matelots de le jeter à la mer. Déjà ces hommes barbares se mettent en devoir d'obéir , lorsque le Prince eut la bassesse de demander au Patron d'avoir pitié de son état déplorable (1). Mais ces humiliations n'attendris-

(1) César en pareil cas menaçoit des Py-
E v

soient point ces Affriquains, & D. Pedre touchoit au moment de terminer sa misérable carrière dans les flots, sans un Marchand Juif qui se trouvoit dans la même barque, & qui eut l'humanité d'offrir au Maître une notable somme d'argent, pour sauver la vie à cet infortuné Prince. La proposition fléchit enfin ce cruel homme, & D. Pedre eut le bonheur de prendre terre au premier port du Royaume de Bennemarine ; où il faut le quitter pour parler en peu de mots du siège de Toledé.

D. Pedre étoit par sa dernière défaite hors de toute espérance, ou du moins de vraisemblance de se rétablir. Ses plus fideles serviteurs ne pouvoient plus se dissimuler sa ruine totale, & D. Henri jouissoit de toute la gloire d'un Roi victorieux. Il lui manquoit pour être tout-à-fait en possession de la Castille de réduire Toledé : il retourna au camp devant cette place, & trouva le siège dans le même état où il l'avoit laissé, & se résolut à le terminer. Il fit faire douze

arres de les faire pendre s'ils manquoient envers lui au respect qu'ils devoient à un Sénateur Romain.

machines comme celles dont nous avons parlé à l'occasion du siège de Rennes, & que l'on nommoit en Bretagne Beffrois : T. I. p. 98, & il les fit conduire jusqu'au pied des murailles de la ville : les assiégés en brulerent quelques-unes, & en démonterent d'autres à coups de canons, dont l'usage commençoit à s'établir. Cependant la famine devenoit de jour en jour plus cruelle dans cette grande & nombreuse ville : elle avoit gagné jusques aux riches, en sorte que l'on y demandoit à hauts cris une capitulation, & que D. Henri fût reconnu pour Roi. Le Gouverneur s'y opposoit de tout son pouvoir, & faisoit tous ses efforts pour adoucir & soulager la misère générale : cependant il commençoit à s'appercevoir que ces efforts ne tendoient à rien, que le temps de se soumettre pressoit de plus en plus tous les jours, & il alloit s'y résoudre, lorsqu'un homme de Séville trouva le moyen de s'introduire dans Tolède, & assura les habitans qu'il y avoit vingt mille Sarrafins de Grenade & trente mille Espagnols tout prêts à marcher, & qu'en outre D. Pedre étoit attendu avec trente mille Affriquains, qui alloient à tout moment arriver en

Espagne , en sorte que dans quinze jours au plus tard , D. Pedre ne manqueroit pas de se présenter pour faire lever le siège avec plus de quatre-vingt mille hommes. Cette nouvelle , qui étoit véritable , quoiqu'e peu vrai-semblable , avoit déjà pénétré dans la ville , car la renommée perce par-tout ; elle releva les espérances & le courage des habitans , & leur fit prendre la résolution de souffrir les dernières extrémités , & la famine plutôt que de capituler.

Cette nouvelle étoit fondée sur ce que le malheureux D. Pedre ayant abordé en Affrique , s'étoit rendu à la Cour du Roi de Bennemarine , qu'il l'avoit trouvé dans les dispositions les plus favorables pour ses intérêts , & que ce Prince , sans perdre de temps , avoit donné ses ordres pour faire lever une puissante armée , & la tenir prête à tout événement ; car tous les Maures Espagnols , Affriquains , & jusqu'à ceux d'Afie , regardoient la ruine de D. Pedre comme un commencement de la leur , de leurs Etats & de la Religion Mahométane. Ils redoutoient sur-tout d'avoir affaire à du Guesclin , dont les grandes actions avoient porté le nom jusques dans

L'Orient , avec tant de gloire & d'éclat , que les Chrétiens qui y étoient demandoient tous les jours au Ciel par de ferventes prieres de permettre que l'on y vit paroître cette brillante & heureuse épée , seule capable de couper leurs chaînes , de les délivrer de la dure captivité dans laquelle ils gémissaient , & d'affranchir les Lieux Saints , prophanés par l'impiété des barbares & des ennemis de Jesus-Christ , & de rétablir sur leur ruine la Sainte & véritable Religion , & y arborer la Croix du Sauveur.

Tous les Princes Sarrazins avoient encore une raison de politique pour protéger D. Pedre : c'est qu'il leur étoit avantageux d'entretenir les troubles dont la Castille étoit agitée depuis longtemps , & d'y envoyer des forces pour en éloigner autant qu'ils pourroient , ou affoiblir celles des Princes Chrétiens ; outre que pour l'ordinaire ils y faisoient la guerre aux dépens du pays ennemi. Par toutes ces considérations , ils n'épargnoient rien pour se mettre en état d'attaquer & de se défendre. Mais le Roi de Bennemarine étoit scrupuleux observateur de la loi de Mahomet , &

en fouhaitoit avec ardeur la propagation ; ses Docteurs lui disoient que suivant cette loi , il ne lui étoit pas permis de protéger un Prince Chrétien , & il se faisoit une peine par cette raison de donner du secours à D. Pedre : il s'en expliqua avec lui , & lui dit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de mettre sa conscience en repos , & lui en état de lui donner ses troupes ; que ce moyen étoit qu'il ouvrit les yeux à la vérité , & qu'il prit le Turban , qu'alors il lui donneroit une de ses filles en mariage à son choix , & qu'il lui promettoit que le Cherif & tous les autres Princes de la religion Mahometane marcheroient en personne pour le rétablir. Le malheureux Roi que ses débauches avoient jetté dans l'oubli de Dieu & dans l'endurcissement de cœur , & qui étoit devenu sourd & insensible aux remords de sa conscience , & aux avertissemens que le Ciel donne quand il lui plaît aux hommes , se prêta sans horreur à cette détestable proposition : il balança cependant , tout impie qu'il étoit ; il sentit l'abomination où il tomberoit par une telle apostasie : son ame ressentait encore des mouvemens de

scrupules, qui lui rappelloient la religion Chrétienne, la profession qu'il en avoit faite, & les Sacremens auxquels il avoit participé : le souvenir de son Baptême, & d'avoir été racheté au prix du sang de Jesus-Christ, la pensée de s'exclure lui-même du nombre des fideles, & de renoncer à la grace de Dieu : tout cela se présentoit à son esprit, & le mettoit dans d'étranges incertitudes. Il faisoit encore réflexion que les Sarrazins même perdroient toute confiance en lui, & le regarderoient comme un homme qui ayant une fois abandonné sa Religion, seroit toujours capable de violer sa parole & ses sermens : que par conséquent il ne seroit jamais pour eux qu'un objet d'indignation & de mépris. Une autre idée ne l'inquiétoit pas moins, il craignoit que tous ces Princes ne vinssent effectivement faire la conquête de la Castille, mais que ce ne fut pour se l'approprier & l'unir aux possessions qu'ils avoient déjà en Espagne, & il pensoit que les offres de services qu'ils lui faisoient si avantageusement pouvoient couvrir un mauvais dessein, en sorte qu'après avoir abandonné honteuse-

ment sa religion , s'être deshonoré , & avoir encouru la haine universelle , il n'en seroit pas moins dépouillé de ses Etats , & sans Couronne.

Il y avoit certainement dans toutes les réflexions que faisoit cet infortuné Roi , de quoi renverser une meilleure tête que la sienne. Mais la passion de régner d'une part , & qui ne se pouvoit plus recouvrer que par ce seul expédient , & celle de se venger de D. Henri & de du Guesclin , de l'autre , lui fit imaginer qu'il y avoit un moyen de concilier sa conscience avec ses intérêts , qui étoit de professer extérieurement le Mahométisme , & de rester Chrétien dans le cœur ; que Dieu lui pardonneroit un crime qui n'étoit qu'une feinte ; que l'extrémité où il étoit réduit l'excuseroit auprès des hommes , & qu'après son rétablissement sur le Trône , il donneroit tous les témoignages possibles & publics de son repentir , & de sa constance dans la foi de ses peres , pour l'avenir. Après cet arrangement conclu entre Dieu qu'il outrageoit & son ambition , il se détermina enfin , prit le turban , & épousa la Princesse Mondaine , seconde fille du Roi de Bennemarine ,

la plus belle personne de toute l'Afrique , & peut-être du monde. Cette cérémonie se fit avec une magnificence extraordinaire & avec des fêtes publiques , qui de tout temps ont été du goût de la nation.

Peu après ce que nous venons de dire , les Affriquains préparèrent en effet soixante mille hommes pour les faire passer en Espagne , & déjà D. Henri étoit informé qu'il y en avoit vingt mille prêts à aborder , (les Affriquains n'ayant pas assez de navires pour transporter le tout à la fois). Ils apportent avec eux les machines & les équipages pour toute l'armée , sçachant que D. Henri n'avoit point d'armée navale à leur opposer : ils projettoient si-tôt que ces vingt mille hommes seroient à terre , de les joindre à l'armée de D. Pedre , laquelle étoit aux environs de Séville , avant que D. Henri eût le temps de détacher de son camp devant Tolède , des forces suffisantes pour empêcher leur jonction , & ils pensoient que du Guesclin étoit trop habile & trop prudent Capitaine , pour faire une telle faute , que d'affoiblir l'armée du siège , ce qui auroit été la même chose

que de le lever tout-à-fait : & en cas que contre toute apparence cela arrivât, ils se promettoient de mettre dans la Ville autant d'hommes & de vivres qu'il en faudroit , pour empêcher D. Henri de continuer le siège , ou de le recommencer une seconde fois.

D. Henri ayant donc reçu nouvelle de la prochaine arrivée de ces vingt mille Affriquains , en parla à du Guesclin , qui lui proposa d'aller lui-même au-devant d'eux , & qu'il espéroit les empêcher de se joindre aux troupes qui étoient aux environs de Séville , de les combattre & de les défaire , & que même il essayeroit à brûler leurs vaisseaux. Le Roi lui répondit qu'il étoit toujours de son avis , qu'il le laissoit le maître de faire tout ce qui lui sembleroit à propos , & qu'il avoit une confiance sans bornes en son courage , sa sagesse & son expérience. Quand il eut cette parole du Roi , il commença par dépêcher des coureurs vers les côtes de la mer , il leur donna ses ordres & ses instructions , leur indiqua en quels lieux ils pourroient le trouver en suivant ses routes , pour lui rendre compte de leurs découvertes , & sur-tout qu'ils ne

lui apportassent que des nouvelles certaines & sur lesquelles il pût compter. La nuit suivante il se met en chemin à la tête de dix mille chevaux, François & Bretons, & quelque peu d'infanterie Espagnole : outre cela il étoit accompagné d'Olivier du Guesclin son frere, du Begue de Villaine, homme en qui il avoit toute confiance, des deux de Mauny, & de toute la noblesse François & Bretonne qui l'avoit suivi en son voyage d'Espagne. Il marche jusqu'au jour, & s'arrête pour passer la journée dans un bois, afin que sa marche ne soit point découverte par les ennemis; & continue ainsi pendant six nuits de fatigue & six journées de repos. Il sçait enfin que la flotte d'Afrique commençoit à paroître à la vue de Cadix, que le bruit étoit que D. Pedre avoit cédé cette importante Ville au Roi de Benemarine, pour retraite & place de sûreté. Du Guesclin s'avance vers ce port de mer, traverse quelques petites Villes pour y trouver des ponts & y passer les rivières qui gênoient sa route, & aussi pour y prendre des provisions, & en sortant de toutes ces Villes, il laisse le monde en garde pour empê-

cher que quelqu'un n'allât porter des nouvelles de sa marche à l'armée Mahométane.

Enfin ses coureurs vinrent lui annoncer très-positivement qu'ils avoient vû les Affriquains débarquer près de Cadix, qu'ils avoient mis à terre leurs chevaux, leurs machines de guerre, leurs tentes, leurs provisions & munitions : qu'ils se dispoient à aller joindre l'armée de D. Pedre près de Séville, qu'au reste ils paroissoient en très-bon équipage, & tous hommes bien résolus, & capables de se bien battre. Le rapport de ces coureurs étoit d'autant plus fidèle, que c'étoient tous gens parlans la langue Castillanne, & qui connoissoient le pays : ils s'étoient déguisés en payfans, avoient porté des vivres au camp des Maures, ce qui leur avoit donné la liberté de se mêler parmi eux, de voir tout ce qui se passoit dans leur camp, & d'apprendre leurs projets.

Sur leur rapport, du Guesclin tint conseil : c'étoit une suite de sa prudence, (& une leçon pour tous ceux qui commandent), de ne jamais entreprendre chose de conséquence, sans en prendre l'avis des Capitaines qu'il avoit

auprès de lui : & son principe étoit d'un homme bien sage ; il estimoit qu'en les consultant , il les intéressoit davantage au succès des opérations que chacun avoit en partie conseillées , puisque chacun devoit y contribuer : c'est un sentiment naturel & de l'amour-propre fondé sur la raison , de souhaiter de voir réussir ce que nous avons pensé ou conseillé , ou au moins approuvé. Ainsi du Guesclin en leur donnant ce témoignage de sa déférence pour eux , les engageoit par un endroit sensible , acquéroit leur estime , leur amitié & leur confiance , & les engageoit d'autant au succès des délibérations où ils avoient eu part , & à braver le péril comme lui & avec lui ; & de son côté , il est constant qu'il avoit plus d'assurance dans les affaires qu'il avoit consultées , que s'il n'eût pris conseil que de lui seul , pensant en devoir naturellement retirer plus de gloire & d'honneur.

Le résultat de ce conseil de guerre , fut , que le Bègue de Villaines & Olivier du Guesclin , marcheroient avec trois mille chevaux & feroient l'avant-garde : que lui du Guesclin les suivroit avec le cadet de Mauny , & quatre mil-

le chevaux , & qu'Olivier de Mauny avec Carlonet conduiroient l'arriere garde qui seroit de trois mille chevaux : que si le Bégue rencontroit les Affriquains , il entameroit le combat , & le soutiendrait lentement , jusqu'à ce que du Guesclin & le reste de l'armée vinssent à paroître.

Les Maures étoient déjà en marche : quelques-uns de leurs coureurs s'étoient montrés à la vue de l'armée chrétienne , & avoient d'abord tourné bride pour porter la nouvelle à leurs Officiers , que les François étoient en campagne , & même peu éloignés. Aussi-tôt les ennemis se formerent en bataille , & continuèrent leur marche : leur avant-garde d'un côté s'engagea dans un défilé , au moment même que le Bégue & Olivier du Guesclin y entroient par l'autre. Ceux-ci voyant que les Affriquains avoient quelque avance sur eux , les chargent d'abord avec deux cens chevaux seulement , & tout de suite avec leur trois mille chevaux , qui étoient l'avant-garde , & les repoussent jusques dans la plaine d'où ils venoient de sortir. Là les Chrétiens firent ferme ; & occuperent les ennemis en attendant le

reste de leur armée. Du Guesclin parut aussi-tôt avec le corps de bataille, & un moment après Olivier de Mauny avec l'arrière-garde. Dès qu'ils furent réunis, ils passerent le défilé au grand trop, & trouverent dans la plaine le Bégue de Villaines & le jeune du Guesclin qui amusoient les ennemis par une legere escarmouche. Du Guesclin fut d'abord fâché que son frere n'eut pas donné le temps aux Maures de s'enfoncer plus avant dans le défilé pour les y charger, parce qu'ils auroient été plus aisés à defaire dans un pas aussi dangereux. Mais le Bégue lui rendit compte de ce qui s'étoit passé, justifia la conduite du jeune du Guesclin & la sienne: il lui remontra qu'ils avoient jugé que si les ennemis avoient été en plus grand nombre enfoncés dans le défilé, tout le passage auroit été rempli par leur avant-garde, qui en auroit été bien plus difficile à repousser au-dehors, que cela auroit occasionné que tous ceux qui étoient dans la plaine auroient regagné leurs navires, & que l'on auroit eu un si petit succès qu'il n'en auroit pas mérité le nom; qu'au contraire les ayant chassés dans la plaine, on pouvoit en

remporter une victoire entière & complète ; qu'enfin ils n'avoient fait que ce qu'ils avoient crû être plus avantageux , ne doutant nullement qu'avec d'aussi vaillantes troupes qu'étoient les leurs , ils ne dussent triompher facilement de ces vingt mille Affriquains.

Du Guesclin approuva ce qui s'étoit fait , & les motifs ; & à l'instant donna le signal pour la charge générale. Les Maures qui n'ont pas l'usage aussi ferme , aussi vif & aussi opiniâtre de se battre , que les Chrétiens , lâcherent le pied : car leur coutume est de fuir d'abord , puis se rallier & retourner à la charge ; mais ils furent pressés avec tant de vigueur , qu'ils n'eurent ni le temps de fuir , ni celui de se rejoindre & de revenir ; on les ferroit de si près qu'ils ne pouvoient s'ébranler , sans se mettre en danger d'être tout-à-fait enfoncés. Du Guesclin pénétra jusqu'au fonds de leur corps de bataille , & fit un jour qui ouvrit le passage à tous les siens. Aussi-tôt que les Maures furent enfoncés , & les Chrétiens mêlés avec eux , ils virent bien qu'il n'y avoit plus lieu ni de fuir ni de songer à la retraite , mais qu'il falloit vaincre ou mourir ;

mourir ; ainsi ils furent contraints de tenir ferme & de combattre , parce qu'autant qu'il y en avoit qui tournoient le dos , autant les Chrétiens en assommoient. Enfin après deux heures de combat , ils s'amolirent & s'en allerent tous en déroute. Il en resta sept mille sur le champ de bataille : on fit beaucoup de prisonniers , les plus heureux furent ceux qui eurent le temps de se sauver précipitamment vers la côte , de gagner leurs vaisseaux , & de se mettre en mer pour éviter la mort ou la servitude ; enfin les Chrétiens eurent le champ de bataille , les équipages , les machines , les vivres , en un mot tout ce que les barbares avoient apporté. Cette victoire fut la quatrième que du Guesclin avoit remportée sur D. Pedre & sur son parti , depuis que le siège de Toledé étoit commencé.

Cependant tant de combats , tant de sang répandu , ne terminoient pas le principal objet de la guerre ; rien n'étoit décisif & ne pouvoit l'être , tant que la tête de D. Pedre subsisteroit , c'étoit un obstacle perpétuel qu'il falloit absolument détruire. Les infideles d'un autre côté, considéroient que toutes les per-

tes qu'ils faisoient , ne servoient qu'à les affoiblir , & à avancer leur ruine & leur destruction en Espagne ; & voyant l'orage prêt à fondre sur leurs têtes , ils prirent une dernière & vigoureuse résolution pour prévenir ce qu'ils craignoient : ce fut de mettre tous les étendards en l'air , & de rassembler toutes leurs forces tant en Affrique qu'en Espagne.

D. Henri sçut bien-tôt les préparatifs qui se faisoient en faveur de D. Pedre , & que ce Prince avoit comblé ses crimes en se faisant Mahométan. Il arriva que deux Pélerins revenant de la Terre Sainte , & ayant essuyé une tempête , furent obligés de relâcher en Affrique , & eurent la curiosité de voir entre autres Cours , celle du Roi de Bennemarine , où ils se trouverent dans le temps que D. Pedre y célébra l'indigne mariage , que nous avons déjà dit. Ces Pélerins de retour en Espagne , apprirent cette nouvelle à une Dame de la première qualité qui la porta d'abord à D. Henri , & l'instruisit de ce que les Pélerins avoient ajouté , que les Chrétiens , en Asie , éprouvoient depuis quelques années les traitemens les plus cruels , que

l'état déplorable où ils étoient , devoit exciter la compassion de toute la Chrétienté , & engager les Princes à y faire passer de puissans secours pour faire cesser leurs miseres , & les délivrer de l'oppression où ils étoient réduits : que leur malheur n'avoit d'autre cause qu'une vieille prophétie qui couroit parmi les infideles , & qu'ils croyoient prête à s'accomplir. Leurs anciens Devins leur avoient annoncé qu'il s'éleveroit un jour des bords de la mer Françoisse une Aigle , qui porteroit son vol plus haut & plus loin que n'avoit fait l'Aigle Romaine , & que si elle passoit dans l'Asie , elle renverseroit toute la religion de Mahomet. Ces peuples avoient connoissance des grands exploits de du Guesclin & de ses victoires continuelles , ils sçavoient qu'on lui donnoit par-tout le nom de l'Aigle Arémorique , & que des Devins l'avoient annoncé sous l'emblème du Roi des Oiseaux , ainsi ils le regardoient avec une terreur universelle.

Nous avons dit il y a un moment que les Affriquains avoient donné ordre de mettre toutes leurs forces en campagne. Ils tinrent à D. Pedre la promesse qu'ils lui en avoient faite ; ils le mirent en état

de rentrer en Espagne à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes , tant Chrétiens , que Juifs & Mahométans , outre ce qui lui restoit encore de gens attachés à ses intérêts. Avec une si puissante armée il résolut de marcher contre D. Henri qui étoit encore occupé du siège de Toledé. Quand cette nouvelle parvint à du Guesclin , il n'en parut seulement pas ému : au contraire , il répondit avec un air de gaieté qui lui étoit ordinaire , qu'il étoit très-content que les Sarrafins vinssent de si loin pour se faire battre , & que cela lui épargneroit la peine d'aller les battre dans leur pays.

Quelques transfuges de l'armée de D. Pedre , passés dans celle de D. Henri , l'avertirent du grand dessein que ce Prince avoit de venir l'attaquer jusques dans ses lignes. Sur cet avis , il convoque un Conseil de Guerre où il rassemble tous ses Capitaines & leur dit : » Vous devez vous appercevoir , comme moi , mes bons & fideles Compagnons , que la Providence Divine se dispose peu à peu , & comme par degrés , à couronner son ouvrage : qu'après avoir rendu plusieurs fois votre valeur victorieuse , elle a en-

fin rassemblé nos ennemis de toutes parts , pour que par une seule bataille vous terminiez vos travaux , & cette longue & pénible guerre : elle veut que comme vous avez acquis une gloire immortelle , vous acquériez aussi une tranquillité durable. Tout le monde sçait le frivole projet que le malheureux , l'impie , l'apostat D. Pedre forme contre nous , en sorte qu'il est temps de délibérer ici sur les moyens les plus surs & les plus vigoureux , pour faire retomber sur la tête de cet inconsideré renegat tous les maux dont il ose nous menacer : jugez donc lequel des deux partis vous semble le meilleur , ou de l'attendre dans nos lignes , ou d'en sortir pour aller à sa rencontre. Quant à moi , je ne suis encore déterminé à rien , sinon à prendre vos avis & agir suivant vos conseils , & je vous promets de ne rien changer à la délibération que vous allez faire ».

On peut juger que dans une affaire d'une si grande conséquence , les opinions furent bien partagées. Dès que le Roi eut cessé de parler , les uns , qui n'étoient pas d'avis que l'on quittât le camp , pour aller combattre D. Pedre

en pleine campagne , disoient que ce seroit absolument lever le siège , & montrer aux ennemis qu'on les craignoit , qu'ils profiteroient de cette foiblesse pour en être plus résolus , & tâcher de rétablir la réputation de leurs armes : que les retranchemens étoient tellement fortifiés , & si insurmontables , que pour le peu de raison & d'intelligence qui restât à D. Pedre , il n'y avoit aucune apparence qu'il tentât de les forcer , qu'il seroit même à souhaiter qu'il l'essayât , & qu'il portât la témérité jusqu'à l'entreprendre , parce que sa défaite & celle de toute son armée seroit indubitable. Que s'il le faisoit , il mettroit D. Henri dans le cas de faire ce que fit autrefois Appius devant Capoue , & Jules César devant Alizium. Qu'enfin le camp étoit si fort , si bien muni de toutes sortes d'armes & de provisions , qu'il n'étoit ni apparent ni possible que tant de braves Capitaines & de vaillans soldats , ne remportassent une victoire signalée , & qui seroit mise au rang des plus fameuses dont l'Histoire fasse mention.

Mais du Guesclin fut d'avis différent. Il fit observer l'état présent des affaires , les circonstances du siège , la conduite

ordinaire de D. Pedre , & la nature de cette guerre , conclut qu'il falloit prendre la campagne , & aller au devant de cette nombreuse armée. » Si nous nous tenons , dit-il , cantonnés dans nos lignes , nous paroîtrons les craindre , & compter plus sur nos retranchemens que sur notre valeur ; nos troupes même en deviendroient moins hardies , & le courage de nos ennemis s'en augmenteroit : il seroit encore possible que nous fussions forcés dans notre camp , & tout ce qui pourroit nous arriver de mieux , seroit de soutenir leurs efforts & de les repousser , ce qui seroit pour nous un trop petit avantage , & qui nous coûteroit une partie de nos plus braves hommes. En mon particulier , je suis persuadé que D. Pedre ne hazarderoit à nous attaquer que ses moindres troupes & les hommes qu'il auroit moins de regret de perdre. Du côté de Sa Majesté , qu'y auroit-il à gagner pour elle à remporter des avantages médiocres sur cette multitude d'Africains ? J'estime au contraire que de tels avantages feroient plus de mal que de bien , parce que de petits combats ne décideroient rien , anéantiroient les infideles , les agueriroient

peu à peu , & les rendroient , avec le temps , capables de nous égaler , & de devenir victorieux à leur tour. Du côté des retranchemens , s'il arrivoit que nous y fussions forcés , ce qui arriveroit infailliblement , car tôt ou tard , ou au moins pour l'ordinaire , les assaillans réussissent , les infideles alors nous accableroient sans que nous y pussions remédier , la terreur s'empareroit de nos troupes , & leur grand nombre leur donneroit une victoire aisée & certaine. Si leur projet n'étoit pas de nous attaquer dans nos lignes , ils auroient encore plus d'avantage sur nous , ils se posteroient de maniere à nous incommoder tant qu'ils voudroient , ils seroient maîtres de la campagne pour avoir à discrétion des subsistances , & nous couperoit les vivres que nous n'avons pas en assez grande quantité pour continuer le siège jusqu'à ce que la place se rende. Nous serions donc alors forcés ou de lever le siège , ou d'aller les combattre en plaine , & faire alors par nécessité ce que nous pouvons bien faire aujourd'hui par bravoure ». A toutes ces réflexions il en ajouta encore d'autres , comme l'assurance que le Roi devoit avoir en son armée , ac-

coutumée à vaincre , & qui combattroit avec l'espérance de revenir du combat chargée de gloire & de riches dépouilles ; que les soldats de D. Pedre accoutumés à être vaincus ne soutiendroient pas l'aspect de leurs vainqueurs , & n'oseroient les attendre quand ils les verraient l'épée à la main. Enfin il opposa un trait de l'Histoire d'Alexandre à ceux de César & d'Appius , & dit que si Alexandre ne fut jamais sorti de son camp pour se mettre en plaine à Arbèles , il ne seroit jamais monté sur le Thrône de Perse. Que cependant le Roi pourroit marcher au-devant de l'ennemi , & laisser assez de monde au siège de Toledé , & que vingt mille hommes braves & éprouvés , comme le Roi en avoit , lui suffiroient pour battre cette multitude d'infideles.

Le Roi , qui avoit écouté du Guesclin de toute son attention , déclara ouvertement dans le Conseil qu'il pensoit comme lui. Ensuite il lui porta la parole à lui-même , & lui dit : » Vous pensez & vous parlez si juste , Messire Bertrand , vos réflexions sont si bien méditées , & vos résolutions formées avec tant de sagesse & de prudence , qu'il semble que

la fortune ne puisse en traverser les événemens , & qu'elle doive toujours seconder votre vertu. Allons donc & marchons ; je suis tout prêt , & quand je vous aurai auprès de moi , j'irai au combat , assuré d'aller à la victoire ». Aussitôt il se fit dans l'assemblée une espece de murmure , sur ce que le Roi venoit de dire qu'il étoit prêt à marcher , on le supplia tout d'une voix de ne point exposer sa personne à l'événement incertain d'une bataille. Du Guesclin releva cet avis , & dit avec vivacité , qu'il n'étoit pas temps d'écouter des Conseils timides , qu'il appartenoit au Roi de remporter en personne une victoire aussi intéressante que celle-ci , qui le couvrirait de gloire & d'honneur , que c'étoit à son bras seul à lui acquérir la Couronne de Castille , & à la lui assurer pour toujours , & qu'on l'en estimerait d'autant plus digne , qu'il l'auroit acquise par son épée.

La résolution fut donc prise de sortir du camp. Le Roi laissa son frere D. Tellès à la continuation du siège de Tolède. Du Guesclin se chargea de donner tous les ordres nécessaires pour la marche ; il choisit vingt mille hommes , qui

tous furent prêts pour marcher à minuit. Les délibérations du Conseil, & les ordres de du Guesclin furent tenus dans un si profond secret, que l'armée n'en eut aucune connoissance certaine, & les vingt mille hommes commandés sortirent du camp sans que leurs camarades qui y restoit scussent où ils alloient, & à quoi ils devoient être employés. Chacun en raisonnoit selon son imagination; les uns croyoient qu'on alloit reconnoître la situation & les forces de D. Pedre, d'autres que c'étoit pour lui enlever quelque quartier; ceux-ci pensoient qu'il s'agissoit d'escorter un grand convoi prêt à arriver au camp, ceux-là en devinoient quelque autre motif, mais tous se réunissoient à convenir qu'ils devoient avec toute confiance s'en reposer sur la valeur, l'expérience & la fidélité de du Guesclin, Connétable, & Généralissime de la Castille. Ils restèrent donc tous dans l'incertitude & dans les spéculations que les plus anciens & les plus sages ne purent pénétrer. (Et c'étoit un trait de prudence bien essentielle dans l'occasion : le secret est plus important dans les opérations militaires que partout ailleurs, mais ici il l'étoit plus que

jamais : d'une part , si les troupes laissées dans le camp eussent sçu où ces vingt mille hommes alloient , chacun auroit voulu être de la partie , & il auroit été impossible de les contenir , tant leur affection & leur zele pour le Roi étoit vif , ou bien il en auroit résulté un mécontentement & une jalousie universels : il auroit pu encore arriver , que si ceux qui marcheroient eussent sçu qu'ils alloient au nombre de vingt mille hommes pour combattre une armée quatre fois plus nombreuse , ils auroient pensé qu'on alloit les exposer au danger évident de périr , & les sacrifier aux forces de D. Pedre. Outre cela il y avoit encore un motif bien intéressant pour garder le secret , qui étoit que sans cette précaution les ennemis auroient eu connoissance du projet par leurs espions , & auroient pû en prévenir & peut-être renverser l'exécution).

Du Guesclin étoit déjà parfaitement instruit de l'état & de la position de l'armée de D. Pedre son ennemi ; il sçavoit encore que ce Prince se fiait sur le grand nombre de ses hommes , s'imaginoit qu'on n'oseroit jamais l'aller attaquer , & comptoit encore moins sur une af-

faire générale ; que dans cette sécurité , il ne faisoit observer aucune discipline , & que dans son camp tout étoit négligé , & rien en bon ordre , quoiqu'il ne fut qu'à six lieues du siège devant Toledé. Tel étoit l'aveuglement , la présomption , l'imprudence de ce malheureux Roi.

Quand les vingt mille hommes de D. Henri eurent fait environ deux lieues , c'est-à-dire , vers les deux heures du matin , le Prince fit faire halte , dans une belle plaine où l'armée se trouvoit : il attendit-là que tout son monde fut arrivé , & à mesure que les troupes s'assembloient , il leur faisoit prendre leurs rangs , en sorte qu'aguerrie & expérimentées comme elles l'étoient , elles se rangerent bien-tôt d'elles-mêmes en bataille. Alors le Roi assemble tous ses principaux Capitaines à la tête de cette armée , & tint conseil avec eux , pour délibérer sur ce qu'il avoit déjà conclu dans l'assemblée où l'opération avoit été décidée : il se mit au milieu de tous ses Officiers pour être bien entendu de chacun , & se tournant vers du Guesclin , & lui portant la parole , il lui tint ce judicieux & obligeant discours.

» Si j'avois suivi , brave du Guesclin a

vos sages conseils à la bataille de Navaret , nous n'aurions plus d'ennemis à combattre , nous aurions conservé un grand nombre de bons soldats qui y sont restés , auxquels je ne puis encore penser sans douleur , & je n'aurois pas aujourd'hui celle de craindre pour la vie des bons serviteurs qui me restent : il falloit sans doute que ce malheur nous arrivât , pour que nous connussions toute l'étendue de votre vertu , qui auroit sans doute moins brillé en nous sauvant de cette perte , qu'elle n'a fait depuis en la réparant : j'ai avec moi les mêmes gens que vous avez tant de fois rendus compagrons de vos victoires , & qui ont toujours été témoins & admirateurs de votre valeur & de votre bonne conduite. Ainsi je vous remets entierement dans les mains ma fortune & ma couronne , j'y remets les espérances de ma maison , les intérêts de mes alliés , le salut de mes amis , enfin les vœux de toute l'Espagne. Je suis assuré que personne ne peut mieux que vous me rendre bon compte du dépôt que je vous fais de tout ce que j'ai de plus cher & de plus précieux au monde , & qu'avant la fin du jour qui va luire , vous me remet-

trez en possession ferme , constante & pour toujours de tout ce que je viens de vous confier dans un état d'incertitude , & encore tout chancelant. Agissez donc en tout suivant vos lumieres & votre sagesse , je cesse d'être Roi dans ce moment , pour être l'un de vos compagnons d'armes ; enfin je ne me regarderai jamais , & tout le monde le pensera comme moi , pour un Prince digne de porter la Couronne & de commander dans la Castille , si je ne sçais pas vous imiter dans cette importante journée «.

Du Guesclin se préparoit à repondre à un discours dont sa modestie avoit souffert , de la part d'une tête couronnée , lorsqu'il en fut empêché par les voix confuses de toute l'assemblée : le murmure augmenta tout-à-coup , & passa jusqu'aux troupes les plus éloignées du lieu , qui toutes avec des transports de joie & d'allégresse s'écrierent mille fois , vive le Roi , vive son brave Connétable ; en sorte que ce cri universel ratifia le choix que le Roi venoit de faire de du Guesclin pour commander dans cette expédition décisive.

Ce fut alors à du Guesclin à soute-

nir l'honneur qu'il venoit de recevoir ; & à se charger de tout le poids de l'entreprise. Il sépara ses troupes en cinq corps , donna l'avant-garde au Begue de Villaine & à Olivier du Guesclin son frere , avec quatre mille cinq cens chevaux. Le Roi eut le commandement du corps de bataille , composé de François & d'Espagnols , au nombre de six mille hommes ; l'arriere-garde étoit composée d'Arragonois & autres alliés. Olivier de Mauny avoit un corps de réserve de quinze cens chevaux , & du Guesclin étoit à la tête de trois mille Bretons , & avoit auprès de lui la Houffaye , Dupont , Roland Bodin , le cadet de Mauny , Carlonnet , & nombre d'autres Gentilhommes de sa nation , comme Aides-de-Camp , pour porter des ordres & des secours par-tout où il en seroit besoin. La plus grande partie de cette armée de vingt mille hommes , consistoit en Cavalerie : du Guesclin commanda que l'on combattit sur une seule ligne , & que l'on étendit les fronts en cas que le lieu fut spacieux & uni , & que l'attaque se fît tout-à coup & de toutes parts à la fois , afin que l'effort fut général , & que les ennemis fussent

épouvantés en même temps de tous les côtés , en sorte qu'ils ne fussent pas en état d'attaquer , & que par-là on les jetât tout-à-coup dans le désordre & dans la confusion , dont les assaillans tiroient beaucoup d'avantage & de hardiesse , comme l'expérience l'a mille fois fait voir dans les plus grandes occasions. Il fut encore réglé qu'Olivier de Mauny ne combattroit ni ne se mêleroit de l'affaire sans un ordre exprès , quelque chose qui pût arriver , & qu'il attendroit sans remuer qu'on vint l'avertir de donner : enfin que si le lieu n'étoit pas assez spacieux pour combattre dans l'ordre ci-dessus , les corps marcheroient dans leur ordre de bataille , & tiendroient leurs fronts moins étendus.

Les choses ainsi réglées , ce qui ne fut l'ouvrage que d'un quart-d'heure , (car les Officiers étoient tellement expérimentés dans leur métier , & si intelligens pour se faire entendre aux soldats , qui l'étoient beaucoup eux mêmes , qu'un signe ou un mot suffisoit aux uns & aux autres , & que tout s'exécutoit dans l'instant) : du Guesclin détacha Olivier son frere , avec cinq ou

six cens chevaux pour aller à la découverte , & celui-ci envoya devant divers partis de coureurs , & puis tout se mit en marche.

Le Connétable monté sur une excellente mule d'Arragon , parcouroit les rangs , & observoit la contenance des soldats. Sa présence & son aspect étoient comme les rayons d'un astre lumineux , & portoient le feu & l'ardeur par-tout où ils paroissoient; ils animoient les cœurs qui pouvoient se ressentir encore de quelques foiblesses , & portoient avec eux & communiquoient aux autres le désir de la gloire , & celui de répandre tout le sang ennemi. Il lui étoit inutile de parler & d'exhorter , son air intrépide , sa mine toujours victorieuse , l'idée de ses grandes actions continuellement présente à ceux qui en avoient été les témoins , tout cela répandoit sur toute sa personne l'éclat d'un héros , & parloit plus éloquemment qu'il n'auroit pû faire : il sembloit que les troupes en fussent éblouies , & elles auroient eu honte de combattre foiblement sous les yeux & sous les ordres d'un homme si merveilleux , avec qui il n'y avoit que des triomphes assurés , & qu'elles

avoient vû en toutes occasions déployer la force de son bras d'une maniere unique & inimitable. Cependant pour n'oublier rien de ce que doit faire un grand Capitaine , il leur disoit qu'il ne doutoit pas qu'ils ne répondissent tous à la grande opinion que le Roi avoit de leur vaillance & de leur affection pour sa personne & pour sa gloire : que ce grand Prince alloit combattre pour leur repos , comme ils alloient combattre pour le sien , & que la Couronne qu'ils alloient affermir sur sa tête , seroit un gage de leur bonheur & de leur repos pour toujours. » Confiderez , ajoutoit-il , pour qui , & pour quelle cause vous allez combattre , après avoir déjà essuyé tant de fatigues : vous allez mettre votre vie au hazard pour un Roi bon , équitable & rempli de vertus , contre le plus injuste , le plus méchant , le plus vicieux de tous les hommes , contre un monstre que ses cruautés & ses crimes ont rendu l'horreur du Ciel & de la terre. Dieu vous a choisis non-seulement pour délivrer toute la Castille de la servitude insupportable qui la fait gémir , & pour la mettre à couvert des fureurs d'un tyran qu'elle déteste ; mais

encore pour affermir la Croix de Jésus-Christ ébranlée par l'impiété de cet apostat , & par les insultes des infidèles qui l'ont séduit , & qui viennent ici pour protéger son crime. Croyez fermement que si Dieu dans sa colere permettoit que nos ennemis qui sont les siens fussent victorieux , nous verrions triompher le Mahométisme dans toute l'Espagne , nous verrions profaner ou détruire ces temples où nous avons adoré , & reçu tant de graces spirituelles ; nous verrions enfin effacer par tout l'auguste caractère du nom Chrétien. Songez donc que c'est la cause de Dieu même que vous allez soutenir ; que c'est à lui à diriger vos bonnes intentions , & à les seconder , si par votre ardeur vous vous rendez dignes d'être dans ses mains les instrumens de ses vengeances : songez aussi que vous devez craindre qu'il ne vous livre à vos ennemis , si vous ne le servez pas aujourd'hui avec tout le zèle & toute l'ardeur dont vous êtes capables : & qu'enfin vous êtes actuellement en spectacle à l'univers entier, que toute l'Eglise est en prieres pour vous , & que toutes les personnes pieuses implorent l'assistance du Ciel pour

la prospérité de vos armes «. C'est ainsi qu'il animoit ses troupes à une sainte colere & à une juste vengeance pour les intérêts du Ciel : ensuite ayant passé à la tête de l'armée , où les trois mille chevaux qu'il avoit choisis , l'attendoient , mêlés avec ceux de l'avant-garde , qui tous étoient de ses vaillans Bretons , il s'apperçut qu'il s'y faisoit un profond silence , qui signifioit que l'on souhaitoit qu'il parlât , ce qu'il fit en ces termes. » Je dois vous rendre cette justice , mes chers compagnons , que j'ai éprouvé par-tout que votre valeur est invincible : je reconnois vous être redevable de tout ce que j'ai acquis par les armes , comme je crois n'avoir pas été inutile aux avantages que vous avez remportés. Je vous considère comme des hommes qui vont à la victoire puisque vous allez au combat : vous n'avez jamais eu d'ennemis plus faciles à battre que ceux-ci : ce sont tous gens ramassés , différens de langage , de mœurs & de Religion , qui par conséquent ne peuvent agir de concert , qui après avoir été défaits tant de fois par votre valeur , ne soutiendront pas même votre premier effort : qui , quoi-

que rassemblés , & composant une même armée , n'en sont pas moins entre eux ennemis irréconciliables : tous les Affriquains souhaiteroient voir répandre la dernière goutte du sang Espagnol , les Espagnols n'ont pas moindre animosité contre le sang Affriquain : cette passion les entretient dans une défiance continuelle les uns des autres. Il est inutile que je vous représente les vertus du Roi que vous servez , vous le connoissez pour reconnoissant , & d'une générosité vraiment Royale , & qui sçait que ce n'est pas par intérêt & dans la vue des récompenses que vous allez combattre , mais pour sa gloire & pour la vôtre. Soyez cependant assurés que les biens de la fortune ne vous manqueront pas , tant que vous conserverez ceux dont vos vertus vous ont enrichis. Ce que je demande de vous , c'est que vous vous rappeliez tout ce que je vous ai vû faire d'exploits en France , en Bretagne & en Espagne ; & que vous vous regardiez comme l'espérance du Roi que vous servez , & la terreur de ses ennemis «.

Cependant Olivier du Guesclin , qui , comme nous l'avons dit , avoit été en-

voyé à la découverte , avoit déjà rencontré quelques Affriquains de l'armée de D. Pedre , qui s'étoient répandus dans la campagne pour piller , & qui effectivement emmenoiient des bestiaux qu'ils avoient trouvés dans les pâturages , & des hommes qu'ils conduisoient en captivité : il les chargea si vivement , & si fort à propos , qu'il en tua la plus grande partie, fit une vingtaine de prisonniers , mit les autres en fuite , recouvra le butin , & délivra les Chrétiens. Il envoya les prisonniers au camp du Roi , lesquels effrayés des menaces qu'on leur fit , instruisirent le Connétable de quantité de particularités intéressantes , sur ce qui se passoit dans leur armée. Mais les autres qui avoient pris la fuite avertirent les leurs qu'il y avoit des ennemis en campagne.

Sur cet avis dont on ne pouvoit pas douter , D. Pedre & les chefs des Affriquains envoyèrent de leur côté à la découverte des cavaliers montés sur des chevaux barbes , d'une légereté & d'une vitesse sans égale , qui ne furent pas long-temps à découvrir ce qu'ils cherchoient , & à venir confirmer les premières nouvelles. Ils rapporterent & as-

furèrent positivement que D. Henri marchoit avec toutes ses forces , (car l'obscurité de la nuit & leur précipitation ne leur permirent pas d'examiner , encore moins de juger du nombre de leurs ennemis , outre que la crainte d'être enveloppés , s'ils avoient pénétré trop avant dans les corps de l'armée d'Espagne , les avoit obligés à marcher prudemment). Ils furent même rencontrés par ceux qui marchaient les premiers , & qui précédoient le Connétable , qui les poussèrent , de quoi du Guesclin ayant été instruit , il ne douta pas que les ennemis ne le fussent aussi bien-tôt de sa marche , mais en grand Capitaine il songea à faire son profit de cette conjoncture qui auroit bien embarrassé un autre. Il jugea que ces courcours auroient annoncé D. Henri venant avec toutes ses forces , ce qu'ils avoient effectivement fait ; il fit prendre le trot à toute sa troupe , pour arriver au point du jour à la vue des infidèles , & commencer le combat avant qu'ils fussent détrompés sur le petit nombre qui marchoit contre eux , & ainsi les entretenir dans l'allarme & l'étonnement où les premières nouvelles devoient les avoir jettés.

Du

Du Guesclin se trouva donc une heure avant le jour , sur le sommet d'une petite colline , & à demie lieue du camp de D. Pedre , dont les troupes avoient déjà commencé à s'emparer de cette colline , & en avoient été chassés par Olivier du Guesclin qui l'occupoit quand son frere y arriva. De-là il découvroit la disposition du camp ennemi le long du Tage , à la faveur des feux qu'ils avoient allumés : il sçut en même-temps par quelques transfuges que D. Pedre mettoit son armée en bataille : cette nouvelle donna lieu de délibérer si on l'attaqueroit avant que le jour parût , mais on pensa que si on le faisoit , on lui donneroit lieu de prendre la fuite & d'échapper à la faveur des ténébres ; ainsi on se détermina à attendre le jour , d'autant qu'il s'agissoit de sa personne même que l'on vouloit avoir : sans quoi , & s'il eut évité d'être pris , la victoire étoit incomplète , quand même tous ses gens seroient restés sur le champ de bataille , au lieu que sa prise ou sa mort rendoit la victoire parfaite , & terminoit la guerre.

Le Connétable employa le reste de la nuit à disposer son armée , & à l'étendre

sur la pente de la colline qui baïssoit doucement dans la plaine : il exposa toutes ses troupes à la vue des ennemis , qui les crûrent beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étoient , parce que pour les abuser , on avoit serré les premiers rangs , pendant que ceux de derrière étoient fort dégarnis , mais tout avoit ordre de se remettre en état. Du Guesclin usa encore d'un autre stratagème , qui fut de faire planter en terre à l'autre côté de la colline une quantité de drapeaux exposés à la portée de la vue du camp ennemi , pour leur persuader que D. Henri étoit venu avec des forces considérables : ils furent en effet trompés par cette ruse , & crurent que sous ces drapeaux il y avoit des soldats , & de-là ils concluoient que D. Henri avec toute son armée avoit abandonné le siège de Toledé pour venir contre eux.

D. Pedre de son côté sentoît bien de quelle conséquence cette journée alloit être pour lui , & qu'elle décideroit infailliblement de sa Couronne & de sa vie. Malgré tous ses vices , il étoit un des plus hardis & des plus vaillans hommes du monde , & si l'on a vû que dans ses disgrâces il fuyoit de villes en vil-

les , ce n'étoit point faute de courage : c'étoit comme un homme accablé & même troublé par la mauvaise fortune , & par les reproches qu'il ne pouvoit manquer de se faire d'avoir été lui-même la seule cause de ses malheurs : cela l'empêchoit de sçavoir jamais quel parti prendre ni de quel côté tourner , pour éviter les autres maux qu'il n'éprouvoit pas encore , mais qu'il prévoyoit devoir tôt ou tard fondre sur sa tête. Il rappella son courage tout entier dans cette occasion , alloit de rang en rang dans son armée , caressoit les Capitaines & les Soldats , les flattoit de belles espérances : » Vous allez , leur disoit-il , vous couvrir de gloire en soutenant celle de votre Roi , & en contribuant à le venger de ses sujets rebelles. Vous allez avoir à combattre des ennemis braves & expérimentés , mais vous l'êtes autant qu'eux , & vous avez sur eux un grand avantage par la supériorité du nombre , en sorte qu'il paroît impossible que vous ne sortiez victorieux de cette bataille ». Il leur remontreroit encore qu'ils avoient lieu de tout attendre de leur valeur tant de fois éprouvée , & que c'étoit là plus que jamais qu'il falloit la déployer toute en-

tiere ; que par la victoire qu'ils alloient remporter ils verroient tous leurs travaux terminés , & qu'ils auroient avec la paix une vie heureuse , tranquille & honorable : qu'au contraire une défaite feroit pour eux une source de tous les malheurs possibles ; qu'ils auroient affaire à des vainqueurs impitoyables , de qui ils ne devoient attendre que la mort , la captivité , la honte & la misere.

De sa troupe , il passa à celle des Sarrafins ; il leur représenta quel intérêt ils avoient à bien faire , non-seulement pour lui , mais pour eux-mêmes , & pour la foi qu'ils professoient : que si D. Henri sortoit de la babaille victorieux , non-seulement il ne feroit quartier à aucun d'eux , mais qu'il feroit en état d'aller porter le fer & le feu dans leur pays , soit sous le prétexte de religion , ou pour se venger dans leur sang des secours qu'ils avoient donnés à lui Dom Pedre , soit pour occuper ses troupes à servir son ambition , & à étendre les bornes de son Royaume.

Le fils du Roi de Bennemarine , jeune Prince d'un courage intrépide jusqu'à la présomption & la témérité , interrompit D. Pedre pour le prier de ne

se point exposer à l'événement de la bataille , qu'il étoit apparent que son ennemi en vouloit sur-tout à sa personne , à laquelle le sort de toute son armée étoit attaché : qu'ainsi il le prioit de s'en reposer sur lui & sur ses troupes ; & l'assuroit que dans ce jour même il lui mettroit entre les mains le bâtard avec son Connétable , ou du moins qu'il lui apporteroit leurs têtes. » Je ne doute pas , repliqua D. Pedre au jeune Prince , de votre valeur & de votre affection pour moi : je vous en rends grâces de tout mon cœur , mais je suis déterminé à partager le péril avec vous , & à courir la même fortune où vous vous êtes engagé pour me secourir : je vous conjure même de vous ménager , & de ne pas vous livrer trop à votre courage dans la bataille , d'employer votre prudence pour tempérer votre ardeur & conserver votre personne , trop précieuse au Roi votre pere & à moi. Je ne vous dissimulerai pas cependant que nous allons avoir en tête les plus vaillans hommes de la terre & les plus grands Capitaines ; que ce du Guesclin , dont nous voyons d'ici les enseignes chargées de ses armes & de son

Aigle noire (1), Gentilhomme Breton ; l'honneur de la France , & de sa patrie , & le modele de tous les gens de guerre , & le Begue de Villaine son Compagnoir inséparable , sont deux hommes qui ne reculeront pas ; que tous ceux qui les accompagnent sont également braves , & gens qui se sont très-souvent signalés : En un mot , soyez persuadé , comme moi , que de deux choses l'une , il faudra que nous les assommions , ou qu'ils nous assomment ».

Après cette conversation , D. Pedre retourna prendre sa place , & à l'instant les trompettes se firent entendre de toutes parts : celles de du Guesclin y répondirent , la priere se fit , & tout de suite on marcha en avant. Le Connétable s'avisa d'une chose bien sensée , & qui contribua beaucoup à la victoire , qui fut de défendre de faire aucun prisonnier Mahométan ; il fit en cette occasion violence à son humanité naturelle ,

(1) Nous avons déjà donné le blason de ses armes , d'argent à l'Aigle de sable éployée à la cotice de gueules brochant en bande sur le tour.

mais la nécessité des circonstances l'y força , & à ordonner qu'on fit main basse sur tous sans aucune exception : il donna au contraire un autre ordre aussi sage que le premier , qui fut que les soldats en approchant des ennemis criaissent qu'il y auroit quartier pour les Espagnols Chrétiens , & aucun pour les infideles. Ce commandement eut un succès prodigieux par ses suites. Son premier effet fut que les troupes de D. Henri ne pouvant espérer aucune rançon du soldat Mahométan , qui n'est jamais qu'un esclave , aimoient mieux les assommer que de s'embarasser de les garder (1).

Le second effet de l'ordre donné par du Guesclin , fut de répandre une grande

(1) Il est certain & d'expérience qu'un soldat qui a fait un prisonnier & qui le garde , n'agit plus , & devient un homme inutile ; ce qui , par le grand nombre , affoiblit une armée , & peut avoir des suites très-fâcheuses , sur-tout quand les troupes ne sont pas nombreuses , & que tout y est nécessaire : aussi l'usage est-il de ne faire des prisonniers que quand la victoire est décidée , sans faire de quartier pendant le combat , si ce n'est aux Officiers Généraux , dont la prise est autant & plus avantageuse que leur mort.

défiance dans l'esprit des Affriquains contre les Espagnols , & de leur persuader qu'il y avoit de l'intelligence entre eux & D. Hehri , & qu'ils les trahissoient ; D. Pedre lui-même le crut comme eux d'abord , & ne sçavoit-qu'en penser.

Un troisieme effet , fut que les Espagnols de l'armée de D. Pedre furent touchés sensiblement de la magnanimité de leur ennemi qui avoit l'attention de songer à la conservation de ceux mêmes qui portoient les armes contre lui , & de ménager le sang de gens qui n'étoient venus que pour répandre le sien. Ce trait de bienveillance & de bonté , digne d'un vrai Roi , leur fit comprendre combien il méritoit l'amour que tous ses autres sujets lui portoient , & leur reprochoit de n'être pas du nombre. Cette réflexion les rendit moins opiniâtres , en sorte que sur la fin du combat , ils se déterminèrent plus aisément à mettre les armes bas , & à se soumettre à la clémence du vainqueur.

Enfin cet expédient de du Guesclin eut encore un quatrieme effet ; les infideles entrèrent en désespoir de ne se voir environnés que de périls , sans apercevoir de ressources ni d'espérances ,

& c'est ce que du Guesclin avoit prévu, connoissant leur façon de combattre, qui est, comme nous l'avons dit ailleurs, de commencer par fuir, ensuite se rallier, & revenir au combat; ce qu'ils ne purent faire ici; car la frayeur les saisit si fort, & ils furent serrés de si près, qu'ils ne purent se rallier, & qu'ils furent tous mis en déroute.

La bataille commença par Olivier du Guesclin & le Begue de Villaine qui s'attachèrent aux Affriquains. Les gens de trait d'une & d'autre part firent leur décharge, & aussi-tôt on en vint aux armes blanches, c'est-à-dire, aux épées, & aux haches d'armes. Le jeune Prince Maure faisoit des merveilles de sa personne, il se montrait tout à la fois grand Capitaine & vaillant Soldat, & faisoit voir autant d'intelligence que de valeur. Son exemple animoit tous les siens à bien faire, en sorte qu'ils se précipitoient courageusement dans le plus fort de la mêlée, & quoique les François les abattissent par monceaux, ils ne se rallentissoient pas. Un de leurs principaux Officiers appercevant le Begue de Villaine, vint à lui pour le percer, mais il reçut à l'instant le coup mortel, & l'honneur

de Castille , furent totalement rompus par les Arragonnois dont la cavalerie poursuivoit les fuyards , & l'infanterie étoit acharnée sur ceux qui ne se fau-voient pas assez légèrement , & ces deux corps en firent un carnage effroyable.

L'Infant d'Arragon , le Comte de Roquebertin Arragonnois , & les autres Seigneurs de la même nation , au nombre de mille chevaux , vinrent se joindre à D. Henri , & fondirent sur l'armée de D. Pedre : Olivier de Mauny en fit autant avec son corps de reserve , au lieu de s'amuser à la poursuite des Grenadins qu'il venoit de défaire : alors tout plia , le parti de D. Pedre ne rendit plus de résistance , ou bien peu , tout céda à la valeur des victorieux , & à la fortune de D. Henri.

D. Fernand de Castro , toujours fidèlement attaché à D. Pedre , voyant que non - seulement la bataille étoit perdue , mais que la vie de son Roi étoit dans le plus grand danger , lui conseilla de se retirer , en attendant une occasion plus avantageuse. D. Pedre suivit son conseil , se retira de la mêlée , & fut à toutes brides avec quatre cens chevaux qui lui furent donnés pour escorte. Le Bégue de Villaines fut le pre-

mier qui s'aperçut de sa fuite : il le suivit avec tant de vitesse & de vivacité , qu'il le contraignit de se jeter dans le Château de Montiel , ne pouvant aller plus loin sans risquer de tomber dans les mains de ses ennemis. Le Bégue en le poursuivant avoit toujours eu la vue fixée sur la personne de D. Pedre , de maniere qu'en suivant de l'œil la poussière que les chevaux élevoient en courant , il l'avoit vû tourner du côté de ce Château , & il jugea que ce Prince s'y étoit sauvé : il arrive jusqu'à la porte du Château , & la trouvant fermée , il poste son fils au-devant avec quatre cens chevaux , & lui-même avec toute sa cavalerie investit la place de tous côtés.

Quand les Espagnols du parti de ce malheureux Roi le virent partir & qu'il les abandonnoit , la déroute devint générale parmi eux , chacun se sauva par où il put , & on les poursuivit jusqu'à quatre lieues du champ de bataille ; mais ils s'échappèrent à la faveur de la nuit & des bois.

Dès que le Bégue fut assuré que D. Pedre étoit dans le Château de Montiel , il avoit envoyé vers le Roi pour lui en donner avis. On seroit bien étonné si du Guesclin ne paroïssoit pas là :

se développerent bien honorablement.

Le Begue de Villaine assailli de toutes parts , & presqu'accablé par le nombre des infideles , alloit infailliblement périr là , lorsque son fils , avec quelques Gentilshommes François , se précipita parmi les Maures , couvrit son pere de son corps & lui sauva la vie ; mais sa tendresse & son courage le mirent lui-même dans le plus grand péril de la part de ceux à qui il venoit d'arracher son pere , & dont il avoit tué plusieurs , en sorte que le pere dégagé de leurs mains , vint à son tour fondre sur eux , & délivra son fils.

Il y avoit déjà plus de deux heures que l'on se battoit , & que l'affaire se soutenoit également , sans qu'il y eut encore aucune apparence de quel côté elle se décideroit , quoique les Affriquains eussent été jusques-là bien maltraités , lorsque du Guesclin jugea qu'il étoit temps pour lui d'agir : il vint avec ses trois mille hommes fondre sur eux , les prend en flanc & en queue , & les étonne tellement par sa vivacité & par son cri toujours victorieux de NOTRE-DAME GUESCLIN , qui portoit la terreur partout où il se faisoit entendre , que tout

fléchit : on les massacroit sans rémission & on en fit des monceaux ; tout ce qu'ils pûrent faire dans le désordre où leur défaite les avoit jettés , fut d'essayer à sauver la personne de leur jeune Prince : ils l'environnerent en grand nombre , le remirent à cheval , & le retirèrent de la bataille : mais du Guesclin s'apercevant de cette manœuvre , se mit à leur suite avec sa cavalerie , & les atteignit à l'entrée d'un petit bois , au nombre de cinq ou six cens chevaux qui étoient toute l'escorte du Prince. Les infideles ne pûrent soutenir le choc que du Guesclin leur porta , d'autant plus que de moment à autre il lui venoit du renfort. Ainsi tout fut tué , le Prince , & les Généraux que le Roi son pere lui avoit attachés ; & de tout le surplus qui étoit l'élite de la Noblesse Maure , qui combattoit pour défendre sa personne , il ne s'en sauva pas un seul.

Du Guesclin après cette expédition , retourna au camp , où il trouva que le carnage de ces malheureux Affriquains duroit toujours si violemment , que de soixante mille qui avoient passé la mer , il ne s'en échappa que trois mille , encore n'allèrent-ils pas loin , & perirent-

ils tous jusqu'au dernier, comme on va le voir dans un moment. Notre Héros, avant que de fondre sur les Sarrafins d'Affrique, avoit commencé par ceux d'Espagne & les Juifs, qui faisoient ensemble un corps séparé dans l'armée de D. Pedre, & que les Arragonnois avoient attaqués d'abord; mais Olivier de Mauny, après avoir défait un corps de réserve qui étoit opposé au sien, avoit joint ses troupes à celles d'Arragon, & avoit ainsi donné à du Guesclin la liberté de se jeter sur les Maures d'Affrique.

Cependant le combat subsistoit encore, & se soutenoit bien entre les Arragonnois & les Juifs, lorsque du Guesclin revint de la défaite du jeune Prince de Bennemarine & de son escorte; & il alloit se joindre aux Arragonnois, lorsque sa prévoyance, qui avoit l'œil partout, lui fit appercevoir que D. Henri avoit besoin de secours, & que la bataille entre lui & D. Pedre duroit encore avec égalité: les Seigneurs François au nombre de près de mille, s'étoient déjà rangés auprès du Roi, laissant à leurs soldats le soin d'exterminer les Maures, & ayant pris des chevaux frais, ils étoient aux mains contre le corps com-

il prit un cheval frais , & accourut à toutes jambes , & le lendemain au matin D. Henri y arriva avec le reste de l'armée : nous rapporterons dans peu ce qui s'y passa , après avoir dit quelles furent les suites de cette furieuse bataille , qui prit le nom de bataille de Montiel , sous lequel elle est connue dans l'histoire.

Elle fut donnée le treizieme jour d'Août mil trois cens soixante huit. Il y mourut du parti de D. Pedre plus de cinquante mille hommes : les drapeaux , les bagages , les munitions & le champ de bataille demeurèrent au vainqueur , avec un nombre considérable de très-beaux chevaux. Il n'y resta de la part de D. Henri que deux mille hommes : il n'y eut quartier ni pour les Maures ni pour les Juifs , mais les Chrétiens Espagnols qui furent faits prisonniers , furent mis à rançon. Ce qu'il y eut de plus singulier , c'est que les trois mille Affriquains que nous avons dit s'être sauvés du carnage , seuls de soixante mille qui avoient passé la mer , furent rencontrés par les troupes de Séville , qui avoient combattu pour D. Pedre , & qui avoient lâché le pied les pre-

mieres : ces troupes se rallierent , & se mirent en corps sur le chemin , traitèrent ces malheureux Affriquains ou Grénadins , en ennemis , fondirent sur eux & les mirent en pieces. Ainsi il leur servit peu d'être échappés de la bataille , pour périr un moment après par les mains de ceux-là même qu'ils étoient venus secourir.

Toute cette grande opération fut l'ouvrage de du Guesclin : le Roi lui avoit donné une autorité sans bornes , pour agir suivant ses lumieres. Il en avoit conçu l'entreprise , en avoit dirigé le projet , arrangé les dispositions & les marches , & on en dut le succès à sa prudence , à son activité & à sa valeur. Il n'y fut pas fait la moindre faute contre les principes , & peut-être n'y a-t'il pas d'exemple dans l'histoire d'une action si considérable où il n'ait été rien reproché.

Il n'en fut pas de même du côté de D. Pedre , dont l'armée étoit trois fois plus considérable en nombre que celle de son ennemi. Il fit une faute énorme , qui fut une des principales causes de sa défaite ; ce fut d'avoir partagé son armée en trois corps seulement , ce qui

formoit trois lourdes machines difficiles à remuer , & embarrassées dans leurs évolutions : au lieu que du Guesclin , d'une armée de vingt mille hommes avoit formé cinq corps , qui se tournoient & agissoient avec legereté au gré des commandemens , & qui chargeoient sans cesse par divers endroits cette multitude pesante , & sembloient être partout à la fois & en plus grand nombre qu'ils n'étoient effectivement. On a souvent observé l'inconvénient de ces grands corps , & combien ils nuisent dans les batailles , parce que quand ils sont une fois ouverts , le désordre s'y met nécessairement & sans remede , & que dans ces cas là , la multitude d'hommes augmente le mal plutôt que de contribuer à le réparer. Mais il n'est pas de notre ressort de faire ici une dissertation critique , retournons à D. Pedre , investi dans le Château de Montiel.

Ce Château étoit bâti sur un roc vif assez près du Tage , à six lieues au dessous de Toledo. (1) Ce roc s'élève dans une plaine très-découverte ; la si-

(1) Il ne faut pas confondre ce Château de Montiel , près Toledo , avec un autre de

tuation en est fort avantageuse , & l'air y a ajouté tout ce qui peut le rendre inaccessible , & le Château imprénable. La main d'homme y avoit taillé un chemin fort étroit & fort roide , traversé de place en place par des angles qui faisoient que l'on ne voyoit pas en y montant plus de vingt pieds devant soi , & que du haut de ces redans on voyoit tout ce qui montoit. Cette habitation forte & sauvage appartenoit à un vénérable vieillard qui l'habitoit , homme de grande qualité , à qui l'âge & les infirmités qui en sont inséparables , avoient fait choisir cet azile entre le Ciel & la terre , pour y achever ses jours dans la pratique de sa religion , & dans l'étude de la saine philosophie. Là il repassoit les foiblesses humaines que peut-être avoit-il autre fois éprouvées comme les autres ; il méditoit sur la frivolité des choses passageres , se détrompoit par ses reflexions de tout ce qui l'avoit attaché à la terre , & il éprouvoit que la sagesse est utile à tous les âges , & une grande ressource dans la caducité.

même nom , qui en est éloigné de sept journées vers le Royaume de Murcie.

Lorsque D. Henri vint faire le siège de Toledé , ce respectable Seigneur lui écrivit pour le supplier de lui conserver le repos dont-il jouissoit , qui étoit le seul bien solide qu'il se fut réservé , & d'ordonner à ses troupes de ne point troubler la tranquillité d'un homme entre la vie & la mort , dans un séjour où il n'a ni cupidité ni ambition : & il assura ce Prince qu'il ne feroit rien contre ses intérêts. Le Roi lui accorda de bonne grace ce qu'il souhaitoit , & ordonna que tant le séjour de ce vieux Gentilhomme , que tout ce qui en dépendoit fût conservé , & tous les Capitaines de l'armée se firent un devoir d'y veiller. Le Roi D. Pedre tout incapable qu'il étoit de bien faire , avoit toute la considération possible pour ce bon homme , tant il est vrai que la vertu a de la force contre le vice même. Quand il arriva avec sa grande armée pour faire lever le siège de Toledé , il n'attendit pas que ce Gentilhomme lui demandât une sauve-garde : il le prévint , & lui envoya un des siens pour lui dire que comme il avoit avec lui grand nombre d'Affriquains qui sont tous voleurs de profession , il jugeoit à pro-

pos, pour que lui & ses biens fussent respectés d'eux, de se loger chez lui avec dix ou douze personnes seulement, & qu'il profiteroit avec plaisir de l'occasion de le voir. Le Gentilhomme qui connoissoit D. Pedre pour ce qu'il étoit, & redoutoit cet esprit farouche, qu'il voyoit d'ailleurs à la tête d'une puissante armée, se feroit volontier dispensé de recevoir cette visite; mais il n'y avoit pas deux réponses à faire, il falloit répondre que le Roi lui feroit un honneur extrême : D. Pedre y vint donc & y passa quelques nuits. Quand il eut perdu la bataille & pris la fuite comme on a vû, son chemin se trouvant de ce côté-là, & sa personne en danger d'être atteinte par ceux qui le poursuivoient, le même Château lui servit d'azile, & il y arriva bien à propos pour lui, car un moment plus tard les portes auroient été fermées.

Ce fut-là qu'il eut le loisir de penser profondément sur son état présent, sur celui dont il se voyoit déchu, & dont il lui paroissoit impossible de réparer la perte : enfin tous ses malheurs se présenterent à son esprit si vivement, qu'il en touchoit au désespoir. Tous ses amis

péris dans une seule journée , lui-même sans argent , sans alliés , sans soldats , sans réputation ni confiance , au contraire , certain de la haine & de l'aversion de sa nation & de ses voisins ; voilà de quoi son imagination s'occupoit , & ce qui excitoit sa fureur contre lui-même. Pour comble de malheur il n'y avoit pas de provisions dans le Château , & il étoit entré avec lui près de sept cens hommes, qui n'y pouvoient subsister quinze jours. Le jeune de Villaines que son pere avoit laissé à la garde des portes , avoit ordre de lui de ne laisser sortir personne , & de laisser entrer tous ceux qui se présenteroient , afin d'affa-
mer la place plus vîte.

Les choses étoient en cet état lorsque du Guesclin arriva , & D. Henri le lendemain , devant cette place. Il étoit difficile à ceux de dedans de sortir de-là , & il ne l'étoit pas moins de s'y défendre , vû le peu de troupes qui s'y étoient renfermées. Du Guesclin y fit faire aussitôt qu'il fut arrivé , un retranchement qui l'enviroïnoit , bordé d'une terrasse de la terre même qu'on en avoit tirée. Il avoit ordonné si expressément que cet ouvrage fut bien gardé , que les Offi-

ciers généraux même y couchoient , & y palloient les jours entiers sans s'en éloigner : de sorte que les troupes ainsi renfermées ; ne pouvoient sortir sans passer le retranchement , ni le passer sans le forcer , ce qui étoit encore plus impossible , & les assiégés n'avoient pas plus à craindre les assauts , que les assiégeans les forties.

Du Guesclin , le plus grand Capitaine de son siècle , & en même temps l'homme le plus équitable & le plus pacifique , entreprit dans l'extrémité où étoit réduit le malheureux D. Pedre , de ménager un accommodement entre lui & D. Henri. Il avoit un sentiment digne de servir de modele : je préfere , disoit-il , la conservation d'un ami à la défaite entière d'une armée ennemie , & ce sentiment lui étoit commun avec le grand Scipion , la merveille de la République Romaine : il en fit donc l'ouverture au Roi D. Henri , qui ne goûta pas la proposition , & lui apporta diverses raisons pour la combattre. Mais du Guesclin qui n'étoit pas de ces courtisans flatteurs , qui sont toujours de l'avis des Princes , & qui approuvent de la bouche ce que leur cœur desavoue , lui

lui repliqua avec respect , mais avec sa franchise & sa droiture ordinaire :
» Considérez , Seigneur , que la victoire que vous avez remportée , n'est pas un de ces événemens journaliers , qui ne méritent pas d'attention ; c'est une grace singulière de la Providence divine dont le pouvoir est inépuisable , & qui aura toujours celui de vous renverser & de vous traiter comme elle a traité D. Pedre , si vous abusez des bien-faits dont elle vous a comblé. Il est à présent de votre gloire de jeter sur cet infortuné Prince un œil de compassion , & de faire pour lui dans l'état affreux où il est réduit , ce que vous voudriez qu'il vous eut fait , si la Providence vous eut mis à sa place : l'humanité , les loix de la nature , celles de la Religion , demandent cela de vous. Considérez enfin que dans la situation déplorable où il est , vous n'en pouvez plus craindre rien pour l'avenir ; qu'une si grande générosité vous comblera de gloire dès à présent , & chez la postérité : vos sujets vous en loueront & admireront , les étrangers vous en honoreront davantage ; ainsi , je vous en conjure , entrez en négociation pour établir une

bonne paix , vous êtes le maître d'en imposer les conditions «.

Le Roi étoit trop persuadé de la droiture de cœur de son Connétable , & que tout ce qu'il venoit de lui dire parloit de la sincère affection qu'il avoit pour lui , pour ne pas adhérer à de si beaux sentimens. Il lui répondit : » Je suis tellement disposé à terminer cette guerre , qu'il n'y a aucune proposition que je n'accepte , pourvû qu'elle soit raisonnable ; & pour vous donner une preuve de mon entière confiance , & de la résolution où je suis , je vous fais mon Plénipotentiaire , & je vous donne ma parole de Roi que je souscrirai aveuglément tous les articles dont vous conviendrez avec D. Pedre «. Sur cette assurance , du Guesclin envoie un Hérault au Château de Montiel. Le Hérault se présente à la porte , & demande à parler au Roi D. Pedre. Un Gentilhomme , qui se dit Gouverneur de la place pour ce Roi pendant le siège , paroît sur les murailles , & dit au Hérault que le Roi n'y étoit plus , & qu'il en étoit sorti. Sur le rapport du Hérault D. Henri tint conseil pour sçavoir quel parti il y avoit à prendre. Les Arragon-

nois opinerent , comme gens qui auroient été fâchés de voir la guerre se terminer , que D. Pedre devoit être effectivement hors de ce Château , qu'il falloit envoyer à sa poursuite , & que l'armée retournât au siège de Toledé : que Montiel étoit une place sans conséquence , où on perdrait plus de temps qu'elle ne valoit , & où on manqueroit l'occasion de faire des progrès d'un autre côté , qu'enfin il étoit inutile de s'y amuser puisque D. Pedre n'y étoit plus. Du Guesclin qui étoit doué d'un jugement admirable ne fut pas de cet avis ; au contraire , il soutint que cette réponse du Gouverneur lui faisoit croire fermement que D. Pedre étoit dans la place , & qu'il pensoit à s'en échapper : qu'ainsi il ne falloit pas lever le siège , & que quant à lui , il y resteroit jusqu'à ce qu'il eut D. Pedre entre ses mains. Tous ceux qui assistoient à ce conseil adhérèrent à l'avis des Arragonnois , qui ne fut contredit que par les deux meilleures têtes , du Guesclin & le Begue de Villaines.

Le Roi D. Henri se trouvoit fort embarrassé à se résoudre sur le choix des deux opinions : il ne vouloit pas

mécontenter l'Infant d'Arragon , & les Seigneurs de sa compagnie , & cependant il jugeoit que son Connétable pensoit juste , aussi-bien que le Begue. Il s'avisa d'un moyen pour concilier les deux avis , qui fut de remettre la délibération au lendemain , afin de voir s'il n'arriveroit rien pendant la nuit qui pût déterminer ; sur cela le Conseil se sépara.

Le Roi retint du Guesclin , & lui dit qu'il devoit voir lui-même qu'il n'avoit pas lieu d'espérer d'entrer en composition avec D. Pedre , ni d'attendre de lui aucun accommodement. Dans le même temps on songeoit dans la place à trouver quelque expédient pour mettre la personne de ce Roi en sûreté : & après qu'il fut arrêté dans son Conseil qu'il falloit nécessairement le faire sortir , on ne trouva pas de meilleur moyen que de proposer à D. Henri une négociation , dans l'idée que pendant les pour-parlers , ce Prince ne tessereroit pas la place avec autant d'attention. D. Pedre ne s'embarassoit pas non plus de la conserver , il la regardoit comme très-inutile , & s'il en eut été dehors une fois , ses gens l'auroient bien-tôt

abandonnée. On s'imagina que si par capitulation on obtenoit de D. Henri, pour la garnison, la liberté de sortir du Château de Montiel, on pourroit travestir D. Pedre sous les habits d'un simple soldat, & le faire ainsi passer dans la foule.

Un Officier de D. Pedre qui se trouvoit dans le Château, nommé D. Rodrigue de Sanatrias, que nous avons vû (T. I. p. 401.) Gouverneur de la Ville de Birbiefca, & recevoir tant de bons traitemens de la part de du Guesclin, & qui connoissoit par expérience sa générosité, lui envoya un Hérault, pour lui proposer au nom du Gouverneur d'accorder la sortie de la garnison. Du Guesclin présenta le Hérault à Dom Henri, qui répondit que les Espagnols qui étoient dans la place étoient tous ses sujets naturels, qu'il ne leur permettroit de sortir qu'à condition qu'ils se rangeroient à leur devoir, en entrant à son service. Le Hérault retourné avec cette réponse, fut interrogé sur tout ce qu'il avoit vû dans le camp, & comme il étoit connu pour un homme intelligent, on jugea par ses réponses qu'il seroit fort

aisé de faire sortir Dom Pedre avec peu d'hommes , parmi lesquels il se glisseroit & gagneroit la campagne ; & pour tromper mieux D. Henri & faire en sorte de rallentir l'exactitude de la garde du camp , on lui renvoye le même Hérault pour lui proposer que s'il vouloit bien accorder une trêve de dix jours , le Gouverneur s'obligerait de lui rendre la place à l'expiration de ce terme , dans le cas où D. Pedre ne paroîtroit pas en état de la secourir. Les ennemis se flattoient que cette proposition conditionnelle persuaderoit D. Henri de l'évasion de D. Pedre , & que sous la foi de la trêve on ne seroit pas si exact à faire la garde du camp. Le projet n'étoit pas mal imaginé , mais du Guesclin étoit trop fin pour s'y laisser surprendre : d'ailleurs il étoit Breton , & comme tel il tenoit fermement à son opinion. Il est vrai qu'avant que de s'y fixer , il réfléchissoit profondément , mais aussi quand son sentiment étoit décidé , il n'en démordoit pas , & nous n'avons pas encore vu dans le cours de son histoire qu'il ait une seule fois pris le mauvais parti , ni qu'il ait jamais été la dupe des ruses

ou des pièges dressés pour le surprendre ; au contraire , on a souvent vu qu'il avoit le talent de faire tourner les stratagèmes contre ceux qui les employoient.

Le Hérault du Château arrivé donc une seconde fois , expose sa commission , qui étoit la trêve de dix jours ; la proposition est acceptée , la trêve signée , & le Hérault s'en retourne. La délibération cependant avoit été longue avant qu'on se déterminât , & avant qu'elle fut finie , l'ordre avoit été donné à toute l'armée : mais dès que la trêve fut arrêtée , du Guesclin changea l'ordre , de crainte que le Hérault ne l'eut appris ; il fit lui-même la visite des quartiers , redoubla les gardes , & recommanda fortement aux Officiers de se tenir à leurs postes , & d'avoir l'œil par-tout : & tout cela parce que l'envoi du Hérault lui étoit suspect , & lui pronostiquoit que l'on méditoit l'évasion de D. Pedre. Il communiqua sa pensée au Begue de Villainés qui fut du même sentiment ; ensuite il envoya par toute l'armée l'ordre d'observer un profond silence pendant la nuit ; après quoi il se retira dans sa tente pour prendre un peu de repos , ayant cependant toujours un œil & une oreille au guet.

Tout étant si bien ordonné au camp de D. Henri , la nuit vint , il y fut observé un silence si exact , qu'il sembloit qu'il n'y eut personne , ou qu'on fut dans un désert. Dans le Château on s'agitoit sur les moyens de faire sortir D. Pedre : la tentative lui paroissoit tellement dangereuse pour lui qu'il n'osoit la hasarder , & cependant elle étoit absolument nécessaire : la nuit étoit fort obscure , & lui parut favorable à son dessein ; il envoie un de ses gens , qui se coule sans bruit près du retranchement , il écoute , n'entend rien , & juge de-là que tout le monde excédé de fatigue des marches & veilles précédentes , est enseveli dans un profond sommeil , sur la foi de la trêve. Il retourne tout joyeux & tout courant annoncer cette bonne nouvelle à son Maître : il l'assure que tout lui est favorable & qu'il n'en faut pas manquer l'occasion. D. Pedre ne se contente pas de ce premier rapport , il envoie l'un après l'autre des gens à lui , qui tous lui confirment le premier. Enfin il se détermine à tenter de s'échapper avec D. Fernand de Castro , son inséparable serviteur , & seulement quatre domestiques. Avant que de quitter le Château de Mon-

tiel , il alla voir le vieux Seigneur , à qui , en lui disant adieu , il ajouta qu'il n'oublieroit jamais le service qu'il lui avoit rendu , & qu'il ne désiroit le rétablissement de sa fortune & de sa dignité que pour lui en témoigner toute sa reconnoissance. Ce sage vieillard se jeta aux pieds du Roi , & après s'être relevé , il fixa ses yeux sur lui d'une façon extraordinaire , & lui tint cet excellent discours : » Tout l'Univers , Seigneur , doit vous considérer comme le plus fameux objet qui ait jamais paru : toute votre vie , qui n'a été qu'un tissu de tant d'aventures différentes , & presque sans intervalle , apprendra à tous les Souverains du monde à combien de peines les assujettit l'honneur de porter une Couronne : vos malheurs les convaincront que leur puissance n'est pas capable de les garantir de la colere du Ciel , & que leurs actions y sont pesées dans la même balance que celles du commun des hommes. L'expérience nous a appris que ceux que Dieu a le plus favorisés en ce monde , & qui ont abusé de ses bienfaits , sont tôt ou tard ceux à qui il fait ressentir sa justice avec plus de pesanteur & de sévérité , & que souvent

il a choisi les Thrônes les plus élevés pour les faire servir de témoignages éclatans de sa puissance, comme il se plaît quelquefois à renverser de son foudre les plus hauts rochers. Vous fournissez, Seigneur, une nouvelle expérience de toutes ces vérités, qui paroissent confirmées en votre personne : faites vous-même une revue sur toute votre vie, & vous observerez dans le tableau que votre mémoire vous présentera que la sublimité de l'état où Dieu vous a placé, vous a souvent donné lieu de vous oublier vous-même, ainsi que les devoirs attachés à une si grande dignité, & à de si grandes fonctions. Mais tous les malheurs qui vous sont arrivés, toutes les vicissitudes qui ont agité vos jours, sont des effets de la volonté de Dieu & de sa sagesse, dont les châtimens sont ceux d'un bon pere, qui leur fait toujours succéder ses graces & sa miséricorde. Vous devez donc espérer un heureux changement dans vos affaires, pourvu que vous reconnoissiez avec respect & soumission la main qui vous a fait sentir ses rigueurs, & que vous adoriez humblement cette puissance infinie qui dispose à son gré de toutes celles de la terre ».

Ces paroles touchèrent vivement D. Pedre : elles lui mettoient devant les yeux une maniere abondante de réflexions , en lui représentant sous un même point de vue sa conduite passée , & sa fortune présente , & en même-temps ce qu'il avoit à souhaiter ou à craindre pour l'avenir. Il embrassa tendrement ce respectable Gentilhomme , & lui dit : je vous avoue que vous me rendez l'espérance que j'avois totalement perdue , quoiqu'elle soit un bien qu'on ne peut arracher aux plus malheureux , & je vous promets de suivre exactement vos sages conseils. (Un ancien a dit avec justice que le cœur de l'insensé s'endurcit comme le marbre , & devient aussi froid dans la prospérité & les bienfaits de la fortune , & que les disgrâces l'ammolissent & le rendent flexible). Il en fut de même du cœur de ce mauvais Roi , qui écouta avec attention dans l'état où il étoit des avis qu'il n'auroit pas reçus patiemment dans le temps de sa puissance , & dont encore moins auroit-il profité.

Mais il n'étoit plus temps , la mesure étoit comblée , & dans un moment la justice divine va exercer la vengeance

qu'elle avoit si long-temps suspendue.

Enfin il part du Château de Montiel , accompagné de cinq ou six des plus grands Seigneurs de sa Cour , & de quelques domestiques. Tous descendoient la montagne avec le plus profond silence qu'ils pouvoient , le Roi lui-même conduisoit son cheval par la bride , de crainte de faire le moindre bruit , les autres conduisoient de même les leurs , mais le pas des chevaux dans le grand silence de la nuit , fut entendu de ceux que le Begue de Villaine avoit mis en faction pour y avoir l'oreille. A l'instant ils lui en donnent avis ; il arrive , commande à ses gens de laisser passer le retranchement à tous ceux qui descendoient , & se poste en lieu propre pour les arrêter tous. Ils passent tous en effet , & déjà se croyoient en sûreté ; mais au moment que D. Pedre mettoit le pied à l'étrier , pour monter à cheval , avec une entière assurance d'échapper , le Begue le saisit par le bras , & aussi-tôt lui & toute sa suite se virent enveloppés par des Soldats , qui s'assurent de leurs personnes. D. Pedre se voyant entre les mains & à la merci de ses ennemis , dit au Begue de Vil-

laine qui le tenoit : qui que vous foyez , souvenez-vous des devoirs que vous impose la qualité de Chevalier ; je suis le Roi , gardez-vous bien de me livrer à D. Henri , mon ennemi capital , il me feroit cruellement mourir , & le crime en retourneroit sur vous , & votre réputation en feroit flétrie & deshonorée.

De Villaine se fit aussi-tôt connoître par son nom , & ajouta qu'il ne manqueroit à rien de ce qui étoit du devoir d'un Chevalier , & il le conduisit avec les Seigneurs qui l'accompagnoient , dans la tente la plus prochaine , qui se trouva être celle d'Eustache de la Houffaye , Capitaine Breton. D. Henri en fut d'abord averti , & accourut à l'instant , suivi de du Guesclin , & d'un grand nombre de Seigneurs. D. Pedre ne le reconnut point , & demanda lequel de ces Seigneurs étoit D. Henri : si tôt qu'il le connut , il s'échappa des mains de ceux qui le gardoient , & comme un furieux il tira une dague du côté d'un des assistans le plus proche de lui , & se précipita sur son ennemi pour l'en frapper : traître , lui dit-il , au moins aurai-je l'avantage de te faire périr de ma main , & de me venger moi-même :

& je t'empêcherai de pousser ton infidélité & ta révolte , jusqu'à verser mon sang. D. Henri ne recula pas , au contraire il le reçut si vigoureusement qu'il le renversa par terre & tomba avec lui : ils se prirent au corps dans cette posture & se débattirent , pendant que les Seigneurs se mirent à les séparer pour qu'ils ne se blessassent point ; mais cela même donna le temps à D. Henri de tirer sa dague & d'en frapper D. Pedre à la gorge , dont il mourut à l'instant. Ce genre de mort pour un Roi , & la façon dont elle venoit d'arriver , causèrent à tous les spectateurs un étonnement extrême ; mais le mal étoit fait , & il étoit sans remède. D. Henri lui-même en fut affligé , & auroit souhaité que l'aventure fut arrivée sur un champ de bataille. Il se retira dans sa tente , & ensuite il envoya couper la tête de cet infortuné Roi (1).

(Cette mort a été rapportée de diffé-

(1) Il répugne à nos mœurs de voir couper la tête à un Roi mort ; mais on a vu plusieurs exemples dans cette Histoire que c'étoit alors un usage contre les vaincus , morts ou non.

rentes façons , qui ne méritent pas d'être examinées ; mais quelques-uns ont dit que le Begue de Villaine vendit D. Pedre à son ennemi , que le Comte de Roquebertin le lui reprocha publiquement , & que le Begue pour s'en purger offrit un combat singulier à son accusateur , qui le refusa. Un autre , *Valsigan* , a dit que D. Pedre avoit la parole de du Guesclin , & qu'il s'y fioit entièrement , que cependant ce fut par lui qu'il fut trahi & livré : ce qui est absurde & contre toute vrai-semblance de la part d'un homme qui avoit l'honneur plus en recommandation que sa vie : il paroît plus sensé de croire que la chose s'est passée , comme nous le rapportons d'après des écrivains fideles).

La nouvelle de cette mort fut bientôt portée au Château de Montiel , & aussi-tôt ceux qui y étoient retirés vinrent implorer la clémence du Roi victorieux. Il pardonna à tous , reçut en ses bonnes grâces tous les Seigneurs qui avoient suivi le parti contraire , & les assura qu'il les mettroit au rang de ses bons & fideles sujets , tant qu'ils se maintiendroient dans leur devoir vis-à-vis de lui & des siens , & leur permit de se retirer chez eux. Il fit porter la

tête de D. Pedre à Séville , dont les habitans ne différèrent pas à se soumettre volontairement. Toutes les Villes suivirent leur exemple ; & Toledé , si obstinée , si persévérante dans la révolte , & qui avoit traité si injurieusement D. Henri & ses Héraults , fut trop heureuse de le reconnoître pour son Roi , de lui ouvrir ses portes , & de terminer ainsi définitivement la conquête de toute la Castille.

C'est ainsi que ce beau Royaume , déjà une fois conquis par les vertus & l'épée de D. Henri , le fut une seconde fois par les mêmes voies , & toujours à l'aide de la sagesse , de la valeur & de l'épée de son Connétable : de même que D. Pedre le perdit par les raisons contraires , ses vices , sa cruauté , ses impiétés , ses perfidies ; & le perdit une seconde fois avec la vie : il n'avoit alors que trente-cinq ans & six mois. Il étoit né pour un meilleur sort , & très-avantage des dons de la nature : grand & bien-fait , doué de beaucoup d'esprit , bon Gendarme (1) & grand Capitaine.

(1) Ce terme signifioit alors un bel homme de cheval.

On a vu dans le cours de cette histoire qu'on lui reprochoit parmi ses défauts , son avarice , & sans doute les concussions sur le peuple ; aussi malgré les guerres qu'il a eues à soutenir presque sans relâche , il avoit amassé , & il laissa des trésors immenses , qui ne le garantirent pas d'être le plus malheureux homme du monde.

Le sort de ces deux Princes présente un contraste bien sensible , & prouve une vérité incontestable , que l'honneur & toutes les vertus doivent être spécialement l'appanage des Rois : que c'est par ces qualités qu'ils acquièrent & conservent l'amour , l'obéissance & la fidélité de leurs sujets , l'amitié , la considération & le respect de leurs voisins : que si quelquefois de bons Princes éprouvent des disgraces , les cœurs & les esprits n'en sont pas moins bien disposés pour eux , soit pour les plaindre , soit pour leur offrir les secours dont ils peuvent avoir besoin pour se relever & réparer leurs malheurs : comme dans leur prospérité , on est toujours prêt à leur témoigner de la joie & de l'applaudissement , & à partager leur satisfaction.

D. Henri éprouva cette vérité dans toute son étendue , & D. Pedre au contraire , qu'on ne peut plus nommer sans horreur , éprouva toutes les rigueurs de la mauvaise fortune , & pour répéter encore une fois ce que nous avons déjà dit : il semble que la Providence lui avoit envoyé ses premières disgrâces , c'est - à - dire , sa chute du Trône de Castille pour le rappeler à résipiscence ; qu'elle a ensuite permis qu'il y remontât pour éprouver si le premier châtiment dû à ses crimes le corrigeroit : & qu'enfin la miséricorde divine épuisée par la dureté de son cœur indomptable , l'a livré à toute sa justice , & précipité dans les derniers malheurs où il a péri , pour faire de lui un exemple effrayant pour tous ceux qui se rendront aussi coupables que lui.

Fin du quatrieme Livre.





HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE CINQUIEME.

S O M M A I R E.

*Renouvellement de la guerre en Guyenne.
Cause de cette guerre. Troubles dans
cette Province. Les Grands portent
leurs plaintes au Roi. Le Prince de
Galles cité à la Cour des Pairs. Le
Connétable de France rend l'épée au
Roi , & lui propose du Guesclin pour
son successeur. Le Roi le rappelle
d'Espagne , & lui destine l'épée de
Connétable. Réduction de Séville à D.*

Henri. Alliance de ce Prince avec la France. Départ de du Guesclin, belles paroles de D. Henri. Son dernier exploit en Espagne. Honneurs qu'il reçoit sur sa route, du Comte de Foix, du Duc d'Anjou, du Comte de Perigord, &c. Toutes les Villes sur son chemin se soumettent au bruit de son nom. Expédition contre les Anglois à Perigueux. Siege de Limoges, qui se soumet dès que du Guesclin y est arrivé. Il se déguise pour achever sa route vers Paris. Joye de toute la Ville à son arrivée. Sa réception du Roï. Est fait Connétable. Les Anglois qui couroient la campagne fuyent à cinquante lieues de Paris. Le Connétable les suit. Sa générosité envers ses soldats, & celle de sa femme. Terreur des Anglois. Grandtson leur Commandant demande la bataille. Du Guesclin le défait complètement. Grandtson l'attaque corps à corps & est vaincu. Insolence d'un Anglois, du Guesclin prend sa place & l'Anglois est tué avec toute sa garnison. Continuation de victoires & de reductions de places sans résistance. Aventure du Capitaine Cressonnailles & ses

suites. Infidélité de ce Capitaine qui brûle sa place avant de la rendre. Colere de du Guesclin, & la vengeance qu'il en tire. Autre insolence encore plus piquante du Gouverneur de Bresvire ; siège & prise de cette place. Mort du Maréchal d'Andreham. Les Anglois se sauvent par la Bretagne pour gagner leurs vaisseaux. Du Guesclin les fait suivre & détruire.

Il reçoit un présent immense en or & en bijoux précieux du Roi D. Henri, & distribue le tout à ses troupes. Le Roi le mande à la Cour. Conférences qu'il a avec ce Prince ; suites qu'elles eurent. Naissance de Louis Duc d'Orléans, second fils de Charles V. Du Guesclin est parain. Il part pour aller continuer la guerre. Toute la Noblesse le suit. Affaire entre Chandos & Carlonet qui est pris. Générosité d'un Anglois. Mort de Chandos, le du Guesclin d'Angleterre. Sa générosité en mourant. Marches de du Guesclin. Il assiége Uzès en Languedoc. Va à Avignon. Prend Mulac & autres places en grand nombre sans combat, en chassant toujours les Anglois devant lui. Uzès se soumet. Du

Guesclin va à la Cour. Le Duc de Lancastre , fils du Roi d'Angleterre , entre dans le Languedoc , prend Montpaon en Limosin. Fureur de ce Prince. Ses Courtisans l'appaisent. Son pere le rappelle & envoie le Comte de Pembroc à sa place , sur une Flotte qui est batue par celle d'Espagne , & tous les Généraux faits prisonniers. Du Guesclin profite de l'événement. Il entre en Poitou , prend nombre de Places , médite le siège de Poitiers & de la Rochelle. Insolence d'un Anglois dans Montcontour. Du Guesclin le fait pendre. Siège de Ste. Severe , place très-forte. Conseil de guerre à ce sujet. Aventure singuliere qui occasionne l'escalade & la prise de la Ville mise au pillage. Les habitans de Poitiers écrivent au Connétable qu'ils sont prêts à se rendre. Il s'y rend & y entre aux acclamations de tout le peuple. Le Château est pris de force , & tous les Anglois massacrés. D'autres prennent Nyort & y mettent tout à feu & à sang. Carlonnet prend Châtelleraut par stratagème. Siège de Soubise , secourue par le Captal de Buch , qui est défait par Yvain de Galles.

Du Guesclin se dispose à faire le siège de la Rochelle. Trait admirable du Maire de cette Ville pour rendre la place au Roi sans siège : succès de son stratagème. Joye générale à l'armée & à la Cour sur cet événement , & les suites qu'il eut.



Es affaires d'Espagne se trouvant ainsi terminées , par la valeur , la sagesse & l'activité de du Guesclin , le Héros y fit encore quelque séjour , jusqu'à ce que les troubles de la France le rappellassent , & que la fortune lui eut préparé de nouveaux triomphes , en lui donnant lieu de prévenir la désolation du Royaume , & de lui rendre sa première & naturelle splendeur.

1369. D. Henri devenu paisible Roi de Castille , témoigna toujours à du Guesclin une reconnoissance infinie de ses grands services : il se souvint qu'il lui devoit sa proclamation à la Royauté , & deux fois sa Coutonne , & l'en récompensa en Roi généreux. Ensuite il renouvella & confirma tous les traités qu'il avoit faits avec la France , à la persuasion & par l'entremise de ce grand

homme , également négociateur & guerrier.

Comme les affaires de la France , & de nouvelles divisions entre cette Couronne & l'Angleterre , vont le rappeler sur son ancien théâtre , il est bon d'entrer dans quelque détail sur ce qui y donna lieu.

Nous avons vu dans le troisième livre , que le Prince de Galles n'avoit épargné ni hommes , ni argent , ni ses peines pour retablir D. Pedre sur le Thrône de Castille : que sur les promesses de ce perfide Roi , il avoit épuisé ses finances , au point d'avoir vendu sa vaisselle d'or & d'argent , & ses meubles , & enfin perdu son crédit , pour rendre service à un ingrat , & mettre sur pied des forces proportionnées à une si grande entreprise. Quand il fut de retour en Guyenne , il eut assez à penser pour trouver les moyens de remédier au dérangement de ses affaires , satisfaire ceux qui l'avoient suivi dans son expédition , & acquitter les dettes qu'elle lui avoit fait contracter. Cela lui étoit d'autant plus difficile , qu'il suffisoit à peine à sa dépense courante , qui ne pouvoit souffrir ni interruption ni diminution :

diminution : du côté de l'Angleterre , il ne pouvoit compter sur aucuns fonds , ce Royaume étoit aussi épuisé que lui , par les différentes guerres qu'il avoit eues à soutenir contre la France & l'Ecosse , & d'autres ennemis considérables.

Le Prince de Galles dans cette perplexité , assemble son Conseil , pour le consulter sur les moyens de satisfaire à tant d'engagemens , & sur-tout à ses dettes , dont ses créanciers demandoient le payement avec beaucoup de vivacité. On voyoit bien dans le Conseil de quelle conséquence il étoit pour l'Angleterre de tirer la Guyenne de cet embarras , & même promptement , par une raison bien essentielle , qui étoit la crainte que les Gascons naturellement vifs , légers & pétulans , & qui ne supportoient pas patiemment le joug d'une domination étrangère , ne trouvassent des prétextes pour secouer ce joug au premier sujet de plaintes qui se seroit présenté , & se réunir à la Couronne de France , à laquelle ils avoient appartenu , & dont ils avoient été détachés par des raisons de politique. Le mal donc augmentant tous les jours , le Prin-

ce de Galles vit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour y apporter remede. Il assemble pour cet effet les Etats-Généraux d'Aquitaine , pour consulter les principaux Seigneurs , Prélats & Bourgeois, & ceux qui étoient le plus au fait des affaires , & le plus capables de le conseiller. On y fit un état exact des dettes du Prince , & on y représenta que puisque les sommes empruntées étoient dues à toutes personnes de la nation , & qu'il n'en sortiroit pas d'argent , il n'y avoit pas d'inconvénient de lever cette valeur par une imposition sur le public , que pour rendre cette imposition plus facile & moins onéreuse , on la feroit à longs termes , & qu'on ne leveroit qu'en trois ans ce que le peuple pouvoit aisément fournir dans une année , si un cas urgent l'exigeoit.

Ceux de la Xaintonge & du Poitou souscrivirent sans beaucoup de peine à cette résolution ; mais ceux d'au-delà de la Garonne s'y opposerent formellement & même avec menaces , & déclarerent ouvertement qu'ils ne souffriroient jamais qu'il fut établi sur le peuple un impôt qui avec le temps deviendrait perpétuel : que c'étoit déjà assez pour

eux de tolérer les vexations des Anglois , qui , bien-loin de les protéger & de les secourir , faisoient venir de leur pays les hommes les plus capables de les vexer , & d'entretenir les divisions par leur tyrannie : que ces étrangers ne passioient la mer que pour venir sucer leur sang , & s'enrichir de leurs dépouilles ; qu'ils n'étoient pas traités comme des sujets libres , mais comme des hommes subjugués & réduits dans une servitude qui devenoit tous les jours plus dure , & dont ils se trouvoient tellement fatigués , qu'ils ne la pouvoient plus supporter. Qu'enfin ils se garderoient bien à l'avenir de sacrifier leurs biens , leur vie & leur repos à l'ambition des Anglois , & qu'ils étoient résolus à ne plus faire servir désormais leur propre valeur d'instrument aux violences qu'ils avoient souffertes trop long-temps. Ces propos qui sentoient la révolte , se tenoient publiquement , & étoient appuyés par le Sire d'Aïbret , les Comtes d'Armagnac , de Carmaing (1) , de Comminges , de

(1) Les Comtes de Carmaing ont pris de-
I ij

Perigord (1), & tous les autres grands Seigneurs , & par la plus grande partie des Villes & des Communautés. Les Seigneurs employoient pour prétexte les intérêts des peuples , dont ils faisoient un masque pour couvrir leurs intérêts propres , qui étoient leur principal objet : mais par cette conduite ils s'attachoient les particuliers & le plus grand nombre des Citoyens : sauf à trouver dans la suite le moyen de faire leur arrangement personnel , & d'abandonner le parti qu'ils avoient paru protéger , comme l'expérience l'a fait voir mille fois. Les Seigneurs Gascons confidéroient que si le Prince de Galles levoit des tributs sur les peuples , il les appauvrirait , & ôteroit par-là aux Grands les moyens d'en tirer les avantages qu'il sçavoient y trouver. Le Prince de Gal-

puis le nom de Foix , par alliance d'une héritière qui leur porta le Comté de Foix dans le quatorzième siècle.

(1) Les Comtes de Perigord sont aujourd'hui connus sous le même nom , & sous ceux de Prince de Chalais , Comtes de Perigord , ou Comtes de Taleyran , qui est le nom primitif de la Maison.

les fut fort mécontent de ces murmures , mais l'imposition avoit été arrêtée par les Etats Généraux en sa présence , & il étoit de son honneur de la soutenir ; d'ailleurs il étoit d'un caractère fier & absolu , la résistance des Seigneurs l'offensoit , elle tendoit à la révolte & étoit d'une dangereuse conséquence pour l'avenir ; enfin pour ne pas paroître les craindre ni leur céder , il donna tous les ordres nécessaires pour l'exécution de cette levée de deniers.

Il faut aussi convenir que le Conseil d'Angleterre faisoit une grande faute de politique en ne donnant tous les emplois & toutes les dignités qu'à des Anglois , au préjudice des naturels de la Guyenne , ce qui ne pouvoit manquer d'entretenir un mécontentement général. Les Anglois y jouissant de tout , ne songeoient qu'à s'enrichir pendant le temps de leurs exercices , & s'en retournoient chargés des richesses de la nation. Ils étoient succédés par d'autres qui quelquefois enchérissoient sur les premiers ou au moins les imitoient , en sorte qu'avec le temps toute la substance des peuples auroit passé en Angleterre.

Le Prince de Galles ayant donc pris

sa résolution , & la soutenant avec hauteur & fermeté , les Seigneurs mécontents qui voyoient leur résistance infructueuse , se rendirent à Paris , ils portèrent leurs plaintes aux pieds du Roi comme Seigneur suzerain , & implorèrent sa protection & sa justice contre cette nouveauté.

Le Roi trouva l'affaire délicate & de la plus grande importance : il fut longtemps à se déterminer sur ce qu'il avoit à faire ; mais son Conseil lui représenta que les plaintes des Seigneurs & du Peuple de la Guyenne étoient bien fondées , qu'il étoit souverain Seigneur de leur Province , & qu'en cette qualité , il ne pouvoit refuser de les écouter & de leur rendre justice : qu'il étoit même de sa dignité de faire un acte de son autorité supérieure : qu'il ne devoit pas craindre que les Anglois refusassent de se soumettre à ce qu'il leur commanderoit , par la crainte d'avoir à soutenir une guerre , qui étoit ce qu'ils craignoient le plus , tant à cause de la vieillesse de leur Roi Edouard III , que de la maladie incurable du Prince de Galles (1) ,

(1) On a vu qu'après la bataille de Na-

& de la méfintelligence qui étoit entre ses freres. Outre cela les Ministres de Charles V. lui représenterent que les Anglois manquoient de moyens de faire la guerre , par l'épuisement de leurs finances , la misere actuelle du peuple & le mécontentement déclaré de la Noblesse.

Par toutes ces considérations , Charles se résolut à faire droit sur les plaintes qu'il avoit reçues ; l'occasion étoit favorable , il n'avoit alors point de guerre à soutenir ; il jugeoit que non-seulement il étoit difficile de contenir dans l'oïveté une nation aussi remuante & aussi guerriere que la nation Françoisé , mais que ce repos même pouvoit être préjudiciable à celui du Royaume. Ainsi il envoya assigner le Prince de Galles à comparoître en personne en son Parlement des Pairs à Paris , pour répondre sur les plaintes que les Seigneurs avoient faites de son mauvais gouverne-

varret qu'il gagna sur D. Henri , il partit d'Espagne attaqué de maladie. Cette maladie se déclara être une hydropisie , dont il mourut peu après ce que nous rapportons , à Londres.

ment. Le Prince reçut cette assignation avec sa hauteur & sa fierté naturelle, & ne comparut point; en sorte que le Roi envoya déclarer la guerre au Roi d'Angleterre, & tout-à-coup le feu s'alluma entre les deux Couronnes; & de part & d'autre on fit des courses sur les terres des deux Princes réciproquement. Les Ducs d'Anjou, de Berry, & de Bourgogne, freres du Roi, & le Duc de Bourbon entrèrent dans la Guyenne. Le vieux Roi Edouard envoya une armée en France : les commencemens de cette guerre furent peu de chose, mais quoique cet orage ne fit encore que paroître, il ne laissoit pas d'annoncer par les premiers coups de tonnerre, jusqu'à quel point il s'échaufferoit. Il devoit fondre sur l'Angleterre, quoiqu'il ne fut pas encore entierement formé, mais il falloit pour cela que le Roi remit son foudre à une Aigle aussi puissante & aussi agile que celle de la Fable, & ce Prince attendoit pour cela notre Aigle Bretonne, qui étoit encore au-delà des Pyrennées, & qui ne comptant pas sur la plus grande dignité du Royaume, ne pensoit pas à les repasser.

Le Connétable, Moreau de Fiennes,

après avoir passé toute sa vie au service de ses Rois & de sa patrie , comblé de gloire & parvenu à l'âge de quatre-vingts ans , se trouvoit accablé moins des années , que des infirmités inséparables du grand âge & d'une vie toute laborieuse. Se voyant absolument hors d'état de continuer ses services & les fonctions d'une si grande charge , & voyant qu'il couvoit sous la cendre un feu qui alloit devenir bien grand , & occasionner une guerre considérable entre la France & l'Angleterre , il jugea qu'il étoit temps d'avoir un successeur qui fut dans toute sa force , pour réprimer l'audace des Anglois , & soutenir les armes de la France dans tout leur éclat & leur réputation. Dans ce dessein , il dit au Roi , que se voyant désormais hors d'état de le servir plus long-temps par la foiblesse de son âge , & pensant qu'un homme de bien devoit toujours mettre un intervalle entre la vie & la mort , les affaires de ce monde & celles de l'autre , il le supplioit très-humblement de lui permettre de se retirer de la Cour , pour achever dans le repos & le silence une vie qu'il avoit passée dans le tumulte des armes : qu'il étoit fâché de voir qu'à mesure que

ses forces diminuoient , l'importance des affaires augmentoit , & que l'impossibilité de continuer à le servir comme par le passé , le forçoit à lui remettre l'épée de Connétable , qu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier , pour qu'elle passât dans une main plus vigoureuse que la sienne. Que quant à lui , il ne pouvoit plus servir Sa Majesté que par ses prières & ses vœux , pour qu'il plût à Dieu de répandre des bénédictions continuelles sur sa personne & sur ses armes ; que cependant pour dernière preuve de son zèle pour le service de son Maître , il le prioit de lui permettre de lui donner encore un conseil , qui étoit de lui proposer pour son successeur Bertrand du Guesclin : que la connoissance qu'il avoit acquise par un long exercice dans son métier , le persuadoit qu'il n'y avoit pas au monde un plus vaillant homme ni un plus sage Capitaine.

Le Roi qui avoit le cœur d'un grand Prince , & qui conservoit toujours beaucoup d'affection à ses bons serviteurs , embrassa tendrement son vieux Connétable , & lui dit , les larmes aux yeux : » J'ai grand regret de vous perdre , il seroit à souhaiter que des hommes com-

me vous ne mourussent point , mais puisque vous ressentez les infirmités de l'âge , & que vos services vous fatigueroyent , je suis forcé de recevoir la démission que vous me faites de votre charge , à condition cependant que vous resterez auprès de moi , ou que du moins vous viendrez souvent à la Cour pour m'aider de vos conseils. Celui que vous me donnez au sujet de Bertrand du Guesclin est une preuve de l'amitié que vous me portez & de la droiture de votre cœur : je le connois pour le meilleur sujet que j'aye , il est encore en Espagne , attaché aux affaires du Roi D. Henri , je vous promets de me souvenir de lui , comme d'un homme plein d'honneur & de vertus , & que l'estime que vous en faites me rend encore plus recommandable ».

Le Roi , sans s'expliquer davantage , ayant reçu du Seigneur de Fiennes son épée de Connétable , la mit dans les mains du Duc de Bourgogne son frere , qui à la malheureuse journée de Poitiers , avoit acquis & mérité le surnom de *Hardi* : (ce ne fut sans doute qu'en dépôt , pour que la charge & ses fonctions ne souffrissent point d'interruption , car

autrement il ne lui auroit pas ôtée pour en décorer un Gentilhomme ; quoi qu'il en soit , le Roi montrait par-là la grandeur de cette dignité , & ensuite l'estime qu'il faisoit de du Guesclin en la lui conférant). Le Duc de Bourgogne cependant en exerça les fonctions dans l'intervalle de la vacance.

La résolution étant donc prise de donner l'épée de Connétable à du Guesclin , qui étoit alors en Espagne à la suite du siège de Toledé , où sa présence paroissoit si nécessaire , que le Roi D. Henri ne voulut jamais le laisser partir , le Roi de France lui envoya un courier , & lui manda qu'il eut à se souvenir que la dernière fois qu'ils s'étoient séparés , il lui avoit donné sa parole de le venir joindre , quand il auroit besoin de lui & qu'il le rappelleroit. Du Guesclin répondit à la lettre que le Roi lui avoit fait l'honneur de lui écrire , qu'il osoit croire que Sa Majesté étoit trop persuadée de son respect & de sa soumission à ses ordres , pour douter de son zele & de sa promptitude à lui obéir ; qu'il étoit très-fâché que la continuation de la guerre d'Espagne le retint malgré lui , & l'empêchât de se rendre à l'instant à ses commande-

mens , comme il le devoit , mais qu'il alloit travailler avec tant d'ardeur & d'attention à le servir auprès de D. Henri , que dans très-peu de temps , il auroit la liberté d'aller se jeter à ses pieds , & lui renouveler ses serments de fidélité , & ses très-humbles actions de grâces des marques que Sa Majesté vouloit bien lui donner de la continuation de sa bienveillance Royale.

D. Henri profita de l'occasion pour joindre des lettres de sa part à celles que son Connétable écrivoit au Roi , & dépêcha quatre de ses principaux Officiers pour les porter plus honorablement , & il les chargea de présens précieux à remettre en même-temps au Roi. Mais ce qui fut le plus agréable à Sa Majesté , ce fut de voir dans quel haut degré de réputation & d'estime du Guesclin étoit parvenu en Espagne. Il fut charmé de voir que celui qu'il avoit choisi pour remplir la première dignité de son Royaume , & le représenter à la tête de ses armées dans des circonstances aussi intéressantes , eut acquis chez les alliés tant de considération ; & il en auguroit qu'il lui en feroit d'autant plus utile pour le bien de son service , & pour

donner de la terreur à ses ennemis.

Cependant il lui envoya couriers sur couriers pour le presser de se rendre auprès de sa personne, mais il consentoit qu'il terminât la guerre de Castille, où ses services étoient extrêmement utiles aux intérêts de la France. Du Guesclin avoit eu avis certain que l'épée de Connétable de France lui étoit destinée, mais il bornoit son ambition à la mériter sans la désirer. Il la voyoit avec plaisir dans les mains du Duc de Bourgogne, frère du Roi, dont la grandeur, la valeur & les grandes richesses en relevoient l'éclat avec tant de magnificence, qu'il n'appartenoit à personne d'en approcher. D'ailleurs il craignoit de faire des jaloux à la Cour, capables d'exciter quelques cabales qui pourroient renverser ou obscurcir tous ses services passés, ce que le mérite & la vertu ont bien de la peine à éviter, parce qu'ils sont souvent suspects ou même odieux aux Courtisans, même les plus gens de bien, qui ne peuvent se défendre de porter envie à ceux qui parviennent aux dignités par leurs actions.

Ces réflexions l'empêchoient de se presser de partir d'Espagne, & il différa

tant , qu'il étoit aisé de juger que sa future dignité ne le tentoit point : plus il en connoissoit l'élévation , plus il redoutoit les revers , & sa chute d'une place si élevée se présentoit toujours à lui comme inévitable. Grand effet de sa modestie ! Un autre qui l'auroit obtenue avec bien moins de mérite , auroit crû l'avoir réellement méritée , & ne pouvoir en être renversé.

Enfin le siège de Toledé finit par la soumission des habitans qui suivirent l'exemple de ceux de Séville , auxquels le Roi avoit envoyé la tête de D. Pedre. Alors du Guesclin se disposa sérieusement à quitter l'Espagne , & en demanda la permission à D. Henri , qui lui fit cette réponse , la plus belle & la plus généreuse peut-être qui soit sortie de la bouche d'un Roi : » Je m'étois flatté , illustre du Guesclin , que nous jouirions ensemble de la Couronne de Castille , dont je suis redevable à la force de vos armes ; que je vous aurois épargné d'en sentir la pesanteur , en vous réservant seulement la gloire & les douceurs qui y sont attachées ; mais puisque votre vertu n'est pas encore satisfaite d'avoir procuré le repos de la

Castille , & de l'avoir délivrée du monstre qui la faisoit gémir par ses cruautés & ses violences ; puisque la Providence divine veut que cette vertu soit sans cesse exercée , il ne m'appartient pas de m'opposer à ses ordres. Allez donc , vaillant Bertrand , allez faire éprouver à votre patrie combien elle est heureuse , & combien il lui est glorieux d'avoir donné la naissance à un homme comme vous ; mais quand vous aurez contraint les Anglois à faire raison à la France de toutes les insultes qu'ils lui ont faites , repassez les Pyrennées ; je me joindrai à vous pour faire la conquête du Royaume de Grenade que les Sarrazins ont usurpé en Espagne : j'aurai autant de joie de vous mettre sur la tête la Couronne de ce beau & vaste pays , que vous en avez eu à me donner celle de Castille , & de vous voir dans un tel état qu'il n'y ait plus d'inégalité entre nous , pour m'acquitter autant que je le pourrai des obligations que je vous ai , & qui sont quant à présent au-dessus de mon pouvoir ». Du Guesclin lui répondit que cette séparation l'affligoit sensiblement , & qu'il ne pouvoit s'en consoler que par la pensée des ser-

vices qu'il alloit rendre au Roi son maître , dans la guerre qu'il avoit déclarée aux Anglois , & qu'il auroit la satisfaction de combattre les mêmes gens qui avoient favorisé les intérêts du cruel D. Pedre , & qui s'étoient déclarés si ouvertement ennemis de Sa Majesté. Ensuite il proposa à D. Henri de faire un traité avec la France contre les Anglois , semblable à celui qui avoit subsisté contre D. Pedre , & il eut le bonheur de terminer cette négociation , & d'en arrêter les articles , qui furent signés par D. Henri , & par du Guesclin , au nom du Roi à qui il les porta. Par ce Traité , les Castillans s'engageoient à traverser par terre & par mer les entreprises des Anglois , & pour cela de tenir toujours toutes leurs forces en état : du Guesclin s'engageoit de sa part pour la France à les secourir en tout temps & en toute occasion , & de les aider d'hommes & d'argent.

Il paroîtra peut-être étonnant que D. Henri, victorieux , mais à peine établi sur son Thrône , se soit ainsi entremis d'une guerre éloignée de lui , & tout-à fait étrangere : il ne pouvoit douter que quoique D. Pedre fut mort , il ne restât

encore quelque débris de son parti , qui auroit pû se ranimer , & lui donner bien des affaires dans son Royaume même : que D. Fernand de Castro , que l'on a vu si constamment attaché à D. Pedre , & qui pouvoit à cet égard passer pour un modèle de fidélité , étoit très-puissant dans la Galice , & en grand crédit dans toute l'Espagne, qu'il ne conservât encore pour son maître , tout mort qu'il étoit , la même affection qu'il lui avoit portée pendant sa vie , & que ne pouvant plus lui être utile , il n'essayât de le venger. Il y avoit encore un objet de considération plus intéressant : D. Pedre avoit laissé trois filles , dont le sort étoit pour toute la Castille un sujet de compassion : elles étoient capables , par le droit de leur naissance , de faire renaître l'ancien parti , & exciter ceux qui pourroient voir avec regret D. Henri sur le Thrône de Castille. Il auroit suffi pour cela que l'aînée , comme héritière de D. Pedre , eut offert sa main à quelque Seigneur puissant & en crédit , qui voyant D. Henri dépourvu de troupes , auroit pû réclamer & faire valoir les droits de sa femme , & porter à l'improviste la guerre dans le

cœur de la Castille : il y avoit à craindre dans ce cas-là , que les Villes & Communautés dont l'aversion pour D. Pedre s'étoit éteinte avec sa vie , ne favorisassent le nouveau parti , dont les intérêts paroîtroient d'autant plus legitimes , que c'étoit la personne de D. Pedre qui avoit été odieuse , & non pas sa famille , & en particulier celle qui étoit dans l'ordre de succession , son héritière présomptive. Que les Rois Maures , ceux de Portugal & de Navarre , ne devoient pas manquer de se déclarer pour cette Princesse , ceux-là par haine , ceux-ci par la crainte du ressentiment de D. Henri : que la foi même du Roi d'Arragon lui devoit être suspecte , parce qu'un nouveau prétendant à la Couronne de Castille , auroit pû lui faire des avantages si grands , qu'il n'auroit pas manqué d'en profiter & de violer ses anciens traités d'alliance & d'amitié Ainsi il sembloit que D. Henri ne devoit avoir aucune espérance du côté de la France , tandis qu'elle seroit en guerre contre les Anglois ; que son intérêt , au contraire , auroit été de faire durer cette guerre de tout son pouvoir ; que la trop grande puissance de

l'un ou de l'autre de ces deux voisins lui étoit également défavantageuse, de la part de l'Angleterre, par la haine des Anglois contre les Espagnols, & leur ambition naturelle ; & de la part de la France, à cause des droits imprescriptibles de la postérité de Charlemagne & de S. Louis, sur les Royaumes de Castille & de Léon. Il paroissoit donc que D. Henri péchoit essentiellement contre ses intérêts & contre les regles de la prudence & de la saine politique, en divisant sa puissance & ses amis.

Mais il avoit aussi des raisons contraires qui balançoient avec avantage celles que nous venons d'exposer. S'il eut manqué à se maintenir dans cette occasion en bonne intelligence avec la France, il auroit perdu pour toujours la ressource d'en être assisté dans le besoin ; au-lieu que son alliance avec un Roi aussi puissant, contenoit tous les Princes ses voisins qui n'auroient osé manquer de fidélité à garder leurs traités, & contenoit encore plus essentiellement la mauvaise volonté de ses ennemis, qui eussent pû prendre courage, & hazarder des entreprises capables de le renverser. D'ailleurs il ne

s'engageoit pas à éloigner ses forces , & à s'en degarnir ; au contraire, il devoit tenir ses armées sur pied , & des vaisseaux en état, ce qui nécessairement le rendoit plus redoutable au dehors & au dedans : il lui étoit même glorieux d'armer pour la France , & de faire voir sa reconnoissance pour ses bienfaiteurs , & en même-temps rendre publiques leur protection & ses propres forces. Un autre avantage pour lui , étoit d'employer à ce secours ceux qui auroient pû lui être suspects , & de les éloigner ainsi de l'occasion de rien entreprendre au dedans de son Royaume. Outre cela il ne s'allarmoit point des droits des héritieres de Blanche de Castille , & il trouvoit que le meilleur moyen pour les tenir dans le silence étoit de secourir les François , & de se conserver leur bienveillance. D'ailleurs il n'appréhendoit pas que les Anglois pussent s'emparer de la France , dans l'état où ils étoient , affoiblis d'hommes & sans argent , pendant que la France jouissoit de toute sa force. Du côté de la fille aînée de D. Pedre , il croyoit aussi n'avoir rien à craindre pour la Couronne de Castille , parce que cette Princesse étant destinée

au Duc de Lancastre , se privoit nécessairement par ce mariage de tout espoir de remonter sur le Thrône de son Pere , & que la nation Espagnole ne pourroit jamais se soumettre à une domination étrangere , & à celle des Anglois moins qu'à aucune autre : que cette même raison contiendrait les Nobles & les Villes dans la crainte d'une nouvelle révolution , plus fâcheuse que celle qui venoit de finir. Et il concluoit que par le mariage du Duc de Lancastre avec la fille de D. Pedre , les Anglois seroient ses seuls & véritables ennemis , qu'il n'auroit qu'eux à craindre , & que par toutes ces considérations , il étoit bien fondé à leur faire la guerre.

Il est temps de retourner à notre Héros , & de le suivre dans son voyage à Paris , auprès de Charles V.

Après avoir pris congé du Roi D. Henri , & reçu de lui des témoignages de son estime & de sa reconnoissance , il partit & se rendit d'abord à son Duché de Molinès , qui faisoit partie des bienfaits , dont le généreux D. Henri avoit récompensé ses grands services , & qui est une terre si considérable , que les

Rois d'Espagne en ont toujours joint le titre de Duché , aux titres qu'ils ont coutume de prendre en grand nombre. Du Guesclin après y avoir fait quelque peu de séjour , se dispoſoit à en partir , lorsqu'il y arriva un des Chambellans du Roi de France , nommé Jean de Berquettes , chargé de paquets : du Guesclin l'avoit vu à la Cour de France , & le reconnut ; il lui demanda d'abord avec emprefſement des nouvelles du Roi , & de ſa ſanté. Berquettes lui préſenta ſes paquets en lui diſant : » Voilà de quoi vous en inſtruire ; mais je puis par avance vous annoncer comme une choſe publique , que jamais il n'y a eu plus de raiſon de craindre pour le Royaume de France ; que l'animofité & la fureur des Anglois , ſont montées à leur comble ; déjà la Champagne & la Brie ſont inondées de leurs troupes : la conſternation & les allarmes ſe répandent par-tout , & les plus affectionnés ſujets du Roi commencent à perdre toute eſpérance. Nos ennemis ſe préparent à entrer en France par la Guyenne & par le Poitou , & à faire de toutes parts des efforts extraordinaires. Le Roi ſeul , paroît inébranlable au milieu de

cette nouvelle tempête , & nous n'avons plus d'espoir que dans sa sagesse & sa valeur ; mais tout le Royaume vous désire , on est généralement persuadé qu'il a besoin que votre bras vienne le seconder , ce bras qui a fait tant de grandes actions , & dont la réputation & la gloire l'ont rendu la terreur des mêmes ennemis que nous avons à combattre. Il est réservé au plus vaillant homme du monde & au plus prudent de tous les Capitaines , de faire réussir les projets du plus sage Roi que la France ait vû régner. Vous êtes attendu & souhaité comme un restaurateur en qui tout le Royaume a mis son espérance , & sa confiance. Ne tardez donc plus à vous rendre aux vœux de votre patrie , & à venir recevoir les honneurs qui vous y attendent ».

Du Guesclin lui répondit , qu'il alloit se rendre au Camp devant Soria , & que de-là il se rendroit en France sans s'arrêter. Cependant tantôt il balançoit encore sur le parti qu'il avoit à prendre : il étoit tenté de s'excuser à la Cour de France de quitter celle d'Espagne ; tantôt il mandoit qu'il se mettroit en route incessamment. Comme il étoit dans

ces

ces incertitudes , il reçut du Roi Charles un message le plus honorable qui eut jamais été fait à un sujet : le Roi fit partir le Maréchal d'Andreham pour se rendre auprès de du Guesclin , achever de le résoudre , & l'amener. Ce Maréchal étoit son ancien ami , & la cause première de son avancement , l'ayant lui-même présenté & donné au Roi Jean : il avoit long-temps fait la guerre avec Bertrand , & été le témoin de ses faits d'armes : il avoit eu lieu de concevoir pour notre Héros une si grande estime , qu'en plusieurs occasions , quoique Maréchal de France , & de beaucoup son ancien dans le service , comme nous l'avons déjà dit , il n'avoit pas hésité à commander en second sous ses ordres. Ce Seigneur trouva du Guesclin au siège de Soria , qui lui appartenoit en vertu de la donation que le Roi D. Henri lui fit aussi tôt après sa première proclamation , comme nous l'avons dit en son temps : le sujet de ce siège , étoit que les habitans de ce Comté refusoient de le reconnoître pour leur Seigneur. Nous différons d'en parler pour dire d'abord ce qui se

passa entre le Maréchal d'Andreham & du Guesclin.

Celui-ci ressentit dans toute son étendue , l'honneur que le Roi lui faisoit , en lui dépêchant un personnage aussi qualifié qu'un Maréchal de France : il le reçut non-seulement avec les plus grandes démonstrations de joie & de plaisir de posséder un ami qui lui étoit infiniment cher , mais en grande cérémonie & avec respect , comme une espece d'Ambassadeur du plus grand Roi du monde. Ils entrèrent en conférence seul à seul , & en toute liberté. Le Maréchal lui remit la lettre du Roi , que du Guesclin lut , ensuite le premier lui tint ce discours : » C'est trop long-temps vous refuser aux desirs d'un grand Roi , & à ceux de tous les François ; c'est trop long-temps vous opposer vous même à votre propre élévation , & aux honneurs que votre vertu vous a mérités : vous la faites volontairement servir d'obstacle & presque d'ennemie à votre aggrandissement. Les peuples vous attendent avec la dernière impatience , le Roi n'en a pas moins de vous voir & de vous employer ; & déjà les ennemis

qui en sont instruits tremblent au nom du brave du Guesclin. Vous ne pouvez plus rester en Castille , pendant que votre patrie a besoin de vous , & qu'elle est en péril : votre retardement seroit injuste & même criminel , & vous rendroit responsable de tous les malheurs qui pourroient arriver au Royaume par votre faute ». Du Guesclin voulut répondre ; mais le Maréchal ne lui en donna pas le temps , & pour terminer la conversation , lui dit : » Il n'y a plus à délibérer , le Roi le veut , vous êtes nécessaire : il y va de l'intérêt de votre honneur , il y va du bien de la France , & tous vos amis m'ont chargé de vous dire de leur part qu'ils vous ordonnent de vous rendre à la Cour ». A cela du Guesclin n'eut pas un mot à repliquer , & ils s'engagea à partir sans plus de délai. Il dépêcha à l'instant un Hérault au Roi , pour lui donner avis qu'il marchoit , & qu'il prendroit son chemin par l'Auvergne & par le Berri : il écrivit à tous ses amis , pour les prier de se tenir prêts à le joindre sur sa route.

La nouvelle de la prochaine arrivée de du Guesclin , répandit une joie universelle , comme si c'eût été un Ange

tutelaire que le Ciel envoyât à la France. Le Roi sur-tout en laissa voir toute sa satisfaction : sa profonde sagesse lui faisoit appercevoir , mieux qu'à personne , combien la valeur & la conduite de ce merveilleux Guerrier étoient importantes dans l'état des affaires , & le grand changement qu'elles alloient y apporter.

Du Guesclin avoit , comme on a vu , reçu le Maréchal d'Andreham étant au siège de Soria , que les habitans refusoient de rendre à ceux qu'il avoit envoyés pour en prendre possession en son nom. Il avoit donné cette commission aux deux freres de Beaumont , Bretons , & ses proches parens. Comme les révoltés avoient quelques gens de guerre dans leur Ville , du Guesclin avoit obtenu de D. Henri la permission de la faire assiéger dans les formes , & ces deux Seigneurs y avoient mené deux mille hommes avec lesquels ils n'étoient pas plus avancés que le premier jour : ce fut pour cela que du Guesclin s'y rendit en personne , n'ayant pû jusques-là se séparer de D. Henri , à qui il étoit nécessaire pour achever de réduire ce qui n'étoit pas encore soumis dans la

Castille. Un ancien a dit bien à propos, que les lauriers ne croissent pas en toute sorte de terre , & qu'ils ne sont pas faits pour être cueillis par toutes sortes de mains. Du Guesclin surpris de la longueur de ce siège , & irrité de l'opiniâtreté insensée de ces habitans , ne fut pas plutôt arrivé devant la place , qu'il ordonna que tout fut prêt pour livrer le lendemain un assaut général. Il commença par envoyer sommer ces rebelles , qui glorieux d'avoir résisté si longtemps contre des troupes qui avoient toujours & par-tout remporté tant de victoires , firent au Hérault une réponse insolente ; ils le chargerent de dire de leur part à du Guesclin qu'ils vouloient avoir l'honneur de lui faire lever le siège , lui faire voir qu'ils étoient invincibles , lui apprendre que lui-même pouvoit être vaincu comme un autre , & que sa valeur ne sçavoit triompher que des misérables & des lâches. Bertrand méprisa cette réponse arrogante , il la regarda comme une rodomontade Castillane , où la hardiesse est toujours accompagnée de termes altiers. Alors il se disposa tout de bon pour l'assaut du lendemain matin , employa le reste du

jour à visiter les quartiers de son camp , & ne put s'empêcher de témoigner aux deux freres de Beaumont , sa surprise , de ce qu'avec d'aussi braves gens que ceux qu'ils avoient là , ils avoient eu si peu de succès dans les attaques qu'ils avoient faites : il ne le leur reprochoit pas clairement , mais il les plaignoit de leurs peines perdues , en termes honnêtes , qu'ils sentoient aussi vivement que si c'eut été de vrais reproches.

Le lendemain dès qu'il fut jour , tous les Chefs & les soldats en foule s'assemblerent autour de lui , & le regardoient avec une respectueuse admiration , & sa présence leur étoit un gage certain d'ajouter cette petite victoire à tant de grandes qu'il leur avoit fait remporter. De cette admiration ils tomberent tout à-coup dans un profond silence , qui étoit un signal ordinaire aux troupes pour l'engager à leur parler. Il leur dit donc : » Je m'apperçois , mes chers compagnons , que vous êtes offensés de ne vous être pas encore rendus maîtres de cette petite place , & qu'une populace mutinée ait eu l'audace de vous résister : mais il falloit que les choses arrivassent ainsi pour rendre l'aventure plus glo-

rieuse & la gloire que vous en remporterez plus éclatante. Si ces ennemis s'étoient rendus dès la première attaque, il eut semblé que vous n'auriez dû cette conquête qu'à leur foiblesse, & non pas à votre courage : mais on verra aujourd'hui que vous sçavez soumettre quiconque a la témérité de combattre contre vous, comme vous avez fait voir que vous sçavez pardonner à ceux qui vous rendent les armes. Au reste, cette place, toute petite qu'elle est, renferme des richesses incroyables, que la terreur que vous avez répandue par-tout y a fait renfermer, comme dans un azile. Tout cela est pour vous, je vous abandonne tout, faites-en votre profit ».

Ce discours prononcé avec feu & accompagné de la contenance intrépide de celui qui parloit, communiqua sa vivacité aux soldats qui y répondirent par des acclamations réitérées, pour exprimer leur impatience d'aller à l'assaut. Aussi-tôt, les trompettes se font entendre, les échelles sont plantées de toutes parts : les ennemis se présentent hardiment pour défendre leurs murailles ; les assaillans sont plusieurs fois repoussés, mais la présence de leur Chef leur don-

ne sans cesse de nouvelles forces avec de nouvelles espérances de vaincre , & ceux mêmes qui avoient été renversés de dessus les échelles y remontoient avec plus d'ardeur que la première fois. Et comme le soleil communique par des transpirations secrètes sa chaleur aux objets qu'il régarde , de même l'aspect d'un si grand Capitaine , inspire sa valeur aux hommes qu'il commande. Enfin un jeune Gentilhomme Breton , filleul de du Guesclin , & qui soutenoit déjà glorieusement le nom de Bertrand qu'il avoit reçu au Baptême , & qui lui inspiroit les vertus d'un si excellent parain , monta le premier sur le haut d'une des murailles ; là il demanda l'enseigne de son parain , & l'ayant plantée sur une des tours, il s'écria, NOTRE-DAME GUESCLIN : alors plusieurs Bretons l'y suivirent , & les assiégés commençant à s'apercevoir de leur défaite , & que leurs espérances & leur ridicule vanité se trouvoient confondues , ouvrirent leurs portes , mirent les armes bas & se jetterent à genoux pour implorer la clémence du vainqueur , les hommes par des cris , les femmes par leurs larmes. Du Guesclin accorda la vie aux habitans , mais

quant aux soldats , il les envoya prisonniers à D. Henri qui en fit pendre deux cens , voulant donner un exemple de sévérité & de justice , capable de donner de la terreur à ceux qui dans la suite oseroient imiter la témérité de la garnison de Soria.

Quand cette conquête fut terminée , du Guesclin ne tarda pas à prendre le chemin de la France : il ne s'arrêta dans aucune Ville , quoique toutes celles par où il passoit fissent leurs efforts pour le retenir quelques jours & lui rendre les honneurs qu'elles croyoient lui devoir : il fit un peu de séjour à Borgia , l'une de ses terres , pour y mettre ses affaires en ordre , & donner quelque repos à son équipage. De-là il se rendit à grandes journées dans la Comté de Foix : dès que le Comte apprit que cet illustre personnage étoit sur ses terres , il se fit un devoir de lui rendre tous les honneurs possibles , & dont il le croyoit digne : il monta à cheval accompagné de sa principale Noblesse , avec l'appareil le plus somptueux & le plus brillant qu'il pût , il va au-devant de lui , & lui fait compagnie tout le temps que du Guesclin met à traverser les terres de sa Sou-

veraineté. Le Comte, en l'abordant, lui fit son compliment, & lui dit entre autres choses, qu'il ressentoit une joye parfaite de recevoir chez lui & de traiter en ami le plus vaillant, le plus sage & le plus redoutable guerrier qui fut sur la terre; que d'autres que lui avoient éprouvé, à leur grand domnage, quel malheur ç'avoit été pour eux de l'avoir pour ennemi. Du Guesclin, en réponse, lui dit qu'il lui étoit infiniment honorable d'être si bien reçu par un grand Prince, mais qu'il ne s'en attribuoit pas l'honneur, qu'il pensoit le devoir principalement au Vicomte de Rohan, beau-frere du Prince qui depuis long-temps l'honoroit de sa bienveillance: ce Seigneur de Rohan avoit épousé la Princesse Jeanne de Navarre, sœur de la Comtesse de Foix, & de la Reine de France (1) & de celle d'Arragon. Ensuite dans une conversation familiere, le Comte lui fit des plaintes un peu vives d'Olivier du Guesclin son frere qui avoit rendu ses services au Comte d'Arma-

(1) Blanche de Navarre, veuve de Philippe de Valois dont nous avons parlé T. I. p. 221.

gnac son ennemi , & qui non-seulement avoit traversé les progrès qu'il auroit pû faire contre lui , mais de plus avoit fait , & faisoit encore des courses dans le Comté de Foix , jusqu'à l'avoir obligé se mettre sur la défensive. Du Guesclin répondit qu'il n'y avoit pas lieu de se plaindre de son frere Olivier , qui étant engagé au service du Comte d'Armagnac , & recevant sa solde , ne pouvoit se dispenser de faire tout ce qui étoit de son devoir : qu'il le prioit de considérer que ceux qui font le métier de la guerre n'ont pas d'autres moyens de subsister que de semblables emplois ; que quant à lui il étoit très-content qu'il n'y eut pas eu de bataille entre lui & le Comte d'Armagnac , & que les choses sans être portées aux dernières extrémités , se fussent bornées à quelques hostilités légères & de peu de conséquence. Que cependant s'il agréoit son entremise , il lui offroit de travailler à leur accommodement , & qu'il se flattoit que le Comte d'Armagnac , qui étoit attaché à la France , ne le dédiroit pas des avances qu'il pourroit faire. Le Comte de Foix reçut la proposition avec action de grace , & lui dit qu'il lui remettoit

tous ses intérêts entre les mains : du Guesclin envoya aussi-tôt à Toulouse vers le Comte d'Armagnac , qui étoit à la Cour du Duc d'Anjou , & ce Comte prit pareillement du Guesclin pour son Arbitre ; en sorte qu'en peu de jours il les accommoda & les rendit bons amis , & que sa prudence & son grand crédit arrêterent dans sa source une guerre qui auroit pû ruiner l'un des deux , & peut-être l'un & l'autre. Ensuite il rappella son frère du service du Comte d'Armagnac , dont il prit congé , après s'être , le Comte & lui , juré une amitié éternelle , & il continua sa route.

1370. Il entra dans le Languedoc accompagné de quinze cens hommes-d'armes , tant de ceux qu'il avoit amenés d'Espagne, que de ceux qui l'avoient joint pendant sa marche. Dès qu'il y fut , tout y changea de face , la renommée le devançoit au loin , & fournissoit des conquêtes au seul éclat de son nom. Par-tout où il passoit , il trouvoit des Députés des Villes ou Fortereffes qui venoient , même des places éloignées , lui présenter leurs clefs ; quelques-unes qui résistoient n'étoient , pour cette petite armée , que l'ouvrage d'un moment : & tant de cel-

les qui se soumettoient d'elles-mêmes , que de celles qu'il forçoit , il recevoit au nom du Roi le serment des habitans : en sorte que sa route étoit marquée par ses conquêtes. Enfin il arriva à Toulouse , où le Duc d'Anjou l'attendoit avec la plus grande impatience : il avoit rassemblé , pour le recevoir avec plus d'honneur , tous les grands Seigneurs de son Gouvernement ; & ceux de la Guyenne qui s'étoient plaints au Roi du Prince de Galles , se trouvoient à sa Cour.

Le Duc d'Anjou , pour profiter de la présence de du Guesclin & de l'alarme générale que son arrivée avoit répandue chez les ennemis , avoit par provision levé une belle armée , qui se tenoit aux environs de la Capitale , toute prête à agir : elle étoit composée de six mille hommes de pied & de deux mille chevaux , lesquels avec l'escorte que du Guesclin avoit amenée , pouvoient monter en tout à dix mille combattans.

Dès que l'arrivée de du Guesclin fut annoncée à l'armée qui l'attendoit , les soldats firent éclater des démonstrations de joie inconcevables : les peuples n'en témoignèrent pas moins ; ceux-ci par l'espérance d'une tranquillité certaine ,

ceux-là comme s'ils étoient assurés de recueillir des richesses & des lauriers. Les Seigneurs les surpassèrent encore par les témoignages de leur satisfaction : ils allèrent en grand nombre bien loin au-devant de lui, & à son entrée dans la ville, les Bourgeois lui donnerent les marques les plus distinguées de leur respect, & du plaisir qu'ils ressentoient de posséder le plus grand personnage du monde.

Quand le Duc d'Anjou scut qu'il entroît au Palais, il sortit de son appartement, courut avec précipitation à sa rencontre, suivi de toute la plus haute Noblesse qui se trouvoit auprès de lui ; il l'embrassa avec une tendresse & une affection marquées, & l'empêcha de se jeter à ses genoux, comme l'usage de ce temps-là l'exigeoit. Ce Prince étoit saisi d'une joye si extraordinaire, qu'il fut quelque temps sans pouvoir parler, & ayant un peu repris ses sens, il lui dit en présence de toute sa Cour : » Je ne sçais, vaillant du Guesclin, si je dois dans cet heureux jour vous féliciter sur les merveilleuses actions que vous avez faites en Espagne, ou sur les victoires qui vous attendent ici : vous vous êtes

fait un nom si glorieux , qu'à peine l'antiquité pourroit-elle fournir un Héros comparable à vous , & ce que vous allez exécuter y ajouter a tant d'honneur , que les siècles à venir n'en produiront pas un second. C'étoit déjà beaucoup après tant d'exploits en Normandie & en Bretagne , d'avoir deux fois conquis la Castille , & de lui avoir donné un Roi constamment établi par la force de votre bras ; mais c'est infiniment davantage de porter la confiance & la tranquillité dans des cœurs que la crainte avoit saisis , de donner la paix à ceux que vous défendez , de délivrer votre patrie des ennemis dont elle est menacée & déjà accablée , & de lui rendre par vos armes cet ancien lustre & cet ancien éclat qu'ils veulent lui enlever. Déjà votre présence a tempéré de beaucoup la fierté des Anglois , & vous avez fait plus vous seul en quinze jours , que tout ce qu'il y a de gens de guerre en France n'ont pu faire dans toute une année. Le Roi vous destine l'épée de Connétable , gardez-vous bien , je vous prie , de la refuser : elle ne fera jamais dans des mains plus dignes de la porter , & soyez assuré que tant que vous vivrez , personne n'aura

la témérité d'en être jaloux. Allez donc à la Cour, brave Bertrand, allez y remplir les grandes espérances que votre vertu y a fait si justement concevoir. Déjà Robert Knolles, Général des Anglois, tient la campagne aux environs de Paris, & menace cette Capitale du Royaume : c'est-là que le mal est plus pressant & plus dangereux, & il n'y a que vous seul capable d'y remédier. De ma part, j'ai rassemblé des forces qui vous suivront, afin que vous marchiez avec l'appareil d'un Conquérant, & que votre passage dans toutes les Provinces que vous traverserez, soit un triomphe continuel ; & je ne doute point que tant de braves gens qui vont vous suivre, ayant à leur tête le plus grand Capitaine du monde, ne remplissent les grandes idées que nous avons d'eux & de vous. J'aurois la plus grande satisfaction de vous accompagner, mais les affaires de mon Gouvernement me forcent à ne m'en pas éloigner ; nos ennemis sont trop proches de nous, & peut-être en mon absence feroient-ils quelques irruptions dans la Province. Allez enfin, & soyez certain d'emporter avec vous toute mon amitié, comme vous l'êtes de mon esti-

me. Je remets la France sous la protection du Dieu des armées , je la remets entre vos mains , comme son bouclier & son plus assuré défenseur ».

(C'est à peu près le discours que le Duc d'Anjou tint à du Guesclin , suivant la vieille chronique qui le rapporte , imprimée en 1383).

Le Héros confus de tant de louanges , & retenu par le respect , n'osa interrompre le Prince ; mais quand celui-ci eut fini de parler , Bertrand lui témoigna combien il étoit sensible à tant d'honneur , & éloigné de croire l'avoir mérité : qu'il n'avoit pas la présomption de s'attribuer la moindre de tant de bonnes qualités : que la seule dont il put se parer , étoit d'avoir toujours eu les intentions droites & sinceres , qu'il ne cesseroit jamais de remplir ses devoirs autant que sa foiblesse le lui permettroit ; que le seul objet de sa conduite & de ses vœux étoit le service du Roi , & l'obéissance à ses commandemens , & que jamais il n'auroit d'autre but dans toutes ses entreprises.

Ensuite le Duc d'Anjou se retira à part avec un de ses courtisans , pour donner le loisir à tous les assistans de

faire leurs complimens , ou pour mieux dire , de rendre leurs hommages à du Guesclin. Le reste du jour , & les deux ou trois suivans , se passerent en plaisirs & en bonne chere , & cependant on ne perdoit point de temps à se disposer à entrer dans le pays ennemi.

On a vu du Guesclin arrivant avec deux mille hommes seulement , répandre la terreur par-tout où il passoit , de la domination Angloise ; que l'on s'imagine à present quels exploits il va faire avec tant de belles troupes ; à peine eut-il occasion de combattre , tout se soumettoit sur sa route , & l'on n'y voyoit que des Députés venant de toutes parts lui apporter les clefs des Villes : Moyssac , Agen , Tonneins , Aiguillon , le Port Ste. Marie , & nombre d'autres se rangerent à l'obéissance du Roi. Du Guesclin s'étoit rendu maître de la campagne & des rivières , & s'il eut eu une autorité absolue sur son armée , il eut en passant chassé les Anglois de toute la Guyenne ; mais le Duc de Lancastre faisoit à Bordeaux des levées de monde considérables , le Comte de Pembrok avoit amené avec lui un nombre d'Archers d'Angleterre , & le Prin-

cé de Galles étoit dans Angoulême où il rassembloit toutes les forces du Limosin , de la Xaintonge & du Poitou ; cela engagea les Comtes d'Armagnac & de Perigord , le Sire d'Albret , & tous les autres Seigneurs Gascons, mécontents de ce Prince , à se retirer chacun chez eux pour se mettre en état de défense , en cas que les Anglois entreprissent quelque chose contre eux , estimant que les garnisons qu'ils laisseroient dans les places suffiroient dans tous les cas pour les conserver , tenir le Prince en allarme , & tout son pays en crainte. Ainsi l'armée avec laquelle du Guesclin étoit parti de Toulouse se sépara , & il demeura seul avec ses compagnies particulieres qui ne le quitoient point.

Pendant qu'il étoit entré en Guyenne du côté de Toulouse , le Duc de Berry , frere du Roi , & le Duc de Bourbon étoient entrés dans le Limosin, y avoient fait de grands progrès , & avoient mis le siège devant la capitale ; mais tous leurs efforts , soit pour la prendre de force , ou pour l'avoir par capitulation , n'avoient pû les en rendre maîtres : il y avoit bien eu des négociations entre

les habitans & les deux Princes ; les assiégés sembloient écouter les propositions qu'on leur faisoit ; mais ce n'étoit que pour gagner du temps & retarder leur réduction. Le Duc de Berry ne sçavoit quel parti prendre ; s'il s'opiniâtroit au siège de Limoges , il s'exposoit à avoir bien-tôt le Prince de Galles sur les bras , & il étoit instruit qu'il armoit puissamment pour venir secourir la place ; il craignoit que non-seulement il fit lever le siège , mais encore qu'il ne défit toute son armée , ce qui auroit découvert tout le Berry , & auroit mis l'Anglois en état d'y entrer sans obstacles : d'un autre côté , si le Duc de Berry levoit le siège , il se deshonoreroit lui & toutes ses troupes , & il pensoit que la conséquence en seroit aussi grande pour lui que la perte d'une bataille. Dans cette irrésolution , il pensa à du Guesclin , (car c'étoit toujours sa valeur que l'on invoquoit dans les affaires désespérées). Il lui écrivit dans les termes les plus pressans que sa présence étoit absolument nécessaire au camp devant Limoges : que l'affaire étoit très-intéressante , s'agissant de la gloire des armes du Roi , & du suc-

cès de l'entreprise ; qu'enfin personne ne doutoit que dès qu'il y paroîtroit , la Ville ne se rendît. Du Guesclin fut très-joyeux d'avoir une occasion de rendre ce service au Duc de Berry , avec qui il avoit eu jusques-là bien moins de liaison qu'avec les deux autres freres du Roi , les Ducs d'Anjou & de Bourgogne, aussi se mit-il en chemin aussi-tôt qu'il eut reçu sa lettre. En traversant le Périgord , le Comte alla au-devant de lui avec les Sires de Mucidan , d'Aubeterre & quantité de Noblesse , pour lui faire le plus d'honneur qu'ils pourroient. Les habitans de Périgueux souhaiterent avoir l'avantage de le recevoir dans leur Ville , & de lui témoigner , comme on avoit fait dans toutes les autres Villes , combien ils respectoient sa vertu. Leur Comte le pria donc d'y aller , & ordonna en même-temps des quartiers pour sa troupe dans les environs de Périgueux. Gallerand , frere du Comte , commandoit alors dans la Ville , & n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre l'entrée de du Guesclin magnifique & triomphante. Le lendemain de son entrée , on le conduisit dans tous les endroits considérables de la place , les murailles ,

les fortifications, le Château & les magasins : il voulut monter jusqu'au haut de la principale Tour, d'où on découvroit fort au loin dans la campagne : son dessein étoit de reconnoître la situation des environs, de quel côté on pouvoit craindre d'être attaqué, & comment on pourroit se défendre ; & il s'informoit des noms de tous les endroits où sa vue pouvoit porter, & de l'état de toutes choses. On lui montra entre autres une Abbaye dont les Anglois s'étoient mis en possession, & en avoient chassé l'Abbé & les Religieux, & on ajouta que de-là ils faisoient des courses qui caufoient un dommage inestimable aux gens de la campagne. Sa tendresse de cœur & sa piété furent émues de ce récit ; sa gloire & sa valeur ne purent souffrir qu'il y eut des ennemis si proches de lui, sans qu'il les allât combattre, & que d'honnêtes gens, de pieux Solitaires fussent impunément traités avec tant d'inhumanité, & mis hors de chez eux : il proposa d'aller en chasser les Anglois, avec autant de sang froid qu'un autre auroit proposé une partie de promenade : je veux, dit-il, les en faire sortir tout à l'heure, & y faire rentrer les Re-

ligieux. A l'instant sa troupe se trouva prête à marcher , & partit pour exécuter ce projet. Galleran de Perigord offrit de faire suivre de l'artillerie , mais du Guesclin n'en voulut point , & dit qu'il n'en étoit point besoin , & que ses soldats valoient mieux que des canons. Tous les habitans de Perigueux sortirent de la Ville pour voir cette expédition. On arrive à l'Abbaye , du Guesclin s'avance jusqu'à la porte , fait venir le Commandant , & le somme d'en sortir à l'heure même. Cet Officier se moqua de la sommation , & répondit ironiquement que la place étoit bonne , qu'il avoit des soldats vaillans & aguerris , & qu'il ne craignoit pas qu'on vint l'y attaquer ; que s'il la rendoit , le Prince de Galles lui demanderoit ce qu'il en auroit fait , & à qui il l'auroit rendue : en ce cas-là , lui repartit du Guesclin , vous lui direz que vous l'avez remise à Bertrand du Guesclin. Ce nom fit baisser le ton & changer de contenance au Capitaine : il est vrai , dit-il , que je ne pourrois lui donner une meilleure excuse ; mais cependant toute la valeur & la réputation de mon ennemi , ne me laveroient pas de la honte de m'être ren-

du trop tôt : au reste , je suis dans la dernière surprise qu'un si grand Capitaine s'abbaisse à un si petit objet , & employe son épée contre une place indigne de son attention : cependant je suis résolu de soutenir un assaut & d'en risquer l'événement ; on voit tous les jours les plus grands vaisseaux échouer contre le moindre écueil , de même j'aurai peut-être l'honneur de vous avoir fait périr en m'attaquant. Mon Capitaine , repliqua du Guesclin , je plains votre aveuglement , vous prenez-là un mauvais parti ; votre Abbaye est foible , & je vous assure que si vous osez vous défendre , il vous en coutera la vie , & qu'il ne sera fait quartier ni à vous ni aux vôtres. Et tout de suite il ordonna aux trompettes de sonner , & à ses gens d'apporter des fascines ; dans un instant le fossé est comblé , les échelles sont plantées , & les flèches partent comme une grêle contre les assiégés , qui à l'abri de leurs murailles se défendoient fort bien. Du Guesclin monte le premier sur une échelle ; son bouclier au-dessus de sa tête , parvient jusqu'au niveau de la muraille , & de-là s'écrie , à moi , nobles compagnons , la place est à vous ,
vous

vous la rendrez aux bons Peres , & vous partagerez la dépouille des Anglois. Le Comte de Périgord & son frere étoient-là , non pour donner des premiers , mais pour soutenir les assaillans : ils se tenoient aux côtés du Maréchal d'Andreham , & regardoient avec tant d'admiration ce-qu'ils voyoient faire à du Guesclin , qu'à peine en croyoient-ils leurs yeux ; il montoit avec autant d'intrépidité que s'il n'y avoit eu ni danger à courir , ni ennemis à combattre. La valeur de cet homme , disoient-ils , passe notre imagination , ce que nous voyons est incroyable , tout ce que la fable a débité de ses héros imaginaires , n'en approche pas. C'est peu de chose que ce que vous voyez-là , leur répondit le Maréchal ; vous en êtes dans l'admiration , mais je l'ai vu mille & mille fois faire des actions plus incompréhensibles. Enfin l'Abbaye fut emportée , le Commandant reçut de la main de du Guesclin un coup de hache qui lui fendit la tête : plusieurs Anglois y périrent aussi par la fureur du soldat , le surplus implora la clémence du vainqueur , & ressentit les effets de son humanité , & le soldat victorieux fut chargé de butin.

Tome II.

L

Bertrand sortit ainsi de l'Abbaye , & y fit entrer les Religieux , à qui il dit ; rentrez dans votre maison & dans vos biens , il ne vous sera fait aucun tort par mes gens , ils n'emporteront que ce qui appartenoit aux Anglois.

Les Religieux rétablis dans leur Monastere y rendirent graces à Dieu , & lui adresserent leurs prieres pour leur libérateur. Du Guesclin rejoignit le Comte de Perigord & les autres Seigneurs avec qui il étoit venu , & retourna à Perigueux , aux acclamations de tout le peuple témoin de sa victoire , & qui le combloit de louanges & de bénédictions.

En rentrant dans la ville , il trouva des lettres du Roi avec de nouvelles instances de se rendre à Paris le plutôt qu'il lui seroit possible. Il jugea à propos que le Maréchal d'Andreham partît pour la Cour , tant parce qu'il étoit homme de tête & de bon conseil , qui pourroit être très-utile au Roi dans les circonstances présentes , que pour rendre compte à Sa Majesté de tout ce qui s'étoit passé en Guyenne , & des raisons qui obligeoient du Guesclin à retarder encore son arrivée.

Après cet exploit à Perigueux , il prit

la route de Limoges. A son arrivée au camp , le Duc de Berry lui fit les mêmes honneurs qu'il avoit reçus par-tout , assigna des quartiers à ses troupes , & lui remit le commandement de son armée , le considérant comme l'homme le plus capable de remplir ses espérances , & en second lieu comme Connétable de France désigné. Du Guesclin voulut s'en excuser , mais le Duc le lui ordonna si absolument , qu'il ne pût se dispenser d'accepter. Il se fit rendre compte de l'état présent du siège , après quoi il s'avança jusqu'aux portes de la ville ; là il représenta aux habitans l'inutilité de leur résistance ; que jamais ils ne pourroient se tirer des extrémités où ils alloient tomber , que les nouvelles forces qu'il avoit amenées avec lui assuroient les affaires du Roi contre tous les secours qu'ils pouvoient attendre des Anglois , qui depuis long-temps les amusoient d'espérances & ne les exécutoient point : que ses soldats étoient tellement accoutumés à forcer des villes , qu'ils emporteroient la leur infailliblement , s'ils portoient la témérité jusqu'à exposer au sort d'un siège leur vie , celle de leurs familles & leurs fortunes , & risquer la barba-

rie & l'insolence du soldat victorieux. Les habitans lui demanderent du temps pour délibérer sur une affaire de si grande importance , promettant de ne pas tarder à lui rendre réponse. Environ deux heures après , l'Evêque de Limoges vint au camp , & la reddition fut aussi-tôt conclue. Après qu'il en eut été pris possession, la place fut réparée , & on y laissa une forte garnison , pour la conserver contre les efforts des Anglois. Le Duc de Berry partit pour sa Province , & congédia ses troupes jusqu'à nouvel ordre.

Cependant du Guesclin , fidele à sa premiere Souveraine Jeanne de Bretagne , veuve du Comte de Blois , courut le Limosin dont elle étoit Comtesse souveraine , prit en son nom plusieurs places , & les soumit à son obéissance. La mémoire du Comte de Blois , son cher Maître , lui étoit toujours présente , & il étoit persuadé de la justice des droits de cette infortunée Princesse. Le souvenir de la bataille d'Auray , de la mort de cet excellent Prince , & des malheurs qui avoient fondu sur sa Maison , tout cela se représentoit sans cesse à sa mémoire & entretenoit sa douleur & ses

regrets. Le traité de Guerrande qu'il ne regardoit que comme un acte forcé, ne lui ôtoit ni le desir ni l'espérance de rétablir quelque jour la Duchesse Jeanne dans l'héritage de ses peres : les conjonctures mêmes lui paroissoient favorables à ce grand dessein ; & si les affaires présentes du Roi n'avoient pas exigé indispensablement son service, peut-être auroit-il dès-lors rétabli cette Princesse dans ses Etats.

En quittant le Limosin, il laissa ses troupes sous la conduite d'Olivier du Guesclin son frere & des autres Capitaines Bretons qui l'avoient suivi, & il partit pour se rendre directement & sans délai à Paris. Les Anglois, qui le craignoient, étoient continuellement en mouvement pour tâcher de le surprendre & de se saisir de sa personne : mais il en fut informé, & se déguisa en Marchand, se mit en route lui septieme, & enfin arriva à Paris. A peine y fut-il entré, que le bruit s'en répandit partout, & aussi-tôt les rues furent remplies de peuple qui désiroit de le voir : de toutes parts on crioit *NOEL*, comme on auroit fait pour le Roi même, (c'étoit alors un cri de joye, & un témoi-

gnage d'allégresse publique). Il se rendit tout de suite chez le Roi en son Palais des Tournelles , accompagné d'une foule de monde grands & petits , dont il sembloit que sa présence avoit banni toutes les allarmes , & dissipé la consternation , & qui s'écrioient comme en chœur autour de lui : *soit le bien-venu l'invincible Bertrand , dont la valeur va faire cesser tous les malheurs de la France.*

Il fut présenté à Sa Majesté par Bureau de la Riviere grand Chambellan , & grand Ecuyer de France , (Seigneur Breton , dont se sont dits descendre les Seigneurs de la Riviere en Bretagne). Le Roi pour faire à du Guesclin un honneur qui n'appartenoit à personne , avoit envoyé au-devant de lui la Riviere avec un nombre de Gentilshommes & Officiers de sa Maison. La joye du Prince fut inexprimable & proportionnée à la sagesse du Maître , & au mérite du sujet , à la satisfaction que le Roi avoit des exploits passés de du Guesclin , & à l'espérance de ceux qu'il avoit lieu d'attendre de sa valeur.

Le Roi l'attendoit dans sa chambre : du Guesclin en entrant se prosterna à ses pieds , le Prince le releva d'abord

& lui dit : » L'impatience que j'avois de vous voir me faisoit trouver bien long votre retardement ; d'un autre côté vous étiez si nécessaire où vous vous êtes arrêté, que j'étoit fort content que vous y demeurassiez : je voudrois que vous y fussiez encore, si vous pouviez y être sans me quitter : on souhaiteroit que les gens comme vous, fussent partout à la fois ». Du Guesclin se jeta une seconde fois aux pieds du Roi, pour le remercier des faveurs dont il le combloit. Le Roi lui ordonna de se relever, & lui dit qu'il ne vouloit pas l'entendre dans cette posture. Ensuite il lui raconta comment les Anglois lui avoient demandé la bataille, & les raisons qu'il avoit eues de la leur refuser, ne voulant désormais rien résoudre de considérable sans son avis, ni faire combattre ses troupes que sous ses ordres. Un Seigneur de la Cour prit la parole, & dit au Roi, que Robert Knolles Général des armées d'Angleterre, avoit été très-irrité de ce refus, & qu'il disoit que s'il eut demandé la bataille à du Guesclin, il étoit trop brave pour le refuser. » Et moi, repar-

ceprée ; & cette bravade de sa part est d'autant plus ridicule , que dès qu'il a sçu que du Guesclin devoit arriver , il a décampé ». Un autre Seigneur dit qu'apparemment le songe de Thomas Gran son avoit fait peur aux Anglois : le Roi voulut sçavoir ce que c'étoit que ce songe ; le même raconta que ce Capitaine Anglois avoit songé qu'il se voyoit attaqué par une aigle qui vouloit lui crêver les yeux , en le battant à grands coups de ses aîles , & le pressant dans ses serres , sans que ses gens pussent le secourir , en sorte qu'il avoit été obligé de se rendre à cet ennemi : que Hue de Caurelée ayant appris ce songe de son ami , avoit dit , si j'avois fait un tel songe , j'irois trouver cette Aigle , qui n'est autre que du Guesclin , & je me rendrois à lui sans combat. Le Roi sourit de ce récit , & dit , de deux choses l'une , ou peut-être toutes les deux : ou les Anglois sont bien superstitieux , ou bien notre Aigle leur fait une étrange peur ; ce sera du Guesclin lui-même qui leur en donnera quelque jour l'interprétation.

La conversation rouloit ainsi sur des plaisanteries familières , en attendant

que le souper du Roi fut prêt ; un Officier vint un moment après avertir , & le Roi passa dans la salle où il mangeoit ordinairement : il commanda à du Guesclin de se mettre à table avec lui , & à Bureau de la Riviere , de conduire les Gentilhommes venus avec lui , manger dans une autre salle. Après le souper du Roi , Sa Majesté retourna dans son appartement , où après quelque peu de conversation générale , il s'expliqua clairement sur la résolution qu'il avoit prise d'honorer du Guesclin de la dignité de Connétable de France , ensuite il le tira à part , & lui dit : » Il est temps , brave du Guesclin , que je vous fasse ressentir les derniers effets de mon estime & de mon affection : le Seigneur de Fiennes , mon Connétable , accablé d'années & d'infirmités , m'a remis mon épée , & m'a conseillé de la mettre entre vos mains. En attendant votre retour j'en ai fait dépositaire mon frere le Duc de Bourgogne , & demain j'en ferai la proposition dans mon Conseil , pour avoir l'avis de mes Ministres , non que j'ignore que l'affaire est tout-à-fait à ma disposition , mais je veux que votre élévation à cette dignité vous soit

encore plus glorieuse , non-seulement par les suffrages des Princes de mon sang , & des plus notables personnages du Royaume , mais encore par leurs instances ; je veux qu'ils m'en prient , & que mon choix soit universellement applaudi. Du Guesclin , après que le Roi eut parlé , considérant le poids de la charge dont son maître vouloit l'honorer , le supplia de regarder cet emploi comme fort au-dessus de ses forces & de son état : qu'il n'étoit né qu'un pauvre Gentilhomme , & qu'il n'avoit le bonheur d'être connu que parce que la fortune avoit secondé ses entreprises ; qu'il se sentoît bien capable de commander quelques corps de troupes , mais que le commandement générale d'un aussi grand Royaume que la France , passoit sa capacité. Sur cela le Roi l'interrompit , & lui dit : Je sçais ce dont vous êtes capable , & votre modestie ni vos excuses ne me feront rien changer à la volonté que j'ai de vous faire mon Connétable. Du Guesclin répartit : » Je n'ai , Sire , d'autre devoir que de vous obéir ; mais je ne puis m'empêcher encore de représenter à votre Majesté , qu'elle est environnée de

Princes de son sang, & de grands Seigneurs, qui sont tous braves & expérimentés, & qui sont infiniment plus dignes que moi de cet honneur, & plus en état d'en soutenir le poids & l'appareil, & même plus capables de vous rendre service : comment, Sire, aurois-je la hardiesse de leur commander, comme il le faudroit, si j'étois Connétable ? Il n'y a aucune proportion de leurs personnes & de leurs fortunes à moi : je suis né pour prendre leurs ordres, & non pas pour leur en donner, ainsi je supplie encore votre Majesté de jeter les yeux sur quelqu'autre qui puisse remplir cette charge avec plus d'autorité & même de bienfaisance que moi. Le Roi repliqua : » Je vous ai laissé parler tant que vous avez voulu ; mais vous avez acquis une si grande considération en France & chez les Princes mes voisins, qu'il n'y a personne dans mon Royaume qui fasse difficulté de vous obéir, non-seulement les plus grands Seigneurs & les Princes de mon sang, mais je n'en excepte ni mes neveux, ni mes freres mêmes : & si quelqu'un y manquoit, je lui ferois bientôt connoître à quel point je m'en tiendrois of-

fénsé Ainsi ne me répliquez plus, faites ma volonté & acceptez la charge que je vous destine, comme étant l'honneur de mes amis, & la fleur de ce qu'il a de plus illustre parmi les gens de guerre : en un mot je veux que vous l'acceptiez, & je vous en prie. Allez vous reposer, & trouvez-vous à mon lever demain des premiers, nous refoudrons le reste ». Du Guesclin fit au Roi une profonde révérence, lui souhaita la bonne nuit, & se retira.

Bureau de la Riviere chargé de lui faire les honneurs, le conduisit dans une chambre du Palais, tendue des plus riches ameublemens, destinée pour lui. Le lendemain qui étoit le deux d'Octobre 1370, du Guesclin se rendit chez le Roi, comme il en avoit reçu l'ordre ; Sa Majesté l'entretint quelque temps en particulier, & lui déclara que c'étoit une résolution prise de sa part, & qu'il vouloit qu'il fût Connétable de France. Du Guesclin répondit à cela qu'il ne contesterait pas davantage, & qu'il accepterait la charge dont Sa Majesté vouloit si absolument le décorer : mais qu'il osoit la supplier que ce fut à condition que si jamais quelqu'un lui don-

noit de mauvaises impressions de sa conduite , en interprétant mal ses actions , elle auroit la bonté de n'y point prêter l'oreille , & même de vouloir bien l'instruire de ce que la malice des gens de Cour pourroit lui imputer. » Car , Sire , ajouta-t-il , en m'élevant si fort au-dessus de moi-même , votre Majesté m'expose à l'envie de tout le monde , & me met en but à la médifance ; & s'il arrivoit qu'elle fût surprise par l'artifice de quelques cabales , je ne pourrois jamais me justifier , & éclaircir la vérité , si je ne sçavois de quoi on me chargeoit ». Le Roi lui répondit avec sa sagesse ordinaire : » Votre conduite & vos actions passées vous mettent à couvert de tout soupçon , je n'en prendrai jamais aucun à votre préjudice : ne craignez point non plus ce que vous appelez cabale , vous me connoissez assez pour sçavoir que je ne suis pas capable de m'y prêter , & que j'agis par moi-même assez bien pour rompre de pareilles intrigues ; au surplus , si pareille chose arrive , je vous promets de vous en instruire ».

Ensuite le Roi alla entendre la Messe dans sa Chapelle , suivant son usage de commencer toujours sa journée par ce

saint devoir , pour obtenir de Dieu les lumieres nécessaires pour l'administration de ses affaires & le plus grand bien de ses peuples. Son bon exemple contribuoit beaucoup à la piété de ses sujets , & à l'exercice des loix de la Religion ; il pensoit , ce qui est très-vrai , que plus les sujets sont instruits de leurs devoirs envers Dieu , & les observent avec respect , plus ils sont attachés & soumis à leurs Rois , & vivent ensemble avec plus d'union & d'amitié.

Après la Messe , le Roi dîna⁽¹⁾ , & ensuite le Conseil s'assembla. Sa Majesté y avoit appelé , outre les personnes qui y avoient séance , le Recteur de l'Université , le Prevôt de Paris , & les Prevôt des Marchands & Echevins ; & après que tout fut placé , ce sage Roi entra , prit sa place , reçut du Duc de Bourgogné son frere l'épée de Connétable , qu'il avoit en dépôt depuis la

(1) La table du Roi se servoit à huit heures du matin , & le dîner étoit son premier repas : cela est observé encore dans la vie de Louis XII. & il y est dit qu'il se couchoit toujours à huit heures.

démision de Moreau de Fiennes : puis le Roi dit :

» Non-seulement tous ceux qui sont ici présens ont été témoins des maux infinis qui ont affligé la France , pendant les dernières années du regne du feu Roi mon pere , & qui ont continué trop long-temps depuis que je suis parvenu à la Couronne , malgré mes efforts pour les faire cesser : vous les avez tous ressentis , & m'avez aidé de vos conseils pour y porter remede ; mais la nouvelle guerre où l'arrogance & l'ambition des Anglois me forcent d'entrer , met le Royaume dans un plus grand danger que celui dont nous l'avons garanti. Nos campagnes sont désolées : la fumée du feu qu'ils ont allumé de toutes parts vient jusqu'à nous : il est temps de repousser efficacement de pareilles violences : rendons graces à Dieu de ce qu'il nous en a donné les moyens , & tâchons de les bien employer : les troupes sont aguerries ; elles ont des Chefs braves , sages & expérimentés : il nous reste donc à trouver un homme capable de conduire une entreprise si intéressante , & qui puisse porter dignement l'épée de Connétable. J'ai jetté les yeux sur Ber-

trand du Guesclin , quoiqu'il y ait dans mon Royaume des Seigneurs supérieurs à lui par la naissance & les richesses : mais sa réputation généralement répandue est soutenue d'un mérite si rare , que j'ai cru ne pouvoir mieux déterminer mon choix , & que son élévation ne déplairait à personne. Vous sçavez tous quelles actions l'ont rendu aussi illustre ; depuis son retour d'Espagne nous avons vu ce que peuvent sa valeur & son nom. Il n'a fait que passer à Agen , Limoges , & tant d'autres places , & tout s'est rendu à lui : jugez donc ce que nous devons en attendre. Robert Knolles n'a osé soutenir son approche ; au premier bruit de sa venue , il a fui avec son armée toute épouvantée au nom de du Guesclin. Enfin j'ai voulu avoir vos avis sur une affaire aussi intéressante que celle de donner un excellent Chef à nos troupes : dites - les moi donc avec sincérité : quant à moi , je pense ne pouvoir mieux faire , & sur-tout j'adopte le proverbe qui dit que les gens de guerre se moultent sur celui qui les commande , & si cela est vrai , combien de vaillans hommes aurons-nous dans la suite , & combien de grands Capitaines se for-

meront sur un si grand modele ».

Le discours du Roi fut répondu par un applaudissement unanime & général, & par des remerciemens de ses soins paternels, & tout d'une voix tous les assistans le supplierent de ne pas différer d'exécuter cette sage résolution. Le Roi fit donc appeller du Guesclin qui étoit dans une chambre voisine : dès qu'il fut entré, le Roi lui dit : » Non-seulement toute la Compagnie approuve le dessein que j'ai de vous faire mon Connétable, elle m'en a même sollicité avec ardeur : prenez donc mon épée, & l'employez contre les ennemis du Royaume (1) Du Guesclin se mit à genoux pour rendre graces au Roi d'une faveur si éclatante, & sans se déplacer, il renouvela au Roi ses instances & ses conditions de ne se pas laisser surprendre aux intrigues & aux cabales de la Cour, & de n'ajouter foi à rien de ce qui lui seroit rapporté à son préjudice, sans l'entendre, ce que le Roi lui accorda, comme il le lui avoit déjà promis. Ensuite du

(1) Cette cérémonie se fit le 2 Octobre 1370.

Guesclin prit l'épée, la tira du fourreau (1), & déclara qu'il ne l'y remettrait que quand il auroit chassé les Anglois du Royaume; & la tenant toute nue & élevée, il fit serment de fidélité entre les mains du Roi, & prêta l'hommage-lige, que le Roi reçut en le baisant à la bouche.

Dès que la cérémonie fut achevée, la nouvelle en fut annoncée au public, & reçue avec des démonstrations de joye générales : il sembloit que l'on n'osât plus douter que les victoires allassent se succéder sans interruption, comme il arriva en effet. Le Roi lui-même, pour en témoigner sa satisfaction, en fit une journée de fête, & tint Cour ouverte; le nouveau Connétable eut l'honneur de manger à sa table, & reçut dans le jour même des bienfaits proportionnés à la générosité du Prince & aux espérances qu'il avoit conçues des événemens qui en alloient suivre.

Les fêtes & la joye durèrent quel-

(1) L'Histoire dit qu'il fut le premier qui ait tiré l'épée de Connétable de son fourreau, & qui ait prêté l'hommage-lige, qui est l'action d'un Souverain ou Prince vassal.

ques jours , après lesquels il fut question de parler sérieusement de faire la guerre , & déjà du Guesclin s'ennuyoit , impatient de justifier par ses faits le choix de Sa Majesté & l'approbation que tout le monde y avoit donnée.

Le Roi tint plusieurs Conseils sur les circonstances existantes. Robert Knolles Général des troupes Angloises , qui étoit devant Paris , & menaçoit la capitale , n'avoit pas plutôt appris l'arrivée prochaine de du Guesclin , qu'il s'étoit retiré précipitamment vers la rivière du Loir. Ce poste lui étoit très-avantageux en ce qu'il dominoit plusieurs Provinces , le Poitou , l'Anjou , le Maine , la Touraine , la Bretagne & la Normandie : il avoit divisé son armée en plusieurs corps qu'il avoit envoyés de différens côtés , tant pour les faire subsister plus aisément , que pour contenir en crainte plus de pays , & vexer les campagnes par des contributions violentes , & même par des hostilités. Thomas Grandson (celui dont nous avons rapporté le songe) étoit le premier Officier après le Général Knolles.

La résolution de ces Conseils fut qu'il falloit aller attaquer les Anglois dans les

Provinces où ils s'étoient postés , & de-là les chasser pied à pied hors de tout le Royaume. Le Connétable en reçut les ordres de la bouche du Roi , & promit de les exécuter promptement & de tout son pouvoir : il partit de Paris , accompagné de toute la principale Noblesse de la Cour , & de tous les gens de qualité en état de servir , tant l'empressement étoit grand de prendre des leçons d'un si grand Maître. Il avoit conseillé au Roi de lever une armée de trente mille hommes , l'assurant qu'avec ces forces , & vû l'état où se trouvoient les Anglois , il espéroit leur faire repasser la mer , & remettre le Roi en possession de tout ce qu'ils occupoient en France. Le Roi , malgré toute la confiance qu'il avoit en son Connétable ; à qui il sçavoit que rien n'étoit impossible , ne fut pas cette fois-là de son avis , il ne voulut lever que quinze cens hommes-d'armes (6000 chevaux) , dont la paye fut payée d'avance pour deux mois seulement. Les motifs que le Roi avoit pour se borner à cela étoient dignes de sa sagesse ordinaire. Il considéroit que s'il mettoit tant de troupes en campagne , les Anglois suspendroient

leurs divisions domestiques , pour se réunir & inonder la France de tous leurs gens de guerre , ce qui l'auroit ruinée ; au lieu qu'en ne leur opposant qu'une médiocre armée , ils mépriseroient le petit nombre , qui cependant par la valeur des hommes dont il seroit composé , & commandé par le premier Capitaine de l'Univers , feroit sur eux peu-à-peu des progrès considérables : qu'ainsi sans s'engager dans une dépense trop grande & superflue , qui tourneroit à la charge du peuple , (ce qui lui déplaisoit infiniment) , il parviendroit en partie à son but , d'autant plus encore que l'hyver s'approchoit , & qu'il traverseroit les opérations.

Du Guesclin prit sa route par Caën , de-là il envoya ses mandemens à ses amis , & il fit publier qu'il avoit besoin de gens de guerre : il recevoit tous les braves gens qui se présentoient , & sur tout les Bretons ses compatriotes dont il connoissoit la valeur , & l'attachement pour lui , & qui en effet , rendirent de grands services dans la présente guerre. (Ceux qui voudront connoître les noms des Seigneurs , Chevaliers & Gentilhommes qui s'engagerent dans le

service sous les ordres du nouveau Connétable , recueillis sur les piéces originales de la Chambre des Comptes de Paris , par M. Bion d'Herouville , l'un des sçavans hommes du dernier siècle , pourront consulter l'édition de l'histoire de du Guesclin , *in-fol.* Paris , 1666 , par Paul Hay , Seigneur du Châtelet. Le nombre en est si grand , qu'il semble que toute la Noblesse de Bretagne servoit sous lui : on y voit en particulier le nom des plus grands Seigneurs). En sorte que du Guesclin , au lieu de marcher avec quinze cens hommes d'armes , se trouva en avoir plus de trois mille , (douze mille chevaux) , Chevaliers ou Ecuyers.

Olivier de Clifson , qui avoit d'abord suivi le parti des Anglois , & qui avoit passé au service du Roi , (1) remontra au Connétable qu'il n'y avoit pas de raison d'engager plus de gens qu'il n'en pourroit payer , & il en re-

(1) Ce fut lui qui succéda à du Guesclin à la dignité de Connétable dix ans après , & eut pour successeur le Maréchal de Sancerre , dont nous avons déjà parlé , & que nous reverrons encore souvent.

eut cette réponse : » Je ne sçaurois refuser les offres de services que me font tant de braves soldats : leur métier est la guerre , il faut les y employer ou les laisser oisifs ; ce seroit les abandonner à la misere qui feroit des voleurs , les forceroit à mille mauvaises actions pour subsister , & les conduiroit à la fin à périr honteusement. J'aime mieux les avoir avec moi & les occuper ; il me serviront à faire payer aux Anglois l'argent qu'il m'en coutera pour les équiper , à quoi je sacrifierai mes meubles & les bijoux de ma femme. Mon pis-aller sera que le Roi me dédommage de ce que j'aurai dépensé pour son service «. Clifson étonné de ce discours , dit avec admiration , je n'avois pas encore bien connu du Guesclin.

Lors donc que le Connétable eut engagé autant d'hommes qu'il comptoit en avoir besoin , il se disposa à sortir de Caën , & à tenir la campagne. Avant que de partir , il voulut donner un grand repas à tous les Seigneurs qui alloient servir sous ses ordres. Tout s'y trouva , l'abondance , la délicatesse , la propreté , la somptuosité. Il fit servir à ce festin un service complet de vaisselle d'or ,

qu'il avoit apporté d'Espagne , & qu'il avoit eu de la dépouille du malheureux Roi D. Pedre. Quand les tables furent levées , il se fit apporter ce service , avec toute sa vaisselle d'argent , & les bijoux de sa femme , (aussi généreuse que lui , & qui étoit présente) , & de tout cela il fit des partages qu'il distribua à ses soldats ; mes camarades , leur dit-il , je vous fais présent de tout ce que j'ai , pour vous donner plus d'appétit à gagner encore tout ce que nos ennemis possèdent ; & , ajouta-t-il , que tout le monde soit prêt à marcher dès demain matin.

Cette générosité extraordinaire anima les soldats d'une nouvelle ardeur : ils ne demandoient plus qu'à marcher & à combattre , comme gens assurés de vaincre.

Le jour étant venu , & tout se disposant à marcher , la digne femme du Connétable , aussi recommandable par son esprit, ses vertus, ses sentimens , qu'il l'étoit lui-même par sa sagesse , sa valeur & sa grandeur d'ame , Thiphaine Raguenel , s'approcha de son mari , comme il alloit monter à cheval , & lui dit : » Allez mon illustre mari ,
allez

allez ajouter un nouvel éclat à la gloire dont vous jouissez. Je vois dans l'avenir mille triomphes qui vous attendent : la victoire ne se lassera pas d'être la compagne de vos vertus , & elle vous suivra constamment , si vous ne vous écartez pas de la route que je vous ai montrée. Je vous ai découvert les ordres du Ciel sur les événemens de votre vie , pour que vous sçachiez faire votre profit des momens qui feront en votre faveur , & vous garantir de ceux qui pourroient vous être défavantageux ». Du Guesclin , quoique peu persuadé de la réalité des pronostics de l'Astrologie judiciaire , sur les événemens humains , & au contraire constamment assuré que toutes choses sont gouvernées par la providence divine , lui répondit que jamais il ne négligeroit ses bons avis , qu'elle lui avoit autrefois donné des tablettes instructives qu'il avoit souvent consultées , & qu'il consulteroit toujours , sur-tout dans les grandes occasions , pour répondre de sa part à l'affection qu'elle lui portoit , & reconnoître l'intérêt qu'elle prenoit à sa fortune & à sa conservation. Là-dessus les deux époux s'embrassèrent

tendrement , & du Guesclin se mit en marche à la tête de l'armée.

Il prit sa route droit à la ville du Mans , où sa présence commençoit à être nécessaire , parce que les Anglois la menaçoient de siège , & qu'ils faisoient déjà des courses jusques dans les fauxbourgs. Quand il fit son entrée , il trouva les rues pleines de peuple , qui faisoit retentir l'air de cris de joie , & d'actions de grâces à Dieu de son arrivée : il commença par rassurer ces peuples allarmés , & à effrayer par sa présence les Anglois qui ne l'attendirent pas. Cette affaire finie , & la Place mise en toute sûreté , il en partit pour se rendre à Vire. (1) Son départ du Mans se fit avec tous les honneurs que les bourgeois purent y ajouter : ils se mirent sous les armes jusques hors la Ville , toutes les cloches sonnerent , les acclamations générales & le bruit des trompettes firent de cette journée un triomphe digne de celui à qui on ne pouvoit

(1) Ville de Normandie sur la lisière de la Bretagne , Evêché d'Avranches.

témoigner assez de reconnoissance d'être venu en personne délivrer le pays des fâcheux voisins qui l'infestoient. L'Evêque l'accompagna bien loin dans le fauxbourg, & en le quittant, bénit sa personne, les Capitaines, les soldats & les enseignes.

Les Anglois qui avoient sçu assez tôt sa marche vers le Maine, pour s'en retirer eux-mêmes, se tenoient sur leurs gardes, & sur le *qui vive* : ils sçavoient qu'il ne négligeoit rien, & ne remettoit jamais au lendemain ce qu'il pouvoit faire dans le jour ; ainsi ils craignoient qu'il n'allât les attaquer pendant que leurs corps étoient séparés, & ils ne perdirent pas un moment pour se réunir & se former en corps d'armée, & en gens avisés & sages qu'ils étoient, se mettre en état de demander la bataille, & prendre tous leurs avantages. Le Général Robert Knolles, étoit trop expérimenté pour ne pas juger que son armée en pays ennemi, ne pouvoit que se diminuer, & celle de du Guesclin s'augmenter tous les jours, par le grand nombre de gens de guerre que sa haute réputation attiroit de toutes parts sous ses ordres : le Connétable pénétra sa

pensée , & jugea par la situation actuelle des Anglois , qu'ils n'avoient rien de mieux à faire que de se réunir tous en un corps : que par conséquent il ne pouvoit de sa part faire rien de plus sage & de plus avantageux que de les en empêcher ; ce fut aussi le parti qu'il prit , parce que par ce moyen il renversoit tout ce qu'ils avoient fait jusques-là , & les empêchoit de rien entreprendre davantage ; outre que cela favoriseroit l'exécution de ses propres projets. Il étoit informé encore qu'il y avoit de la division parmi les Capitaines Anglois ; cela le persuada de la nécessité de les attaquer avant qu'ils pussent se rejoindre , & de les aller chercher pour les combattre.

Pendant que son esprit étoit occupé de la résolution qu'il venoit de prendre , & des moyens de la faire réussir , Thomas Grandtson , commandant les Anglois en l'absence de Robert Knolles , (que les circonstances de l'arrivée de du Guesclin avoient fait partir pour la Guyenne , sans doute pour prendre des ordres ou peut-être des renforts) : Thomas Grandtson souhaitoit avec ardeur de livrer bataille au Connétable avant l'arrivée de

Knolles : il connoissoit la valeur & l'expérience de ses troupes , celles de ses Capitaines , & l'empressement qu'ils avoient tous de combattre les François , dont l'armée étoit remplie de gens de la premiere qualité , espérant les faire prisonniers pour la plûpart , & s'enrichir tous par les belles rançons qu'ils se promettoient d'en tirer. Grandtson sur-tout souhaitoit la bataille , tant par jalousie contre son supérieur , que parce qu'il comptoit qu'une victoire qu'il auroit remportée sur le Connétable de France , le rendroit le premier personnage d'Angleterre , & lui donneroit le pas sur Robert Knolles. Par toutes ces considérations ambitieuses , il se décida pour la bataille , en parla à tous ses Capitaines présens , & en écrivit avec empressement à ceux qui étoient dispersés , & aux Chefs de parti Anglois. Quand il crut avoir bien pris toutes ses mesures , & être assuré de la réunion de son armée , répandue en quartiers de rafraîchissemens éloignés les uns des autres , il envoya au Connétable un de ses Héraults , pour lui demander la bataille.

Ce Hérault Anglois en allant faire sa commission , en rencontra un qui ap-

partenoit à du Guesclin , qui avoit pour cri de guerre le nom de *du Guesclin* (1) , & qui arrivoit du Mans. Ces deux hommes s'étant reconnus pour être du même état , par l'inspection des armes de leurs Maîtres , l'Anglois instruisit l'autre du sujet de son voyage , & qu'il alloit trouver le Connétable , & lui demander la bataille de la part de Thomas Grandtson , & des autres Chefs de l'armée Angloise : le Hérault François lui répondit qu'il retournoit vers le Connétable , & lui offrit de lui servir de guide s'il vouloit qu'ils marchassent de compagnie , ce qu'ils firent ; en sorte que le soir du même jour ils arrivèrent au Château de Vire , où étoit du Guesclin avec tous les Seigneurs & les Capitaines de l'armée. Le Hérault François fut écouté le premier , rendit compte de sa commission , & ensuite apprit à son Maître la rencontre qu'il avoit faite d'un Hérault Anglois envoyé par le Seigneur Grandtson , qui étoit por-

(1) C'est le seul exemple que j'aye trouvé jusqu'ici dans l'Histoire de France, d'un Hérault d'Armes qui ait porté le nom de son Maître.

reur de quelques propositions , & duquel il avoit appris qu'il y avoit quatre mille Anglois campés au Pont-Valain , commandés par le même Grandison , & que le lendemain il devoit lui en arriver encore autant avec bon nombre de Capitaines. Sur cela du Guesclin se fit amener le Hérault Anglois ; qui d'abord se mit à genoux pour parler , & lui dit qu'il étoit envoyé de la part des Chefs Anglois , sous l'autorité du Roi leur maître , pour le prier de leur donner la bataille , & qu'ils avoient trop bonne opinion de sa valeur pour douter qu'il ne la leur accordât. Oui , sans doute , répondit le Connétable , je la leur donnerai , & peut-être plutôt qu'ils ne voudront. Ensuite il demanda de très-bonne grace au Hérault des nouvelles de tous ses anciens amis , avec lesquels il avoit ci-devant fait la guerre en Espagne & ailleurs , & singulièrement de Hue de Caurelée avec qui il avoit lié une amitié intime dès le temps que ce Gentilhomme étoit l'un des Chefs des grandes Compagnies ; ensuite il chargea le Hérault de complimens pour tous ceux de sa connoissance & de les assurer de la continuation de son affection & de son estime :

après quoi il lui fit donner par son Trésorier quatorze marcs d'argent, & ordonna à son Maître d'Hôtel de le bien régaler, ce qu'il fit en associant à sa bonne chère les Héraults & les Trompettes de l'armée Françoisse, qui lui tinrent si bonne compagnie à boire, & lui en donnèrent une si bonne charge, qu'il oublia que son devoir étoit de s'en retourner; en sorte qu'il passa toute la nuit à table. Du Guesclin cependant, (soit que ce fut par son ordre qu'on enyvra le Hérault, ce qui n'est pas vraisemblable de la part d'un homme aussi généreux, soit que ce fut un coup de hazard), n'avoit pas plutôt sçu la position des quatre mille Anglois commandés par Grandtson, qu'il se résolut à partir à l'entrée de la nuit pour être au point du jour au Pont-Valain, en état de les surprendre & de les charger. Il jugeoit, comme on l'a déjà vu, qu'il les battroit à coup sûr quand il les rencontreroit par détachemens, & que s'il leur donnoit le temps de se rassembler tous, ils formeroient un corps plus nombreux que le sien, & qu'il n'auroit pas l'occasion si belle de les attaquer avec avantage.

Il donna donc ses ordres pour mar-

cher. Il prit pour lui l'avant-garde composée de cinq cens hommes , & il se fit accompagner du Comte de Saint Pol & de ses deux fils , d'Olivier du Guesclin , son frere , des deux freres de Mauny , & des deux de Baumont : le Maréchal d'Andreham commandoit le corps de bataille , qui étoit de huit cens hommes : & l'arrière garde étoit aux ordres d'Olivier de Clifson (1) & du Maréchal de Blainville (2) , qui avoient avec eux le Comte du Perche , Prince du Sang , le Seigneur de Rohan , le Seigneur de Vienne , qui fut ensuite Amiral de France , & mourut en 1396 , & les Seigneurs de la Hunaudaye , de Rochefort , de Tournemine , de Coëtquen , de Montboucher , & plusieurs autres , tous Bretons. Le Connétable avoit arrangé qu'il marcheroit une lieue en avant du Maréchal d'Andreham , & que celui-ci seroit suivi avec la même distance par le corps

(1) Les Anglois lui avoient donné le surnom de boucher , parce qu'il les assommoit sans quartier. J'ai déjà dit qu'il fut Connétable de France après la mort de du Guesclin.

(2) Jean de Mokenchin , Sire de Blainville , mort en 1368.

de Clifson. Cette opération se fit au milieu du mois de Novembre , & dans le temps des longues nuits : l'armée avoit plus de dix lieues à faire pour joindre les Anglois (1) ; l'obscurité de la nuit jointe à une pluye abondante & continue qui rompoit les chemins , rendit cette marche extrêmement pénible : cependant le Connétable qui alloit le premier arriva au point du jour à la vûe des ennemis qu'il trouva campés dans une plaine au-dessous des jardins de Pont-Valain , & comme ses troupes étoient fatiguées , il leur donna une heure pour reprendre haleine , & se nourrir.

Les Anglois entendirent quelque bruit qui leur donna l'allarme , ils s'aperçurent bien-tôt qu'il y avoit des troupes proches de leur camp ; mais ils se tromperent eux-mêmes par l'opinion qu'ils eurent que c'étoit de leurs gens , tant parce que les enseignes n'étoient pas déployées , que parce que leurs soldats arrivoient d'heure en heure , sans

(1) Cela fait présumer que ces trois détachemens étoient tous hommes-d'armes , sans infanterie ; cependant par les suites , il semble le contraire.

ordre & de tous côtés différens , & surtout par la fertitude où ils étoient que les François étoient encore à dix lieues de distance : cependant ils en donnerent avis à leurs Chefs qui étoient logés dans le village de Pont-Valain , & qui commandèrent que l'on allât à la découverte , & qu'on vint leur en rendre compte. Toutes ces démarches donnerent le loisir aux troupes Françoises d'arriver , de se ranger & se disposer pour attaquer : dans un moment les enseignes sont déployées , les trompettes sonnent , & tout le monde marche.

Les Anglois ne tarderent pas à la vûe des enseignes à voir que c'étoit le Connétable lui-même qui s'avançoit. Aussitôt la frayeur se répandit dans tout leur camp ; mais comme leurs troupes étoient composées de tous vieux soldats , vaillans & aguerris , cinq ou six cens d'entre eux se formerent d'eux-mêmes en bataille , & reçurent les François avec une vigueur merveilleuse. Cependant leurs efforts ne se soutinrent pas longtemps : les François les enfoncerent , en tuèrent la plus grande partie , & renversèrent les tentes & tous les logemens. Au bruit de ce premier exploit , tout le

reste de l'armée Angloise se rassembla en corps & marcha en bon ordre pour attaquer le Connétable déjà victorieux : ils étoient environ deux mille hommes conduits par leur Général Thomas Grandison, qui comptoit avec ce nombre envelopper aisément le corps du Connétable qui n'étoit que de cinq cens hommes : ceux-ci sçachant que le Maréchal d'Andreham ne pouvoit être loin, & que bien-tôt il seroit prêt à les secourir, allèrent en bonne résolution contre ce corps supérieur. Leur valeur suppléa au nombre, ils firent des choses prodigieuses, & combattirent sans se rompre, & même sans désavantage : mais il étoit à craindre pour eux que la force leur manquât s'ils n'étoient secondés : ce qui ne tarda pas, car le Maréchal d'Andreham, qui n'étoit pas loin, s'apercevant du danger où étoit l'honneur des armes Françoises, ainsi que la vie même du Connétable, attaqua les Anglois en flanc avec ses huit cens hommes qui fondirent comme des lions, & les étonnerent grandement ; cependant ils soutinrent si vaillamment cet effort, que la victoire fut plus de deux heures à se décider.

Thomas Grandtson , dès le commencement de l'attaque , avoit envoyé vers les autres Capitaines leur donner avis de l'aventure ; ils arrivèrent en diligence à la tête de deux mille hommes de troupes fraîches , que les François virent de loin venir à eux , mais ils ne s'en étonnèrent pas , ou plutôt méprisèrent ce renfort ; s'estimant assez forts pour défaire un corps devenu du double plus nombreux qu'eux. Sur cela , & dans le moment même , arrivèrent à toutes jambes des coureurs d'Olivier de Clisson , avec avis qu'il venoit en diligence au secours , & qu'il étoit tout proche : en effet , il arriva précisément comme ces deux mille Anglois étoient prêts à joindre leurs armes & à combattre : de sorte qu'ils rencontrèrent face à face Clisson & son arriere-garde , qui tombèrent sur eux avec une si terrible impétuosité , que les Anglois ne purent la soutenir ; tout plia , tout fut défait , & les Chefs de ce renfort furent trop heureux de se rendre prisonniers.

Après ces glorieux succès , & les deux mille hommes tués , pris , ou mis en fuite ; Clisson & sa troupe s'avancèrent vers le fort de la mêlée , prirent Grand-

son en arriere , le défirent avec tout ce qui lui restoit de combattans , & le forcerent de rendre son épée au Connétable : ce qui arriva d'une maniere singuliere qui mérite d'être rapportée.

Grandson défait , comme on vient de voir , s'appercevant que tout le corps Anglois étoit aussi maltraité que le sien , & qu'il n'y avoit aucune ressource pour lui , se sentit animé d'un mouvement de fureur & de désespoir , qui lui inspira de s'attacher lui-même à la personne du Connétable , résolu de délivrer , au prix de sa vie , sa nation d'un ennemi si redoutable , & de rétablir , autant qu'il le pourroit , son parti quoique vaincu. Dans cet excès de rage , il s'arme d'une longue hache , dont les tranchans étoient d'un acier bien trempé & bien affilé , la leve à deux mains jusques au-dessus de sa tête , comme pour fendre un homme en deux , & dans cette position cherche du Guesclin , le trouve , & décharge son coup de hache ; mais du Guesclin qui le vit en si bonne disposition , & qui étoit souple & vigoureux , l'esquiva , & se servit de la ruse Bretonne , qui fut de lui donner le croc en jambes , de le técrasser , & de lui mettre le ge-

nouil sur la poitrine. Un autre que du Guesclin l'auroit tué, mais il se contenta de lui faire voir sa dague & de lui dire, rendez-vous ou je vous tue; ce que Grandtson ne lui donna pas la peine de répéter, & il rendit son épée.

Olivier de Clifson arriva au moment que du Guesclin tenoit Grandtson sous lui, & l'auroit tué si le Connétable ne l'en eut empêché, en lui disant qu'il s'étoit rendu prisonnier. De-là Olivier alla contre un Capitaine Anglois nommé Follisset, qui combattoit encore à outrance, & ne vouloit point de quartier: il eut l'adresse de le joindre d'assez près pour le prendre par les cheveux, en sorte qu'il lui ôta le moyen de se retourner, & de se mettre en défense, & qu'il le força de se rendre & de demander la vie, après avoir reçu de la main de son vainqueur un si furieux coup de hache que son bouclier en fut fendu en deux pièces, & que s'il ne l'eut pas paré, il n'auroit jamais remué de la place: c'étoit un brave & déterminé soldat, qui avoit vaincu & tué un vaillant Gentilhomme de Normandie, Regnier de Susanville. Il essaya de même de percer Clifson avec son épée, mais elle se rompit.

Le sort de cette bataille , ou plutôt de ce combat , fut que tous les chefs & tous les soldats de ce corps d'Anglois , furent tués ou pris : leur camp fut pillé , & tout le bagage fut le lot des François. Il y eut peu de fuyards qui en échapperent , & qui se sauverent du côté par où fortuitement Hue de Caurelée , avec les Anglois qu'il commandoit , arrivoit pour se joindre à ceux qui venoient d'être défaits, suivant le rendez-vous donné par Grandtson , & croyant les y trouver. Les fuyards les instruisirent de leur mauvaise aventure , & leur épargnerent le chagrin d'en éprouver une pareille : Caurelée se retira & mit ses gens en lieu de sûreté.

La conduite & la sagesse du Connétable dans cette rencontre , méritent autant de louanges que sa valeur , & doivent servir de modèles aux Commandans qui se trouveront dans le même cas. Si d'un côté il eut différé d'attaquer les Anglois jusqu'à ce qu'ils se fussent tous rassemblés , il se seroit mis en danger de ruiner les affaires du Roi , de flétrir sa propre réputation & celle de ses troupes , & de laisser prendre aux Anglois une supériorité , qu'il auroit eu

par la suite bien de la peine à leur arracher. De l'autre , en les prévenant comme il fit , il les mit hors d'état de se rétablir , & par cette première défaite , il décida les événemens de toute cette guerre. L'expérience a justifié dans tous les temps , que les premiers succès dépendent de la diligence des Chefs , & qu'ils donnent le branle à toutes les entreprises suivantes , en donnant au parti victorieux une ardeur & une espèce de certitude pour l'avenir , & au contraire en imprimant aux vaincus une certaine frayeur dont très-rarement ils peuvent se remettre. Mais ce qui est de singulier dans cette aventure , c'est la vérification du songe de Grandison , que nous avons rapporté , & la justesse de la réponse de Caurelée , page 248.

Enfin cette victoire de du Guesclin , quoiqu'elle ne paroisse pas fort considérable attendu le petit nombre de combattans des deux côtés , le fut cependant assez pour empêcher les Anglois de tenir davantage la campagne , sur-tout par la perte de cinq ou six de leurs principaux Chefs , prisonniers de du Guesclin. Robert Knolles qui étoit en Guyenne alors , en revint peu après , &

ne se mit pas en peine , non-seulement de venger Grandtson , & de se mettre en état d'avoir raison de la défaite de ses soldats ; il dédaigna même de rassembler ce qui avoit échappé au fer du vainqueur , & s'en alla tranquillement passer l'hyver à Derval , terre dont il étoit Seigneur en Bretagne. Soit qu'il ne fut pas fâché de la déroute de Grandtson , qu'il sçavoit être pour lui un ennemi secret , & jaloux de sa faveur , & qu'il se fit un plaisir de voir ses idées de gloire & d'ambition évanouies , soit que pour achever d'abattre ce rival , il voulut faire paroître au Roi d'Angleterre la perte plus grande qu'elle n'étoit , & se préparer à lui-même plus d'honneur en la réparant la campagne suivante.

A son exemple tous les autres Officiers Anglois , Hue de Caurelée lui-même , chercherent à passer l'hyver en repos , les uns dans leurs Terres ou biens , les autres dans leurs Places de guerre ; mais le Connétable qui ne distinguoit pas les saisons , les suivit sans relâche , & les poussant toujours devant lui d'une place à l'autre , parvint enfin à les confiner tous dans le fond

de la Guyenne , & ainsi à en délivrer le Limosin , le Poitou & les autres Provinces qu'ils infestoient.

Ceux qui s'étoient sauvés de la défaite de Pont-Valain , se réfugièrent dans le Château du Vas. Il commença par eux & les y suivit avec toutes ses forces : arrivé devant la place , il s'avança jusqu'au bord du fossé , & fit appeler le Commandant , qui parut sur le haut de la muraille , & eut l'audace de demander au Connétable ce qu'il lui vouloit , & à quel propos il s'étoit approché d'une place où il devoit sçavoir qu'il n'avoit point d'amis. Du Guesclin lui répondit , qu'en sa qualité de Chef de l'armée Françoisé , il lui faisoit cette visite pour le sommer personnellement de lui remettre ce Château avec tout ce qui étoit dedans. Il faut , dit l'Anglois , commencer par me parler de m'y afaillir , avant que de me proposer de me rendre : je prétends détruire ici ce que vous avez amené de plus fiers hommes , & quand mes murailles seront renversées , que je serai moi-même percé de mille coups , je serai encore en état de me faire prier , & d'obtenir telle capitulation qu'il me plaira deman-

der. Mais , mon cher ami , lui repliqua le Connétable , qui se sentoît un peu piqué , considérez que vous n'êtes pas pour résister aux forces que j'ai , ni à la valeur des troupes qui me suivent , qui sont composées de tout ce que la France & la Bretagne ont jamais produit de plus vaillant : regardez nos bannières , distinguez-y celles des Maréchaux d'Andreham & de Blainville , des Comtes du Perche & de S. Pol , des Seigneurs de Rohan , de Clisson , de la Hunaudaye , de Rochefort , de Vienne , de Beaumont , de Mauny , de Launoy , de Guillaume le Baveux , d'Ivain de Galles , de Beauvin , ce fameux héros d'amours , & de tant d'autres dont vous ne pouvez méconnoître les armes.

Le Capitaine du Château poussa l'arrogance jusqu'à répondre au Connétable , *Mon ami* , regardez-moi à votre tour , vous verrez réunie en moi seul , toute la valeur de tous ces Seigneurs ensemble , dont vous venez de me faire l'énumération : tous ces beaux noms ne sont que des fantômes capables de faire peur à des enfans ou à des lâches , & le plus grand Seigneur l'épée à la main ,

n'est pas plus dangereux que le plus pauvre Gentilhomme , ou le plus simple soldat : je vous dis donc que je suis homme de cœur , j'ai des hommes plus braves que les vôtres , & mes murailles ne seront jamais rendues tant que j'y ferai pour les défendre : ainsi , *Mon cher ami* , retirez-vous , où je vais vous faire assommer de coups de pierres.

Le Connétable accoutumé aux bravades des Anglois , dont il avoit fait plus d'une fois l'expérience , n'en avoit jamais essuyé une aussi insolente , ni trouvé d'homme assez hardi pour traiter un Connétable de France de *cher ami* : il eut cependant la force d'attendre paisiblement la fin de ces rodomontades , pour voir jusqu'où cet homme porteroit la témérité : & quand il eut fini , le Connétable , modérant sa colere , lui dit : je vais bien-tôt vous faire voir combien vous devez compter sur la force de vos remparts , sur la hauteur de vos tours , & sur ce courage que vous vantez tant , & je vous apprendrai à parler à un Connétable de France avec le respect & la retenue que vous lui devez ; nous verrons avant qu'il soit une heure , à quoi votre orgueil se terminera.

Du Guesclin le quitta là-dessus , & alla raconter aux Seigneurs de son armée la conversation qu'il venoit d'avoir avec cet arrogant Anglois. On peut s'imaginer combien chacun ressentit l'injure faite au Connétable , & quelle ardeur on montra pour le venger ; aussi tous s'y préparèrent avec un empressement qui tenoit de la fureur. Du Guesclin se posséda mieux que les autres ; il parla à ses soldats , & leur dit avec sa gayté ordinaire , allons , camarades , dépêchons-nous d'entrer là dedans , le dîner s'appête , si nous tardons , les viandes seront froides , il y a de quoi faire bonne chere , de bons lits pour nous coucher , & des étoffes en abondance pour nous habiller. A l'instant il place ses archers en lieu d'où ils tiroient sans relâche contre les murailles pour empêcher les ennemis d'y paroître & de les défendre , & pour garantir ses travailleurs , tant ceux qui devoient faire la sappe , que ceux qui alloient escaler.

Aussi-tôt , environ deux cens hommes qui avoient gagné le fossé avant les autres , plantent leurs échelles , & montent avec une ardeur incroyable , &

pour gagner le haut des murailles , se servent de couteaux & de poignards faits pour cela , qu'ils piquent entre les pierres , & s'en font des échelons pour parvenir où les échelles ne pouvoient pas atteindre. Le Connétable étoit au milieu de toute l'attaque , monté lui-même sur une échelle , & de-là donnoit ses ordres par-tout. Un des Seigneurs Bretons de son ancienne connoissance , Roulequin de Tameval , saisit ce moment pour prier le Connétable de l'armer Chevalier de sa main , ce qu'il obtint , & à l'instant pour se montrer digne de l'honneur qu'il venoit de recevoir , il plante son échelle & monte jusqu'au haut : alors les ennemis firent rouler le long de son échelle une si grosse pierre que l'échelle en fut rompue , & le nouveau Chevalier renversé. L'attaque se renforçoit de moment à autre , les François animés par la présence & la voix de leur Général , redoubloient sans cesse leurs efforts : ils étoient repoussés sans se rebuter , les chûtes mêmes sembloient leur donner une nouvelle ardeur pour retourner à l'escalade : enfin un soldat Breton , dont l'Histoire auroit dû conserver le nom , parvint le premier sur

le haut de la muraille , & combattit seul les Anglois qu'il y trouva , mais il fut dans le moment soutenu par Jean de Beaumont & un autre Gentilhomme Breton , en sorte que ces trois hommes seuls poussèrent les ennemis jusques dans une tourelle , ce qui donna moyen aux François de monter de toutes parts.

Le Capitaine voyant sa place prise , oublia ses menaces & son insolent orgueil : il ne se souvint plus qu'il avoit lui seul plus de valeur que tous les Seigneurs François ensemble , ni de ses menaces d'assommer tout le monde ; il songea d'abord à se mettre en sûreté en sortant de la place par une porte de derriere dont il avoit pris les clefs par précaution , & en cas de besoin : & ce fut précisément là sa perte , car comme il eut ouvert cette porte pour se sauver , les François qui se trouverent là le renfoncerent en dedans , & non-seulement l'empêcherent de la re fermer , mais eux-mêmes entrèrent en foule , firent main-basse sur le Capitaine , & sur tout ce qui se présenta devant eux. Alors le désordre se mit par-tout , le vainqueur fit tout plier sous ses armes triomphantes , presque tous les assiégés furent passés au fil

fil de l'épée , le reste pris. Le soldat trouva un butin dont il s'enrichit , & les magasins pleins de vivres & de munitions servirent à la subsistance de l'armée.

Après cette expédition terminée , du Guesclin , qui ne se donnoit jamais de relâche , pensa à poursuivre les Anglois par-tout où ils seroient : il envoya ses coureurs à la découverte , pour sçavoir où s'étoient sauvés ceux de Pont-Valain qui lui avoient échappé , & il apprit qu'ils s'étoient retirés dans le Monastere de Saint Maur sur le bord de la Loire en Anjou. Il se résolut d'aller les y visiter , & partit tout de suite pour Angers : sur sa route les Capitaines des Châteaux de Grailly & de Méroux qui tenoient pour eux , lui apportèrent leurs clefs : enfin il passa la riviere au Pont de Cé , & se vint poster à la vûe du Monastere de saint Maur. C'est une ancienne Abbaye de l'Ordre de Saint Benoît , célèbre par les saints & sçavans Religieux qu'elle a produits ; sa situation est sur le bord de la Loire vers le midi , & la riviere en lave les murailles. Elle est entre l'Anjou & le Poitou , dans un territoire abondant en

tout ce qui est nécessaire pour la vie & pour l'agrément.

Les Anglois échappés de Pont-Vallain, & du Vas, & ceux qui étoient sortis vie & bagues sauvés de Grailly & de Méroux s'étoient rendus là auprès de ceux de leur nation qui tenoient la place. Ils y avoient porté avec eux l'effroi & la consternation, de sorte qu'au bruit de la marche du Connétable, peu s'en fallut qu'on ne se déterminât à lui rendre la place à la première sommation qu'il en feroit, tant ils avoient l'imagination frappée de leur défaite certaine, & des horreurs du carnage. Cependant ils avoient pour Commandant un homme de grand cœur & de grande expérience, nommé Cressonailles, que du Guesclin connoissoit & estimoit comme tel, l'ayant vu très-bien faire en Espagne au service de D. Henri. Cet Officier harangua ses gens, & leur inspira tant d'assurance, qu'ils se résolurent à attendre les événemens de l'assaut.

Le Connétable voyant cette place également fortifiée par la nature & par l'art, balança sur ce qu'il auroit à faire : il consulta les Seigneurs de son armée qui opinèrent les uns pour le blocus, les au-

tres pour l'assaut. Ces deux avis ne le contenterent pas, il voyoit tous les avantages de la place & ses forces, il sçavoit qu'elle étoit pleine de très-vaillans hommes, qu'elle étoit d'ailleurs fournie abondamment de munitions & de subsistances, & que par conséquent il pourroit courir risque d'y essuyer quelque échec, dont il résulteroit du deshonneur pour les armes Françoises, pour sa propre gloire & celle de ses Officiers & de ses soldats, ce qui pourroit même les rebuter & donner aux ennemis autant de courage, qu'ils en manquoient alors. Il considéroit encore la saison où il étoit, (au mois de Décembre), temps bien peu propre aux opérations laborieuses, & qui ne permettoit pas de faire un siège dans les formes, sans exposer toute l'armée à y périr. A ces considérations se joignoient celles de toutes les autres entreprises qu'il méditoit, qui auroient été retardées ou peut-être manquées par le temps qu'il faudroit perdre devant une place qu'il sçavoit bien qui seroit à lui quand il voudroit.

Quand il eut bien combiné tout ce qui pouvoit arriver de bien ou de mal, il se borna à une pensée qui lui vint &

qui lui plût : ce fut d'employer l'adresse & la négociation , pour s'épargner tout ensemble les inconvéniens d'un siège , la perte de son temps , les fatigues de son monde , & l'effusion du sang. Nous venons de dire qu'il se souvenoit avantageusement de la personne de Cressonnailles , & même d'avoir eu occasion de lui rendre plusieurs bons services ; cela le détermina à lui envoyer un Hérault avec une lettre par laquelle il lui mandoit qu'avant que d'agir avec lui comme avec un ennemi , il désiroit lui donner des marques de son ancienne amitié , & renouveler leur connoissance : qu'il le prioit de le venir voir , qu'il n'auroit pas regret d'avoir pris cette peine , & qu'il pouvoit sur sa parole compter être en toute sûreté , tant pour venir que pour retourner , & que pour plus grande assurance , il lui en avoit fait expédier un sauf-conduit , qu'il lui envoyoit. A la vue de la lettre , Cressonnailles dit au Hérault , certainement j'irai , & tout de ce pas : j'irai par-tout sur la parole de votre Maître , ses sermens sont de trop bonnes cautions. En effet il monta à cheval sur le champ & suivit le Hérault.

Du Guesclin apprenant que Cressonnailles arrivoit chez lui , courut au-devant de lui & l'embrassa : c'est , lui dit-il , avec la joye la plus grande & la plus sincere , mon cher Capitaine , que je reçois cette marque de votre confiance & de votre affection , votre visite me fait honneur , & j'ai lieu de connoître que j'ai eu raison de vous regarder comme un brave & généreux ami. Cressonnailles lui rendit sa politesse en lui disant qu'il avoit saisi avec joye & empressement l'occasion de le voir & de l'assurer de son respect , dont il avoit toujours fait & feroit profession toute sa vie , qu'il étoit venu seul & sans armes , pour lui prouver que sa parole étoit capable de le rassurer contre toute une armée. Le Connétable lui repartit ; j'eus bien du déplaisir quand je vis les troupes Angloises quitter le parti du Roi D. Henri , mais je regrettai singulierement de lui voir perdre un Officier aussi brave & aussi sage que vous : allons dîner ensemble , comme de bons & anciens amis. Très - volontiers , reprit Cressonnailles , pourvu que je sois assuré qu'il ne m'arrivera rien contre mon devoir & contre le service du Roi d'An-

gleterre mon maître. Soyez tranquille ; lui répondit du Guesclin , vous êtes assuré de n'en pas courir le risque , & qu'il ne vous sera fait aucune proposition qui puisse allarmer votre honneur ; de quelque façon que les choses se passent entre-nous ici , rien ne nous empêchera quand nous nous rencontrerons au combat , de faire chacun notre devoir. Aussi-tôt ils allerent se mettre à table. La bonne chere fut complete , le repas se passa avec tout le plaisir & toute la joye possible , & la conversation roula sur la guerre , les beaux faits d'armes , la galanterie , la chasse , &c.

Après le repas , du Guesclin tira Cressonnelles en particulier , & lui dit que l'ancienne amitié qui étoit entre eux l'avoit empêché de se rendre à l'avis de tous les Chefs de l'armée , qui étoit de l'assaillir dans son Monastere ; qu'il avoit employé tout son pouvoir pour empêcher la ruine d'un si brave Chevalier , qu'il avoit lui-même vu tant de fois exposer sa vie pour acquérir de l'honneur , & qui y avoit réussi : qu'il l'avoit invité à lui faire cette visite pour lui parler à cœur ouvert & en bon & sincere ami , & lui exposer l'état des affaires , & comment

l'armée pensoit à son sujet : qu'en particulier le soldat brûloit d'impatience d'aller à l'assaut , dans l'espérance de faire un grand butin. Considérez , ajouta-t-il , que quand vous auriez trois fois plus de monde que vous n'en avez , nous ne laisserions pas pour cela d'emporter votre place : vous avez trop d'expérience dans le métier de la guerre pour en douter : ainsi , croyez-moi , je vous conseille avec amitié de ménager l'estime dont vous jouissez , & votre fortune , & de nous rendre de bonne grace cette forteresse sans vous exposer aux dernières extrêmités.

Cressonnailles répondit à cela : » Si j'ai eu lieu de m'applaudir d'abord de votre bienveillance , je n'en ai pas moins d'être surpris & affligé du discours que je viens d'entendre : en vous écoutant j'ai repassé dans ma mémoire toutes les actions de ma vie , sans avoir pu découvrir laquelle peut vous faire concevoir une si mauvaise opinion de mon courage , & croire que je puisse être jamais capable de rendre sans combat une place aussi bonne que la mienne : convenez que je m'exposerois à être toute ma vie l'objet du mépris des honnêtes gens & de

vous-même , à être taxé par-tout de lâcheté & de trahison : regardez-moi , au contraire , comme un homme capable de passer mon épée au travers du corps , à quiconque me le proposeroit , & de faire périr tous ceux qui se présenteroient pour m'y attaquer , & de périr plutôt moi-même en homme de cœur & d'honneur pour la gloire & la défense du parti que je sers , si la fortune vouloit que je succombasse. Je sçais assez que rien ne peut résister au vaillant du Guesclin , mais aussi du Guesclin doit sçavoir que Cressonnailles n'a jamais connu la peur , & que jamais il n'a cédé qu'à la force supérieure ».

Cressonnailles prononça ces derniers mots d'un air qui irrita le Connétable , soit qu'il les accompagnât d'un ton d'ironie , ou d'insulte ; mais du Guesclin ne pût les entendre tranquillement. Il fronça ses sourcils noirs & épais qui donnoient de la frayeur quand cela lui arrivoit : Cressonnailles , lui dit il , vous ne répondez pas comme vous le devez à la façon dont je vous ai prévenu , vous ne me rendez pas la justice de me regarder en homme franc & sincère : ce que je vous ai dit part du fond du cœur & de

l'amitié que j'ai pour vous : si vous négligiez l'avis que je viens de vous donner , vous me feriez croire que vous me soupçonneriez de mauvaise foi, & si vous me réduisiez au point de vous assiéger , croyez-en le serment que j'en fais , je vous jure de ne pas partir d'ici sans vous avoir en ma puissance , & n'espérez plus de ma part aucun quartier ; je vous ferai sans remission couper la tête , à vous & à tous vos camarades , les Officiers Anglois : pensez-y à deux fois , & soyez très-assuré que je ne suis pas homme à violer mon serment.

Ces paroles prononcées d'un ton ferme , par un homme comme le Connétable , firent trembler Cressonnailles : il demeura quelques momens comme immobile , puis reprenant ses sens après une sérieuse réflexion , il laissa voir que la prudence venoit de faire en lui l'effet que la peur auroit pû faire dans un autre , & il trouva un expédient digne d'un homme d'esprit pour concilier son honneur & sa gloire avec l'amour de sa conservation. Il convint avec le Connétable & s'engagea à lui rendre la forteresse de Saint Maur , si dans un certain temps qu'ils limiterent , le Prince de Galles ne

se présentoit pas en état & avec des forces capables de le secourir. (Il sçavoit bien que cela n'arriveroit pas , mais du moins il sauvoit l'honneur par cette condition). Le traité ainsi arrêté, Cressonailles prit congé de du Guesclin de bonne grace , & s'en retourna à l'Abbaye. Là il assembla ses Capitaines , & les instruisit de tout ce qui s'étoit passé entre lui & le Connétable : les uns l'approuverent, disant qu'il étoit plus honorable de céder à la supériorité & de se rendre à des conditions avantageuses , que de s'exposer à la honte d'être vaincus , & de périr avec ignominie. D'autres soutenoient le contraire , & qu'ils se feroient blâmer généralement d'avoir promis plus qu'ils ne devoient , sans avoir du moins soutenu une attaque , & plus encore sans avoir pris le temps d'avoir des nouvelles du Prince de Galles ou du Duc de Lancastre son frere ; & que ceux qui souscriroient un tel traité auroient bien de la peine à se purger du soupçon d'infidélité & de connivence avec les François. N'est-il pas certain , disoient-ils , que nombre de fois le Seigneur du Guesclin a paru en armes en toutes sortes d'endroits , & qu'il a trouvé des

gens qui lui ont résisté, ou qui l'ont attendu résolument ? Et nous, nous aurions la foiblesse de nous effrayer d'un serment qu'il a fait à la légère ! Celui qui donna ce dernier avis fut interrompu par une exclamation générale de l'assemblée, qui se rangea toute dans le premier parti, en soutenant qu'il y avoit autant de raison à accepter des conditions qui sauvent l'honneur, la vie & les biens, que de brutalité à risquer de perdre ce que l'on a de plus précieux en ce monde : que le Connétable étoit toujours invincible & toujours victorieux ; qu'enfin il y avoit plus d'honneur à se rendre à lui que de résister à d'autres, comme il n'y avoit que de la témérité à se défendre contre sa supériorité, & sa fortune.

Cressonnailles ajouta que tous les Capitaines qui étoient dans la place en connoissoient bien les endroits foibles, & qu'il alloit leur proposer un expédient pour justifier tous les Officiers de la faute qu'on pourroit leur imputer, pour s'être rendus si facilement : c'étoit que chacun pliât bagage, & qu'au jour nommé on se retirât à Bresvire & à Montcontour : que par ce moyen on satisferoit littéralement aux conditions du

traité , mais qu'en quittant la place , il falloit y mettre le feu par-tout & la réduire en cendres , afin que les François n'en pussent tirer aucune utilité. La proposition fut agréée de tout le Conseil , & on se disposa aussi-tôt à l'exécuter.

Pendant la trêve accordée , le Connétable étoit allé à Saumur pour y attendre le terme de la reddition de la forteresse de Saint Maur. Les Anglois profiterent de son absence pour partir secrètement , d'autant plus que la distance de Saint Maur à Saumur leur donnoit le temps de gagner Bresvire , ou quelqueune de leurs autres places fortes avant qu'il pût les suivre : & pour l'insulter plus injurieusement , ils lui envoyèrent le jour même de leur sortie pour lui en donner avis , & lui dire que n'espérant plus le secours sur lequel ils avoient compté , ni de Bordeaux ni d'Angleterre , ils ne vouloient pas abuser de sa patience , & qu'ils se retiroient même avant le jour dont ils étoient convenus.

Quand les gens des environs de Saint Maur virent la place en feu , & tellement enflammée qu'elle alloit tomber en cendres toute entiere , ils envoyèrent

en toute diligence à Saumur en donner avis au Connétable , qui irrité jusqu'à la fureur , tant de cette cruelle & inique supercherie , que de l'insolent compliment qui l'avoit précédée , jura qu'il en auroit une vengeance proportionnée à l'injure. A l'instant il monte à cheval , & suivi de toutes ses troupes , il marche à la poursuite des Anglois. Le Maréchal d'Andreham voulut les justifier disant qu'il ne trouvoit pas que les Anglois fussent dans leur tort , & qu'il n'y avoit pas de juste reproche à leur faire , qu'en sortant de la place ils avoient exécuté leur traité , & qu'en la brûlant , ils n'en avoient violé aucun article : cette observation acheva de mettre du Guesclin en colere. Quoi ! disoit-il , vous trouvez que parce que le traité ne dit pas qu'ils ne mettront pas le feu dans une place qu'ils ont promis de nous rendre , ils n'ont pas mal-fait de l'y mettre ! N'ont-ils pas promis de la rendre , & que nous rendent ils , quand elle ne subsiste plus ? Mais sur mon honneur ils la payeront. Ainsi il continua sa marche , à la tête de son armée , & répandit une si grande terreur sur toute sa route , que les Villes par où il passoit

annonçoient aux places ennemies qu'il n'y auroit aucun quartier pour celles qui favoriseroient Cressonnailles & les siens.

Cependant ces fugitifs arriverent aux portes de Bresvire , ville alors très-considérable par le nombre & les richesses de ses Citoyens & par la force de ses fortifications , & sur tout d'un très-bon Château. Le Gouverneur de la place , soit par la crainte d'être assiégé , s'il les recevoit , ou par celle de consommer ses vivres par un si grand nombre d'hommes , car ils n'étoient pas moins de cinq ou six cens , leur refusa l'entrée de la ville , & même de leur fournir de quoi vivre en continuant leur chemin. Ils lui représentèrent vivement , mais inutilement , la disette où ils étoient , l'obligation de se rendre en Guyenne où on avoit besoin d'hommes , & qu'ils ne demandoient qu'à continuer leur route pour gagner Nyort , Fontenay ou Poitiers , & se mettre en sûreté : le Gouverneur fut inexorable : tout ce qu'il leur accorda , fut de passer cinquante à la fois par jour , à condition que ceux qui auroient passé , ne s'arrêteroient point dans son voisinage , mais iroient droit à leur destination. Ils en étoient là , & déjà plusieurs cin-

quantaines avoient passé , quand du Guesclin parut devant Bresvire avec son avant-garde. La Sentinelle qui étoit au guet dans la tour appercevant dans la plaine des enseignes déployées , sonna une cloche & cria qu'on fermât les portes , & que les François arrivoient. Les Bourgeois crurent être trahis , & dans leur premier mouvement assommerent les cinquante Anglois dont c'étoit le tour à passer ce jour-là ; ensuite ils leverent les ponts.

Le Connétable trouva au pied des murailles les autres Anglois , les fit charger vivement , mais ils firent peu de résistance , & furent en un moment sacrifiés à la fureur du soldat , qui passa jusqu'au dernier au fil de l'épée. Cresfonnaillles fut traité comme les autres , & paya comme il le méritoit son insolence & son infidélité. Quand le Gouverneur de Bresvire vit que les Anglois avoient été traités sans remission , il revint de l'erreur où il avoit été , & qui avoit couté la vie à cinquante hommes de son parti ; mais il n'étoit plus temps d'y remédier , il n'osa même sortir de sa place pour secourir ceux que l'on assommoit sous ses yeux : il craignit d'ex-

poser sa garnison à la même aventure ; & de perdre tout de suite sa place : tout ce qu'il fit, & qui fut peu de chose, ce fut de poser des gens de traits sur les murs, & de faire tirer leurs fleches sur les François, mais sans succès, car elles ne pouvoient aller jusqu'à eux.

Après le massacre des Anglois de S. Maur, sous les murs de Brevire, le Connétable s'avança vers la porte, & fit signe qu'il vouloit parler. Alors les archers cessèrent de lâcher des traits, & le Gouverneur parut, qui sans donner au Connétable le temps de parler, lui dit : je ne doute pas que vous ne veniez me demander cette place ; c'est de vous-même que je veux prendre l'avis, & je ferai ce que vous m'assurerez que vous feriez vous-même en pareille rencontre : j'ai de vaillans hommes, des munitions en abondance, une forteresse en bon état de résister : dites-moi donc de bonne-foi ce que vous feriez si vous étiez en aussi bonne situation que celle où je me trouve. Du Guesclin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille question, rêva un moment sur la réponse qu'il avoit à faire : pour vous dire la verité, dit-il, je vous avoue que je ne

me rendrois pas ; mais pour vous , je vous conseille de vous rendre. Cependant je vois que vous êtes un brave homme , arrangeons-nous , donnez-moi des vivres pour mon armée , je les payerai , & je passerai outre sans vous attaquer. Le Gouverneur fit à cette honnête proposition la plus insolente réponse qui jamais ait été faite. » Si j'avois , dit-il , des vivres assez bien empoisonnées pour faire périr tous les François , je vous en donneroie plus que vous ne m'en demanderiez ». Le feu monta au visage & dans les yeux du Connétable , à cette arrogante parole : vous poussez trop loin votre orgueil , repliqua-t-il , comptez sur moi que dans deux jours vous verrez votre place emportée , & je vous ferai pendre , avec tous vos compagnons accrochés à vos crenaux.

Après cette menace il se retira pour en ordonner l'exécution. Il commanda l'assaut , & toutes ses troupes se trouverent bien tôt prêtes , témoignant leur ardeur & leur résolution ordinaire. Jean du Bois , Gentilhomme Breton , furieux de l'insulte faite au Connétable , & qui ce jour-là portoit son enseigne , fit vœu à Dieu de la planter sur la plus haute

tour de Brevire , ou de périr à la peine. Les habitans de leur côté se préparèrent à se défendre vigoureusement.

Les François plantent leurs échelles ; & montent avec intrepidité : ils sont repoussés ou renversés sans rien rabattre de leur ardeur , & remontent plus furieux ; enfin l'enseigne du Connétable est placée sur la plus haute tour , de la main de celui qui en avoit fait le serment : alors toute la Ville retentit de ce redoutable cri de guerre, NOTRE-DAME GUESCLIN. Les Anglois en furent effrayés , la déroute se mit parmi eux , & dans un moment tous furent passés au fil de l'épée. Les François y firent une perte considérable en la personne du Maréchal d'Andreham , qui reçut tant de blessures qu'il en mourut fort peu de temps après à Saumur où il s'étoit fait transporter : il fut généralement regretté tant de l'armée , que de toute la France , comme un excellent Officier , & un sujet plein de vertus.

La ville de Brevire fut pillée , & le soldat y trouva un riche butin , & donna mille louanges & autant de bénédictions au sage & heureux Général qui lui procuroit tant de biens & tant de gloire.

Ceux qui étoient dans le Château furent assez sages pour ne pas s'exposer aux malheurs d'un assaut ; ils comprirent l'impossibilité où ils étoient de se défendre contre un Chef & une armée à qui rien ne pouvoit résister , & promirent par leur capitulation d'en sortir à jour nommé , ce qui s'exécuta. Ensuite du Guesclin fit réparer les murailles de la Ville , & s'en retourna à Saumur , avec tous les Chefs & Seigneurs , pour y délibérer de ce qu'ils auroient à faire.

1371. Toutes ces opérations n'empêchoient pas le Connétable de songer à l'avenir : il avoit sans cesse des coureurs en campagne pour découvrir la situation des ennemis & leurs projets. Il sut d'eux que Robert Knolles avoit congédié son armée , que les Anglois se disposoient à repasser dans leur Isle , & qu'ils avoient des vaisseaux sur les côtes de Bretagne , destinés à leur transport. Sur cet avis il tint Conseil , où il fut arrêté que les Seigneurs de Clifson & autres de la Province s'en retourneroient chez eux : que le Vicomte de Rohan feindroit d'aller visiter sa Principauté de Léon , & ses autres terres sur les côtes , & qu'il tiendrait des troupes prêtes à

tomber sur les Anglois , à mesure qu'ils arriveroient pour s'embarquer. Cette partie fut si bien & si secretement concertée , que les Anglois au moment de monter dans leurs navires , furent chargés par les Bretons qui en tuerent neuf cens sur la place , mirent en fuite le surplus montant à trois cens , & firent prisonnier Robert de Neuville leur Commandant. Ainsi tous ces vaisseaux mirent à la voile sans emmener personne , & sans avoir d'autres nouvelles à en porter en Angleterre , que de pouvoir certifier leur défaite.

L'hiver étoit alors dans toute sa rigueur ; mais pour cela le Connétable n'interrompoit pas ses conquêtes : il alloit sans cesse en avant , chassant toujours les Anglois devant lui , & s'ils occupoient quelques petites places qui se pussent prendre sans assaut , il ne falloit que sa présence ou son nom pour qu'ils en sortissent sans l'attendre , (car la saison ne permettoit pas de former des sièges). En sorte qu'il leur étoit tous les jours de plus en plus redoutable , & eux toujours plus allarmés.

Dans cette circonstance il reçut tout à la fois deux couriers , l'un du Roi

de France avec des paquets de Sa Majesté , l'autre du Roi de Castille D. Henri. Ce dernier courier avoit amené avec lui deux mulets chargé d'or & de pierreries , dont ce Prince faisoit présent au Connétable , avec des lettres où il lui écrivoit avec la familiarité d'un ami ou d'un frere , pour l'instruire de tout ce qui étoit arrivé en Espagne à son égard , depuis le retour de du Guesclin en France ; combien il avoit eu d'ennemis à combattre , soit étrangers , soit dans sa Cour même , & des grands services que le Begue de Villaine & son fils lui avoient rendus : il le chargeoit d'entretenir l'alliance qu'il avoit faite avec le Roi Charles V. & de l'assurer qu'aussi-tôt qu'il auroit terminé quelques affaires importantes qu'il avoit encore , il mettroit en mer de puissantes forces contre l'Angleterre : il lui demandoit aussi ses avis sur des circonstances où se trouvoit la Castille , & le prioit de lui envoyer quelques troupes Françoises , supposé que le Roi fut en paix ou en trêve avec les Anglois ; & enfin il le prioit d'agréer le présent qui lui seroit présenté de sa part , comme une legere marque de sa reconnoissance

& de son souvenir : car , disoit-il , pour éгалer le nombre & la qualité des obligations que je vous ai , il faudroit épuiser les trésors des deux Castilles , encore me croirois-je bien imparfaitement acquitté. Le Connétable reçut avec respect le commissionnaire de D. Henri , & le chargea de lettres par lesquelles il répondoit aux siennes article par article , & il distribua tout l'argent qu'il venoit de recevoir aux gens de guerre qui avoient servi sous lui depuis qu'il étoit décoré de la dignité de Connétable.

Le courier du Roi lui apportoit des ordres précis de congédier les troupes jusqu'au printemps , & de se rendre sans délai auprès de sa personne , pour concerter ensemble les opérations de la campagne suivante. Il demanda au courier s'il avoit amené avec lui quelques bonnes voitures d'argent pour payer l'armée : il s'en faut bien , répondit le courier , j'en ai si peu moi-même , que si vous ne me faites pas la grace de m'en prêter pour m'en retourner , je serai obligé de vendre mon cheval , & de m'en aller à pied (1). Du Guéscelin fut

(1) Il y a apparence que les Couriers de

picqué de l'aventure , & que le Roi en lui mandant de congédier ses soldats déjà assez mal payés de leurs montres , ne lui envoyât pas de quoi les aider à passer l'hyver , sans solde. C'étoit donc pour subvenir à cela qu'il leur distribua tout l'argent qu'il venoit de recevoir d'Espagne , persuadé que le Roi seroit trop bon & trop équitable pour ne pas lui rembourser quelques jours de si grandes avances , & ne pas satisfaire les soldats de ce qui leur étoit dû.

Il exécuta les ordres du Roi , congédia ses troupes , & partit de Saumur pour se rendre directement à la Cour , très-résolu d'y parler fortement contre ceux qui manioient les finances du Roi , & plus vivement encore en faveur des gens de guerre. Avant que de quitter son armée , il avoit contenté tout le monde , soit en bonnes paroles , soit de ses deniers , & donné à tous de si grandes espérances pour la campagne prochaine , que tous ceux qui lui dirent

ce temps-là faisoient de petites journées , & sans changer de chevaux. On sçait que les Postes à relais sont de l'établissement de Louis XI.

adieu , lui promirent de se retrouver sous ses enseignes au printemps. Il avoit aussi laissé quelques compagnies sur pied , pour maintenir les affaires en l'état où il les laissoit , & empêcher les Anglois de rien entreprendre.

Le courier que le Roi lui avoit envoyé avec les ordres que l'on vient de voir , fut de retour à Paris avant que le Connétable y arrivât , & rendit compte au Roi non-seulement de sa mission , mais encore des paroles qui étoient échappées au Connétable quand il sçut qu'il ne lui venoit point d'argent pour payer ses soldats , quoiqu'assurément du Guesclin ne l'eut pas chargé de tant parler : il dit donc au Roi que le Connétable feroit auprès de Sa Majesté dans trois jours , qu'il avoit obéi à ses ordres en congédiant son armée , mais qu'il n'avoit pas dissimulé son chagrin d'avoir eu de pareils ordres sans argent , disant ouvertement & en public qu'il n'étoit pas juste de retenir les gens dans le service , ou bien qu'il falloit les payer suivant leurs engagemens : que c'étoit - là une mauvaise conduite , parce qu'en ne leur fournissant pas de quoi vivre , on les mettoit dans le cas & dans la nécessité de

de ruiner les campagnes & de piller le pauvre peuple : que c'étoit une grande injustice pour de braves gens qui exposent leur vie tous les jours pour le repos & l'honneur de leur patrie , d'en être si mal récompensés , pendant qu'une multitude de voleurs sous le nom de partisans ou de traitans , jouissoient des deniers publics , & vivoient dans le luxe , dans la bonne chere & dans la volupté : que cette méthode de faire la guerre n'étoit point de son goût , que si à l'avenir on ne prenoit pas d'autres mesures , il remerciéroit le Roi , lui rendroit son épée , & se retireroit en Espagne. Que c'étoit une foible excuse que de dire que le Roi manquoit d'argent , qu'il étoit bien aisé d'en trouver , & que si Sa Majesté vouloit lui en donner la commission , il en feroit bien-tôt fournir à ceux qui le cachotent , & qui ne l'avoient qu'à force d'injustices & d'infidélités dans le maniment des finances. Enfin le courier ajouta que le Connétable venoit de recevoir une somme très-considérable du Roi de Castille , & qu'il l'avoit distribuée toute entiere à ses troupes pour ne les pas renvoyer mécontentes.

Pendant toute la narration du courier, le Roi avoit gardé un air pensif, le bras appuyé sur l'épaule de Bureau de la Riviere, son grand Chambellan; & l'homme de la Cour qu'il honoroit le plus de son amitié & de sa confiance. Quand le courier eut cessé de parler, le Roi dit à ce Favori: » Bureau, il faudra sans doute ouvrir nos coffres au Connétable, autrement il seroit homme à quitter mon service, & sortir du Royaume ». Sire, répondit la Riviere, vous avez bien lieu de craindre cela, vous ne pourriez jamais faire une plus grande perte; & si dans un premier mouvement il vouloit vous rendre son épée de Connétable, il faudroit tout aussi-tôt lui accorder tout ce qu'il vous demanderoit. Jamais vous n'aurez un pareil serviteur, ni un *ouvrier* de son espece ».

Du Guesclin arriva à Paris exactement au temps qu'il l'avoit promis; les rues furent dans un moment remplies de gens empressés à voir ce Héros chargé de nouveaux lauriers; mais vêtu d'un habillement gris aussi simple que celui du moindre des Gendarmes: il se croyoit assez paré de la réputation qu'il avoit acquise, & pensoit que la gloire d'un

grand Capitaine ne consiste pas dans l'éclat des vêtemens , mais dans celui de toutes les vertus. Il descendit dans une maison préparée pour lui , & ne se donna que le temps de changer d'habit , & de se mettre en état de paroître devant le Roi ; de-là il se rendit à l'Hôtel de Saint Pol , où ce Prince logeoit alors (1) , & n'étoit accompagné que de huit ou neuf de ses gens. Le Roi avoit chargé Bureau de la Riviere de faire les honneurs de sa réception. Ce Seigneur accompagné d'un grand nombre d'autres vint au-devant de lui , l'aborda avec respect , & lui dit : Soyez assuré , Monsieur le Connétable ; que vous êtes ici le bien-venu , que votre retour y est souhaité ardemment , & que votre présence va y causer la joye la plus sensible. Du Guesclin répondit civilement , mais avec sa modestie ordinaire à ce compliment flatteur , & tout de suite fut conduit dans l'appartement du Roi. Sa Majesté le reçut en cérémonie réglée ,

(1) C'est aujourd'hui l'ancien Hôtel de la Force , rue du Roi de Sicile , vis-à-vis celle des Ballays.

elle étoit sous son grand dais dans un fauteuil : dès qu'il parut , elle se leva & fit quelques pas au-devant de lui , & quand il se fut prosterné devant elle , elle le releva , le prit par la main , l'embrassa plusieurs fois , & lui dit : « Soyez le bien arrivé , mon cher ami , que j'aime sincèrement , & à qui je ne dois jamais manquer ni de reconnoissance ni d'affection ; je me regarderois comme le plus ingrat de tous les Princes , si après toutes les obligations que je vous ai , les services que vous m'avez rendus , les témoignages que j'ai de votre zele & de votre mérite , vous ne m'étiez pas aussi cher que ma propre personne. » Sire , lui répondit le Connétable , votre Majesté oublie sans doute qu'elle parle au plus humble de ses serviteurs , ou bien elle veut me faire sentir que je ne lui ai pas rendu autant de services que mon devoir & ma charge en exigeoient de moi ». Ce n'est pas cela , dit cet excellent Prince , je suis au contraire parfaitement satisfait de vous , & si vous m'avez trompé en quelque chose , c'est d'avoir fait beaucoup plus que je n'espérois , vû l'état des affaires & la rigueur de la saison. Vous aviez peu de

monde , & je ne comptois sur votre sagesse que pour la défensive , mais votre valeur a passé de bien loin les intentions de mon Conseil & mes espérances. Telle fut l'audience que du Guesclin eut du Roi , où il ne fut encore question d'aucune affaire , Sa Majesté se réservant d'avoir avec son Connétable des entretiens particuliers , comme on verra dans peu. Avant de quitter le Roi , du Guesclin lui fit présent d'une Nef d'or (1) qui étoit le plus précieux de tous les bijoux que le Roi de Castille D. Henri lui avoit envoyés.

Le récit que nous avons vu il y a un moment , que le courier avoit fait au Roi , des plaintes du Connétable sur la mauvaise administration des finances , & le pillage des traitans , se répandit dans la ville ; ils en prirent une terrible allarme , ils appréhenderent qu'un homme aussi nécessaire qu'il l'étoit , &

(1) On ne sçait ce que signifie ici le terme de Nef : ce ne peut être qu'une petite représentation de Navire. Les Historiens auroient dû désigner sa grandeur , sa figure , son poids , &c. pour que l'on jugeât de sa valeur.

qui avoit tant de crédit , ne fît connoître au Roi leurs malversations ; & pour y obvier ils parvinrent par des voyes secretes à faire insinuer à Sa Majesté de ne lui rien refuser , & que les fonds ne lui manqueroient pas. En conséquence quoique l'argent fut alors fort rare , les bourses s'ouvrirent de toutes parts , & l'abondance succéda tout-à-coup à la disette. (Tant il est vrai qu'un seul homme , quand il a un mérite supérieur , est capable de changer la face d'un Etat).

Le Roi , de son côté , instruit comme il l'avoit été des sentimens du Connétable , qu'il connoissoit franc & sincere , comme le sont naturellement tous les Bretons , souhaita d'avoir avec lui une conversation tête à tête sur cette matiere. Il en fit naître l'occasion , & en lui parlant de ses desseins de continuer la guerre avec vigueur , il l'amena aisément sur le sujet qu'il vouloit , en lui disant , pour le faire parler , que tout son embarras seroit de trouver de l'argent pour satisfaire les troupes de ce qui leur restoit dû des montres passées , pour le rembourser lui-même des avances qu'il lui avoit faites , & sur-tout pour

remettre de puissantes forces sur pied l'été suivant. Il faudra pourtant en trouver, dit le Connétable; car, Sire, il n'y a pas lieu de penser à faire des levées, ni à maintenir les gens de guerre dans la discipline sans argent, le service se fait mal, & on fait autant de voleurs que l'on a de soldats, sans avoir le droit de les châtier, parce qu'il faut qu'ils vivent, & l'humanité ne permet pas de punir un homme qui cherche à ne point mourir de faim. Dès à présent, dit le Roi, je puis vous faire donner vingt mille francs. Eh! grand Dieu, reprit du Guesclin, vingt mille francs, il n'y en auroit pas, Sire, pour un déjeuner: l'état où je vois vos affaires me jette dans le dernier étonnement, je ne conçois pas comment il est possible qu'un Roi si sage & si puissant se trouve sans argent, pendant que ses peuples lui payent des tributs immenses, & je suis très-persuadé qu'il n'entre pas dans vos coffres la dixième partie des deniers qui se levent: il seroit bien mieux, Sire, de supprimer tous ces subsides excessifs, & de mettre le pauvre peuple en état de vivre plus commodément: & s'il plaisoit à Votre Majesté de m'en donner

l'autorité & la commission , je lui promets que les coffres feroient bien-tôt pleins. Je n'ai besoin pour cela que d'en demander aux Officiers de vos finances , & de leur faire rendre bon compte de leur gestion.

Mais , Sire , il y a un article essentiel auquel Votre Majesté ne pense peut-être pas , c'est celui des gens d'Eglise. Quel droit ont-ils pour ne point contribuer aux besoins de l'Etat ? Ils en sont le premier Corps , & c'est une raison de plus pour qu'ils fournissent aux dépenses publiques : ils adoptent volontiers cette qualité de premier Corps , mais il n'a jamais été dit qu'à ce titre ils dussent être exempts des subsides généraux ; au contraire j'ai oui dire (1) que les Histoires sont pleines d'exemples non-seulement des contributions du Clergé , mais que plusieurs de vos prédécesseurs Rois se sont quelquefois réservé les plus gros bénéfices pour en employer les re-

(1) Non-seulement les Rois dispoisoient dans les grandes occasions des revenus des principaux bénéfices , mais les Evêques & les Abbés fournissoient des sommes à leurs dépens , & marchaient en personnes.

venus aux dépenses de leurs guerres. Cela ne souffroit point de contradiction alors, pourquoi cela en souffriroit-il aujourd'hui ? La Religion auroit-elle changé ? Non, certainement, mais les Ecclésiastiques sont parvenus à persuader à ceux qui veulent les croire que leurs biens sont sacrés, & ils disent anathème à ceux qui y touchent ; mais où en ont-ils pris l'autorité ? Je les défie de le faire voir, c'est une décision émanée d'eux-mêmes, c'est-à-dire, qu'ils ont prononcé comme juges & parties. Il est encore constant par l'Histoire, que non-seulement les gens d'Eglise ont contribué aux charges des Etats, sur-tout dans les temps de guerres ou d'autres affaires publiques, mais qu'il y a eu des temps où les Prélats, les Moines même portèrent les armes en personne (1), sans compter les hommes qu'ils fournissoient, leurs vassaux ou autres. Vous laisseriez-vous présentement persuader, Sire, que ce soit un point de religion de les laisser vivre dans la tranquillité & l'aisance,

(1) Un Archevêque de Sens fut tué en combattant à la bataille d'Azincourt en 1415.

avec de gros revenus , pendant que votre Noblesse consomme son bien & expose tous les jours sa vie pour la défense de la patrie , & pendant que le pauvre cultivateur travaille sans relâche & se prive de tout pour fournir son contingent aux besoins de l'Etat. C'est cependant , Sire , le cultivateur qui fournit le plus de soldats , qu'il a élevés avec peine , & aux dépens de son propre nécessaire : c'est lui qui sue sang & eau & pour qui il n'y a aucun relâche à travailler , pour fournir aux gens d'Eglise les fruits de leurs bénéfices , pendant qu'ils jouissent des revenus sans soins & sans travaux : encore s'ils employoient ces grands biens comme ils le devroient en aumônes & en bonnes œuvres , du moins ne les leur reprocherois-je point : cependant ils ne devroient pas moins contribuer à la chose publique puisqu'ils en sont membres. Mais dès qu'on leur parle seulement de donner un florin , ils se révoltent , ils disent que le bien de l'Eglise est sacré , que penser autrement , ce seroit être hérétique. Il est vrai qu'il y a parmi eux le grand nombre de ceux qui travaillent , comme les Curés , Vicaires , & autres ; je ne parle

pas de ceux-là , Sire , par deux raisons , la premiere , parce qu'ils sont utiles & nécessaires ; la seconde, c'est qu'ils ne sont pas ordinairement opulens. Je ne parle que de ceux qui mangent dans le luxe , la molesse & l'oïiveté , les revenus Ecclésiastiques , & sur-tout de ces riches Monasteres dont les biens excèdent deux ou trois fois leur nécessaire : ils accumulent tous les ans les trois quarts de leurs revenus , qui sont dans leurs mains des fonds morts , dont Votre Majesté & votre peuple ne tirent aucune utilité. Ce n'est pas là , Sire , l'intention des Rois fondateurs , ni celle de leur institution. Ils sont fondés pour prier Dieu & avoir leur subsistance & l'entretien avec abondance , mais non pour thésauriser , engloutir la substance du peuple , & gêner le Prince dans ses besoins.

Il y a encore une autre classe d'hommes que je ferois contribuer , ce sont , Sire , les gens de chicanne , qui ne doivent pas jouir à leur aise & sans sortir de chez eux , des désordres publics & particuliers.

Voilà , Sire , les moyens les plus justes & les plus convenables pour remplir vos coffres , & je le répète , si Votre Ma-

jesté veut me charger de leur exécution ; je m'en acquitterai bien & promptement. Je ferai ouvrir les bourses des riches , qui ne peuvent être utiles que par-là , & je soulagerai votre pauvre peuple.

Le Roi avoit écouté tranquillement & avec plaisir ce discours du Connétable , il y reconnut son zele pour sa personne & pour le bien général , sa franchise & sa droiture de cœur. Il l'embrassa , & lui dit ; je ressens de plus en plus votre affection , ne soyez désormais en peine de rien , j'ai donné ordre à tout , & vous serez content. Cette parole eut bien-tôt son effet : par un acte de la Chambre des Comptes du mois de Février , le Roi ordonna le payement au Connétable de tout ce qu'il avoit avancé pour le service de ses armées , déduction faite des sommes payées des deniers Royaux pour sa rançon au Prince de Galles & à Jean Chandos. Du Guesclin passa le reste de l'hyver à la Cour , à concerter les entreprises de la campagne suivante : il fit expédier ses mandemens , & donna le rendez-vous général à Saumur , à la fin du mois de Mars.

1372. Dans ce même temps-là , la

Reine accoucha de son second fils , Louis , Duc d'Orléans , qui fut porté aux Fonds de Baptême en l'Eglise de S. Paul à Paris , paroisse du Roi (1) , & eut pour parains Louis Comte d'Estampes , qui lui donna son nom , & pour second , suivant l'usage de ce temps-là , le Connétable , qui , quand le jeune Prince fut prêt d'être baptisé , lui mit l'épée de Connétable toute nue dans la main , & lui dit : » Monseigneur , je vous donne cette épée , & vous la mets dans la main , priant Dieu qu'il vous fasse la grace & qu'il vous donne tel & si grand cœur , que vous soyez un jour aussi preux & aussi bon Chevalier que fut onques Roi de France qui portât épée (2) ».

Le temps déterminé pour le départ du Connétable étant venu , il prit congé du Roi , & sortit de Paris , accompagné des plus grands Seigneurs de la Cour , & de la plus brillante Noblesse du

(1) Nous avons dit plus haut que le Roi demouroit à l'Hôtel de Saint Paul , rue du Roi de Sicile , vis-à-vis la rue des Ballets.

(2) L'Historien observe que le Connétable traita de Monseigneur comme une nouveauté pour un enfant si jeune.

Royaume. (Avant cette époque , le Roi avoit , avec sa bonté & sa générosité ordinaires , prêté l'oreille à des propositions d'accomodement avec le Roi de Navarre , Charles le Mauvais , qui l'avoit tant de fois trahi , & il en avoit conclu le traité dès le mois de Juin précédent). Du Guesclin prit sa route par Orléans , & au lieu de suivre le cours de la Loire jusqu'à Saumur , il entra dans le Berry , où tous ceux qui avoient reçu de lui le rendez-vous se rassemblèrent : en sorte qu'il se trouvoit accompagné du Duc de Berry frere du Roi , du Duc de Bourbon leur beau-frere , des Comtes d'Alençon & du Perche , Princes du Sang ; du Dauphin d'Auvergne , des Comtes de Vendôme , de Porcien , des Sires de Sully , de Montagu , Hugues Dauphin , de Baujeu , de Rochefort , de Talençon , & de nombre d'autres dont l'histoire auroit dû conserver les noms , comme gens de marque & de grand cœur. Il n'est pas douteux encore que le Connétable n'eut avec lui les deux Maréchaux de France (1) aus-

(1) De Blainville , & de Sancerre , qui fut Connétable après Clisson.

fi-bien que ses fideles compatriotes qui l'avoient toujours suivi si constamment , & qui avoient partagé avec lui les fatigues de la guerre & les triomphes.

Les succès qu'il avoit eus en Poitou la campagne précédente , avoient considérablement augmenté les frontieres de la France , en poussant les Anglois vers la Guyenne ; & il avoit mis si bon ordre dans les places reconquises , pour leur conservation , par les braves Capitaines & les troupes vaillantes & aguerries qu'il y avoit laissés , qu'il étoit aussi impossible aux Anglois de s'en remettre en possession , que de tenter d'autres conquêtes. Il avoit mis pour Gouverneur dans la place de la Rocheposay , Carlonnet , dont il a deja été parlé plusieurs fois avantageusement : il étoit élève de du Guesclin , c'étoit sous cet excellent maître qu'il avoit appris le grand art de faire la guerre & de vaincre , qu'il mettoit tous les jours en pratique contre les Anglois , en faisant des courses sur eux jusqu'aux portes de Poitiers. Il avoit pour voisins dans les Places les plus proches de la sienne , d'autres Gouverneurs Bretons comme lui , & aussi zelés , qui souvent unissoient

leurs troupes aux siennes, quand il se présentoit quelque occasion de faire un coup de main, où il y eut de l'honneur à gagner.

Jean Chandos, très-grand Capitaine, que l'histoire met presque en parallele avec du Guesclin, & qui étoit Connétable de Guyenne, ayant sçu un jour que Carlonnet étoit aux champs avec cinquante lances & dix-huit archers, sortit de Poitiers avec trois cens hommes pour aller l'attaquer. Carlonnet étoit déjà en chemin pour retourner à la Rocheposay avec son butin & ses prisonniers, lorsqu'un des siens vint lui donner avis que Chandos le suivoit de près, & qu'il étoit déjà au pont de Lussac, prêt à passer la riviere qui les séparoit. Le Breton ne s'en étonna pas, il pressa la marche de ses prisonniers & de son butin vers sa Place, & se mit en route vers le Pont pour y être avant Chandos, & le rompre; & en cas qu'il n'y parvint pas à temps, il se comptoit assez fort pour se défendre & donner le temps aux siens de mettre sa prise en sureté, & lui amener du renfort. Il arriva en effet le premier au Pont; mais Chandos parut à l'instant, en sorte qu'au

lieu de songer à le rompre , il fallut se mettre en défense : Chandos l'attaqua , & fut très-bien soutenu par cette petite troupe qui ne s'effraya pas du nombre. Parmi les Anglois étoit un Chevalier qui ayant été prisonnier de Carlonnet dans les campagnes précédentes , avoit gardé contre lui une haine implacable , parce qu'il en avoit exigé une si grande rançon , que toute sa fortune y avoit à peine suffi. Carlonnet après avoir bien combattu dans la rencontre dont nous parlons , tomba de cheval accablé de fatigues & chargé par la multitude : les soldats se disputèrent à qui d'entre eux il demeureroit prisonnier , & faute de s'accorder , vouloient le tuer pour ne point faire de jaloux. Dans ce moment ce Chevalier Anglois son ennemi l'ayant apperçu , écarta ceux qui tenoient Carlonnet , & lui dit : j'ai trop d'honneur pour abuser de l'état où je vous vois , & me ressentir du mauvais traitement que j'ai reçu de vous : je pourrois même , suivant les loix de la guerre , vous ôter la vie , mais je vous la donne , vous voilà mon prisonnier , & je vous promets que je vous traiterai avec plus

d'honneur & d'humanité que je n'en ai éprouvé de votre part.

Le Connétable Chandos avoit été légèrement blessé dans la mêlée, d'un coup de fleche à la cuisse, qui ne l'avoit pas mis hors de combat : il étoit même encore à la tête des siens, pensant que les Bretons alloient tous se rendre après la prise de leur Commandant, lorsqu'un Breton, remarquable par une corse d'armes noire chargée de campannes d'argent, lui porta un coup de sa lance avec tant de force, que ses armes en furent percées & que le fer lui entra bien avant dans le corps. (On attribua ce beau fait d'armes à Guillaume Boitel). En recevant le coup, Chandos s'écria, Ah ! je suis mort ! son frere qui se trouvoit proche de lui en ressentit une si grande douleur, que pour le venger sur la place même, il voulut faire couper la tête à tous les François prisonniers ; mais Chandos eut la générosité de le défendre, & de dire que les François n'avoient fait que leur devoir, & qu'en mourant il prétendoit rendre justice à leur valeur. Il mourut de sa blessure quelques jours après au Château

de Chauvigny , où on l'avoit transporté. L'histoire ne dit point l'année de sa mort , mais ce doit être en 1372. Elle ne dit pas non plus pourquoi il ne commandoit pas l'armée par préférence à Robert Knolles , puisqu'en sa qualité de Connétable de Guyenne , il étoit son supérieur. Retournons aux opérations de du Guesclin.

Quand les Anglois qui occupoient le Poitou apprirent la nouvelle de son départ de Paris , ils en prirent l'alarme , ne doutant pas que leur Province ne fût cette année-là le premier théâtre de ses exploits ; mais quand on sçut qu'il avoit pris sa route par le Berry , les alarmes se tournerent du côté de Bordeaux , & de tous les pays des environs attachés aux Anglois. Son dessein étoit de commencer par les chasser du Limosin , où le Prince de Galles avoit repris Limoges , Saint Yriel & quelques autres places que le Connétable avoit soumises en passant à son retour d'Espagne. Les Anglois , comme pour faire diversion , avoient jetté de ce côté-là une grande partie de leurs forces , ils avoient même pris quelques places fortes en Auvergne ,

& pour se pratiquer une entrée dans la Province de Languedoc , leur Commandant Jean d'Évreux s'étoit rendu maître de la ville d'Uzès , place forte , riche & très-peuplée , qu'ils destinoient à être leur place-d'armes , & leur magasin général.

Le Connétable pensa que tant pour l'honneur de l'armée du Roi , qu'à cause de la conséquence de cette ville , & que les Anglois en tireroient trop d'avantages , il étoit de son devoir de les en chasser , parce qu'en la leur enlevant , il leur ôtoit en même-temps tout ce qu'ils tenoient dans les environs. Il s'y rendit donc sans perte de temps , l'investit de tous côtés , & lui fit donner plusieurs attaques , mais la garnison en étoit si considérable , & avoit tant de ressources pour se garantir d'être forcée , que pendant quinze jours on n'y avança rien , & que le Connétable fut obligé de changer de batterie. Il jugeoit par les commencemens de ce siège que l'affaire traîneroit en longueur , (ce qu'il n'aimoit pas) , & qu'il n'auroit jamais la ville d'Uzès que par assaut : ainsi il se détermina à l'attaquer dans toutes les

formes , & pour cela il crut devoir tempérer l'impétuosité des soldats par la patience des Chefs , & attendre du temps ce qu'il n'espéroit pas de la force de ses armes : c'est pourquoi il se borna à la bloquer , & à s'emparer si bien de toutes les avenues , que rien n'y pouvoit entrer sans la permission des assiégeans.

Quant il eut mis les choses en cet état , il alla avec tous les Princes qui l'accompagnoient en Avignon pour rendre leurs respects au Pape & lui baiser les pieds , & en même-temps voir le Duc d'Anjou qui se trouvoit auprès de Sa Sainteté. Le Connétable n'y fut qu'une journée , & revint en diligence à son armée , où les affaires étoient plus intéressantes pour lui que des visites ou des parties de plaisir : il donna tous les ordres nécessaires pour la continuation du siège ou blocus ; & lui , pour ne pas perdre le temps à rien faire , il en détacha quelques troupes , avec lesquelles il se mit à la campagne , chassa devant lui les ennemis tout épouvantés de sa marche & de son seul nom , & rétablit l'autorité par-tout où elle avoit été affoiblie par la présence des Anglois.

Pendant qu'il faisoit toutes ces courses , & que tout fléchissoit devant lui , les Princes qui en furent instruits à Avignon vinrent bien-tôt le rejoindre , pour avoir part à sa gloire & à ses succès. Quand le Connétable se vit fortifié de ce nombre de Seigneurs , & de la belle Noblesse qui les suivoit , il forma le siège d'une ville que les vieilles chroniques ont nommée la Mulac , ou le Mereau , place alors très-avantageuse pour la guerre. Elle étoit occupée par un Gouverneur , Chevalier Anglois , nommé Wlquefaire : elle fut d'abord attaquée avec tant d'impétuosité , que dans le fort d'un assaut vigoureux , ce Gouverneur envoya un Hérault au Connétable pour lui offrir de lui rendre sa place à composition. Du Guesclin , dont l'humanité étoit une des principales vertus , écouta la proposition , composa avec cet Officier , & reçut la place. (L'Histoire observe souvent cette grandeur d'ame du Connétable , qui jamais ne refusoit de bien traiter ceux qui se foumettoient , & de pardonner à ceux qui imploroient sa clémence : il avoit pour maxime qu'il aimoit mieux conserver un de ses soldats , que

de détruire mille de ses ennemis. Le Maréchal de Montluc ne pensoit pas si humainement (1).

De Mulac, le Connétable, alla pour assiéger la Roche de Vaclerc, qui étoit un fort Château où les Anglois avoient une bonne & nombreuse garnison, qui n'eut cependant pas plutôt vû faire les dispositions pour l'assaillir, qu'elle demanda à capituler, & se rendit. Les Anglois avoient encore quantité de places de retraite dans ces quartiers-là, mais la marche du Connétable les leur faisoit abandonner les unes après les autres, en sorte que par tout où ses enseignes paroissoient, ils fuyoient devant lui, & tout se soumettoit. Il en fut de même, dans le Rouergue & dans les environs d'Uzès: un grand nombre de Villes se rendirent à l'obéissance du Roi, au moyen de quoi tous les passages par où les Anglois auroient pû se courir cette Ville bloquée, leur furent

(1) Il disoit qu'avec les ennemis il ne falloit épargner ni le feu ni le sang, & ne distinguer ni les sexes ni les âges; brûler indistinctement les maisons, les villes & jusqu'aux moissons.

absolument fermés , & les assiégés se trouverent sans espérance d'être dégagés.

Après avoir pris tant & de si sages mesures , il revient au siège , presse la Ville de si près , qu'il la réduit à la dernière extrémité , la faisant battre sans relâche par de l'artillerie qu'il avoit fait conduire de Riom & de Clermont en Auvergne. Les murailles étoient déjà entamées en plusieurs endroits , & les assiégés ne pouvoient plus suffire à réparer les mines (1) qu'on y avoit faites , les munitons étoient consommées , & la Ville hors d'état de faire une plus longue résistance : alors les assiégés commencèrent à craindre un dernier assaut qu'ils n'auroient pas pû soutenir , & le Connétable de son côté , ne crut pas devoir exposer une si grande & si bonne Ville à la fureur du soldat vainqueur : il voulut sauver l'honneur & les biens de tant d'honnêtes gens qui s'y étoient renfermés , & qui alloient devenir su-

(1) Les Mines n'étoient alors que des breches que l'on faisoit au pied des murailles à coups de pics & autres instruments , pour les faire écrouler.

jets du Roi : par ces raisons , il prévint lui-même le Gouverneur , lui proposa de se rendre , & lui demanda ses conditions.

Le Gouverneur connoissoit trop l'extrémité où il étoit réduit , son impuissance de résister davantage , & les malheurs qui arriveroient , pour ne pas saisir une proposition si généreuse : les conditions du traité furent qu'il sortiroit vie & bagues sauvés , lui & les siens , & qu'on les conduiroit en sûreté à Sainte Severe en Limosin ; mais qu' comme c'étoit au nom du Roi qu'il rendoit sa Ville au Connétable , il remettroit en même temps le Château , avec toutes les munitions de bouche & de guerre , l'artillerie , les machines & les armes.

Le Connétable après avoir mis fin à tant d'opérations , rapidement exécutées , partit pour la Cour accompagné à son ordinaire de la plus grande partie des Princes & des Seigneurs. Pendant qu'il avoit si bien travaillé de son côté pour l'avancement des affaires du Royaume , le Duc de Lancastre étoit devenu Gouverneur de Guyenne par la retraite du Prince de Galles son frere , que son hydropisie ,

devenue incurable , avoit forcé de repasser en Angleterre. Ce Duc voulut signaler son avènement , & faire comme son frere avoit fait , quelques exploits qui lui fissent honneur , & balancer , s'il le pouvoit , les avantages que la France avoit eus de la part du Connétable. Dans ce dessein il assembla des troupes pour se remettre en possession de ce que les François avoient enlevé dans l'étendue de son Gouvernement. Dans cette circonstance il eut un nouveau sujet de chagrin dont il espéroit avoir vengeance. Les Anglois occupoient dans le Périgord le Château de Montpaon , où ils avoient garnison. Plusieurs Gentilshommes Bretons , entre autres Guillaume de Lonval , Alain de la Houssaye , Louis de Mailly , & un nombre d'autres de la même nation , qui étoient en garnison en différentes places Françaises , en étoient sortis avec deux cens lances d'élite , tirées de leurs différentes garnisons , & avoient emporté d'assaut ce Château de Montpaon , tué beaucoup d'Anglois , pillé ce qui s'y étoit trouvé , & détruit ce qu'ils n'avoient pu emporter. Le Duc de Lancastre en fut d'autant plus vivement piqué , que cela

étoit arrivé précisément à son avènement , & sembloit être de mauvais augure pour la suite. Les François avoient choisi , pour faire cette expédition , le temps que le Duc de Lancastre faisoit célébrer à Bordeaux avec pompe les obseques de son neveu , le jeune Edouard , (fils du Prince de Galles , mort à Londres de maladie , âgé de seize à dix-sept ans). Il résolut de reprendre ce Château à quelque prix que ce fût. Le Seigneur de Montpaon fut accusé au Conseil de Guerre d'avoir favorisé les François dans la prise de son Château , ou du moins de ne l'avoir pas défendu aussi vigoureusement qu'il l'auroit dû ; dès qu'il sçut que les Anglois venoient pour l'y assiéger , il se sauva , soit que la conscience lui reprochât quelque lâcheté , soit par crainte de la sévérité Angloise , qui souvent condamne sur les premiers soupçons , sauf à faire un examen plus sérieux dans la suite.

Le Duc de Lancastre investit d'abord le Château , fit apporter des fascines pour combler le fossé , & pour faire bien-tôt donner l'assaut : il fut servi avec une merveilleuse diligence , & les fossés se trouverent pleins de bois qu'on avoit

fait couper par les paysans , mais qui ne se trouva pas recouvert d'autant de terre qu'il en auroit fallu pour le préserver de malheur ; en sorte que pendant la nuit les assiégés trouverent moyen d'y mettre le feu , & qu'au point du jour les assiégeans n'y trouverent que cendres & brasiers. Les Anglois furent forcés de suspendre l'assaut , & en attendant que le feu fut tout-à fait éteint , ils préparèrent de nouvelles fascines pour recomblar le fosse , & y revenir une autre fois. Le Duc Anglois étoit accompagné en ce siège des Seigneurs de Pons & de Partenay (1) , Louis d'Harcourt (2) , Guichard d'Angle , le Captal de Buch ,

(1) Le nom de cette Maison étoit l'Archevêque , dont le dernier maria sa fille unique dans la Maison de Rohan , où elle porta cette Terre.

(2) Il étoit de l'ancienne Maison de Harcourt en Normandie , dont la branche aînée tombée en quenouille , porta de grands biens dans la Maison de Rieux , d'où ils ont passé dans une branche de celle de Lorraine , qui en a porté le nom , & s'est éteinte en 1745. Mais la Maison subsiste dans deux branches , dont la seconde est celle des Ducs d'Harcourt Pairs de France.

le Sire de Langeron , enfin de tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus puissant en Gascogne & en Xaintoge , outre les Seigneurs qui l'avoient suivi d'Angleterre. Les assiégés se défendoient en gens qui faisoient bien voir qu'ils appartenient à du Guesclin : déjà le siège commençoit à devenir remarquable par sa longueur & par son opiniâreté , il en étoit grand bruit dans les environs , & toute la Guyenne en attendoit l'issue avec autant d'inquiétude que d'impatience.

A quelques lieues de-là est la ville de Saint Micaire , où se trouvoient deux illustres Capitaines Bretons Jean de Mallestroit , & Sylvestre Budes (1). Ce dernier se rendit célèbre , tant à la bataille de Navaret , où il portoit l'enseigne de du Guesclin , que par les services importans qu'il rendit au Pape dans les guerres d'Italie , & au Roi de Minorque en Espagne , & encore pour avoir été l'un des ayeux du célèbre Maréchal de Guébriant mort en 1643. Ces deux braves Officiers résoiurent entre eux de

(1) La premiere de ces Maisons est éteinte ; la seconde subsiste encore , & a pour chef le Marquis de Guébriant.

secourir leurs amis assiégés dans Montpaon , il ne s'agissoit plus que de sçavoir lequel des deux iroit à cette expédition , chacun désirant en avoir l'honneur : ils étoient même prêts à avoir une dispute sérieuse à ce sujet , lorsqu'ils s'accorderent de tirer au sort à qui iroit & qui demeurerait. Le sort se déclara pour Sylvestre Budes , qui partit avec seulement douze hommes-d'armes (48 chevaux). Il trouva le moyen d'entrer dans le Château de Montpaon , où il fut reçu de ses compagnons avec grande joye & reconnoissance de ce témoignage d'amitié qu'il leur donnoit.

Cependant le siège se continuoît avec beaucoup de vivacité ; le Château fut battu avec tant de fureur , qu'il y avoit déjà un grand pan de muraille par terre. La brèche étant faite , les Anglois placèrent un grand nombre d'archers pour y tirer sans relâche , afin d'empêcher les assiégés de s'y montrer pour la réparer , ou pour les empêcher de faire un logement qui faillitât l'assaut général. Les Capitaines Bretons avoient trop d'expérience pour ne pas voir l'impossibilité où ils étoient de tenir plus longtemps : ils considéroient qu'ils avoient

un grand nombre de malades & de blessés, & que les assiégeans étoient forts par la quantité & la valeur de leurs hommes, tous vieux & expérimentés foldats. Ainsi, toute résistance leur devenant désormais inutile, vû qu'ils ne risqueroient pas moins qu'à périr eux & tout leur monde, avec ceux qui gardoient le Château, ils se déterminèrent à capituler, & ils firent partir un de leurs Héraults pour aller en faire la proposition au Duc de Lancastre, qui dans le premier moment ne le voulut point écouter, & qui répondit qu'il vouloit que son premier exploit en Guyenne apprit à tout le monde comment il sçavoit traiter les révoltés & les opiniâtres : que c'étoit un crime capital selon les loix de la guerre de résister dans une si mauvaise place, à des forces aussi puissantes que les siennes : qu'au surplus le Seigneur de Montpaon étoit un vassal traître & infidèle, qui avoit introduit les François dans son Château, & contribué à en chasser les Anglois; qu'il en devoit faire un exemple de sévérité, & raser le Château de fond en comble. Mais les Seigneurs de la Cour ne furent pas d'un avis si violent; ils lui remontrèrent que

» tant de rigueur au lieu de servir à en intimider d'autres , seroit au contraire d'une très dangereuse conséquence , & ne serviroit qu'à rendre cette guerre la plus cruelle qui eut jamais été , parce que les sujets de deux Royaumes également animés , ne se feroient plus réciproquement aucun quartier , & se passeroient les uns les autres au fil de l'épée ; étant bien certain que les François ne manqueroient pas d'user à leur tour du droit de représailles : que ce n'étoit pas là la façon de faire la guerre , & que si elle subsistoit ainsi , on ne trouveroit jamais de soldats , parce que la plupart ne s'engagent que dans l'espérance du gain , soit par des prisonniers , soit par le butin dans les places conquises , & qu'ils se flattent tous de trouver de l'humanité dans leurs vainqueurs , & de sauver au moins leur vie : qu'outre ces considérations , il étoit toujours plus glorieux à un grand Prince de pardonner , que de traiter en toute rigueur des ennemis qui lui demandent miséricorde. Que la soumission des Capitaines Bretons suffisoit pour démontrer sa victoire , & en étoit une preuve plus honorable pour lui que ne seroit tout leur sang ré-

pandu : qu'il ne devoit pas s'offenser par la petitesse du Château & la foiblesse de ses murailles , qu'au contraire il étoit digne de lui de les en estimer davantage , & de considérer que les moindres places sont toujours fortes , quand elles sont défendues par de vaillans hommes : qu'à la vérité ni le Château ni ceux qui le gardoient n'étoient pas en état de soutenir un assaut , mais qu'il n'y auroit pas d'apparence d'assaillir des gens qui se rendent , & dont la défaite couteroit la vie à un nombre de ses meilleurs soldats : qu'au contraire un exemple de modération dans la victoire lui acquerreroit l'estime de tout le monde , & la confiance de ceux qu'il soumettroit dans la suite , chose essentielle pour un Général , & souvent la source des lauriers qu'il veut recueillir : que cependant il pouvoit excepter de la grace le Seigneur de Montpaon , s'il n'en méritoit pas , puisque tous les jours on fait une différence entre les sujets infideles , & les ennemis légitimes ».

Le Duc de Lancastre se rendit à des bonnes raisons , & chargea Guichard d'Angles de dresser les articles de la ca-

pitulation , & dit qu'il les accepteroit tous. Ce Seigneur Poitevin , mais de l'armée du Prince , s'avança vers le fossé , & ayant pris le serment des Capitaines Bretons que le Seigneur de Montpaon n'étoit pas dans le Château , il les traita avec toute la douceur & l'humanité que les circonstances lui permettoient , & le Château fut rendu. Peu après cet événement le vieux Roi d'Angleterre, Edouard III , rappella son fils le Duc de Lancastre , & envoya le Comte de Pembroc pour commander à sa place en Guyenne.

Charles le Sage avoit le talent de pénétrer dans le Cabinet des Princes ses voisins ou ses ennemis , & il étoit si bien servi , qu'il sçavoit leurs résolutions aussi-tôt qu'elles étoient prises : ce qui étoit une grande preuve de sagesse , & qui est très-essentiel pour conduire les affaires d'un Royaume. Il sçut donc que le Comte de Pembroc alloit relever le Duc de Lancastre , & qu'il étoit prêt de se mettre en mer suivi de plusieurs vaisseaux de guerre ; de son côté il prépara deux flottes , dont l'une fut mise aux ordres d'Yvain de Galles , ennemi juré

de l'Angleterre (1). Cette premiere flotte se tint dans la Manche pour y attendre le Comte de Pembroc & le combattre , mais le hazard voulut qu'elle ne put le joindre , en sorte que cet armement fut inutile , si ce n'est qu'il fit une descente dans l'Isle de Grénezy & y défit quatre cens Anglois , commandés par Aymond Roze , Gentilhomme de la nation. C'est tout ce que fit avec cette flotte le Prince Yvain de Galles , malgré la bonne volonté qu'il avoit de se venger , & qu'il eut d'excellentes troupes , avec la réputation d'un très-bon Officier de mer.

La seconde flotte étoit composée d'Espagnols , (l'Histoire n'en nomme pas le Commandant) , elle se posta près de la Rochelle avec le même objet de combattre le Comte de Pembroc. Celle-ci fut plus heureuse , les Anglois donne-

(1) Le Roi Edouard , alors regnant , s'étoit emparé de la Principauté de Galles , qui appartenoit au pere d'Yvain , & avoit même fait trancher la tête à ce Seigneur ; après quoi il avoit fait de cette Province l'appanage de son fils aîné , ce qui a subsisté jusqu'aujourd'hui.

rent dans l'embuscade qui les attendoit pour les faire périr au Port : les Espagnols les chargerent si vigoureusement le 23 Juin 1373 ou 1374, que le combat dura jusqu'au soir, & la nuit l'ayant interrompu, il recommença le lendemain avec encore plus de fureur & de succès : les navires Anglois furent tous pris ou coulés à fond : le Comte de Pembroc, Guichard d'Angles, & toute la Noblesse qui les accompagnoit, furent faits prisonniers.

Dès que le Roi eut reçu la nouvelle de cette victoire, il la manda au Connétable qui étoit en Anjou, comme une grande & intéressante circonstance, dont il falloit tirer bon parti, & qu'il se reposoit sur lui du soin de profiter d'un événement si avantageux. Du Guesclin sentit d'abord qu'il n'y avoit rien de plus pressé que d'entrer sans délai dans un pays dépourvû de Chefs, quoique le Captal de Buch y commandât pour le Roi d'Angleterre, par *interim* ; mais son parti venoit de recevoir une furieuse atteinte qu'il ne falloit pas négliger. Il entre donc en Poitou avec trois mille hommes d'armes, & une infanterie composée de tout ce qu'il y avoit de plus re-

doutable en France & en Bretagne. Il assiége d'abord Montmorillon , le prend , & passe au fil de l'épée toute la garnison. De-là il se présente devant Chauvigny & ensuite devant Lufac , mais ces deux places effrayées du traitement fait à ceux de Montmorillon , demanderent aussitôt à capituler & furent reçues avec tous les honneurs de la guerre. De-là le Connétable parut devant Poitiers , avec toutes les forces du Roi , & il y jeta une si grande terreur , qu'il l'auroit emporté s'il en eut fait le siège ; mais il avoit alors d'autres desseins dans l'esprit , il y a même grande apparence qu'il avoit des intelligences dans la ville , & qu'il réservoit à en faire usage dans un autre temps , comme il paroîtra dans peu. Son projet présent étoit d'attaquer la Rochelle par terre & par mer , & il attendoit pour cela la flotte d'Espagne (1) , qu'Yvain de Galles étoit allé redeman-

(1) On a vu ci-devant p. 309 que D. Henry , Roi de Castille , avoit chargé du Guesclin d'assurer le Roi qu'il ne tarderoit pas à mettre en mer des forces contre l'Angleterre. On en a déjà vu une opération contre le Comte de Pembroc.

der par ordre du Roi : la prise de cette ville étoit dans les circonstances , bien autrement intéressante que celle de Poitiers ; ce fut ce qui l'empêcha de s'attacher à celle-ci , tant parce que ce siège auroit pu l'occuper trop long-temps , & que les opérations pressoient , que par la crainte d'avoir la honte d'en lever le siège , & encore plus pour ne pas perdre l'occasion de se rendre maître de la Rochelle , ce qui auroit été d'un très-grand préjudice aux affaires du Roi.

Cependant il étoit sans cesse occupé de ce qui se pourroit faire en attendant le retour de la flotte d'Espagne : il jeta les yeux sur la ville de Montcontour (1). Cette place est située à huit lieues de Poitiers , & à quatre de Thouars. Le Connétable la regardoit comme un obstacle qu'il lui faudroit tôt ou tard enlever , parce que tant qu'elle tiendrait

(1) C'étoit alors une très-forte Place , renommée par deux célèbres batailles. Elle est aujourd'hui totalement détruite. Les murailles sont renversées de fond en comble : il ne reste du Château qu'une Tour carrée sur pied, environnée de quelques masures occupées par des Payfans.

pour les Anglois, les deux autres villes, Poitiers & Thouars, en feroient plus difficiles à avoir, & qu'au contraire sa prise faciliteroit celle des autres, & lui procureroit de grandes ressources pour faire subsister son armée. Il envoya donc Olivier de Clisson avec trois cens lances pour assiéger Moncontour. Il y avoit un Gouverneur avisé qui connoissoit trop bien les talens & le cœur du Connétable, pour n'avoir pas prévu qu'il auroit affaire à lui & qu'il feroit infailliblement attaqué. Il s'y étoit préparé de longue-main, & avoit garni sa place de tout ce qu'il lui falloit pour ne la pas perdre. Olivier de Clisson y donna trois ou quatre assauts, sans aucun succès, & même il y avoit déjà perdu beaucoup de monde. Il envoya vers le Connétable pour l'en instruire & le prier de venir incessamment le seconder avec toute son armée, & en même temps il lui fit sçavoir une insulte bien piquante que les assiégés lui avoient faite à lui-même, qui étoit de lui avoir fait voir l'écu de ses armes renversé & pendu au bout d'une corde à la porte de la ville, & qu'il avoit sçu qu'il y avoit dans la place un Capitaine Anglois de la garnison qui lui avoit fait

cet outrage de faire pendre son Aigle ; pour se venger de ce que lui , Bertrand , ne s'étoit pas encore acquitté d'une somme dont il lui avoit fait son obligation. Le Connétable ne se souvenant pas d'abord de ce dont il s'agissoit , rêva un peu , & se rappelant cette dette , il dit à Clifson dès qu'il l'eut rejoint ; il est vrai qu'un Gentilhomme de Bretagne , étant prisonnier , & n'ayant pas de quoi se délivrer , je lui ai fait une obligation avec laquelle il a payé sa rançon , & j'en ai donné hypothèque sur tout mon bien : je n'y ai pas songé depuis , parce que je lui ai cru assez d'honneur pour acquitter cette obligation , comme il l'auroit dû , & au lieu de m'en rien reprocher , ce seroit au contraire à lui à me la rendre & me remercier. Mais pourquoi s'en prend il à mon écusson , & me fait-il un pareil outrage ? Je jure de ne pas manger que je ne sois dans la ville , & regardez - moi comme un homme sans honneur si je ne me fais livrer cet insolent par les Anglois , & si je ne le fais pendre à la même place où il a perdu mon écu. Tous les Seigneurs de l'armée furent également offensés de l'injure faite au Connétable , & la parta-

gerent comme si elle eut été commune à chacun d'eux , & tous jurèrent d'en avoir une satisfaction éclatante.

La nuit suspendit leur vengeance , mais dès le point du jour du Guesclin fait sonner l'assaut : les troupes y courent , y volent : tous se précipitent dans le fossé , & s'attachent à la sappe , d'autres montent jusqu'au haut des échelles ; là on combat main à main avec les ennemis qui se trouvent aux créneaux. Le péril ne les étonne point , les Anglois cependant se défendent avec un courage intrépide : le combat dure long temps , & la présence du Connétable anime les siens qui ne se rebutent ni du danger ni de la résistance des assiégés. Enfin la victoire se déclare , les murailles sont forcées , tout fuit devant le soldat victorieux , les Anglois se cachent & demandent quartier : le Connétable fait cesser le carnage , & on ne s'attache plus qu'à faire des prisonniers. Il se fait amener celui qui l'avoit insulté si outrageusement : il le livre à l'instant au Conseil de Guerre , qui le juge & le condamne à la peine que du Guesclin avoit prononcée ; & ce malheureux Gen-

tilhomme fut pendu à la place même de son insolence.

La prise de Montcontour si glorieusement terminée , & qui ne fut l'ouvrage que d'un jour , répandit dans la Guyenne les plus grandes allarmes ; les François y restèrent quelques jours pour se rafraîchir , & pour faire réparer les murailles. Le Connétable y mit une forte garnison , avec des munitions en abondance , enfin il la mit en si bon état de défense , qu'elle n'auroit pû être assiégée & prise que par une puissante armée , encore peut-être cette armée ne l'auroit-elle pas forcée.

L'épouvante qui étoit générale dans toute la Province , étoit plus grande à Poitiers que par tout ailleurs : les habitans consternés au dernier point , en écrivirent à Thomas de Perey , Sénéchal du Poitou , leur Gouverneur , en le priant de venir promptement les rassurer , s'il ne vouloit pas avoir le chagrin d'apprendre que le Connétable en seroit bien-tôt le maître , & de tout le pays. Du Guesclin instruit de cette circonstance , balançoit s'il attaqueroit Poitiers , ou s'il attendroit l'arrivée de

la flotte d'Espagne , pour tourner vers la Rochelle. Les ordres du Roi étoient précis sur ce dernier parti ; mais il considéroit d'une part qu'il n'y avoit pas moyen d'attaquer la Rochelle par terre , s'il n'étoit secondé d'une flotte du côté de la mer : de l'autre , que jamais il n'auroit une si belle occasion d'avoir Poitiers , qui étoit une grande & puissante Ville , & la Capitale d'une province , ce qui le faisoit incliner fortement à s'y résoudre.

Comme il étoit dans cette incertitude , il apprit que le Gouverneur venoit en diligence pour pourvoir à la sûreté de la Ville & à la tranquillité des esprits. Il jugea qu'il ne venoit pas sans troupes , & que s'il pouvoit le surprendre dans sa route , le combattre & le défaire , les allarmes qui étoient déjà dans la Ville , se convertiroient en désespoir , & qu'il n'auroit qu'à paroître pour se la faire remettre infailliblement. Il envoya des coureurs pour découvrir la marche du Sénéchal , & par provision il fit marcher de tous côtés des partis , qui chaque jour enlevoient quelques petites places , de celles que les Anglois avoient soumises. Ses cou-

leurs lui annoncerent que Jean d'Evreux avoit quitté la Rochelle , & s'étoit jeté dans Poitiers. Cette nouvelle lui fit comprendre qu'il n'étoit plus temps de penser à s'en rendre maître , & qu'il falloit tourner ses vûes d'un autre côté , sans s'amuser à attendre le retour du Sénéchal de Perey. Cette action de Jean d'Evreux , de sortir de la Rochelle , lui parut une marque que l'on n'y craignoit rien ; & dans le même temps il eut avis que la flotte d'Espagne ne seroit pas en état de paroître aussi tôt qu'on l'avoit espéré.

Cependant le Sénéchal , Thomas de Perey , arriva à Poitiers , & pour s'opposer aux progrès des François , manda des troupes de toutes parts. Le Connétable jugea que cette assemblée de toutes les forces de la Province , avoit pour but quelque entreprise considérable , & que peut-être il se trouveroit quelque occasion de livrer bataille. Dans cette idée il manda aux garnisons Françaises de se tenir sur leurs gardes , & d'avoir toujours des gens prêts à se rendre auprès de lui dès qu'il les manderoit. Toutes ces précautions étoient fort sages , mais elles n'eurent point d'effet , parce

que le Duc de Berry voulant chasser sans retour les Anglois du Limosin , tenoit Guillaume de Perey , frere du Sénéchal , assiégé dans Ste. Severe , & qu'il manda par un courier au Connétable , qu'il le prioit de lui amener des troupes , pour renforcer les siennes. Le Connétable partit à l'instant de la nouvelle reçue , à la tête de deux mille hommes - d'armes , & chemin faisant prit plusieurs petites places qui se trouverent sur sa route , & d'où les Anglois fuyoient sans l'attendre.

Enfin , du Guesclin arrive au camp devant Ste. Severe : il y trouve les Ducs de Berry & de Bourbon , le Comte de la Marche , le Sire de la Tour , & autres , qui tous s'y étoient rendus à l'occasion du siège. Ils n'avoient encore fait qu'investir la place , & former les approches , en attendant le Duc de Bourgogne qui avoit mandé qu'il vouloit s'y trouver & partager l'honneur de cette expédition. Il arriva en effet quelques jours après , suivi de la Noblesse de sa Province , dont il avoit donné le commandement à Guy , Sire de la Trimouille ; au moyen de ce renfort , toute l'armée pouvoit se monter à quatre mille

hommes d'armes, (1) & nombre de gens de traits. La place étoit très-bien fortifiée, & la garnison, qui y étoit renfermée, contenoit la plus vaillante partie des troupes Angloises. Guillaume de Perey, homme de très-grande qualité, frere de Thomas Sénéchal du Poitou, dont nous avons parlé, étoit Gouverneur dans Ste. Severe, & il avoit avec lui deux illustres Capitaines, Richard-Gilles & Richard-Horme, qui ne cessoient de faire des courses dans tout le Limosin, levoient des contributions exorbitantes & ruinoient le pauvre peuple. Le Connétable prit la conduite de ce siège, & les Princes n'y étoient que comme volontaires : non qu'ils n'y eussent toute l'autorité qui appartenoit à leur naissance, soit dans les Conseils, soit dans les opérations, mais tout se faisoit au nom du Connétable, suivant la prérogative attachée à sa dignité, & par la déférence que les Princes avoient pour sa personne, comme le plus grand Capitaine qui eut paru dans nos con-

(1) 16000 chevaux. Nous avons déjà dit plusieurs fois qu'un Homme-d'armes avoit trois Cavaliers avec lui. Il sera inutile de le dire encore.

mées depuis Jules César, de l'aveu de tout le monde.

Du Guesclin fit sommer les Anglois au nom du Roi de lui remettre la Ville : ils ne tinrent aucun compte de la sommation ; au contraire ils chargèrent son Hérault de l'inviter à venir voir leurs murailles & leurs fossés, & qu'après cela il leur en droit son avis. Sur cette réponse, du Guesclin s'avance, avec Olivier de Clisson, le Maréchal de Sancerre (1), & l'Abbé de Malpaye (2). Il trouva les murailles bordées d'archers, auxquels il défendit de lâcher leur trait, avec autant d'autorité que s'il eut parlé aux siens. Les archers lui répondirent qu'ils ne tireroient pas, & qu'il pouvoit hardiment faire le tour de la Ville, ce qu'il fit avec sa compagnie : c'étoit de la part des Anglois une témérité qui tenoit de la bravade, de laisser examiner leur Ville de si près,

(1) V. page 262 Note.

(2) Il se nommoit Allain de Taillecol, & par sobriquet l'Abbé de Malpaye. Cet usage de donner des sobriquets, même aux gens du premier rang, subsistoit encore deux siècles après, sous le regne de François I.

à quatre hommes aussi intelligens dans l'art des sièges , & qui connoissoient aussi-bien les endroits foibles d'une fortification. Pendant qu'ils faisoient cette tournée , les Anglois leur faisoient différentes railleries : les uns disoient , trouvez-vous ces fossés-là assez larges & assez profonds , nos murailles sont-elles assez hautes & assez épaisses , & nos tours vous semblent-elles bien flanquées ? Le Connétable leur répondoit sur le même ton, vous avez raison d'être contens de ce qui vous couvre , il n'est plus question que de sçavoir comment vous vous y défendrez : une mauvaise place est toujours assez bonne si de braves gens la gardent bien , & la meilleure place n'est pas de grande défense quand elle est mal gardée. Celle ci sera aussi-bien défendue , répondirent les Anglois , comme elle nous défend bien , & si nos fossés sont jamais comblés , ce sera des corps de François qui y demeureront. C'est , dit du Guesclin , ce que nous verrons bien-tôt. Un autre lui dit , Messire Bertrand , on ne prend pas une place telle que la nôtre aussi aisément que vous le croyez ; vous avez beau être Connétable de France , nos murailles

murailles sont trop hautes & vos échelles trop courtes. En ce cas-là , repliqua du Guesclin , il y aura bien de l'honneur à gagner pour celui qui fera le maître de votre Ville dans quatre jours. Après qu'il eut tout bien vû & bien considéré , il leur dit , adieu , Messieurs , vous aurez bien-tôt de nos nouvelles , & il se retira.

Il avoit en effet trouvé la place merveilleusement bonne : voilà , disoit-il , à ceux qui en avoient fait la visite avec lui , une excellente forteresse , rien n'y manque , & il n'y a pas un endroit foible , tout y est également bien fait ; & ce feroit nous rendre immortels que de nous en emparer dans un seul jour. L'Abbé de Malpaye lui dit en plaisantant , il ne faut pas pour cela y aller nue tête & le bras désarmé. Tout en discourant ainsi , ils arriverent à la maison où logeoit le Duc de Berry : tous les Seigneurs de l'armée s'y trouverent , & à l'instant ils s'assemblerent en conseil. Du Guesclin fit son rapport de ce qu'il avoit vû , & de l'état de la place ; les avis furent très partagés , aussi les difficultés étoient-elles bien grandes. Les uns vouloient qu'on levât le siège , & que

l'on se contentât de faire garder par des détachemens toutes les avenues , pour empêcher les vivres de passer : qu'ainsi avec le temps la ville seroit réduite à l'extrémité. Cet avis fut rejeté , sur ce que quelque nombre d'hommes que l'on employât à cet expédient , les Anglois viendroient bien-tôt les en chasser , & peut-être les habitans eux-mêmes.

D'autres disoient qu'il falloit demeurer devant la ville , la tenir bloquée , & attendre que la famine la forçât à se soumettre , attendu qu'il ne seroit point à propos de tenter de donner l'assaut à une place si régulièrement forte , & qu'il n'y auroit d'autre suite que de perdre bien des braves hommes , & de se retirer honteusement. Ce second avis fut plus contredit que le premier , parce que , disoit-on , si nous restons ici , les Anglois en profiteront pour reprendre tout ce que nous leur avons enlevé dans le Poitou & ailleurs ; ils pourroient même faire un corps d'armée assez puissant pour venir attaquer les assiégeans , & nous forcer à lever le siège & peut-être à leur donner bataille , ce que nous devons éviter dans les circonstances où nous sommes , parce qu'il est toujours

bon de travailler si bien que nous foyons les maîtres des événemens , & qu'ils ne dépendent pas de nos ennemis : ce seroit donc une faute à nous de hazarder une bataille qui nous exposeroit à perdre ce que la France a de plus grand , de plus illustre & de plus précieux. Ainsi le parti à prendre est de donner un assaut général , y mener tout notre monde , & faire défense sous peine de la vie , à qui que ce soit de s'en retirer , si non en cas d'un bras ou d'une jambe cassée.

Cet avis passa unanimement , mais le Connétable dont la pénétration alloit toujours au-delà , y ajouta qu'il falloit envoyer encore un Hérault faire à ceux de la ville une dernière sommation , & leur remontrer que s'ils s'opiniâtroient , ils perdroient avec leur place , la vie & l'honneur : qu'ils ne pourroient jamais la défendre contre de si vaillantes troupes , accoutumées à forcer des Villes , & qui ne s'étonnoient point des plus grands périls : que ce n'étoit pas pour leur inspirer de la terreur qu'on leur donnoit cet avis , puisqu'on les en connoissoit incapables , mais par amitié & pour les préserver des malheurs dont ils étoient menacés : qu'enfin on les rece-

vrait à telle composition qu'ils demanderoient. » Je suis assuré, continua du Guesclin, qu'arrogans & présomptueux comme sont les Anglois, ils penseront que cette sommation est une preuve que nous les craignons, & que leur place nous fait peur : il est bon de leur donner cette opinion, parce que quand ils nous verront aller à l'assaut, comme quelques-uns d'entre eux nous ont vû faire ailleurs, ils commenceront à croire que nous sommes assurés de vaincre, & leur audace s'en affoiblira ».

Tout le monde entra dans le sentiment du Connétable, & on lui déféra la disposition absolue de l'entreprise. La sommation fut faite dans les termes où elle avoit été projetée, & reçue des Anglois comme on l'avoit prévu. Le lendemain dès le point du jour, les trompettes éveillèrent tout le monde, les soldats se rangerent sous leurs enseignes, & les Princes & Seigneurs se rendirent à leurs bannieres : le soleil se leva net & brillant comme s'il eut voulu éclairer un si beau spectacle, & en faire un jour de triomphe ; enfin tout marche vers la ville. Les assiégés, qui ne s'attendoient pas à être assaillis, furent étonnés de

l'intrépidité des François , & se préparèrent à les étonner à leur tour par une résistance vigoureuse. L'attaque commence , & il se fait de part & d'autre des actions de valeur incroyables ; en sorte que les deux partis étoient également victorieux. Le lendemain il fut question de recommencer l'assaut , & les Capitaines François vouloient donner ce jour de relâche aux soldats , mais le hazard en disposa autrement : cela mérite du détail.

Environ l'heure de midi , Geoffroy Payen , Gentilhomme Breton , alla lui quinzième , comme pour braver les Anglois , se promener , & s'avança jusqu'à la contrescarpe du fossé : les assiégés ne manquèrent pas à leur envoyer une grêle de traits , mais ils avoient des armes à l'épreuve , qui les en garantissoient. Ce Gentilhomme avoit à sa ceinture une longue & pesante hache d'armes qui l'embarraisoit , il la planta en terre sur l'extrémité du fossé , & la pesanteur de cette hache l'ayant détachée , elle tomba dans le fossé. Il l'entendit tomber du lieu où il étoit , & comme il ne put atteindre au fond du fossé pour la reprendre , il se fit tenir par un de ses compa-

gnons , voulant absolument la ravoïr : ce compagnon se fit tenir par un autre ; celui-ci par un troisieme , & ainsi autant qu'il en fallut , & enfin il parvint à ravoïr sa hache. Les assiégés les regardoient & admiroient la hardiessè de ces cinq ou six Gentilshommes ; mais quand il fallut remonter le fossé qui étoit trop profond , & à fonds de cuve , ils ne le purent ni les uns ni les autres. Ils appellerent pour qu'on leur apportât une échelle , autrement ils alloient tomber dans les mains des Anglois : on en alla chercher une au quartier des Bretons , qui vinrent tous & en apporterent chacun une. Les Anglois les regardoient comme autant de prisonniers qu'il en descendroit , & les laissoient faire. La premiere échelle venue fut descendue à Geofroy Payen pour remonter lui & ses compagnons d'aventure , mais comme elle leur parut assez longue pour atteindre au haut des murs , & qu'ils étoient irrités de ce que les Anglois s'étoient moqués deux par des éclats de rire , ils la tournerent contre la muraille , & monterent au nombre de six. Les autres Bretons qui avoient apporté des échelles , voyant leurs compagnons aux prises &

près des crénaux , les imitent , montent après eux à l'escalade , & peu à peu l'affaire s'entame : quelques uns coururent au camp en donner avis & demander du secours , aussi-tôt toute l'armée arriva. Les assiégés qui d'abord s'en étoient amusés , jugerent que c'étoit tout de bon , & garnirent bien vite leurs murailles de tout ce qui étoit nécessaire pour les garder. Mais cette attaque devint si sérieuse & si opiniâtrée , qu'ils ne tarderent pas à voir que leur ville alloit être perdue.

Dans cette opinion , Guillaume de Perey , Gouverneur , chargea Richard Gille de proposer au Connétable une capitulation ; celui-ci fit appeller le Connétable , & lui offrit de rendre la place aux conditions de sortir avec armes & bagages , d'emmener leurs prisonniers , & que l'on leur payât les munitions qu'ils y laisseroient. Du Guesclin ne voulut pas écouter de pareilles conditions , & répondit que les Anglois sortiroient la vie sauve & rien de plus. Quelques Ecrivains ont dit que les Anglois acceptèrent la proposition , mais la plupart ont avancé que pendant que l'on traitoit des conditions , les François percerent

la muraille de la basse-cour du Château, & mirent le feu à une grange pleine de foin, dont la fumée persuada aux assiégés que les François étoient entrés par-là, & que la ville étoit prise. Le Connétable courut à l'endroit, & par sa présence donna une nouvelle hardiesse aux siens, qui gagnèrent la muraille, tuèrent ou prirent à rançon tous les Anglois : la ville fut pillée & éprouva toutes les rigueurs d'une place prise d'assaut. Ainsi un événement de hazard occasionna la première attaque, & la valeur des assiégeans acheva la conquête d'une ville qui sembloit imprenable.

Avant le premier assaut, le Connétable fut informé que le Captal de Buch, accompagné de Thomas de Perey & de Jean d'Evreux, s'avançoit avec deux mille hommes pour secourir Sainte Severe, dont Jean d'Evreux étoit Seigneur héréditaire, & le frere de Perey Gouverneur. Cette nouvelle lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il pensa que si les assiégés avoient eu connoissance de ce secours, ils auroient sans doute repris courage dans l'espérance de conserver leur ville, & qu'il auroit été obligé de séparer une partie des assiégeans pour aller

combattre ces deux mille hommes , ou au moins les empêcher d'y parvenir : au lieu que la ville étant prise , il n'y avoit plus rien à craindre , & au contraire il pouvoit librement aller à leur rencontre.

Les Anglois pris à rançon furent traités avec toute la douceur possible , mais quelques François qui se rrouverent dans la place armés contre leur Roi , furent tous pendus sans rémission. Il y eut même des Anglois prisonniers à qui on permit sur leur parole d'aller chercher le prix de leur rançon : & ceux-ci en s'en allant , rencontrèrent le Captal de Buch avec son armée , & leur apprirent la reddition de la ville avec toutes les particularités , dont ils furent étrangement humiliés.

Le soir même de la réduction de Sainte Severe , le Connétable reçut un courier de Poitiers , expédié secretement par les principaux & les plus riches habitans de la ville , avec des lettres par lesquelles ils le prioient de se rendre en Poitou , & qu'ils lui remettroient leur ville au nom du Roi. Il communiqua ces lettres aux Princes qui opinèrent qu'il falloit qu'il s'y transportât sans

aucun délai : en même-temps , sous prétexte d'instruire le Roi de la prise de Sainte Severe , on dépêcha un courier à Sa Majesté , & en lui donnant avis de la proposition des habitans de Poitiers , on lui demanda ses ordres en toute diligence , pour qu'on les reçut en même-temps qu'on y arriveroit. Le Connétable prit avec lui trois cens hommes-d'armes seuls (1) , montés sur autant des meilleurs chevaux de l'armée , & leur ordonna d'être prêts à partir dans une heure (2). Il fait courir le bruit qu'il va enlever un quartier de l'armée du Captal de Buch ; il part avec les Seigneurs de Clifson & de Rohan , laissant ordre au Maréchal de Sancere de lui amener des troupes. Son but , en déguisant l'objet de sa marche , étoit que la troupe du Captal apprit son départ par ses espions , qu'elle se tint sur ses gardes & plus resserrée , & qu'elle ne pénétrât

(1) Je dis seuls , parce que cette fois-là ils marcherent sans leur suite ordinaire.

(2) A voir passer ainsi du Guesclin d'une opération à une autre sans intervalle , on croit voir un homme privilégié qui n'a besoin ni de repos ni de sommeil.

pas son dessein , comme elle auroit pû faire si ces Anglois avoient sçû qu'il prenoit la route du Poitou : c'est ce qui arriva : ils furent persuadés qu'ils alloient être attaqués , & pas un n'osa s'écarter du camp du Captal , & du Guesclin passa sans être vû ni apperçû. Le lecteur verra ici avec plaisir comment s'opéra la réduction de Poitiers.

Quand Jean d'Evreux & Thomas de Perey furent assurés que la ville de Sainte Severe appartenante à ce Jean d'Evreux , étoit investie par les François , & que le Connétable s'acheminoit pour aller commander le siège , ils sortirent de Poitiers (où ils s'étoient retirés après la prise de Montcontour) , à la priere des habitans effrayés du voisinage de l'armée de France. De Perey laissa pour commander en son absence Jean Regnault , Maire de la ville , fort affectionné au parti Anglois. Mais les principaux habitans qui souhaitoient retourner sous la domination Française , profiterent de l'absence de leur Gouverneur , qui avoit emmené avec lui tout ce qu'il y avoit d'Anglois dans la ville ; ils consulterent ensemble les moyens de se rendre au Roi , & se déterminèrent à écrire au Connétable ,

comme nous venons de voir. Leur secret ayant percé, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver entre un grand nombre de confédérés, ceux de la faction Angloise écrivirent de leur part à Thomas de Perey leur Sénéchal, & l'instruisirent de ce qu'ils en sçavoient. Ce Sénéchal qui avoit cru que du Guesclin avoit quitté son camp pour le venir attaquer, & que cependant il n'en avoit rien été, ne douta plus de la vérité : il se sépara du Captaï de Buch, & marcha vers Poitiers en toute diligence. Mais le Connétable qui ne perdoit jamais un moment, & qui avoit une nuit de marche sur le Sénéchal, arriva bien près de Poitiers au coucher du soleil ; & au point du jour il se présenta devant les portes qui lui furent ouvertes par ceux qui l'avoient mandé ; de Perey y arriva vers midi, & trouva les affaires terminées, & qu'il n'avoit plus rien à prétendre sur la ville.

Quand le Connétable entra dans Poitiers, le peuple quitta le lit & se répandit dans les rues à demi habillé : ils se jettoient à genoux pour remercier Dieu de la grace qu'il leur faisoit de les rendre à leur Souverain légitime, & de leur avoir envoyé un protecteur aussi vaillant

que du Guesclin , pour les défendre contre la tyrannie des Anglois : ils le suivoient en foule , le nommoient leur libérateur , le restaurateur de leur repos , de leurs biens , de leurs vies , & avec cette pompe triomphale , ils l'accompagnèrent à la Cathédrale , où l'Evêque officia Pontificalement au *Te Deum* , qui fut chanté avec tant de piété & de reconnoissance envers Dieu , que les larmes générales exprimoient leurs sentimens. C'est ainsi que Poitiers revint sous la puissance du Roi Charles V. sans effusion de sang.

Le Château tint jusqu'au lendemain. Quelques Anglois s'y étoient retirés dans l'intention de s'y défendre , & avec eux plusieurs bourgeois de leur parti. Le Connétable n'avoit pas assez de troupes pour les diviser , moitié à la garde de la Ville , & moitié à assaillir le Château , & cependant il vouloit l'avoir : il étoit à craindre qu'il ne servit aux ennemis à rentrer en possession de la Ville , & que les bourgeois qui s'y étoient retirés , n'entretenissent des correspondances dans la place , qui auroient pu ébranler la fidélité encore peu solide de leurs concitoyens. Il n'y avoit d'ailleurs au-

cune apparence d'employer à l'assaut de ce Château la bourgeoisie, qui est toujours une très-foible milice, & qui n'auroit pas été capable de l'emporter. Il considéroit encore que s'il en eut fait la proposition, le peuple se seroit imaginé qu'on n'auroit pas fait grand état de lui & de sa conservation, & que la vûe des morts & des blessés qu'on auroit rapportés de l'assaut, auroit pû convertir en haine contre lui cette affection qu'on lui avoit témoignée avec tant d'ardeur à son arrivée. Il étoit vivement affecté de toutes ces considérations pour & contre; mais la haute réputation de sa valeur, & la grande confiance que l'on avoit en lui décidèrent ses incertitudes : ce peuple dont il n'espéroit rien, devint brave tout-à-coup, jusqu'à ne plus douter de vaincre, pourvû qu'il combattit sous les ordres d'un chef toujours victorieux : tous s'écrient qu'il faut attaquer le Château, & sans lui donner le temps de parler, ils courent aux fascines, aux échelles & aux armes; en un moment les fossés sont comblés, les échelles dressées, les Bourgeois montent en déterminés jusqu'au haut des murailles. Le Connétable & les Seigneurs qui se trou-

voient avec lui , voyant cette ardeur , se mettent à la tête de cette bourgeoisie pour la conduire & l'encourager , & la font accompagner par cent hommes de ceux qu'ils avoient amenés de Ste. Severe, pour donner l'exemple , & bien-tôt le Château est forcé : l'habitant fond avec fureur sur les Anglois , & se vange sans quartier des maux qu'il en avoit soufferts : tout ce qu'on put faire dans l'impetuosité populaire , fut de sauver du carnage quelques bourgeois qu'on put reconnoître dans le tumulte général.

Les Seigneurs Anglois ayant eu nouvelles de cette expédition , ainsi que les Poitevins de leur parti , en sentirent la conséquence pour la réduction de toute la province , & se mirent bien-tôt en campagne avec toutes leurs forces pour venir chasser de Poitiers le Connétable ; mais quand ils sçurent qu'outre les troupes qu'il avoit , & qui lui suffisoient pour conserver la place , le Maréchal de Sancerre étoit en marche avec toute l'armée , ils changerent d'avis & se séparèrent , les Poitevins chacun chez eux , & les Anglois du côté de Nyort , dont les habitans lassés de leur domination insupportable , fermèrent leurs portes ,

& leur refuserent l'entrée de leur place. Les Anglois furieux de cet affront les attaquèrent , & comme il n'y avoit point de troupes dans la Ville , mais seulement de la bourgeoisie , ils l'emportèrent aisément , & exercèrent contre le peuple toutes les fureurs , les excès , les cruautés que des barbares ne commettraient pas sur leurs ennemis. Du Guesclin y avoit envoyé à leur secours deux cens hommes , sous les ordres de Thibault du Pont , Gentilhomme Breton ; mais quand il arriva , la Ville étoit prise & tout le mal fait.

Quand le Connétable sçut que les Anglois s'étoient séparés des Poitevins , il craignit que pour avoir leur revanche de la prise de Poitiers , ils n'allassent attaquer quelques-unes des places qu'il avoit conquises sur eux , & singulièrement la Rocheposay : il manda au Seigneur Carlonnet , qu'il y avoit mis Gouverneur , de se tenir sur ses gardes. C'étoit un des plus redoutables Capitaines d'entrè les Bretons ; du Guesclin l'estimoit & auroit été très-fâché qu'il eut essuyé quelque disgrâce : Carlonnet en reponse le remercia de son avis , & l'assura qu'il en profiteroit : ensuite ayant

été bien informé que les Anglois qu'il avoit à craindre s'étoient éloignés, & qu'il n'avoit plus à se garantir de leurs entreprises, il se disposa à aller lui-même les attaquer, & voulut commencer par Châtelleraut. Cette ville est située sur la Vienne, dans un très-bon pays; elle étoit pourvue de toutes sortes de munitions, & outre une bonne & forte garnison, elle avoit un bon nombre d'habitans aguerris & affectionnés aux Anglois: elle avoit des armes suffisamment pour sa défense, des murailles assez bonnes, & la contrescarpe étoit garnie d'une palissade de gros pieux qui régnoient tout au tour. Tout le peuple de la ville & la garnison même, sçachant qu'il n'y avoit point d'armée en campagne, vivoient dans une parfaite sécurité, & ne pensoient qu'à se divertir. Carlonnet étoit bien informé de toutes ces circonstances, & il jugea que c'étoit le moment d'attaquer Châtelleraut, & de le prendre. Il fit d'abord son attaque avec quatre-vingts hommes seulement, ce qui paroîtroit téméraire, pour ne pas dire insensé, & il la finit avec quatre-cens, ce qui ne paroît pas plus croyable; mais aussi le succès fait juger avec

quelle sagesse de sa part , & quelle hardiesse de la part de ses troupes l'affaire fut conduite. Il partit donc de la Rochepoisy , battit la campagne , fit quelque butin , & la nuit étant venue , il s'approcha de la Ville à la faveur des ténèbres , du silence & d'un petit bois qui y touchoit.

Il avoit eu connoissance de la palissade de pieux dont nous venons de parler , & il avoit par cette raison fait provision de scies fourdes & bien affilées avec lesquelles il fit couper ces pieux à rez de terre , en sorte qu'ils avoient encore assez de bois pour se soutenir debout , & il fit couvrir de terre l'ouvrage des scies , pour qu'il n'y parût pas , mais qu'ils pussent tomber pour peu qu'on les poussât avec la main. Ce travail lui couta deux nuits , (on ne comprend pas comment une telle opération ne fut pas découverte) ; & le troisième jour au matin , au lever du soleil , il s'approcha de la Ville avec ses quatre cents hommes , & planta ses échelles contre les murailles. Une sentinelle entendant du bruit , cria qui va là : on lui répondit du fossé , avec un ton de confiance , tais-toi , coquin , c'est nous. Ce ton le trompa , il crut que c'étoit

des gens de la Ville qui ne vouloient pas être vus , ainsi il n'en remuapasd'avantage ; mais une autre sentinelle qui étoit au haut du beffroi à faire le guet , sonna la cloche & se mit à crier de toutes ses forces *allarme , alarme*. Carlonnet qui étoit à portée de lui , lui cria à son tour , *paix là* , nous y sommes & nous avons l'œil par tout , nous ne dormons pas , *paix là* , ils sont à nous : ce stratagème le fit taire & rester tranquile. Cependant les gens de Carlonnet gaignoient le haut des murailles : quelques soldats que la cloche avoit eveillés paroissent & sont d'abord tués ; les François entrés heureusement , se répandent d'abord par la ville , assomment tout ce qui se présente : les habitans qui étoient encore dans leurs lits , prennent une si grande épouvante , qu'ils croyoient qu'il étoit entré dans leur ville une armée entiere , en sorte que rien ne résista , tout demanda quartier , & à peine quelques-uns plus diligens eurent ils le temps de se sauver dans deux tours dont on avoit fortifié le pont.

Il se trouva dans la Ville des richesses si prodigieuses , que Carlonnet fut obligé d'envoyer chercher des hommes pour

les emporter , le soldat ne pouvant enlever que sa charge : il lui vint deux mille hommes qui emportèrent le surplus. Il ne lui restoit plus que de se rendre maître des tours où les Anglois s'étoient réfugiés : il les fait sommer d'en sortir ; mais ils rejettent toutes ses propositions avec une sorte de mépris. Carlonnet les bloque , & pour n'être pas surpris lui-même , il fait bâtir entre la ville & le pont deux redoutes , & les garnit de bons hommes. Après quoi on chercha les moyens d'avoir ces deux tours , de gré ou de force , & on n'en trouva pas de meilleur que de faire porter en barreaux des soldats au pied des tours , lesquels à coup de pics saperoient l'un des piliers de l'arche principale : l'expédient réussit , & bientôt l'une des deux tours tomba dans la rivière. L'histoire ne dit rien de la seconde , mais il y a apparence que ceux qui s'y étoient retirés n'attendirent pas qu'elle eut le sort de la première.

Pendant que Carlonnet prenoit Châtellerault , l'armée Française qui étoit en Limosin , se rendit en Xaintonge. Les Princes & Seigneurs qui s'étoient trouvés au siège de Ste. Severe , suivirent , comptant que leur présence en

cette province avanceroit les affaires du Roi , parce que tous les peuples y ayant le cœur François , ne demandoient qu'à retourner sous leurs Princes naturels ; & il y avoit toute apparence qu'ils se déclareroient dès qu'ils en auroient l'occasion. On sçavoit d'ailleurs que la flotte d'Espagne , qu'on attendoit depuis si long-temps , étoit arrivée devant la Rochelle , avec le Prince Yvain de Galles , & on jugeoit qu'il ne faudroit pas moins pour prendre cette place , que toutes les forces du Roi. Ainsi l'affaire de Poitiers étant solidement affermie , le Connétable y laissa une forte & suffisante garnison pour maintenir le peuple dans la fidélité , & empêcher que les Anglois ne tentassent d'y rentrer , puis il partit pour la Rochelle.

Pendant son séjour à Poitiers , il avoit envoyé devant le Seigneur de Pons (1) , avec sa compagnie de cent lances , & donné ordre de se joindre à Thibault Dupont , (le même qui venoit de perdre ses pas pour sauver Nyort) , & de

(1) Pons - Laurieres , grande Maison en Xaintonge encore subsistante , sous le nom des Comtes de Pons.

mener ensemble leurs compagnies vers la Rochelle , faisant en tout trois cens lances. Ils commencerent par assiéger Soubise , place forte & située sur la Charante. La Dame du lieu qui avoit trop peu de monde pour se défendre , se voyant pressée , écrivit au Captal de Buch , qui étoit son proche parent , pour le prier de lui donner du secours. Le Captal homme de cœur , étoit trop galant pour refuser à une Dame de si grande qualité , & sa cousine , un service aussi essentiel , d'autant plus qu'il y étoit encore obligé par sa charge de Connerable de Guyenne , où il avoit succédé à Jean Chandos. Il se tenoit alors à S. Jean d'Angeli , & avoit auprès de lui quelques troupes parmi lesquelles il choisit deux cens hommes , & s'avance vers Soubise avec le plus grand secret , & se poste de façon à faire réussir son projet. En effet il surprend le camp des François , y met tout en désordre , & réduit les deux chefs à se rendre ses prisonniers.

Malgré le secret de la marche du Captal pour secourir Soubise , la nouvelle en fut portée à Yvain de Galles , qui étoit alors à la rade avec ses vais-

seaux. On a vu ci-devant , p. 347 , qu'il étoit ennemi juré des Anglois , & les raisons qu'il en avoit : il faisoit l'occasion de leur faire un mauvais service , & pour cela il tira de sa flotte quatre cens lances , & vint se mettre en bataille à couvert d'un petit bois : les François ni les Anglois n'en avoient aucune connoissance ; en sorte que le Captal de Buch se croyant victorieux & tranquille , le Prince Yvain fondit sur lui avec impétuosité , dégagea les prisonniers François , assomma sans quartier les gens du Captal , & sans en laisser échapper un seul , le fait prisonnier lui-même , avec Thomas de Percy & les autres Chefs ; ensuite il va droit à Soubise , & oblige la Dame de faire serment de fidélité au Roi. Après cet exploit , il rentre dans ses chaloupes & conduit ses prisonniers dans ses vaisseaux. Les deux Seigneurs François , de Pons & du Pont , devenus libres , prirent la route de Saint Jean d'Angeli , pour y attendre le Connétable , qui devoit s'y rendre dans peu , & y mettre le siège , comme on va le voir.

Du Guesclin n'eut pas plutôt été instruit de l'arrivée de l'Amiral de Castille & de sa flotte avec Yvain de Galles , de-

vant la Rochelle, qu'il ne perdit pas un moment à y conduire son armée : elle étoit composée de trois mille lances, avec sept à huit mille hommes de trait, & tous les Princes & Seigneurs l'accompagnerent, les Ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, les Comtes de la Marche & du Perche, avec toute la Noblesse qui s'étoit trouvée & que nous avons vue au siège de Sainte Sever. Il y avoit entre les Rochellois & la flotte Castillanne une espece de suspension d'armes, en sorte que de part & d'autre on se tenoit tranquille, non pas cependant comme des amis, car il n'y avoit entre la ville & la flotte aucun commerce ni communication, au contraire ils étoient réciproquement en défiance, & la ville étoit absolument bloquée du côté de la mer ; quoique les vaisseaux parussent sans action, seulement ils empêchoient qu'il n'y entrât du secours : au reste les habitans alloient librement en leurs maisons de campagne sur la côte, sans craindre d'être attaqués ni inquiétés.

Les Anglois de leur côté sembloient tranquilles sur le sort de la Rochelle, & voyoient sans allarmes les préparatifs qui se

se faisoient , soit qu'ils la regardassent comme une place imprénable , soit qu'ils comptassent sur la fidélité des habitans , soit encore que comme ils y étoient maîtres du Château , ils le regardassent comme une assurance contre la légèreté ou l'infidélité du peuple. Peut-être aussi espéroient-ils que l'hiver qui s'approchoit , forceroit la flotte Castillanne à retourner dans ses ports , ou plutôt ils croyoient ou sçavoient qu'il se faisoit en Angleterre un puissant armement pour les secourir.

Le Connétable sçavoit que les Rochelois avoient l'inclination françoise , mais comme l'affection de la populace est aussi peu constante que le vent , & qu'elle tourne avec la même légèreté , il crût devoir prendre plus de précautions que moins , & par provision faire avancer son armée , afin de seconder les bonnes intentions des habitans , & en cas de besoin leur en inspirer s'ils ne les avoient pas , & intimider ceux qui auroient pu favoriser le parti des Anglois : ainsi toute son armée s'achemina de Poitiers vers la Rochelle.

Les Anglois n'étoient pas en état de tenir la campagne ; du Guesclin les avoit

tellement réduits & resserrés , qu'ils n'avoient pas de quoi opposer à de si grandes forces , en sorte qu'ils se tenoient à couvert dans leurs places en attendant l'événement des grandes entreprises du Connétable. Cet incomparable homme trouva sur sa route la ville de S. Maixant , qui fut le premier objet de ses armes. La place étoit bonne & avoit un très-bon Château , qu'il étoit difficile de forcer. La garnison Angloise qui l'occupoit , jugea qu'il étoit de son honneur de conserver la Ville & le Château , & que par une vigoureuse résistance elle pourroit arrêter long-temps une si puissante armée , retarder ses exploits , & peut-être donner le loisir aux leurs de faire quelques efforts capables de changer l'état des affaires. Le Connétable pensoit tout autrement ; il vouloit avoir la place de vive force , pour affoiblir & effrayer d'autant plus les Anglois , & avancer ses conquêtes avec plus de diligence. Il fait donc attaquer Saint Maixant , il commande lui-même le siège , & malgré la résistance de la garnison , dès le premier assaut il emporte la Ville & le Château , & abandonne l'un & l'autre au pillage à ses soldats.

Saint Maixant étant ainsi réduit , le Connétable pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour la conservation de la place & continua sa route , & prit , chemin faisant , quelques petites places , comme Mesle , Aunay , &c. Ce fut là qu'il apprit la réduction de Soubise , & la prison du Captal de Buch , de Thomas de Perey & des autres. Cette nouvelle , jointe à la conquête de Saint Maixant , fut un nouveau présage des succès à venir , & augmenta l'ardeur des troupes. Aussi-tôt on tint conseil pour délibérer sur ce qui étoit à faire , & par où l'on commenceroit. Ce Conseil se tint tout à cheval à la tête de l'armée , & il fut conclu de marcher droit à Saint Jean d'Angeli , attendu l'allarme que devoit y avoir répandue la prison du Captal , & que dans l'étonnement où on y étoit , dès que l'armée Françoisse viendrait à paroître , les Bourgeois n'auroient jamais l'assurance d'attendre l'assaut : on ajouta que pour achever d'une part de jeter la terreur dans la Rochelle , & de l'autre affermir les bonnes dispositions des Bourgeois affectionnés au service du Roi , il étoit très à propos de s'emparer de toutes les places qui l'enviroi-

noient , après quoi il seroit indubitable que les Rochellois feroient d'eux-mêmes , ce qu'on seroit en état de leur faire faire de force , quand on seroit en possession de tout le voisinage. Ce projet étoit d'autant plus sensé , que la maxime est assez généralement vraie que le peuple n'aime qu'à proportion qu'il craint : qu'il est inconstant , & qu'il veut être contenu par une main de fer.

La résolution étant donc prise , on marche à Saint Jean d'Angeli , où les choses réussirent comme on l'avoit prévu ; les habitans se voyant sans Gouverneur , & sçachant par la renommée que le Connétable ne vouloit point la violence & l'effusion du sang , qu'il n'avoit ici d'autre dessein que de leur offrir la protection du Roi , & les faire rentrer sous la domination Françoisise dont on les avoit arrachés : que ses troupes n'étoient destinées qu'à leur rendre le repos & les maintenir dans leurs libertés , ouvrirent leurs portes , reçurent le Connétable sans lui proposer aucunes conditions , & célébrèrent cet heureux jour par leurs actions de grâces au Ciel & par des feux de joye qui éclairèrent toute la ville la nuit suivante ,

enfin par toutes les démonstrations d'allégresse publique dont ils furent capables. On auroit cru que ces peuples auroient chanté quelque victoire personnelle , en célébrant leur conquête & les triomphes du Connétable. Et c'est ce qui arrivoit par-tout où ce sage & heureux Général réunissoit à l'autorité du Roi des sujets qui en avoient été soustraits , & qu'il les arrachoit à la domination Angloise : c'étoit pour ces sujets des motifs de réjouissance qui contribuoient à humilier les ennemis dont ils secouoient le joug.

Le Connétable , comme dépositaire d'une autorité que le Roi lui avoit confiée sans la limiter , reçut les habitans de Saint Jean d'Angeli avec sa douceur ordinaire & naturelle , & avec une tendresse vraiment paternelle , il confirma leurs privilèges , & n'oublia rien de ce qui pouvoit leur faire goûter l'avantage du changement. On ne peut assez le louer de cette conduite , qui en faisant davantage éclater sa valeur , lui soumettoit plus de villes par sa douceur & sa modération , que par la force de son bras invincible. Angoulême & Taillebourg suivirent l'exemple de Saint Jean d'An-

geli , & furent traitées aussi humaine-
ment ; mais le Gouverneur de Xaintes ,
Guillaume de Férancone , ne fut pas si
docile , il essaya de se mettre sur la dé-
fensive , ce qui pensa occasionner du dé-
sordre. Les habitans , secondés de leur
Evêque & de tous les Ecclésiastiques de
la ville , souhaitoient se rendre à la do-
mination du Roi , & de rester insépa-
rables de la Monarchie Française ; le
Gouverneur & la garnison prétendirent
conserver la ville aux Anglois ; en sorte
que la querelle s'échauffa tellement qu'on
fut au point d'en venir aux voyes de
fait , & aux lances baissées : l'Evêque
s'entremet dans la contestation , comme
il étoit de son caractère , de sa dignité ,
& de sa piété , il contint les deux partis
& leur épargna de verser le sang l'un
de l'autre. Alors les habitans qui se sen-
toient les plus forts , comme les plus
nombreux , environnerent le Gouver-
neur , & le plus apparent d'entre eux
portant la parole , lui dirent : » Nous
avons tout lieu de nous louer de votre
administration & de la sagesse de vo-
tre conduite depuis que vous êtes dans
le Gouvernement ; vous n'avez jamais
manqué de considération pour les habi-

tans de notre ville : c'est en reconnoissance & par ces raisons , que nous voulons bien ne vous pas tuer , vous & tous les Anglois qui sont ici sous vos ordres , que nous regardons comme nos ennemis , dès-là qu'ils le sont des François , dont nous sommes & ferons toute notre vie les concitoyens. Ainsi , il n'y a point à délibérer pour vous , il faut présentement sortir de la ville , vous & tous vos gens ; emportez les uns & les autres ce qui vous appartient , & nous vous ferons conduire en sûreté jusqu'à Bordeaux ».

Le Gouverneur qui n'étoit ni préparé ni accoutumé à de pareilles harangues , resta immobile à celle-là , voyant que toute explication étoit désormais superflue , que tout le peuple grands & petits étoit allarmé de la venue du Connétable ; & sçachant par lui-même que de tout temps ce peuple désiroit l'occasion qui se présentoit , & ne manqueroit pas d'en profiter pour secouer le joug des Anglois. Il fut obligé de céder à la nécessité , & de voir , sans pouvoir s'y opposer , la disgrâce de son parti : il se contenta de prier les habitans de lui rendre au moins ce témoignage qu'il

n'avoit abandonné la ville que par force : mais , ajouta-t-il , Messieurs , je serai bien fâché s'il faut que je rende compte de ce qui vient d'arriver , j'en suis plus allarmé pour vous que pour moi , & je souhaite que vous n'ayez pas lieu de vous en repentir. Les habitans ne répondirent rien à ce discours , qui signifioit que peut-être ils auroient quelque jour regret d'avoir violé leur serment au Roi d'Angleterre , & ne firent pas semblant d'entendre toute l'étendue de ce reproche. Ils envoyèrent donc vers le Connétable pour lui faire leurs soumissions , l'instruire de ce qu'ils avoient fait , & lui demander pour leur Gouverneur & son monde le sauve-conduit qu'ils lui avoient promis. Du Guesclin ratifia sans exception tout ce qu'ils avoient fait , loua leur zele , & fit conduire en sûreté jusqu'à Bordeaux le Gouverneur & ses gens qui sortirent de la ville avec armes & bagages.

(Il est aisé de comprendre que tant de grandes Villes & de bonne défense ne se soumettoient pas , sans que toutes les petites ne subissent d'elles-mêmes la loi ; aussi les Anglois n'avoient-ils presque plus rien dans les Provinces de

Poitou , Xaintonge & Limosin).

Après tant de succès aussi heureux qu'honorables , rien n'empêchoit plus d'aller directement à la Rochelle. On marche avec toute l'armée , & le Connétable s'empare de Bourgneuf & de la Tour de Hersart qui n'étoient qu'à deux lieues de la place. Les Princes & le Connétable se logerent à Bourgneuf , & on distribua aux troupes leurs quartiers dans tous les Villages des environs. On manda au Prince Yvain de Galles & à D. Rodrigole Roux qui commandoit la flotte Castillane , qu'il étoit temps de presser la place. La flotte s'approche peu à peu , & assez près pour que les soldats Castillans vinssent dans de petites barques jusqu'au pied des murailles par mer , pendant que les François alloient de l'autre côté jusqu'aux portes de la ville.

Les habitans jugerent bien-tôt qu'il falloit de deux choses l'une , ou se déclarer pour la France , ou s'attendre à un siège bien dangereux , & dont les suites les effrayoient d'avance. D'un autre côté ils considéroient qu'en abandonnant le parti Anglois , & en évitant d'éprouver tout ce que la guerre a de

plus cruel , ils se retournoient du côté de leur véritable patrie , & qu'ils jouiroient de leur ancienne liberté , dont la perte leur avoit coûté tant de peines & de larmes , n'ayant été séparés du Royaume de France que par la force , & par un traité auquel ils avoient apporté toute la résistance dont ils avoient été capables , & ne s'étant regardés sous la domination Angloise , que comme des gens réduits en servitude , & traités aussi durement que des esclaves. Par ces considérations , ils travaillèrent à se procurer cet heureux changement , à se réunir aux sujets de la plus belle Couronne du monde , à laquelle ils appartenoient naturellement , à recouvrer leur liberté , & à prévenir les malheurs du siège qui les menaçoit. Cependant une si grande opération ne se pouvoit faire sans beaucoup de précautions & de prudence.

Il y avoit dans la ville un Château qui la dominoit , & dont les Anglois étoient les maîtres : c'étoit comme le chef-lieu de leur tyrannie , ils en avoient fait une prison où ils renfermoient les habitans dont la fidélité leur étoit suspecte , ou qui leur résistoient ; cette prison étoit devenue si redoutable par

les duretés qu'on y éprouvoit, que quand les Anglois avoient à faire quelques demandes aux habitans, ils leur monstroient ce Château pour les faire trembler & obéir : ils y avoient alors une forte garnison, que les Bourgeois souhaitoient pouvoir en chasser, & démolir la forteresse. Jean d'Evreux Gouverneur de la ville étoit absent, & en partant pour aller au secours de Sainte Severe & de Poitiers, il avoit établi pour son Lieutenant un Gentilhomme, nommé Philippe Mancel, Anglois, bon homme de guerre, fort affectionné aux intérêts de sa nation, & aux ordres de son Commandant.

Le Maire de la ville pour cette année-là se nommoit Jean Cadotier ; le meilleur François de toute la ville, homme très-accrédité parmi ses concitoyens, & celui de tous qui supportoit le plus impatiemment la vue du Château. Il conçut le dessein de s'en rendre maître, mais les difficultés d'y parvenir étoient capables de le rebuter. Il imagina de donner un grand dîner chez lui, d'y inviter Mancel avec tous les principaux de la ville, leur donnant à entendre qu'il avoit à leur communi-

quer quelque chose de grande importance pour le service du Roi (d'Angleterre). Mancel s'y rend sans aucune défiance , il trouve dix ou douze des plus considérables habitans déjà arrivés , qui le comblent d'amitié & de témoignages d'estime & de respect : cet Officier donna dans le piège , il attribua tant de marques d'affection à la crainte que les Bourgeois avoient de se trouver entre deux grandes armées de terre & de mer , & crut que c'étoit par la confiance qu'on avoit en sa valeur que l'on le traitoit avec tant de déférences. Le repas fut magnifique , & se passa avec toute la gaité possible : peu à peu la tête de Mancel s'échauffa par le bon vin & par la quantité , il crut que toute la compagnie étoit d'aussi bonne - foi que lui ; & comme le vin fait parler franchement & arrache la vérité aux hommes les plus réservés , Mancel parla sans rien dissimuler , & en dit beaucoup plus qu'il ne devoit. Après le dîner , le Maire fit passer la compagnie dans son Cabinet , tira de son bureau des lettres scellées du grand Sceau du Roi d'Angleterre , les ouvrit d'un air de mystère & de respect , & les donna à lire au Greffier

de la ville qui avoit le mot & le secret aussi bien que tous les autres. Il dit qu'il avoit reçu ces lettres la veille au soir, & qu'il les avoit cru d'une si grande importance, qu'il avoit jugé à propos de ne les pas ouvrir publiquement dans l'Hôtel-de-Ville, de crainte que dans le grand nombre il ne se trouvât quelques faux-freres, quelques partisans de la France, qui en eussent abusé; qu'enfin il avoit cru qu'il étoit de sa prudence d'assembler chez lui les personnes les plus affectionnées au service du Prince, & les plus sages, pour concerter ce qu'il y auroit à faire sur le contenu de ces missives. Toute la compagnie applaudit à la conduite du Maire, & Mancel pour paroître plus zélé, & mieux intentionné que les autres, les surpassa tous par les éloges qu'il lui donna, jusqu'à lui promettre d'en rendre compte au Roi quelque jour, & de le lui faire connoître comme un de ses meilleurs & plus fideles serviteurs (1).

(1) L'Historien fait ici une réflexion : que les gens de guerre sont dans l'usage de promettre aux bourgeois leur protection à la Cour, où souvent ils en auroient besoin eux-mêmes.

Enfin le Maire, jouant parfaitement son personnage, pria la compagnie d'entendre la lecture de ces lettres, pour en délibérer ensuite sans déplacer.

Le secret de toute cette scène étoit que Mancel ne sçavoit pas lire : les lettres en question étoient réellement du Roi d'Angleterre, & le Sceau étoit bien véritable : mais c'étoient de vieilles pièces, où il s'agissoit d'affaires terminées il y avoit long-temps. Le Greffier qui, comme nous l'avons dit, étoit d'intelligence, lut ce qui n'étoit pas écrit, & ce qu'il avoit appris par cœur ; entre autres choses que le Roi commandoit que l'on fit une revue de tous les hommes en état de porter les armes, tant de la ville, que du Château, que l'on en envoyât les rôles à Londres, & que l'on leur fît faire l'exercice tous les jours pour les tenir prêts à tout événement. Le Maire Codorier prit la parole, & dit à Mancel qu'il jugeoit qu'il feroit à propos de faire cette revue dans un même jour, c'est-à-dire, des gens de la ville & de la garnison, parce que le cas étoit pressant, mais sur tout parce qu'il lui appartenoit plus qu'à personne de présider aux exercices, & que ses soldats serviroient à

diriger les marches & contre-marches , & à instruire le peuple , moins entendu qu'eux dans le métier , & que pour cela il faudroit les entre-mêler avec les habitans , pour régler les évolutions , les faire faire plus exactement , & donner le mouvement à ceux qui n'en avoient pas l'expérience.

Cette proposition fut agréée de tout le monde , & sur-tout de Mancel qui étoit ravi d'avoir une si belle occasion de montrer son sçavoir faire , & de se rendre recommandable à la Cour ; ainsi on prit jour pour faire cette revue dès le lendemain matin. L'heure venue , Mancel sort du Château avec quatre-vingts hommes de sa garnison , & entre dans la place située devant la porte même du Château , & où la bourgeoisie étoit déjà rangée pour l'attendre. Derrière le fossé étoient quelques mazures , à l'abri desquelles le Maire avoit caché deux cens bourgeois , les plus résolus & les plus intelligens , & il leur avoit donné l'ordre , qu'aussi tôt que Mancel seroit dans la place , ils fortissent de leur cache , & vinssent se poster entre lui & le Château ; qu'ensuite ils s'emparassent du pont , pour empêcher absolument les

Anglois d'y rentrer. Le tout s'exécuta le plus heureusement du monde ; Mancel se place précisément où on le vouloit avec ses gens , les deux cens hommes paroissent , s'approchent du pont , & le Maire à la tête d'environ deux mille cinq cens bourgeois , fait tourner les armes contre les Anglois , qui se trouvant investis , demandent la vie humblement & se laissent désarmer.

Il étoit resté dans le Château environ vingt soldats & les valets , qui voyant des fenêtres ce qui se passoit , coururent au pont , & le leverent avant que les deux cens hommes de Cadonier eussent pû le gagner. Celui-ci voyant que cette partie de son projet avoit manqué , fait amener devant lui Mancel & ses soldats , les fait garotter comme des gens qu'on auroit menés au gibet , & les conduit au bord du pont : de-là il appelle ceux qui étoient restés dans le Château , leur commande d'en sortir , & en cas de refus , leur déclare qu'il va faire trancher la tête à leur Capitaine & à tous leurs compagnons , & que quant à eux il ne leur fera fait aucun quartier. Il n'en fallut pas davantage pour les résoudre , ils rendirent la place ; Cado-

rier la garnit de gens de son choix , & fit sortir de la Ville tous les Anglois jusqu'au dernier.

(Le Maréchal de Montluc , grand commentateur des exploits militaires , sur-tout des siens , auroit ici belle carrière à s'étendre sur cette ruse de guerre , sur la conduite & la sagesse avec lesquelles elle fut dirigée , sur la faute du Commandant Mancel , & sur son ignorance.) Il faut convenir que le nom de Jean Cadorier , a acquis l'immortalité par cette admirable invention , & par la manière dont il l'a exécutée ; on ne peut sur-tout assez le louer d'avoir sauvé sa patrie des horreurs d'un siège , & conservé le sang des citoyens dont il étoit le chef , & en cette qualité le pere : d'un autre côté , on ne peut assez blâmer la confiance de Mancel , dont toutes les démarches dans cet événement ont été des fautes contre son devoir , mais son ignorance en a été la source : s'il eut sçu lire , on ne l'auroit pas abusé comme on fit , & il ne seroit pas tombé dans un malheur & dans une honte à laquelle il auroit sans doute préféré la mort ; & de notre part , nous n'avons rapporté cette anecdote avec

toutes les circonstances, que parce qu'elle est pleine de leçons pour les Officiers qui se trouveront en pareil cas. Les exemples de pareille négligence dans l'éducation n'étoient pas rares avant le siècle de François premier, & même depuis; l'histoire dit que le Connétable de Montmorency, mort en 1569, à la bataille de S. Denis, ne sçavoit pas lire. Graces à Dieu, le siècle dernier & le nôtre se sont bien corrigés de ce vice, & la France a le plaisir de voir de grands hommes de lettres & de sciences en tous genres parmi sa principale Noblesse. Quant à du Guesclin, l'histoire ne s'explique point sur ce qu'il sçavoit; mais si d'un côté il étoit plongé dans l'ignorance commune alors, comme son éducation donne lieu de le croire, on doit le regarder comme un prodige de la nature, inspiré d'un génie divin, comme les anciens en ont attribué un à Scipion, pour avoir conduit ses entreprises avec une sagesse plus qu'humaine, & singulièrement pour avoir en cent occasions harangué ses troupes ou répondu à des députations, avec une présence d'esprit & une élégance surnaturelles). On nous pardonnera cette digression.

Quand cette grande opération fut terminée , & que tout fut tranquille dans la Rochelle , la bourgeoisie envoya en porter l'avis au Connétable , qui par le même messager manda qu'on lui députât le lendemain quelques-uns d'entre les principaux avec lesquels il conférerait sur l'état présent des choses , & par la même voie leur envoya un sauf-conduit.

Le lendemain sur les dix heures , douze des principaux de la Ville arrivèrent à Bourgneuf , chargés d'un plein pouvoir de la bourgeoisie pour traiter avec les Commissaires du Roi. On les conduisit chez le Duc de Berry , où les autres Princes , le Connétable & les Seigneurs se rendirent. Il leur fut fait un festin magnifique , à l'issue duquel on s'assembla en Conseil , & les Députés y furent introduits pour faire leurs propositions. Le Chef de la députation porta la parole en ces termes : » Nos Ancêtres avoient reçu de leurs peres , & nous avoient transmis les sentimens les plus purs & les plus tendres , dont des citoyens puissent être susceptibles pour leur patrie : nous renions d'eux comme un bien héréditaire leur inviolable fidé-

lité , leur affection & leur obéissance aux commandemens de nos Rois. Les malheurs qui ont affligé ce Royaume pendant trop long - temps , nous ont donné occasion de faire voir que nous n'avions pas dégénéré des vertus de nos peres , & nos actions ont démontré que leur sang a toujours coulé dans nos veines : notre bonne fortune vient de nous procurer le moyen de donner à notre postérité un exemple plus grand que tous ceux que nous avons reçus. On se souvient encore que quand la nécessité des affaires de l'Etat nous en a rendus , pour ainsi dire , les victimes , en nous séparant de la France , pour nous soumettre à l'Angleterre , nous avons eu le glorieux avantage d'y résister de tout notre pouvoir ; nous nous sommes plaints amèrement de nous voir retrancher d'un corps dont nous étions membres , & de ce qu'en nous faisant devenir Anglois , on nous forçoit ou à être ennemis de notre patrie , ou à être des sujets peu soumis : car il falloit nécessairement en changeant de domination , changer aussi de cœur , haïr ce que nous avions aimé , ou nous disposer à mal obéir aux nouveaux maîtres qu'on nous forçoit

de recevoir. On se souvient, dis-je, qu'à nos plaintes nous joignimes les murmures & les protestations : tout fut inutile, on nous sacrifia : & quoiqu'il semble qu'un traitement si dur auroit dû éteindre en nous l'affection de la patrie, quoique notre patrie elle-même semblât nous le prescrire, nous avons toujours conservé pour la France les mêmes cœurs & un amour filial, qui ne nous ont jamais permis de partage avec la nation Angloise. Nous nous sommes toujours considérés depuis cette cruelle séparation comme des hommes exilés dans leur propre ville & dans leurs maisons, comme des Citoyens hors de la France dans l'enceinte même de la France. Enfin le Ciel a secondé nos vœux : nous touchons à l'heureux moment de notre réunion, nous avons accéléré ce moment de toute notre puissance, après l'avoir attendu si long-temps. Mais ce n'est pas assez pour nous d'avoir fait plus que nos ancêtres, nous voulons encore laisser à notre postérité un exemple qu'elle ne puisse jamais surpasser : c'est de supplier le Roi avec les plus humbles instances, qu'il lui plaise nous recevoir en son obéissance, & nous accorder la condition que

sous quelque prétexte & pour quelque cause que ce soit , jamais la Rochelle ne puisse être démembrée de la Couronne de France ».

Toute la compagnie applaudit à ce discours , & aux larmes dont l'orateur l'accompagna. Le Duc de Berry lui répondit , qu'il ne pouvoit assez lui témoigner la satisfaction qu'il ressentoit , lui & tous les autres Princes & Seigneurs , d'une affaire conduite avec tant de sagesse , de prudence & de témoignages de zèle pour le Roi ; que les sentimens qu'il leur exprimoit , étoient ceux de toute l'assemblée , & que toute la nation Françoisë ne pouvoit se dispenser d'admirer leur courage & d'en faire voir une joye publique. Qu'il ne doutoit pas que Monsieur le Connétable , qui représentoit la personne du Roi , ne leur accordât tous les articles de leurs demandes. Oui , sans doute , interrompit du Guesclin , non-seulement je leur accorde tout , mais je confesse hautement qu'il n'a jamais été fait , & que peut-être jamais on ne fera rien de plus agréable au Roi ; & pour qu'ils connoissent encore mieux la bonté & les vertus du Roi à qui ils se rendent , & les enga-

ger à se maintenir encore plus constamment dans leur affection pour son service , je leur accorderai tout ce qu'ils voudront ajouter à leur première demande. Il sçavoit que les Rochelois souhairoient la démolition de ce fatal Château , qui leur avoit si long-temps déplu , & que le Roi érablît dans leur ville une fabrication de monnoyes ; il sçavoit encore que les instructions des députés les chargeoient d'en faire instance au Conseil : ainsi il voulut les prévenir & leur accorder comme de son mouvement ce qu'il n'auroit pû leur refuser après la parole qu'il venoit de leur porter. De grandes raisons le déterminoient encore. Il sçavoit qu'il ne pouvoit faire un plus grand dépit aux Anglois qu'en abattant le Château , & qu'il leur ôteroit en même-temps la tentation de recouvrer une place où ils n'auroient plus d'azile : il considéroit que ce Château n'étoit plus utile à la garde de la ville , qu'il occuperoit une garnison très dispendieuse , & qu'il y avoit toute apparence que les mêmes Bourgeois qui venoient de donner aux Anglois une preuve aussi évidente de leur aversion , se défendroient bien contre eux , sur-tout ayant à crain-

dre leur ressentiment d'une défection aussi injurieuse : qu'en leur accordant un Hôtel des Monnoyes dans leur ville , il les engageroit de plus en plus à demeurer fideles au Roi par l'honneur de cette concession , & l'utilité qu'ils en tireroient.

Quand le député eut entendu le Connétable parler si bien en faveur de la ville , il demanda ouvertement la démolition du Château , & l'établissement d'un Hôtel des Monnoyes. Il commençoit à discourir sur l'avantage de ces deux articles , lorsque le Connétable l'interrompit ; » Monsieur le Député , lui dit-il , il vous suffit de souhaiter pour obtenir ; le Roi sçait que le Château lui est , & à vos Citoyens , très-inutile , dans une place aussi affectionnée que la vôtre , & qu'il ne peut donner des marques trop sensibles de sa bien-veillance à des sujets aussi zélés que vous & les vôtres. Nous n'avons plus qu'à dresser le traité ». Sur cela le Conseil se leva , & on alla travailler à dresser les expéditions.

Pendant que l'on y travailloit , les Princes & Seigneurs tout de bout s'entretenoient familièrement de choses indifférentes ,

différentes , lorsqu'un des Députés dit au Connétable que ce seroit un surcroît d'honneur & de joye pour toute la ville de prêter entre ses mains un nouveau serment de fidélité au Roi : que pendant le peu de séjour qu'il y avoit fait (V. p. 45.) , il avoit tellement gagné les cœurs , que tout le monde seroit charmé de lui en donner ce témoignage : & moi , répondit le Connétable , je vous jure que je n'ai jamais eu de si grande satisfaction que celle que je ressens de votre conduite & de votre affection , & de vous voir mériter , comme vous faites , les bonnes graces du Roi.

Alors un des Députés moins sensé que les autres , porta la parole au Connétable : Monseigneur , lui dit-il , si nous n'avions pas fait ce que nous avons fait , & que nous ne nous fussions pas rendus de bon gré , quel parti auriez-vous pris , vous seriez-vous rendu maître de notre ville ? Oui , sans doute , répondit du Guesclin , je m'en serois rendu maître , & j'y serois entré l'épée à la main : sçachez qu'il n'y a pas de place où le soleil puisse entrer , que je n'y entre aussi , & que je ne la force. Le Député sentit

son indiscréditation , & qu'il avoit manqué de respect à la compagnie devant laquelle il avoit parlé , & en particulier au Connétable : pour réparer sa faute , il s'écria , grand Dieu ! que ce que je viens d'entendre est digne de la bouche qui l'a prononcé , & du grand cœur qui l'a produit !

Enfin le traité fut expédié & signé le jour même. Le soir les Députés rentrent dans leur ville avec cette favorable patente , & furent reçus avec une acclamation générale , & des cris de joye difficiles à exprimer. Dès le lendemain les habitans mirent la main à l'œuvre pour démolir le Château , & le jour suivant du Guesclin fit son entrée dans la Rochelle.

Le soleil fut à peine levé pour éclairer une si belle fête , que le Connétable envoya dans la ville des troupes pour prendre possession des postes & des places au nom du Roi. Toute la Bourgeoisie en armes l'attendit dans la prairie hors la ville ; là il reçut les complimens de tous les Corps , ensuite il entra accompagné des Seigneurs , des volontaires & des principaux Officiers de l'armée , &

fut conduit avec ce beau cortège à l'Eglise (1), où le *Te Deum* fut chanté & les actions de grâces ordinaires rendues à Dieu avec une joye publique inexprimable. Le Bourgeois n'oublia rien pour rendre cette journée triomphante, les feux de joye, les festins en pleines rues, firent de la nuit suivante un nouveau jour, & rien ne manqua à l'allégresse de ce peuple délivré de la dure captivité où il avoit gémi. Le Roi envoya ses ordres pour qu'il fût rendu au Connétable, pendant son séjour à la Rochelle, les mêmes honneurs qu'on auroit rendu à Sa Majesté même. C'est ce que le Roi avoit déjà pratiqué en plus d'une occasion, voulant que par-tout on reconnût sa propre personne dans son Connétable, que tout le monde sçût jusqu'à quel point il l'aimoit & l'estimoit, qu'il regardoit l'obéissance & les respects qu'il vouloit qu'on lui rendit, comme rendus à lui-même; il ne cachoit pas même sa reconnaissance pour un sujet qui sçavoit si bien par la force de ses armes étendre &

(1) Ce n'étoit alors qu'une Paroisse, qui est devenue Cathédrale par la translation de l'Evêché de Maillezais à la Rochelle en 1646.

maintenir l'empire & l'autorité de son maître. Les Princes du Sang , & même les Ducs de Berry & de Bourgogne , ne lui envioient pas cette grande élévation , & portoient jusqu'au respect l'honêteté qu'ils avoient pour lui , afin d'en donner l'exemple , & que personne ne s'en dispensât.

Dès que le traité fut signé , on l'envoya au Roi , avec toutes les circonstances de la reddition de la place ; après quoi douze habitans furent députés à la Cour pour le faire agréer à Sa Majesté , & lui prêter au nom de tous leurs concitoyens un nouveau serment de fidélité & d'obéissance.

La joye que le Roi ressentit à la réception de cette agréable nouvelle est inconcevable ; il ne se lassoit pas de s'en faire répéter toutes les particularités : il en écrivit de sa main au Connétable pour lui exprimer sa satisfaction , le féliciter de cet événement , lui témoigner combien il étoit content des Rochelois pour l'avoir traité avec le même respect qu'ils auroient pû avoir pour sa propre personne ; il ajouta qu'il prétendoit que dans tout le Royaume on lui rendît les mêmes hommages , comme au restaurateur de

la France , qui par sa sagesse , sa valeur & sa bonne conduite rendoit à sa Couronne tous les fleurons qui en avoient été arrachés, en le rétablissant lui-même dans tout l'héritage de ses peres : qu'il vouloit que l'éclat qu'il rendoit au Royaume rejaillît sur un homme , qui en étoit l'ornement , l'amour & l'honneur. Enfin cette lettre du Roi étoit si flatteuse , que jamais sujet n'en a reçu , ni du espérer de pareille de son Maître. On regrette que l'Histoire ne l'ait pas conservée dans tout son entier.

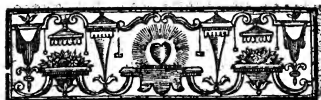
Aussi le Connétable eut-il de la peine à contenir sa joye & sa reconnoissance quand il la reçut , & qu'il vit que s'il s'estimoit heureux d'avoir rendu de si grands services , il ne l'étoit pas moins de ce que ses services étoient reconnus , & de ce que les bonnes graces d'un Roi si sage n'étoient pas dues à la fortune seulement , mais qu'elles étoient vraiment la récompense de ses vertus.

Le Roi commanda des réjouissances publiques dans Paris , & ordonna qu'elles se fissent avec une magnificence proportionnée à l'événement. Les Députés de la Rochelle eurent le plaisir de voir la joye du peuple , qui les environnoit

& les suivoit dans les rues, & leur faisoit cent fois par jour répéter le détail de cette heureuse opération, qui fut long-temps le sujet des conversations. La ville retentissoit des éloges du Connétable, & jamais il n'y eut un nom célébré avec plus d'éclat que le sien par les cris que l'on entendoit de toutes parts de *vive le Roi, vive son incomparable Connétable*. Il recevoit dans Paris, sans y être, les honneurs du triomphe, tels que les plus grands Capitaines Romains les obtenoient après d'éclatantes victoires.

Fin du cinquieme Livre.





HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE SIXIEME.

S O M M A I R E.

*Mort de Thiphaine Ragueneſ, femme du
Connétable. Guerre en Poitou. Cruel
traitement fait à ſix ſoldats Rochelois.
Vengeance que du Gueſclin en tire.
Siège de Bénon. Cruauté des Anglois
ſur un Seigneur Breton. Vengeance
d'Olivier de Clifſon. Suite des conquê-
tes du Connétable. Trait héroïque d'une
Dame. Siège & réduction de Thouars.
Bataille de Chiſay. Stratagème de du-*

Guesclin qui lui réussit pour surprendre Nyort. Suite des conquêtes. Affaires de Bretagne. Révolte des Seigneurs. Le Roi y envoie du Guesclin qui soumet toute la Province au Roi. Allarmes du Duc. Le peuple se révolte contre les Anglois. Le Duc fuit en Angleterre. Siège & prise de Hennebion par le Connétable. Kimperlé, Concarneau & autres se rendent. Siège de Brest. Du Guesclin passe dans l'Isle de Jerfay, qu'il saccage. Suite du siège de Brest. Siege de Derval, cruelle aventure qui y arrive. Le Connétable va à Nantes qui ouvre ses portes, & se rend sous conditions. Il va à la Cour.

Les Ducs de Bretagne & de Lancastre descendent à Calais avec 60000 hommes. Allarme par-tout le Royaume. Défi insolent du Duc de Bretagne au Roi. Le Connétable va en Picardie, & chasse les Anglois devant lui jusqu'en Guyenne. Leur armée y arrive ruinée & réduite à six mille hommes. Du Guesclin se remarie à Jeanne de Laval. Guerre entre le Prince de Galles & le Comte de Foix. Continuation des conquêtes du Connétable. Siège & prise de Lourdes, de Sault, la Réole & autres

places jusqu'au nombre de quarante. Reddition de Becherel. Le Duc de Bretagne se rend encore en Angleterre. Le Pape envoie deux Légats qui ménagent une trêve.

Le Roi d'Espagne retire la Comté de Soria des mains de du Guesclin, & lui donne en échange le Comte de Pembroke son prisonnier. Procès sur sa rançon. Le Duc de Bretagne rentre dans sa Province. Nouvelles trêves. Entreprise malheureuse du Sire de Coucy en Autriche. Son retour. Charles V. empoisonné de la part du Roi de Navarre. Secouru promptement. Guerre en Normandie contre le Navarois, qui demande du secours aux Anglois, & en reçoit. Olivier de Clisson est fait prisonnier & envoyé en Angleterre. Siège de Saint Malô par les Anglois, levé par le Connétable. Guerre en Guyenne. Siège de Bergerac, & sa réduction. Infidélité de quatre Seigneurs. Yvain de Galles est tué en trahison. Du Guesclin va à la Cour. Le Duc de Bretagne cité à la Cour des Pairs. Fait défaut. Son Duché est confisqué. Les Seigneurs Bretons quittent le Roi, rappellent leur Duc, qui rentre en possession de toute

sa Province. Mécontentement du Roi, qui y envoie du Guesclin, il est mal reçu par-tout. Chagrin qu'il en ressent. Il est desservi auprès du Roi, dont il veut quitter le service. Les Ducs d'Anjou & de Bourbon vont exprès pour l'appaiser, & lui font reprendre l'épée de Connétable. Il va avec eux à la Cour. Le Roi le charge de chasser tout-à-fait les Anglois du Royaume. Il s'y engage, part & passe par le Bourbonnois. Pompeuse réception que lui fait le Duc de Bourbon. Va en dévotion en Auvergne, de-là devant Castelneuf de Rendon. Il y tombe malade. Sa mort. Affliction générale des troupes. Honneurs que lui rend un Général Anglois. Ce qui précéda & suivit sa mort. Le Roi ordonne sa sépulture à Saint Denis. Honneurs rendus à son corps sur toute sa route. Sa réception Royale à Saint Denis. Service magnifique & extraordinaire que lui fit faire dix ans après sa mort le successeur de Charles V. Son tombeau & son épitaphe.



N ne peut assez s'étonner quand on lit l'histoire du Connétable du Guesclin, de voir une suite d'événemens plus heureux les uns que les autres, se succéder sans intervalles. Notre dessein en l'écrivant a été sans doute d'exposer sous les yeux du lecteur toutes les vertus de notre Héros, sa sagesse, sa conduite, sa prudence, sa valeur, son humanité, sa générosité qu'il portoit souvent à l'excès; mais en convenant que jamais mortel n'a reçu du Ciel tant de bienfaits, nous ne pouvons nous refuser aussi de convenir que le même Ciel avoit pour lui une prédilection particulière & veilloit sans cesse à sa conservation; en un mot, qu'avec tout son mérite, il avoit un bonheur qui l'accompagnoit par-tout, soit pour faire réussir toutes les entreprises, soit pour le préserver des dangers où il s'exposoit sans ménagement, & de la mort qu'il affrontoit sans la craindre.

Cependant cette même fortune lui fit plusieurs fois sentir son inconstance, par quelques revers, comme dans les deux occasions où il fut prisonnier; celle où il pensa mourir, lorsqu'il tomba d'une

muraille de ville assiégée dans le fond du fossé , se cassa une jambe , & que soutenu sur l'autre , il se défendit contre cinq ennemis qui l'attaquoient pour le ruer ; & quand il fit une autre chute la tête la première dans un bournier (au siège de Melun) , d'où on le retira comme mort. Mais le trait le plus cruel pour lui de la part de la fortune , ce fut la perte de Thiphaine Raguenel , son incomparable femme , dont le plus grand éloge est d'avoir été digne de lui , comme il étoit seul digne d'elle. Jamais l'amour & la vertu n'avoient uni plus intimement deux plus grandes ames , & jamais séparation pour toujours ne fut sentie plus vivement , que du Guesclin ressentit celle-là. Nous avons eu lieu de parler de cette excellente Dame plusieurs fois , & nous croyons en avoir assez dit pour épargner ici à nos lecteurs une répétition inutile.

Le Connétable exprima sa douleur par des larmes & par un long & triste silence : il se soumit avec résignation aux ordres de celui qui gouverne tout , qui lui avoit fait un don si précieux , & qui le lui avoit redemandé ; il bénit la

main adorable qui le frappoit , en lui rendant ses actions de graces des bienfaits qu'il en avoit reçus.

(Il faut que nos lecteurs nous pardonnent , comme nous les en avons déjà priés , le défaut de dates dans tous ce que nous avons écrit jûsqu'ici ; les originaux ne nous fournissent ni les jours ni les années , en sorte que nous ne pouvons pas même assurer que les événemens soient arrivés dans l'ordre où nous les trouvons écrits , ni que les dates que nous employons soient encore exactes , malgré les recherches qu'elles nous ont coûté : cependant nous sommes forcés de nous conformer à cette Chronologie).

Le Connétable ayant satisfait à tout ce que sa tendresse & sa douleur exigeoient de lui , partit pour la Cour , où il alla prendre les ordres du Roi sur la continuation de la guerre en Poitou & autres Provinces voisines de la Gascogne ; & le Roi détermina de chasser les Anglois de toutes les places qu'ils tenoient encore. Du Guesclin fit peu de séjour à Paris , & reprit le chemin du Poitou. Le premier objet qui se présenta à lui fut le Château de Bénon. Outre que la prise de cette place étoit intéres-

sante pour les opérations ultérieures , & que par sa conquête elle devoit obliger un grand nombre d'autres dans le bas Poitou à se rendre à l'obéissance du Roi , sans qu'il fut nécessaire de les y réduire par la force ; le Connétable avoit un vif ressentiment contre le Gouverneur. C'étoit un Gentilhomme de la Comté de Foix , nommé Guillaume de Paux , qui avoit fait un cruel traitement à six jeunes hommes natifs de la Rochelle , soldats de sa garnison , pour venger sur eux la défection de leur patrie. Si-tôt qu'il en avoit eu la nouvelle , il leur avoit fait couper le nez , les oreilles , les lèvres , & un poignet à chacun , quoiqu'ils fussent de braves gens , qui l'avoient bien servi depuis près de deux ans qu'ils étoient dans le Château de Bénon , & sans qu'il eut rien à leur reprocher , que l'affection de leurs compatriotes pour la France. Après cette cruelle opération , le Gouverneur fit conduire ces six misérables à la Rochelle , & déclarer aux habitans qu'il en feroit pendre autant qu'il en attraperoit de ceux qui avoient été présens ou qui avoient contribué à la trahison qu'ils avoient faite ; qu'il les regardoit tous comme criminels de lèze-

Majesté , & les traiteroit en conséquence ; & que les autres habitans qui n'avoient point eu de part à l'affaire , il se contenteroit de les faire accommoder comme les six soldats qu'il leur renvoyoit. Du Guesclin regarda cet outrage comme fait à toute la nation : en effet ces malheureux présentoient à leurs concitoyens un spectacle d'horreur, qui acheva de faire détester la domination Angloise , & de confirmer les habitans dans la résolution d'être pour toujours inséparablement attachés & fideles à la France , dont la douceur du gouvernement , & en particulier de celui du Roi regnant avoit été le premier motif qui les avoit fait agir.

Il fut donc résolu dans le Conseil d'assiéger la Ville & le Château de Bénou : il se trouva quelques difficultés à l'entreprendre ; on n'avoit encore que trois échelles en état de servir , & il falloit du temps pour en faire la quantité nécessaire pour l'armée : d'ailleurs la place étoit forte & de bonne résistance , en sorte , que les opinions furent de la réserver pour un autre temps , & de commencer par réduire toutes celles de moindre importance. Mais le Connétable qui

n'aimoit pas les délais , & qui ne trouvoit rien de difficile , fut d'un autre avis : » Allons , dit-il , les attaquer , il est impossible que des gens qui ont tant de cruauté soient des gens de cœur ; je suis assuré qu'ils ne nous résisteront pas. » (Il avoit raison , la cruauté se rencontre rarement avec la véritable valeur.) Il va donc lui-même jusques sur le fossé , fait appeller le Gouverneur par ses Héraults , & il lui dit sommairement , que comme les Anglois étoient déjà sortis de tant de places , il étoit juste qu'ils fortifissent encore de celle-là , & qu'il le sommoit de la lui remettre. Le Gouverneur lui répondit d'un ton audacieux , que s'il avoit trouvé par-tout des gens aussi fideles à leur Maître que ceux qui étoient dans Bénon , il seroit encore à se morfondre devant la premiere forteresse qu'il avoit assiégée : qu'il pensoit apparamment que les Anglois étoient tout-à-fait vaincus , parce qu'il n'avoit eu affaire jusques-là qu'à des traîtres & des lâches , mais qu'il devoit se persuader que le Roi Edouard étoit assez puissant dans le Poitou , puisqu'il y avoit encore un serviteur comme lui , & une ville aussi forte & aussi-bien munie que

sa place. » Et moi , lui répartit le Connétable , je suis fort content de ce que vous ne vous rendez pas à ma sommation ; je vous déclare & vous jure qu'il n'y a plus de quartier pour vous ni pour les vôtres , & que je vous punirai comme vous le méritez de votre orgueil , & de la barbarie que vous avez exercée contre les six jeunes Rochelois de votre garnison ». Cela dit , il lui tourna le dos , & tout de suite pensa à l'attaque. Toute l'armée qui partageoit le ressentiment du Chef , courut d'abord aux fascines pour combler le fossé , & on fit quantité de sacs remplis de terre.

La nuit suivante , douze hommes de la ville en sortirent montés sur d'excellens chevaux , fondirent avec beaucoup de hardiesse & de valeur sur le camp du Connétable , poussèrent les premiers qui se trouverent devant eux , chassèrent les corps-de-gardes , & jetterent tant d'effroi & une telle épouvante par-tout , que l'on s'imagina que le Duc de Lancastre étoit entré avec un puissant secours dans la ville. Ces douze Anglois avoient rencontré Geoffroy Payen , (dont il a été fait mention au siège de Sainte Severe ,

(p. 366.) , & avoient tellement effrayé les soldats qui l'accompagnoient , qu'ils l'avoient abandonné , & laissé seul à leur merci ; il fit résistance tant qu'il pût , mais il reçut tant de coups & de blessures , qu'il fut forcé de se rendre leur prisonnier. Quelques-uns du camp François s'apercevant de ce malheur , ou instruits par ceux qui avoient fui , allerent à son secours , mais ils ne purent atteindre les Anglois , qui marchoient au grand trot vers la ville , & forçoient leur prisonnier de les suivre à pied : il leur demanda quartier , leur représentant que son état ne lui permettoit pas de marcher , & que s'ils lui permettoient d'aller faire panser ses blessures chez lui , il leur donnoit sa foi de Gentilhomme de se rendre dès le lendemain dans leur ville. Sur cela ils lui demanderent son nom , & quel étoit son emploi à l'armée ; il n'eut pas plutôt dit qu'il étoit un Gentilhomme Breton , & qu'il commandoit trente hommes - d'armes sous les ordres d'Olivier de Clisson , que la fureur s'empara d'eux : traître , lui dirent-ils , tu vas mourir , puisque tu appartiens à ce perfide Clisson , le plus

cruel de nos ennemis (1). Aussi-tôt ils le percerent de tant de coups, qu'ils le laisserent pour mort sur la place, & regagnerent leur ville à toute bride.

Cliffon, qui étoit à la tête de ceux qui les poursuivoient, passa près de Payen, & entendit les plaintes d'un homme couché sur le chemin, il s'en approcha & reconnut son ami, qui avoit eu assez de force encore pour se retirer de la route des chevaux, & tout prêt à rendre le dernier soupir. Cliffon essaya de bander ses playes, mais Payen lui dit : Monsieur, ne vous arrêtez pas, gardez-vous de tomber dans les mains de ces hommes-là, ils vous tueroient sans miséricorde ; j'étois leur prisonnier, & ils m'ont traité comme vous voyez contre leur parole, en haine de votre nom, si tôt que je leur ai dit que j'étois à vous.

(1) Nous avons déjà dit qu'il avoit contre toute la nation Angloise une passion qu'il portoit peut-être à l'excès : & qu'ils lui avoient donné le nom de boucher, parce qu'il ne faisoit quartier à aucun. Il fut heureux de n'être jamais tombé entre leurs mains, il n'auroit pas eu l'honneur de succéder à du Guesclin dans la dignité de Connétable.

Je suis trop honoré en mourant , de vous donner encore quelque marque du zele & de l'attachement que j'ai toujours eu pour vous , & du bonheur que j'ai eu de porter les armes sous vos enseignes : à peine put-il achever ces derniers mots , il embrassa tendrement son Capitaine & mourut dans ses bras.

Clisson pleura bien douloureusement la mort de ce bon Officier , son ancien ami & compatriote , qui venoit de lui donner dans ses derniers soupirs un témoignage si sincere de son attachement. Il fit prier & pria Dieu pour le salut de son ame , & dans le premier accès de sa douleur , il fit un serment , indiscret , de venger son sang dans celui de tous les Anglois qui dans le cours d'une année lui tomberoient entre les mains , sans en prendre un seul à rançon , de quelque qualité ou dignité qu'il fût. Un tel serment convenoit aux anciens à qui leur fausse religion auroit servi d'excuse , ou dans le premier mouvement à un ami vivement affligé ; mais il falloit en reconnoître l'injustice , & ne pas l'exécuter , comme l'histoire le lui reproche.

Toute l'armée Françoisé fut irritée de la cruelle fin de Géoſſroy Payen qui

étoit généralement estimé , & on ne pensa qu'à la venger par un assaut général. Deux jours après tous les préparatifs étant faits , on y marche résolument , les échelles sont dressées contre les murailles , plusieurs y montent & sont renversés , & les assiégés leur crient par dérision : Allez vous reposer chez vous , Messieurs les François , & apprenez comment il faut se tenir au haut d'une échelle , vous ne le sçavez pas encore. Pendant qu'ils insultoient les François , ils ne voyoient pas que d'un autre côté on entamoit leurs murailles à la sape en plus d'un endroit. Les Bretons y entreurent les premiers & firent retentir l'air de ce fameux & terrible cri de guerre , **NOTRE-DAME GUESCLIN.** Les Anglois alors ne doutèrent plus que la place ne fut emportée ; ils abandonnerent la basse-cour du Château aux vainqueurs , & se sauverent en foule dans le Donjon. Le Connétable arrive dans le moment , & commande que l'on attaque cette dernière forteresse. Les ennemis voyant qu'on va les forcer & qu'ils sont sans ressource , font signe qu'ils sont prêts à capituler , & demandent vies & bagues sauvées. Du Guesclin ne voulut point de

conditions , & leur fit dire qu'il ne les recevroit qu'à discrétion : il furent contraints de subir la loi , de céder à la nécessité , & de sortir sans armes & la corde au col.

Olivier de Clifson encore tout bouillant du massacre de Geoffroy Payen , d'ailleurs ennemi passionné des Anglois , & tout échauffé de son serment , demanda les prisonniers au Connétable , qui les lui donna sans explication , & sans se défier qu'il eut aucun mauvais dessein. L'histoire dit qu'Olivier de Clifson les assomma tous l'un après l'autre à coups de hache-d'armes. Cela est difficile à croire de la part d'un grand Seigneur & d'un homme de mérite comme il étoit , & qu'il ait porté la vengeance jusqu'à cet excès d'inhumanité. Il faut aussi convenir que les Ecrivains de ce temps-là ne méritent presque aucune foi : ils obmettent quantité de choses qu'ils auroient dû ne pas oublier , & en rapportent beaucoup d'autres qui n'ont seulement pas de vraisemblance , & que nous n'avons pas trouvé dignes de notre histoire , où nous nous sommes piqués de la plus grande exactitude. Quoi qu'il en soit , si ce trait étoit vrai , Olivier de

Cliffon se feroit déshonoré éternellement , d'avoir massacré tant d'hommes de sang froid , & de sa main , pouvant dans les regles les plus dures de la guerre , & avec quelque apparence de justice & de droit , les faire passer au fil de l'épée.

Après la réduction de la ville & du Château de Bénon , le Connétable en fit réparer les fortifications , & y mit garnison ; de-là il alla à Marans , où les Anglois se rendirent à la premiere sommation , & en sortirent avec tous leurs effets. La même chose arriva tout de suite à Surgeres , dont les habitans se soumirent sans peine à l'obéissance du Roi , n'ayant plus rien à craindre de la part des Anglois , qui étoient sortis par une porte , aussi-tôt que le Connétable avoit paru devant la porte opposée , sans oser l'attendre. Il y avoit alors à Surgeres pour Gouverneur un Chevalier Anglois , nommé Bernard d'Ambas , grand homme de guerre , qui tenoit prisonniere la Duchesse de Bourbon , mere de la Reine de France , dont il espéroit tirer une grande rançon. Il l'avoit eue par surprise dans une de ses terres en Bourbonnois , & il la tenoit renfermée avec tant

de secret , qu'elle ne pouvoit même donner de ses nouvelles , & d'Ambas en quittant sa ville l'avoit emmenée & mise en nouvelle prison dans la tour de Broé où il s'étoit retiré , lieu si petit & de si peu de conséquence , qu'il ne croyoit seulement pas que les François y jettassent les yeux. Mais ceux-ci sçachant qu'il y avoit conduit la Princesse , l'attaquerent , le forcerent , & délivrerent cette Dame , que le Duc de Bourbon son fils qui étoit présent retira de la tour , & fit conduire dans ses terres avec tout l'appareil convenable à son rang & à sa naissance.

L'infatigable du Guesclin marcha droit à Fontenay-le-Comte , place alors très-forte & très-considérable. Le Gouverneur Jean de Harpedanne , l'un des plus grands Capitaines de son temps , en étoit alors absent , & avoit laissé la ville en garde à sa femme , qui avoit assemblé auprès d'elle pour la conservation de la place tout ce qu'elle avoit pu trouver d'Anglois , ou de troupes de leur parti. Cette vaillante Dame étoit déterminée à se défendre , & son exemple inspiroit du courage à tout son monde.

Le Connétable fit investir la ville , & s'étant présenté devant la porte , il fit
appeller

appeller le Gouverneur ; la Dame parut au haut de la muraille , armée de tout ce qu'elle avoit de plus capable de séduire les cœurs les plus fiers ; elle étoit belle & jeune , & comptoit sans doute faire de ses ennemis des esclaves. Du Guesclin fut surpris des graces de cètte héroïne , & encore plus du discours qu'elle lui fit , & qu'il écouta avec respect , en homme qui n'en avoit jamais manqué pour les Dames. » C'est ici , pour vous , lui dit-elle , illustre Connétable , une guerre d'un genre nouveau : vous avez soumis jusqu'à présent tous ceux qui devoient vous résister , & vous allez essayer vos forces pour vaincre une femme , que la foiblesse ordinaire aux personnes de son sexe devoit faire trembler de vous voir l'épée à la main. Mais comme vos grandes actions vous font regarder dans toute l'Europe comme l'Emule d'Alexandre , des Scipions , de César , que l'on trouve en vous la valeur du premier , la modération des seconds , la fortune du troisieme , j'espere pouvoir vous mettre encore en parallele avec le grand Cyrus : ce parallele manquoit à votre gloire , & je serai peut-être assez heureuse pour devenir une seconde Tho-

miris , & venger le sang que vous avez fait couler. Au reste , si vous étiez un homme ordinaire , je ne m'opiniâtrerois peut-être pas à vous résister ; mais votre vertu anime la mienne , & vos exemples sont si beaux , qu'ils se font imiter même par vos ennemis ».

Le Connétable lui répondit qu'il n'avoit jamais eu , & n'auroit jamais un avantage plus glorieux , que de combattre une si belle & si vaillante ennemie : que tous ceux qu'il avoit eus jusques-là sur les plus braves hommes du monde ne lui étoient pas si flatteurs : mais qu'elle ne devoit pas espérer d'être un autre Thomiris , & de rendre sa comparaison bien exacte : que Cyrus fut puni justement , parce que son ambition étoit criminelle , & qu'il n'avoit aucun droit d'opprimer une Reine légitime ; que pour lui il n'étoit pas dans le même cas , qu'en la priant de rendre sa ville , il ne faisoit pas une usurpation , qu'il ne demandoit au nom du Roi la place de Fontenay , que parce qu'elle appartenoit à Sa Majesté , & qu'elle n'avoit été soumise aux Anglois que par violence , & sans autre droit. Qu'elle ne devoit pas encore le comparer à Cyrus , puisque ce n'étoit pas

pour jouir lui même de ses conquêtes qu'il faisoit la guerre , mais pour le service de son Roi ; qu'elle devoit au contraire rendre à ce Prince ce qui étoit de l'héritage de ses peres , & ne pas exposer aux malheurs de la guerre une personne aussi précieuse qu'elle ; qu'il la prioit de s'y résoudre , l'assurant qu'elle auroit de sa part tous les avantages qu'elle désireroit. La Dame lui répondit avec fermeté : » Je ne veux d'autre avantage que celui de conserver ma place : il y va de ma gloire , & je me couvrirois d'un opprobre éternel si j'en sortois ; il n'y a aucune condition qui puisse m'y résoudre : faites donc votre devoir , brave du Guesclin , & soyez assuré que je vais faire le mien.

Le Connétable la quitta avec un regret infini de se voir obligé de traiter en ennemie une femme si estimable , & qui avoit fait voir tant d'esprit & de valeur. Cependant il le falloit , & c'eut été manquer au service du Roi que de ne pas prendre Fontenay-le Comte ; il ne balançoit donc pas à disposer toutes choses pour y donner l'assaut , qui dura plusieurs jours , & fut si bien soutenu par les assiégés , que les François ne pu-

rent jamais gagner le haut des murailles. Le Connétable ne fut pas fâché de cette résistance , il souhaitoit avoir la place sans la forcer , pour ne pas exposer une si belle & si vaillante Amazone à la fureur & à l'insolence du soldat , qui ne l'auroit pas plus épargnée elle & toutes les Dames de sa Cour , que les moindres de la ville ; de sorte qu'il se contentoit d'affoiblir les ennemis. Enfin les Anglois remontrèrent à la Gouvernante qu'elle avoit fait une assez belle défense , qu'elle voyoit assez qu'elle ne pouvoit conserver sa place , & qu'au moins elle devoit épargner le sang de ses troupes & les réserver pour de meilleures occasions , se sauver elle & ses enfans des malheurs d'un assaut ; que son mari lui en sçauroit bon gré , n'ayant rien de plus précieux au monde. La Dame se rendit à ces raisons : elle sentit en quel péril elle auroit mis son honneur & celui de toutes les femmes de la ville , si elle eut été prise d'assaut. Elle se déterminâ donc à envoyer un Hérault au Connétable , & lui fit dire que puisque c'étoit le sort de l'Angleterre de céder par-tout à sa valeur , elle étoit prête à courir la fortune des autres , & à lui rendre sa

place. Qu'elle ne lui envoyoit point d'articles de capitulation , persuadée qu'un aussi généreux Capitaine se feroit un devoir de la traiter en femme de sa qualité , & que sa résistance même rendoit plus digne de son estime. Du Guesclin lui répondit qu'elle sortiroit avec tout ce qu'elle voudroit emporter , elle & les personnes qui lui appartenoient , & qu'on les conduiroit en toute sûreté à Bordeaux , où à tel autre endroit qu'elle désigneroit. Ces conditions furent acceptées , & la Gouvernante sortit avec ses troupes , auxquelles du Guesclin dit vous devez bien remercier cette Dame des conditions si douces que je vous ai accordées à sa seule considération.

On a vu plus haut que la ville de Thouars (1) étoit du nombre de celles que le Connétable avoit résolu d'arracher aux Anglois , & de soumettre à la domination Françoisé. Cette ville étoit intéressante par sa forte situation , par la fertilité du pays où elle est située , par

(1) Aujourd'hui Duché-Pairie sous le nom de la Trimouille, & appartenant dès-lors , & bien auparavant, aux Seigneurs de cette Maison.

la grandeur de la naissance du Vicomte de Thouars, ses grandes richesses, sa valeur personnelle, la quantité & la qualité de ses vassaux. Il les avoit tous rassemblés auprès de sa personne, ne doutant pas que le Connétable ne dût venir l'attaquer. Il étoit constamment attaché au parti de l'Angleterre, & sa seule autorité, comme étant le plus grand Seigneur de la Province, y soutenoit l'espérance des Anglois & entretenoit la continuation de la guerre. Il s'étoit donc préparé à soutenir le siège, & avoit auprès de lui les Seigneurs de Partenay (1), de Poufanges, de Cors, de Crupignac, Louis d'Harcourt, Geoffroy d'Argenton, Jacques de Surgeres (2), Perceval de Coulonges, & beaucoup d'autres, presque tous relevant de la Vicomté de Thouars, & en outre tous ceux qui tenoient le parti Anglois dans le Poitou, pour le servir dans le cas d'un siège.

Dès le commencement de la campa-

(1) Nous en avons parlé, page 340.

(2) Cette Ville appartient depuis longtemps, & peut-être dès-lors, à la Maison de la Rochefoucault.

gne , du Guesclin avoit regardé comme un objet principal & essentiel au service du Roi , de lui soumettre cette place & toute la Noblesse qui s'y étoit renfermée , parce que d'elle seule dépendoit la conquête de tout ce qu'il y avoit encore de considérable à réduire en Poitou. Il commença par l'investir , & il fit venir de Poitiers du canon pour battre les murailles. (Les Historiens , avec leur négligence ordinaire , ne nous ont transmis aucun détail d'un siège aussi considérable , où il a dû se faire de la part des braves hommes qui assailloient la place , & de ceux qui la défendoient , des faits d'armes dignes de la postérité : tout ce qu'on en sçait , c'est que les choses se passèrent si glorieusement de part & d'autre , que) le Vicomte fut réduit à en venir à une capitulation , & du Guesclin à l'accorder telle qu'elle fut proposée. Il fut convenu qu'il y auroit suspension d'armes entre l'armée & la ville , jusqu'au jour de Saint Michel (1) ; que

(1) L'Histoire ne dit pas combien de mois il y avoit entre la date de la Capitulation & le terme accordé.

si dans ce jour-là le Roi d'Angleterre , en personne , ou l'un des Princes ses fils , ne se présentoient pas avec des forces suffisantes pour en faire lever le siège , les assiégés se rendroient de bonne-foi sous la domination François.

Le Vicomte sçavoit qu'il se préparoit en Angleterre un armement formidable , & il ne doutoit pas que ce ne fût pour transporter en France un puissant secours. Le Connétable de son côté souhaitoit que cela fût , dans l'espérance de combattre les Anglois , de les défaire , & au moyen du gain d'une bataille , de rétablir tout en une fois , & pour toujours , les disgraces que la France avoit éprouvées de leur part ; & il ne doutoit pas que le Roi Edouard ayant eu connoissance de la composition de la ville de Thouars , ne se pressât de mettre ses vaisseaux en mer très-promptement.

Quand donc la capitulation fut conclue , comme nous venons de le dire , & signée , les assiégeans se retirèrent de devant la ville de Thouars , & pour n'être pas à rien faire en attendant le terme de Saint Michel , ils réduisirent un nombre de petites places. Cependant le Vicomte envoya à Londres une copie de

son traité : aussi-tôt le Roi Edouard donna ordre à toutes ses forces de mer , qui étoient toutes prêtes à mettre à la voile , de se rendre à Hamptoncourt. Cette flotte étoit , dit l'Histoire , composée de huit cens vaisseaux de toutes sortes de grandeurs , avec beaucoup de matelots & de pionniers , & en outre cinq mille hommes-d'armes , & dix mille archers : on n'avoit pas encore vu sortir des ports d'Angleterre une flotte aussi considérable. Le Roi Edouard III , tout vieux qu'il étoit , s'y trouvoit en personne avec le Comte de Bordeaux , (fils du feu Prince de Galles) , & le Duc de Lancastre son second fils , les Comtes de Cantbrige , de Salisbury , de Warwick , d'Arondel , de Suffolc & d'Estanfort : les Sires le Dépensier , de Ferri , de Vienne , de Ros , de Warthe , & tout ce qu'il y avoit de plus brillante Noblesse dans le Royaume. Ce Roi disoit qu'il venoit en France pour reprendre tout ce qu'il y avoit perdu , ou pour perdre le reste.

Quand le bruit de ce grand armement se fut répandu dans la Guyenne , toute la Province se disposa à s'y joindre : le Duc de Bretagne , qui avoit épousé la troisième fille d'Edouard , auroit

voulu se mettre de la partie , mais les Seigneurs Bretons , qui tous étoient dans les intérêts de la France , le supplierent de ne point entrer dans cette querelle , & lui déclarèrent que non seulement ils ne le suivroient pas , mais qu'ils déclareroient la guerre à quiconque armeroit contre le Roi de France. Charles le Mauvais , Roi de Navarre , dont nous avons tant parlé au commencement de cette histoire , se mit bien-tôt en campagne en faveur des Anglois , quoiqu'il fût vassal de la Couronne , & qu'il eût cent fois fait , violé & renouvelé ses sermens de fidélité. Il pensoit prendre le parti le plus sûr pour tirer quelque avantage des disgraces futures de la France , mais sa fausse sagesse , & sa cupidité , lui faisoient toujours prendre le plus mauvais parti.

Le Connétable averti des forces qu'il alloit avoir sur les bras , se préparoit à les soutenir. Il mit toutes ses places en état de défense , & manda à tous ses gens de guerre qui ne se trouvoient pas alors auprès de lui , de marcher à la première nouvelle du débarquement , & de se trouver dans les environs de la Rochelle , d'où il se rendroit devant

Thouars. Il ne douta pas que le Roi d'Angleterre ne débarquât à Bordeaux, & qu'il n'y assemblât tout ce qu'il avoit de troupes & de Noblesse de son parti, pour les joindre à celles qu'il auroit amenées avec lui. Les Ducs de Berry, d'Anjou, de Bourgogne & de Bourbon préparoient leurs troupes pour s'unir au Connétable. Il n'étoit bruit que de guerre de toutes parts, & on attendoit en France impatiemment l'arrivée des Anglois, bien loin de les craindre, dans l'assurance où on étoit que sous la conduite du plus grand Capitaine qui fut jamais, il étoit impossible que l'on ne remportât sur eux une pleine & entiere victoire.

Le Ciel en ordonna autrement, & ce grand armement s'en alla en fumée : le Roi d'Angleterre fut plus d'un mois sans pouvoir sortir de ses ports, parce que pendant tout ce temps il fit un calme profond : dès qu'il eut mis à la mer, qu'il eut passé la Manche, & qu'il fut prêt à doubler le Cap de Finistere, pour entrer dans les mers de Bretagne, il s'éleva un vent de terre qui l'en tint éloigné très-long-temps ; il doubla enfin ce Cap, mais un vent contraire & violent le repoussa bien avant dans l'Ouest ; en sorte

qu'après avoir lutté pendant plus de trois mois contre les vents & la mer , il fut contraint de se tourner vers les côtes d'Irlande , & de regagner ses porrs , avec bien de la perte de temps , & des dépenses prodigieuses.

Cependant autant ce grand secours avoit flatté les espérances de ses serviteurs dans toute la Guyenne , autant on étoit inquiet des nouvelles du Roi & de sa flotte ; mais par la position des vents on jugea aisément qu'il ne pourroit jamais gagner Bordeaux , & par conséquent dégager la ville de Thouars. Les Seigneurs Anglois , & les François qui tenoient le parti de l'Angleterre , s'assemblerent à Nyort , au nombre de douze cens hommes d'armes , & manderent au Vicomte qu'ils étoient résolus à aller le secourir , pourvu que par la capitulation avec le Connétable , il ne fut pas stipulé expressément que le Roi d'Angleterre ou quelqu'un des Princes , dussent se présenter en personnes , & en forces suffisantes. Le Vicomte assembla ses amis pour délibérer sur cette proposition. Le Seigneur de Partenay tergiversa , & prétendit que le sens de cet article , exprimé dans le traité , ne devoit pas le gê-

ner , parce qu'il suffisoit qu'il vint à son secours des troupes Angloïses , & que celui qui les commanderoit représentant la personne du Roi , la condition portée dans le traité seroit remplie. Les autres Seigneurs ne furent pas de cet avis , & soutinrent que le sens de cet article étoit trop décisif , pour qu'on pût l'enfreindre sans infidélité , & qu'il ne seroit pas de la dignité du Vicomte de manquer à l'exécuter , ni de recourir à de vains subterfuges pour l'éluder ; que par conséquent il faudroit rendre la place lorsque le terme du traité seroit arrivé. Ainsi la reddition fut résolue , dont le Seigneur de Partenay eut un tel dépit , qu'il jura de ne s'y soumettre jamais , & se retira à Soubise , dont il étoit Seigneur , & comme tel relevoit de Thouars. Mais on lui fit bien-tôt connoître le tort qu'il avoit de s'opposer seul à une résolution prise par un si grand nombre de Seigneurs , qui avoient autant d'intérêt que lui à conserver la place , & on lui donna de si bonnes raisons , qu'il se rangea enfin à l'avis général. Ainsi le Vicomte répondit aux Seigneurs qui lui avoient écrit de Nyort , qu'il les remercioit de leur bonne volonté , mais qu'il

avoit donné sa foi , & que son honneur ne lui permettoit pas de la fausser.

La Saint Michel, jour de l'expiration du traité, venue, le Connétable à la tête de son armée, se présenta dès la veille en bataille devant la ville de Thouars, & resta en même position toute la journée du lendemain, en attendant que le Roi d'Angleterre parut pour le combattre. Il avoit avec lui dix mille lances, & d'excellens hommes jusqu'au nombre de soixante mille. Les Ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon étoient là en personnes, & avec eux le Vicomte de Rohan, Olivier de Clisson, le Dauphin d'Auvergne (1), le Maréchal de Sancerre, le Seigneur de Sully, & quantité d'autres de la première qualité, François & Bretons.

Le jour de la fête étant passé, il fut question d'exécuter la capitulation accordée au Vicomte de Thouars, ratifiée par tous ceux qui se trouverent avec lui. Le Connétable leur envoya un Hé-

(1) Voyez l'Histoire des Dauphins de Viennois, & des Dauphins d'Auvergne. Chez Desprez, 1760.

rault pour leur signifier qu'il étoit venu ou pour combattre le Roi d'Angleterre, s'il étoit présent, ou pour recevoir au nom du Roi leur serment de fidélité; qu'il avoit avec lui des soldats résolus à sortir victorieux, s'il y avoit eu lieu de combattre, & de se payer de leurs peines sur la ville; mais qu'il aimoit beaucoup mieux avoir soixante mille témoins de leur honneur & fidélité à tenir leur parole; que toute son armée feroit des acclamations de joye, de voir tant de si grands, si illustres, si vaillans Seigneurs rentrés sous la domination Francoise, qui étoit celle de leurs ayeux. Le Vicomte & les autres répondirent pour lui & pour ceux qui s'étoient engagés, qu'ils étoient tous également prêts à remplir leur promesse, & à faire voir par leur prompte obéissance quel contentement ils avoient de devenir serviteurs du Roi. Ils demanderent la permission de rendre leurs devoirs aux Princes & au Connétable, & ils y furent conduits. Alors les portes de la ville furent ouvertes, & les soldats y entrèrent librement & sans désordre, comme si ce n'eut pas été une place conquise. On convint enfin que le Vicomte & tous

les Seigneurs se rendroient à Poitiers , que là ils feroient leurs sermens avec la sollemnité requise , & tout de suite on partit pour ce voyage.

Olivier de Clifflon dans ce même temps fit une entreprise sur la ville de Mortagne , sur mer (1), la croyant mal gardée , mais il trouva le contraire : la place étoit très-bien munie d'hommes , de vivres & d'armes , & les fortifications en étoient très-bonnes. Il y donna quelques assauts qui ne lui réussirent point , & sur la nouvelle qu'il eut d'un renfort qui venoit de Nyort pour secourir la place , il fut forcé de se retirer , & d'abandonner même quelques bagages : (action fort sage ; un Général se trouvant engagé dans une affaire fâcheuse , par surprise ou par trop de hardiesse , doit sauver les hommes : tel a été le système du Chevalier Bayard ; il disoit qu'une retraite sage étoit aussi honorable qu'un avantage sur l'ennemi).

1372. Au printemps de l'année suivante , le Connétable rentra en campagne , & sçachant que les Anglois n'a-

(1) Alors à la Maison de Ruffec-Volvire.

voient point de forces pour le traverser , il projecta de s'emparer de trois places en Poitou , Chisay , la Roche-sur-Yon & Lusignan. Il se réserva la première , & ne prit pour cela que cinq cens lances : il chargea de la seconde les Seigneurs de Clifton , de Laval & de Rohan , & de la troisième Alain de Beaumont , neveu des deux freres dont-il a été ci-devant fait de fréquentes & honorables mentions. Du Guesclin ayant mis le siège devant Chisay , y laissa une partie de ses gens , & alla avec le reste prendre la ville de Montreuil-Bonnin , par assaut ; de retour devant Chisay , il fit assaillir la place , & quelques efforts qu'ils y fissent lui & les siens , ils ne purent s'en emparer. Les assiégés glorieux de résister à un homme à qui tout cédoit, chargeoient d'injures les assiégeans, quand ils les avoient repoussés de leurs murailles. Cependant elle fut attaquée avec la plus grande vivacité , lorsque Jean d'Evreux , Gouverneur de Nyort , ayant eu avis de ces trois sièges , pensa qu'il devoit secourir les trois places , ou les voir bien-tôt perdues pour le parti Anglois. Il rassembla en toute diligence douze cens hommes , & tint conseil sur

ce qu'il convenoit de faire. Un des assistans, nommé Louis de Jaconvelle, homme présomptueux, mais très-accrédité parmi les plus braves de sa nation, (Gasconne), & bien entendu dans le métier de la guerre, fut d'avis de commencer par aller dégager Chisay, & attaquer le Connétable, qui n'ayant que très-peu de monde seroit le plus aisé à défaire : il disoit que si on y parvenoit, le reste des François seroit tellement accablé de cette perte, qu'ils se dissiperoient d'eux-mêmes. Et avec la modestie d'un homme de son pays, il se vanta non-seulement de vaincre, mais de ne pas rentrer dans Nyort, sans y amener le Connétable prisonnier : il étoit même tellement sûr de son fait, qu'il commanda à ses gens de faire des provisions de bouche extraordinaires, & qu'on meublât le mieux que l'on pourroit un appartement pour loger & traiter un prisonnier d'une aussi grande conséquence. Il voulut encore que les Anglois qui le suivoient à cette glorieuse expédition, missent des casques de toile blanche par dessus leurs armes, avec des croix rouges peintes devant & derrière, s'imaginant par-là effrayer les Bretons de

la troupe de du Guesclin. Cette fanfaronade de Jaconvelle plut beaucoup à Jean d'Evreux & à tous ceux du Conseil , & on lui donna commission de l'exécuter. Olivier de Clisson fut informé par ses espions de tous ces projets , il en donna avis au Connétable , qui se tint sur ses gardes , & manda à Alain de Beaumont d'en faire de même.

Le Connétable commença par envoyer ses coureurs en campagne , pour être instruit des démarches des ennemis , & il sçut qu'ils étoient en route pour venir secourir Chisay. Il s'avisa là-dessus d'une ruse de guerre singulière , & qui lui réussit. Il fit rencontrer sur le chemin des Anglois deux voitures de vin de Montreuil-Bellay , (le meilleur du haut Poitou) , bien assuré que les Anglois trouvant ce rafraîchissement sous leur main , ne manqueroient pas d'en profiter , & que comptant que c'étoit de la provision pour son camp , ils en disposeroient sans discretion. La chose arriva comme il l'avoit prévue : ils défoncent les tonneaux , & oublient leur expédition , boivent si bien que la plupart s'ennyvrent , & se mettent hors d'état seulement de marcher :

cependant ils arrivent comme ils peuvent dans une plaine au-dessous du camp François. Là le vin leur agitant la tête , ils se font les uns aux autres des sermens , qu'ils croyoient inviolables , de tuer tous les François , excepté le Connétable , Maurice de Locmaria & Geofroy de Kaërimel : & tout de suite envoyent demander la bataille. Du Guesclin répondit qu'il sçavoit bien ce qu'il avoit à faire , & qu'il leur en donneroit peut-être le passé temps.

Le Connétable se trouva dans une grande perplexité : il vouloit avoir raison de l'insolence de ses ennemis , & de la fanfaronade de leur Capitaine , mais il avoit ordre du Roi de ne rien hazarder. Charles V. le Prince le plus sage de son siècle , ne vouloit rien exposer aux caprices de la fortune : il sçavoit que le Connétable étoit homme à combattre les Anglois , fort ou foible , partout où il les rencontreroit , comme il le lui avoit promis : le Roi sçavoit bien qu'il ne feroit aucune faute de conduite , mais il connoissoit son intrépidité , & qu'il ne doutoit de rien ; ainsi il crut devoir le tempérer , ne craignant rien tant que de perdre par quelque malheur un

homme qui étoit l'honneur & le salut de son Etat.

Du Guesclin dans cette incertitude , tint Conseil dans sa tente , il y appella le Comte du Perche , le Vicomte de Melun , Jean de Vienne , Olivier de Mauny , les deux de Beaumont , Kaërimel , du Parc-Lochmaria , & autres Seigneurs & Capitaines , & leur dit ; » Vous voyez , Messieurs , que les ennemis nous demandent la bataille , & se sont mis tous proche de notre camp pour nous braver ; l'honneur nous engage à la leur donner : les loix de la guerre & les circonstances l'exigent de nous ; vous sçavez aussi les ordres du Roi , qui nous prescrivent de ne la pas donner si nous n'y sommes forcés : je sens quelle gloire ce seroit pour nous de battre des ennemis qui nous insultent si fierement , & de confondre leur orgueil ; mais j'estime qu'il est encore plus beau de se faire des loix des commandemens d'un Roi , & de s'y conformer , persuadés que Dieu en donnant aux Rois une partie de sa puissance , leur communique aussi une portion de sa sagesse , & les éclaire de ses lumieres ; ainsi , donnez-moi vos avis , devons-nous accepter le défi des An-

glois , devons-nous le refuser « ? Les Seigneurs lui répondirent unanimement , que personne ne lui conseilleroit de transgresser les ordres du plus sage Roi du monde : qu'il étoit assez bien retranché & son camp assez fort pour s'y maintenir , & que si les Anglois l'y attaqueroient , il les repousseroit infailliblement : & ils conclurent qu'il devoit se contenter de prendre la Ville qu'il bloquoit , sans se mettre en peine des discours que les Anglois en feroient , & qu'il y auroit autant & même plus d'honneur à prendre Chizay à leur barbe , qu'à les défaire.

Il sembloit que le Connétable eut incliné à ce parti par son discours , & que peut-être c'étoit par complaisance pour lui qu'on avoit ainsi opiné : cependant il pensoit tout le contraire : il n'étoit ni accoutumé ni d'humeur à souffrir des bravades impunément , & vouloit avoir raison de celle-ci. Il demeura quelques momens pensif , puis il dit , » Pensez-vous , Messieurs , qu'il nous convienne après avoir battu les Anglois en toute occasion , de les mettre dans le cas de se vanter que nous leur avons refusé le combat ? Cela nous deshonoreroit plus

qu'une défaite , parce que ceux qui ne sçauront pas les ordres du Roi , croiroient que notre refus viendrait de timidité : quel égard leur devons-nous ? Nous revendiquons des Provinces & des places qu'ils ont usurpées sur la Couronne de France : jamais il n'y eut une cause plus juste , ni de Roi plus équitable que le nôtre : comptons que Dieu qui est la justice même , nous secondera , étant soutenus par les plus vaillans hommes de la terre. Quand le Roi nous enjoint de ne pas hazarder bataille , il entend que nous ne la donnions pas imprudemment , & non que nous l'évitons honteusement. Un autre motif doit nous déterminer : tant que les assiégés verront les Anglois si près d'eux , nous ne prendrons jamais la ville , & en les défaisant , non-seulement Chisay est à nous , mais tout le Poitou , & si nous avons du dessous , le Roi ne perdra rien d'intéressant. Enfin le service du Roi , sa gloire & la nôtre , tout détermine la bataille , & marchons «.

Tous les Seigneurs se retournerent à l'avis du Connétable , & le voyant très-décidé pour la bataille , lui dirent de faire ce qu'il jugeroit être le plus avan-

rageux , & qu'ils étoient tous prêts à le suivre , n'ayant jamais eu que gloire & honneur sous ses ordres , & qu'ils n'en attendoient pas moins dans l'occasion présente , les ennemis fussent-ils du double plus nombreux.

Le Connétable témoigna à toute l'assemblée sa satisfaction du parti qu'elle venoit de prendre , & se disposa sur le champ à combattre. Il n'étoit pas sans inquiétude de quelque surprise : il craignoit que les Anglois n'eussent un corps de reserve caché dans un petit bois touchant à leur camp , & son embarras étoit qu'il ne pouvoit envoyer des coureurs jusques-là , pour s'assurer du oui ou du non , lorsque sa bonne fortune ordinaire le tira de peine ; on lui amena un Breton de l'armée Angloise , que les François venoient de faire prisonnier , il le questionna , & fut assuré par lui qu'il n'y avoit point de corps de réserve , & qu'ils n'avoient de troupes que ce qu'il pouvoit voir de ses yeux. Sur cela il ne balança plus.

Il fit trois corps de cette petite armée , & les fit marcher sur une même ligne : le premier , où se trouvoient les volontaires , c'est-à-dire , les Princes & Seigneurs ,

gneurs , étoit sous ses ordres ; le second sous ceux de Geoffroy de Kaërimel , & il donna la charge du troisieme à Alain de Beaumont & à Maurice de Locmaria. Il laissa Jean de Beaumont dans son camp , avec quatre-vingts hommes , ne doutant pas qu'aussi-tôt qu'il en feroit dehors , les assiégés ne fissent une sortie , & ne vinssent y faire du dégât ; & il ordonna à ce nombre d'hommes de se tenir cachés dans leurs tentes , jusqu'à ce que les ennemis y fussent arrivés. Cet arrangement fait , il fit arracher les palissades dont le camp étoit environné , & combler ses fossés : le soldat plein d'ardeur & d'espérance , exécuta cet ordre dans un moment , & dès qu'il y eut un espace assez grand pour que toute la troupe passât , il se mit à la tête , & dit à ses gens : » Allons , mes vaillans compagnons , voilà ceux qui nous ont demandé la bataille , ce sont les mêmes que nous avons toujours battus , faites comme vous avez fait jusqu'ici , & vous aurez le même avantage ; mais si vous montrez de la foiblesse , cette journée vous fera perdre tout-à-coup la grande réputation que vous avez acquise avec tant de peine

& de temps : il s'agit enfin de votre gloire , de votre fortune , de votre repos , & particulièrement de l'honneur & de la tranquillité de la patrie ». Les soldats ne demanderent qu'à marcher , & l'exprimerent par leurs acclamations.

Tout se mit en mouvement vers le camp des Anglois , qui se plaignoient de la tranquillité de l'armée Françoisse , & assis par dérision les jambes croisées , commençoient à se vanter qu'on les craignoit ; mais quand ils virent qu'on alloit marcher à eux , & que les palissades tomboient , ils firent entendre leur allégresse avec de grands cris. Jean d'Evreux qui les commandoit , leur fit une petite harangue , pour leur faire croire que les François avoient eu bien de la peine à se résoudre , parce qu'ils voyoient que leurs forces étoient trop inégales , & qu'ils n'étoient sortis de leurs retranchemens que par la crainte d'y être forcés. Ensuite il leur rappella le souvenir de la valeur de leurs ancêtres , & de la leur propre , qui alloit en un moment réparer toutes les pertes que leur patrie avoit faites : il leur montra leur supériorité au double , leur exposa la honte qu'il y auroit à être bat-

tus par si peu de monde , & que si au contraire ils se comportoient vaillamment , ils devoient espérer de délivrer l'Angleterre de ce dangereux ennemi du Guesclin , soit en le faisant périr dans l'action , ou en le faisant prisonnier. Ces derniers mots releverent infiniment le courage des Anglois , & ranimerent en eux le désir d'avoir le Connétable mort ou vif : il sembloit qu'ils n'avoient que lui à combattre , & qu'ils ne tenoient aucun compte des autres.

Deux de leurs braves firent serment de le tuer : l'un , Henri Azelle , fit vœu aux Preux , (serment de ce temps-là) , de lui fendre la tête d'un coup d'épée ; l'autre , nommé Hampton , de lui percer le visage d'un coup de lance : vingt autres en firent d'aussi ridicules , tant ils estimoient qu'il y auroit de mérite & de gloire à détruire ce formidable ennemi. Jean d'Evreux envoya deux cens Bretons & Poitevins qui étoient dans son armée , pour entamer l'affaire ; mais ceux-ci ayant fait réflexion qu'ils alloient combattre leurs compatriotes pour le service de leurs ennemis , ils leur firent signe qu'ils vouloient se ran-

ger avec eux. Le Connétable les reçut avec joye , leur donna des louanges de leur action , & leur fit sur le champ tourner les armes contre les Anglois , ce qu'ils firent avec beaucoup de courage & de succès.

Pendant que l'on se battoit , le Seigneur Robert Micon , Gouverneur de Chisay , voyant le camp François sans troupes pour le garder , donna dans le piège que le Connétable lui avoit tendu ; il sortit de sa place avec cent hommes pour venir renforcer les Anglois , & se mit à traverser le camp avec la plus grande confiance ; il fut étrangement surpris de se voir assailli par Beaumont & les siens qui sortirent de leurs tentes , & contraignirent le Commandant de demander quartier , & de se rendre. Tous ses hommes furent tués ou pris , sans qu'un seul en échappât. La nouvelle en fut d'abord envoyée au Connétable , & lui fit dire : voilà un commencement qui est de bon augure , & qui promet une heureuse fin.

Cependant les deux armées s'approchèrent au petit pas à la distance d'un demi jet de trait. Alors les flèches partirent de côté & d'autre en si grande

quantité que l'air en étoit obscurci : après quoi les Anglois fondirent avec une si furieuse vivacité sur le corps commandé par le Connétable , que ce corps en fut enfoncé sans pouvoir se réunir ; tout ce qu'il put faire fut de reprendre sa place. Les hommes dont il étoit composé ne s'étonnerent pas pour si peu de chose ; ils se resserrèrent dans leurs mêmes rangs & attaquèrent les ennemis. Il faudroit des expressions surnaturelles pour peindre ici les faits d'armes du Connétable : il montra de quoi sa tête , son bras , sa sagesse & son grand cœur étoient capables en agissant de concert : il avoit pour ennemis tous les Anglois , & lui seul les combattoit tous , & en se surpassant lui-même , il communiqua à toute son armée toute sa vigueur : chaque Capitaine , chaque soldat partageoit la force & l'ardeur du Chef , & bientôt les ennemis plierent : ils eurent tous le sort de leurs compagnons , la plupart restèrent sur le champ de bataille , les plus heureux furent faits prisonniers. Leurs Chefs se rendirent ou périrent ; Jaconvelle , Richard de Mesnille , Guillaume Urfelle & Hampton furent tués : Henri Azelle , (qui devoit fendre la

tête au Connétable) , perdit la sienne d'un coup de hache que lui porta Geofroy de Kaërimel : Jean d'Evreux , leur Général , Aimery de Roche - Choart , Ollegrave , Olive , Cresnelle & Jacques Ubille , se rendirent , ce dernier blessé à mort. Du côté de l'armée de France , le nombre des Héros qui firent des prodiges seroit trop long à rapporter , l'Histoire n'a pas même conservé tous leurs noms , mais seulement ceux de Pierre Boistel , Rostrenen , la Hunaudaye , Kaërimel , Montfort , Rochefort , Alain de Beaumont , Macé & Tristan du Parc-Locmaria , le Bois de la Mothe , Tristan Regnault , le Bourg de Creën (le Bâtard) , qui ce jour-là portoit l'enseigne de Rostrenen , Malefchat , les deux Couvrans , Jean Hay (1) , Alain du Pave , & l'Epinay , qui prit Jean d'Evreux.

La bataille étant tout-à-fait terminée , le Connétable fit sommer le reste de la garnison de Chisay , & leur fit dire que

(1) Chevalier Breton , dont Hay du Châtelet , Auteur d'une histoire du Connétable descendoit , à ce qu'il en écrit lui-même.

s'ils faisoient la moindre résistance , il les feroit pendre sans quartier ni exception. Ils ne s'y exposèrent pas , & dans le moment ils se rendirent à discrétion ; du Guesclin au lieu d'user de ses droits , & de les faire au moins prisonniers , les renvoya sans rançon , avec un sauf-conduit jusqu'à Bordeaux. Ce n'étoit pas encore assez pour lui qu'une bataille & une ville gagnées dans un jour , il voulut profiter des faveurs de la fortune pendant qu'elle le secondoit : ou pour mieux dire , il falloit que sa vertu ajoutât une troisieme couronne aux deux qu'il venoit d'acquérir. Sans sortir du champ de bataille il choisit deux cens des siens , les fit monter sur les chevaux des Anglois qu'il venoit de faire prisonniers , leur fit prendre les Casques de toile dont ils s'étoient couverts par dessus leurs armes , & sous ce déguisement il les fit partir en diligence pour Nyort , à quatre lieues de-là. Son projet , qui lui réussit , étoit que les gens de la ville les prissent pour des Anglois , & leur ouvrissent leurs portes sans difficulté , & que par ce stratagème il se rendit maître , sans effusion de sang , & sans exposer les siens aux dangers d'un assaut de

cette intéressante place , qui étoit la seule en Poitou qui manquât à ses conquêtes. La garnison donna dans le piège , les François sous la figure Angloise , furent reçus dans la ville , déchirèrent aussitôt leurs casques , & crièrent à pleine tête , NOTRE-DAME GUESCLIN , se rendirent maîtres des portes , & annoncèrent la victoire du jour.

Le Connétable , que la reddition de Chisay avoit un peu occupé , arriva à Nyort peu de jours après la prise , avec quelques compagnies : les habitans sçachant sa venue , allèrent au-devant de lui hors des murs , lui portèrent leurs clefs en cérémonie , & firent entre ses mains serment de fidélité : après quoi il entra dans la ville.

(Que l'on observe , en passant , que voilà trois avantages dans un jour , dus à l'habileté de du Guesclin seul : s'il eut adhéré au résultat du Conseil , il n'auroit ni pris deux villes , ni gagné une bataille , coup sur coup). Il fit rafraîchir son armée à Nyort pendant quelques jours , après quoi il se rendit au siège de Lusignan : il sembloit que tout lui fût réservé , & que sa présence fût suffisante pour que toutes les places se

fournissent. Dès qu'il arriva, les Anglois de la garnison de Lusignan rendirent la ville, & n'obtinrent par capitulation que d'en sortir à pied, & de n'emporter de leurs effets que la charge de chaque homme, sans chevaux ni voitures, & il leur fut donné, comme à ceux de Chisay, un sauf-conduit jusqu'à Bordeaux. Les Châteaux de Chimay & de Sanfay subirent la loi commune & se rendirent sans attendre d'y être contraints; & dans le dernier le Connétable apprit la mort de son bon & ancien ami le brave Carlonnet. Quelques-uns ont écrit qu'il fut tué de sang froid par les Anglois étant leur prisonnier, ou qu'il mourut de ses blessures reçues dans un combat; d'autres qu'il fut tué au siège de Lusignan. Quoi qu'il en soit, les Bretons de du Guesclin furent vivement affligés de la perte d'un si brave compatriote, & firent tous serment d'en prendre vengeance dans le sang Anglois.

De Lusignan le Connétable mena ses troupes devant Châtel-Allart, dont étoit Gouverneur Guichard d'Angles, l'un des plus renommés Capitaines Anglois, mais alors prisonnier en Espagne depuis le rétablissement de D. Henri sur le Trô-

ne de Castille. Son épouse étoit dans le Château ; se voyant investie , & en danger de tout perdre , elle manda au Connétable qu'une telle conquête n'étoit pas digne d'une si glorieuse épée , qu'elle le supplioit d'épargner une femme sans défense , déjà accablée de douleur par la longue détention de son mari ; & qu'elle le conjuroit de faire cette grâce à un ennemi absent , qui en conserveroit une reconnoissance éternelle. Le Connétable lui répondit avec sa civilité ordinaire pour les Dames , qu'il avoit toujours beaucoup estimé son mari , qu'il faisoit avec plaisir l'occasion de lui en donner une preuve , qu'ainsi elle demeurât sans crainte de sa part ; mais que pour faire les choses avec bienséance , & plus de sûreté encore , il lui donneroit une escorte pour la conduire à Poitiers , où il lui conseilloit d'aller demander cette grâce au Duc de Berry , (dont le Roi venoit d'augmenter l'appanage par le don de la Comté de Poitou). Que ce Prince étoit trop bon & trop galant pour la lui refuser : & en attendant votre retour , ajouta-t-il , je ferai moi-même le gardien de vos terres & de vos biens. La Dame prit le parti d'aller à Poitiers ,

jugeant bien que le Connétable ne pouvoit rien de plus pour elle que ce qu'il faisoit , ni lever le siège de devant une place aussi foible sans donner lieu à des discours défavantageux.

Arrivée à Poitiers , & introduite devant le Prince , elle se prosterna à ses genoux , il la fit promptement relever , & lui demanda ce qu'elle souhaitoit de lui. Elle lui apprit que le Connétable avoit investi son Château avec sommation de le lui remettre ; qu'en l'absence de son mari , elle n'osoit disposer de ce qui étoit à lui : qu'elle craignoit qu'il ne défavouât ce qu'elle auroit fait , ou ne la taxât de négligence pour ses intérêts : » S'il vous plaisoit donc , Monseigneur , ajouta-t-elle , ordonner au Connétable de retirer ses troupes , & laisser jouir de quelque repos parmi le tumulte des armes une pauvre femme seule , sans forces , sans appui , sans protection , je vous promets qu'il ne fera ni par moi ni par aucun de mes gens rien entrepris contre les intérêts de la France , & que je ne recevrai dans mes places personne du parti Anglois : & je donnerai avis à mon mari de ce qui se sera passé , pour qu'il me donne ses ordres. Voilà , Mon-

seigneur , le sujet de mon voyage , & ce qui m'a fait prendre la liberté d'implorer votre autorité ».

Le Prince accorda à la Dame ce qu'elle lui demandoit , mais il exigea que ce qu'elle promettoit fût observé très-exactement , & qu'elle ne permît pas même qu'il entrât dans les places de son gouvernement des vivres ou provisions pour les ennemis : elle le promit avec serment , & s'en retourna chargée des ordres du Prince , en vertu desquels le Connétable leva le siège. La femme du Seigneur de Mortemer fut plus facile ou plus craintive ; ou plutôt en qualité de Françoise , elle rentra dès la première sommation sous l'obéissance du Roi , & retourna par inclination à ses devoirs naturels.

C'est par ces derniers exploits que du Guesclin acheva de purger entièrement le Poitou , la Xaintonge & le pays d'Aunis de la domination Angloise. Il pourvut à la sûreté des villes , mit des garnisons dans toutes , remit le commandement général des armées du Roi à Alain de Beaumont , son compatriote & son proche parent , avec le titre de grand Sénéchal de Poitou : ensuite il partit.

pout la Cour, où le Roi l'avoit mandé pour lui donner ses ordres au sujet de la guerre de Bretagne. Les Ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon l'y précédèrent de quelques jours. Le Roi le reçut avec les mêmes démonstrations de joye, d'amitié & de reconnoissance dont il avoit déjà honoré son Connétable, & ajoutoit tous les jours de nouveaux bienfaits aux éloges dont il le combloit : il ratifia sans exception tout ce que du Guesclin avoit fait, traité ou accordé en son nom ; enfin l'histoire observe que la réception que ce Prince avoit faite à ses propres freres, quoique rempli d'affection & de tendresse pour eux, n'approchoit pas de celle qu'il fit au Connétable, qu'il regardoit comme l'honneur & le restaurateur de son Royaume, ce qui étoit très-vrai. Enfin il réunist solennellement & inséparablement à sa Couronne les trois Provinces que ce Héros venoit de soumettre, le Poitou, la Xaintonge & l'Aunis.

Nous venons de parler d'une nouvelle guerre qui se préparoit en Bretagne, il est bon d'en exposer les motifs. On a vu à la fin du second livre de cette histoire l'événement de la bataille d'Auray, la

mort du Comte de Blois , l'établissement définitif du Comte de Montfort dans la Duché , & le traité de Guerrande , par lequel la Duchesse héritière renonça pour elle & les siens à sa Souveraineté. Le Comte de Montfort , gendre d'Edouard III , avoit obligation de toute cette fortune à son beau-pere , & aux secours qu'il lui avoit donnés. Il avoit à sa Cour un nombre de Seigneurs Anglois , qui la plûpart ayant contribué par leurs armes à le mettre sur le trône de Bretagne , avoient grand crédit auprès de lui , & ne cessoient de lui représenter les bienfaits d'Edouard , la reconnoissance qu'il lui en devoit , le danger où étoient les Anglois d'être entierement dépossédés de la Guyenne , & l'intérêt qu'il avoit de les secourir dans une telle circonstance. La Duchesse sa femme , fille d'Edouard , appuyoit leurs sollicitations , & lui remontoit que si les Anglois perdoient la Guyenne , il avoit tout lieu de craindre que la Comtesse de Penthievre , (c'est-à-dire la Duchesse Jeanne la Boiteuse) , ne fit revivre ses prétentions , qu'elle ne recommençât à lui disputer la possession de la Bretagne , soutenue des armes de la France , du

crédit du Duc d'Anjou son gendre , & même des plus grands Seigneurs de la Province , qui avoient toujours soutenu ses droits. Le Duc pensoit lui-même que les conquêtes du Connétable ne se soutiendroient pas , & que toutes les Provinces qu'il avoit arrachées à l'Angleterre ayant été cédées à cette Couronne par un traité de paix , fait pour le bien & le repos des deux Royaumes , & ratifié de part & d'autre , ne pouvoient sans injustice être ôtées au Roi Edouard. Tout cela ébranloit le Duc de Bretagne , (Comte de Montfort) , qui n'étoit déjà que trop disposé par inclination à prendre parti contre la France.

D'un autre côté il étoit embarrassé par les conjonctures présentes : son beau-pere étoit vieux , infirme , & dans l'ennui de ses disgraces : leurs amis communs étoient affoiblis : les François au contraire jouissoient par-tout d'une prospérité constante , tout leur succédoit : les principaux Seigneurs Bretons jaloux du grand crédit que les Anglois avoient auprès du Souverain , avoient quitté sa Cour , & s'étoient donnés au Roi , en sorte qu'il ne pouvoit , ni n'osoit rien entreprendre. Quand le Roi éleva du

Guesclin à la dignité de Connétable , il avoit en même-temps avancé les Seigneurs Bretons dans les emplois ou les grades militaires , & se les étoit attachés par des bienfaits ou par des espérances. Le Duc n'étoit pas fâché que ses sujets servissent en France , & y apprissent le métier des armes , tant parce qu'ils y acquéroient des richesses , que parce qu'il se formoit parmi eux un très-grand nombre de bons Capitaines , d'habiles Généraux & de vaillans soldats , en sorte que peu de Provinces en pouvoient fournir autant que la sienne , & de-là il concluoit qu'une nation aussi affectionnée à sa patrie , ne consentiroit jamais à sa ruine.

Mais une dernière & plus forte raison encore le contenoit : il avoit fait avec le Roi des traités , & lui avoit rendu hommage pour son Duché de Bretagne , & il craignoit , s'il eut pris les armes pour le service de l'Angleterre , que la Cour de France ne formât une prétention contre lui , de confiscation & de félonie , & ne confisquât sa Province , ce qui l'auroit jetté dans des embarras dont il auroit eu bien de la peine à se tirer. Le Roi Edouard cependant ne

cessoit de le solliciter d'armer ; il lui remontrait que désormais ses intérêts étoient intimement liés à ceux de l'Angleterre : ce Prince , que les pertes qu'il venoit de faire en France incommodoient & irritoient infiniment , ne pouvant déterminer son gendre , lui envoya en Ambassade le Comte d'Herfort , mais celui-ci fut rencontré en mer par les Flamands qui étoient alors en guerre avec l'Angleterre , il leur donna le combat , les défit , & s'en retourna à Londres.

Toutes ces négociations entre le beau-pere & le gendre ne purent rester si secrètes , que Charles V , qui étoit le plus avisé Prince de son temps , n'en fut d'abord instruit : il sçut qu'il y avoit des troupes Angloises prêtes à mettre en mer , pour venir se joindre à celles du Duc ; il le fit sçavoir aux Seigneurs Bretons , qui avoient déjà avis de toutes ces intrigues , & qui ne doutoient pas que si leur Duc étoit aidé de ces troupes , le premier usage qu'il en feroit seroit de se vanger d'eux & de les dépouiller de leurs biens , pour s'être rangés dans le service du Roi : ils se concertèrent pour prévenir leur ruine , ils ré-

pandirent l'allarme dans les Villes & dans les campagnes , résolus de se bien entendre pour se saisir des meilleures places , s'en rendre les maîtres & en chasser les étrangers. Le Duc instruit de ce projet prit l'allarme à son tour ; il craignit une révolution qui auroit pu le dépousséder , & rétablir la Maison de Penthievre sur le trône de ses peres : dans cette inquiétude , il reçoit des nouvelles du Roi , qui lui témoigne son mécontentement de sa conduite , lui rappelle ce qu'il lui doit , & lui défend de recevoir ni laisser passer les Anglois sur ses terres. Le Duc promet d'obéir , & cependant continuoit secretement sa manœuvre : le Roi lui envoie des Ambassadeurs pour le sommer comme vassal de venir le servir de sa personne & de ses troupes contre ses ennemis. Il s'en excuse sous le prétexte du traité de Bretigny qui le dispense d'armer contre le Roi d'Angleterre : le Roi Charles non-content de cette défaite , exige de lui une réponse nette & positive , & le Duc éludant toujours , gaignoit le temps , & par provision mit garnison Angloise dans Kimper , Morlaix & Lévenen. Aussi-tôt

le Comte de Laval s'assura de Rennes (1), le Vicomte de Rohan surprit Vannes, & le Seigneur de Quitté, Dinant. Kermartin, Confident du Duc, & comme Ministre d'Etat, étoit le correspondant des Seigneurs mécontents, les instruisoit de tout, & prenoit intérêt à leur parti. Il aida le Vicomte de Rohan à se rendre maître de Kergoüet, Carhais, Châteaublanc & Châteaulin.

Les Anglois en garnison dans les villes que nous venons de dire étoient chargés de les conserver, & faisoient tout le contraire : ils exercèrent tant de violences & d'outrages contre les habitans, que ceux de Lévenen en écrivirent à Robert de Quitté pour le prier de venir les délivrer de ces fâcheux hôtes. Ce Seigneur s'y rend, les Bourgeois lui ouvrent leurs portes, il attaque les Anglois qui s'étoient retranchés dans une tour, les y force, & les fait tous passer au fil de l'épée sans en vouloir recevoir un seul à rançon. Sur cet événement tous les Seigneurs jugerent bien-tôt que leur Duc

(1) Il en étoit Seigneur en partie, ce qui lui procuroit beaucoup de créatures dans la Ville, & d'autorité parmi les habitans.

n'alloit pas manquer de leur déclarer la guerre ouvertement , & que les Anglois descendroient en grand nombre dans la Province pour s'emparer de leurs terres , comme Robert Knolles avoit déjà fait de Derval. Ils s'attendoient encore que le Roi d'Angleterre ne manqueroit pas de tenir en Bretagne le plus de troupes qu'il pourroit , & qu'à la fin ces étrangers devenus les plus forts , s'en rendroient les maîtres , qu'on ne pourroit plus les en chasser , que leur Duc perdroit sa propriété , & eux tous leurs patrimoines : qu'enfin toute la nation se verroit soumise aux Anglois ses anciens ennemis , dont elle avoit déjà éprouvé la dure & insupportable domination.

Par toutes ces grandes & justes considérations , ils députerent vers le Roi pour le supplier d'envoyer le Connétable à leur secours avec ses troupes. Charles étoit trop éclairé , & trop jaloux des droits de sa Couronne , & de ceux de ses peuples , pour ne pas sentir l'importance de l'occasion qui se présentoit si favorable à la splendeur & au bien de son Royaume : que s'il parvenoit à se rendre maître de la Bretagne , il seroit l'arbitre des intérêts de la nation entière

& de ceux des particuliers, qu'enfin tout y dépendroit de son autorité : la chose lui sembloit même si facile , qu'il étoit assuré que les principaux Seigneurs , déjà atrachés à lui par ses bienfaits , le seconderoient de toute leur puissance, & se détacheroient de leur Duc qu'ils avoient offensé par leur défection, & dont ils avoient à redouter la vengeance : il considéroit encore que les places fortes d'un Etat sont les cœurs & l'affection des sujets ; qu'un Prince qui s'est rendu odieux est foible & facile à vaincre, & que le Prince aimé de ses peuples est invincible. Le Roi n'étoit plus en peine que d'un point , qui étoit de sçavoir si le Connétable voudroit porter la guerre dans sa patrie ; il connoissoit le caractère des Bretons , & l'amour qu'ils portent toujours à leur pays natal ; qu'ils sont même aussi glorieux d'être Bretons , que les Romains l'étoient d'être nés à Rome , & qu'ils pensoient que cette qualité seule établissoit la réputation de valeur & d'estime acquise à leur nation. Cependant le Roi faisoit réflexion que le Connétable avoit trop d'esprit & de discernement , pour ne pas distinguer la guerre qu'il y porteroit , non contre sa patrie ,

mais contre des étrangers ennemis qui la désoloient & la tenoient dans l'oppression : les Seigneurs de leur côté qui aimoient leur Duc & leur Province , le sollicitoient par lettres particulieres ou publiques de les venir délivrer des Anglois ; mais sur-tout Jeanne la Boiteuse l'en pressoit plus vivement que personne ; elle esperoit que quelque révolution pourroit arriver en sa faveur & en celle de ses enfans.

L'opinion que le Roi eut du bon-sens de son Connétable se trouva juste : il fut charmé d'avoir occasion , non de faire la guerre à sa patrie , mais de la protéger , & de servir tous les Seigneurs , ses amis & le peuple , & d'aller y combattre ces ennemis , qui non contents d'entretenir le trouble dans la Province , la traitoient avec tant d'outrages & de cruauté , qu'ils sembloient être en pays conquis. Il s'y rendit donc avec quatre mille hommes-d'armes François , (12000 chevaux). D'abord l'effroi s'empara des Anglois ; le nom seul de du Guesclin les fit trembler , mais il rassura le courage de la nation , & la confiance des Seigneurs qui l'avoient appelés à leur secours. Il entra en Bretagne

par Pont-Orson dont il étoit Gouverneur & Seigneur sa vie durant. (L'Historien dit qu'il en étoit Seigneur à vie, & qu'ensuite le Roi l'en fit propriétaire : ce qui n'est pas exact. Le même Auteur a dit ailleurs que du Guesclin en étoit Seigneur du chef de sa mere. Le Roi ne lui en avoit donné que le gouvernement). Il étoit accompagné du Duc de Bourbon, des Comtes d'Alençon & du Perche ; du Comte de Soissons, du Maréchal de Sancerre, du Dauphin d'Auvergne, & de quantité d'autres Seigneurs qui le suivoient par-tout. Dès qu'il eut mis le pied sur les terres de Bretagne, le Vicomte de Rohan, le Sire de Rieux, les Seigneurs de Beaumanoir & de Beaumont vinrent le joindre : il s'empara d'abord de Fougères, ensuite chemin faisant & sans s'arrêter, de Basouges & de Saint Aubin du Cormier, & vint se loger dans les faubourgs de Rennes ; le Comte de Laval, qui s'en étoit rendu maître, le reçut dans la ville, pour la conservation de laquelle le Connétable y laissa quelque peu de troupes, & sans s'arrêter marcha droit à Gaël, Château considérable & très-fortifié appartenant au Comte de

Montfort , surnommé par sobriquet Montfort la Canne (1). Le Connétable s'en empara & y mit garnison. Cette rapidité de conquête fit courir le bruit que la France vouloit remettre sur le trône les héritiers du Comte de Blois , ou plutôt sa veuve , née Duchesse.

Le Duc de Bretagne , l'un des plus vaillans hommes de son siècle, ne s'étonna pas de l'orage qui le menaçoit , ni du nombre de ses ennemis. Son courage se soutenoit lui-même par le souvenir de ses grandes actions passées , aux-

(1) L'Historien rapporte fort sérieusement l'origine du nom de Montfort-la-Canne , qu'il traite de miracle ; & nous ne la rapportons que pour la fidélité de l'histoire.

Il dit sur l'année 1375 que depuis plusieurs siècles , à la vûe & à la connoissance de tout le monde , il se fait tous les ans le six Mai , Fête de S. Nicolas , Patron de la Paroisse de Montfort , une Procession solennelle & générale , à laquelle une Canne vient se joindre avec ses cannetons , suit la Procession jusqu'à l'Autel , & y laisse un de ses petits pour offrande. Hay du Châtelet dit l'avoir vu joindre & suivre la Procession , mais que la grande foule l'empêcha de voir le reste. Le nom de Montfort-la-Canne subsiste encore au milieu du dix-huitième siècle.

quelles

quelles il devoit son état & le glorieux surnom de conquérant ; il rassemble des troupes de tous côtés , met sur pied sept mille hommes-d'armes , Bretons & Anglois , & avec cette armée se dispose à soutenir la guerre. Son Conseil n'étoit pas d'avis qu'il s'y opiniâtât , & lui représentoit continuellement qu'il lui seroit beaucoup plus convenable & plus avantageux de faire la paix avec le Roi , que de s'attirer sur les bras toutes les forces de la France , & de s'exposer à être peut-être dépossédé , d'autant que les Anglois n'étoient plus en état de le maintenir , & que leur foiblesse s'étoit assez laissé voir en Guyenne , & en dernier lieu par la modicité du secours qu'ils venoient de lui envoyer : » Soyez assuré , lui disoient-ils , que s'ils avoient assez de troupes pour faire la guerre en France , ce ne seroit pas à vous conserver votre Duché qu'ils les employeroient , mais à reconquérir les Provinces & places dont le Connétable les a dépouillés depuis peu : & jugez par l'impossibilité où ils sont de relever leurs propres affaires , de ce qu'ils feroient en état de faire pour les vôtres ». Qu'outre cela il s'exposeroit à devenir sujet de la

Maison de Penthievre , ce qui seroit pour lui le comble des malheurs , & de l'ignominie ; parce que si la Duchesse veuve de Charles de Blois regagnoit la Souveraineté , il ne devoit plus s'attendre pour lui & sa famille qu'à tous les mauvais traitemens que la fureur & la vengeance peuvent suggérer à une femme offensée , & qu'elle devoit même au soin de sa propre conservation : que les sujets encore prévenus de la réalité des droits de cette Princesse , regarderoient son rétablissement comme un trait de la justice divine & une preuve de la bonté de sa cause , qu'en conséquence ils lui en seroient plus attachés & plus soumis à son gouvernement , dont il seroit désormais impossible de les séparer. Enfin qu'il devoit regarder la protection des Anglois comme une faveur passagere qui ne dureroit qu'autant que la fortune les favoriseroit , & qu'à la premiere disgrâce qui leur arriveroit , ils l'abandonneroient ; qu'ils se retourneroient du côté de la Comtesse de Penthievre & de son fils , auquel ils pourroient procurer un grand mariage dans leur pays , où il étoit encore en ôtage , & que quand la paix viendrait à se

faire , il seroit fait une condition expresse de son exclusion. Qu'ainsi il seroit la victime des deux partis : au lieu qu'en se soumettant aux volontés du Roi , il en seroit protégé , & ne se feroit pas un ennemi aussi redoutable , il éviteroit tous les maux qu'ils venoient de prévoir , réuniroit tous ses sujets à un même sentiment en sa faveur , achèveroit la ruine de la maison de Penthievre , & assureroit pour toujours la possession qu'il avoit acquise par ses armes.

Le Prince écouta paisiblement ce que le zele de ses meilleurs serviteurs venoit de lui exposer , il en fut un peu ébranlé , mais son grand cœur le ramenoit sans cesse au desir de se venger de l'injure qu'il pretendoit avoir reçue (de la part des Seigneurs opposans). Il croyoit que ce seroit une tache éternelle à sa mémoire de ne pas punir leur révolte : enfin son alliance avec le Roi d'Angleterre l'empêchoit d'écouter les raisons que son Conseil lui donnoit pour l'en détacher. Ensuite il se plaignoit du Roi de France , qui en lui faisant la guerre , violoit ouvertement le traité de Guérande qu'il avoit solennellement juré & ratifié , & dont il avoit jusques-là exé-

cuté tous les articles , traité même qui ne s'étoit fait que par son autorité.

Le Conseil du Duc sentit bien qu'il n'y avoit rien à gagner sur lui , & qu'il alloit volontairement courir à sa perte : ces fideles sujets , espérant de lui ouvrir les yeux une autre fois , firent prier le Connétable de suspendre ses opérations , & sa diligence ordinaire , pour leur donner le temps de travailler à ramener leur Duc aux desirs du Roi. Mais du Guesclin , dont le système étoit de ne jamais remettre au lendemain ce qu'il pouvoit faire dans le jour , n'écouta pas cette proposition : il regardoit comme une maxime d'Etat , de ne point interrompre le cours de la bonne fortune pour des paroles , qui sont souvent variables ou trompeuses , & pensoit qu'il faut au contraire redoubler d'activité quand des ennemis donnent des paroles vagues qui couvrent ordinairement quelque artifice , & que les progrès que l'on fait dans ces circonstances les forcent de se rendre à ce qu'on demande d'eux. De sorte qu'au lieu de se rallentir , comme on l'en prioit , il agit avec plus de vivacité qu'auparavant.

Le Duc outré de la révolte de ses

sujets , & sur-tout de sa principale Noblesse , ne respiroit que vengeance & sévérité : & n'ayant plus de ressource que la protection qu'il attendoit d'Angleterre , il ôta toute sa confiance aux Bretons , sans en excepter ceux qui l'approchoient de plus près , & qui l'avoient toujours servi ou conseillé avec le plus de zele & de fidélité , & laissa voir qu'il craignoit que ses plus affectionnés serviteurs ne le livrassent lui & sa famille à ses ennemis. Les Bretons de leur part entrèrent en grande défiance d'une telle conduite , en sorte qu'il n'y avoit plus entre le Prince & les sujets aucune liaison ni intelligence. Pendant cette discorde , le Seigneur de Neuville , Anglois , aborda à Saint Mahé , près Saint Malo , avec quatre mille hommes-d'armes & quatre mille archers. Cette nouvelle , dès qu'elle fut répandue dans la Bretagne , y causa une consternation générale ; la crainte s'empara de tout le peuple , qui passa bien-tôt de la crainte à la haine & à la fureur contre le Duc & contre les Anglois : & ces sentimens s'augmenterent jusqu'à la révolte ouverte , par deux grandes fautes que le Prince ajouta aux premières , à la persuasion de

Maliborne , l'un de ses Ministres , & le plus accrédité auprès de lui.

La premiere faute fut que le Duc ôta toutes les places de Gouverneurs aux Seigneurs Bretons qui les occupoient , pour leur substituer des Anglois : la seconde fut d'imposer sur toute la nation une levée de deniers exorbitante. Les peuples acheverent de témoigner leur fureur à cette nouvelle : la révolte se manifeste de toutes parts : on assomme les Commis chargés de cette levée , & pour derniere ressource , la nation se porte appellante de l'Ordonnance du Duc & relève son appel devant la personne du Roi. Le Duc fait rechercher les auteurs de cet appel pour les punir sévèrement : & sans formalité ceux qui furent découverts par les Officiers du Prince furent jettés à la riviere & noyés. Les Seigneurs irrités de tant de violences & de cruautés , s'en vengeoient sur les Anglois , & autant il leur en tomboit sous la main , autant ils en massacroient ; en sorte , disent les Historiens , que jamais il n'y eut une guerre plus cruelle , car les Anglois ne manquoient pas de leur part de se venger autant qu'ils le pouvoient , & n'osant tenir la campa-

gne , ils se renfermoient dans quelques places fortes. Enfin le désordre , la rébellion , les meurtres furent poussés à une telle extrémité , que le Duc craignant tout pour sa personne , résolut de fuir loin de son Etat , pensant que son absence seroit utile à ses affaires , & que par son éloignement il se disculperoit des malheurs qu'il prévoyoit devoir arriver dans sa Province. Il s'imaginait encore que les Seigneurs Bretons , quand ils ne le verroient plus , tourneroient leur fureur contre les étrangers , François ou Anglois , qui pourroient envahir leur patrie. Il se flattoit que pourvu que le Roi ne s'emparât pas de ses terres , il auroit toujours assez de ressources en sa personne & en sa valeur , & que le traité de Guerrande étoit tellement irréfragable , que quelque chose qui arrivât , soit de la part de la France , soit de celle de la Comtesse de Penthievre , la paix ne pourroit se faire sans son rétablissement.

Avec toutes ces flatteuses idées , il quitte Nantes , se rend à Auray , y laisse la Duchesse sa femme à la garde de Jean Augustin , Chevalier Anglois , qui étoit Gouverneur de cette place , établit Robert Knolles son Lieutenant Général dans

le Duché, & s'embarque à Concarneau pour passer en Angleterre.

Peu de jours après son départ, arriva par mer un nouveau secours d'Anglois, sous la conduite du Comte de Salisbury, qui en passant devant Saint Malo brûla sept vaisseaux Espagnols qui y étoient en rade, & de-là se rendit à Brest, où il apprit que la révolte étoit générale en Bretagne contre le Duc, & qu'il étoit parti pour l'Angleterre. Sur cette nouvelle il prit son parti, & s'en retourna sans débarquer.

Le Connétable jugea que l'absence du Duc étoit favorable à ses projets, il résolut de chasser les Anglois de tous les gouvernemens que ce Prince venoit de leur donner. Il passa à Rennes & se rendit à Dinant où les portes lui furent d'abord ouvertes, il se saisit du Château de Solidor, chemin faisant donna ses ordres à Ploërmel, Jugon, Vannes, & Sussinio, pour leur conservation, & de-là arriva devant Hennebon où il vouloit mettre le siège. C'étoit alors une place très-forte, & très-intéressante, les habitans avoient toujours été dans les intérêts du Duc Regnant, (le Comte de Montfort), & les Anglois en avoient

fait une de leurs meilleures places d'armes : il fit donner plusieurs assauts , mais la place se défendit si vaillamment , & les murailles en étoient si bonnes & si bien fortifiées , qu'il fut obligé d'employer d'autres moyens pour l'avoir. (A l'un de ces assauts le Comte d'Alençon fut blessé très-dangereusement , mais il en guérit). Le Connétable fit donc attacher le mineur à la muraille , & bientôt la brèche se trouva assez grande pour l'assaut , & même plus qu'il ne falloit , tant l'effet de la mine fut prompt (1). Alors le Connétable fit monter son monde , & un moment après il vit ses enseignes plantées sur le haut de la brèche , & que la ville alloit être forcée. La pitié s'empara de lui , il eut compassion de tant de ses braves compatriotes qui alloient être livrés aux fureurs de la guerre : sa vertu & sa piété le touchèrent aussi , tant sur la profanation inévitable des Eglises , que l'insolence & l'avarice du soldat n'auroit pas épargnées , que sur l'honneur des femmes

(1) J'ai dit ailleurs ce que c'étoit que l'art de miner dans ces temps-là.

de tout état, qui s'étoient renfermées dans cette malheureuse place ; il fendit la presse de ses gens qui montoient à la brèche , & étant parvenu jusqu'en haut , il commanda aux siens de s'arrêter tout court , & de surseoir l'assaut , & fit signe aux assiégés qu'il vouloit leur parler. Sa présence & un ordre d'une bouche si respectable imposa tout-à-coup silence de part & d'autre ; le soldat s'arrêta , & les assiégés suspendirent leurs opérations pour venir l'écouter : ce fut aux habitants de la ville même qu'il porta la parole : » J'éprouve aujourd'hui , leur dit-il , que je suis véritablement Breton , comme vous , mes chers compatriotes : ne soyons donc plus ennemis , nous sommes de la même patrie , & comme tels nous nous devons une amitié réciproque. Je suis devant votre ville , & prêt à m'en rendre maître , mais croyez que je n'ai d'autre objet que votre repos & votre liberté : les Anglois au contraire défendent votre ville , mais c'est pour continuer à vous opprimer avec plus de dureté & d'insolence. Ainsi , mes chers amis , cessons de combattre , & ne me forcez pas de répandre un sang que je voudrois conserver aux dépens de tout

le mien. Mais je proteste que si quelqu'un de la ville , oubliant ses devoirs de citoyen , est trouvé les armes à la main , je ne lui ferai aucun quartier , & au lieu de le punir suivant les usages de la guerre , je l'enverrai au supplice infame , réservé aux malfaiteurs ».

Les assiégés donnerent à ce discours toute l'attention qu'il méritoit , & il fit sur eux un si grand effet , que les habitans quitterent la brèche à l'instant , & que les Anglois implorerent la miséricorde du Connétable , qui leur accorda la vie , mais les fit prisonniers. Cependant quelques-uns des assiégeans passerent outre , & se jetterent dans la ville avec tant de tumulte que les Capitaines eurent bien de la peine à empêcher le premier désordre , mais ils s'y employerent avec tant de zele & d'autorité que le pillage cessa , & que le calme se rétablit par-tout. Dès que Hennebon fut soumis , le Connétable pensa à poursuivre son projet , qui étoit de chasser absolument les Anglois de la Bretagne sans y en laisser un seul. Il marcha droit à Kimperlé , y arriva au point du jour , fit assaillir la place , & y entra avant midi , quoique les Anglois s'y fussent

défendus avec une valeur extraordinaire. Le Vicomte de Rohan se fit un honneur infini dans cette conquête ; il planta le premier de sa main la bannière sur le haut de la muraille , & aussi-tôt les Seigneurs de Beaumont & de Beaumanoir planterent les leurs.

Il fut trouvé dans Kimpérlé une abondance étonnante de vivres , de munitions , d'artillerie & d'argent , & on y fit prisonniers un nombre d'Anglois de qualité. De-là on alla à Conq ou Concarneau , Château situé sur le bord de la mer qui en bat les murs dans la haute marée , & quand la marée est basse , la rade est à sec. Le Connétable prit ce temps pour faire donner l'assaut. Les Anglois se défendirent si bien , que les François furent plusieurs fois repoussés. Le Connétable en personne se rendit au lieu de l'attaque , sa présence inspira aux siens une nouvelle ardeur , mais les ennemis également pleins de cœur & de hardiesse les soutinrent sans se relâcher. Il avoit avec lui le Duc de Bourbon , les Comtes d'Alençon & du Perche , le Vicomte de Rohan , le Maréchal de Blainville , les Sires de Beaumont & de Beaumanoir , Hervé de Mauny , Henry

de Pledren, Perrin du Clos, Chainfrevall, Amaury de Fontenay ; le Vicomte de la Belliere, & l'Abbé de la Malpaye (1), qui tous s'y employerent avec une valeur extraordinaire. Ce dernier présidoit ordinairement à l'ouverture des murailles par la sappe : il s'étoit surpassé ici par la hardiesse avec laquelle il avoit agi : le Duc de Bourbon se présenta le premier à cette ouverture, les Anglois vinrent la défendre, & le combat s'engagea de la main à la main. Celui qui portoit l'enseigne du Duc s'y jeta à corps perdu, & reçut en un moment tant de coups qu'il tomba mort aux pieds de son maître. Ceux qui étoient à l'escalade laissèrent leurs échelles pour venir à la brèche, en sorte que les Anglois, malgré leur belle défense, alloient être forcés, si la marée étant remontée n'eut obligé les assiégeans de se retirer pour revenir le lendemain. Mais pendant la nuit, qui ordinairement porte conseil, les assiégés se déterminèrent à capituler.

(1) Allain de Taillecol, dit par sobriquet l'Abbé de la Malpaye ; je n'ai pu en trouver la raison.

ler , & dès le point du jour ils envoyèrent un Hérault au Connétable , pour lui offrir de se rendre , & lui porter leurs conditions , qui furent accordées.

La prise de Concarnau fut un coup de foudre pour le reste des Anglois répandus dans la Bretagne ; ils n'eurent d'autre ressource que de se réfugier dans Brest , place dès ce temps-là estimée imprenable , où ils pensoient se mettre à l'abri de la force des armes du Roi , & de la valeur du Connétable , & ceux qui étoient dispersés dans les petites places se sauverent dans Châteaulin pour de-là gagner Brest. La femme de Robert Knolles saisit l'occasion pour s'y mettre aussi en sûreté suivant l'ordre de son mari en cas d'événement , n'osant faire une si grande route sans escorte. Deux Gentilhommes Bretons Campson-Penhuet , & de Launay furent informés du dessein des Anglois de se rendre à Brest en corps : en habiles gens qu'ils étoient , ils assemblerent du monde , & firent leur partie si sagement & avec tant de secret , qu'ils se trouverent sur le chemin des ennemis , les chargerent , en défirent une partie & mirent le reste en fuite. La Dame Knolles étoit dans

la troupe , elle quitte sa litiere , monte à cheval , & à la faveur du tumulte de l'action , s'échappe par des chemins détournés , & enfin parvient à Brest : mais tout son bagage fut pris , ses meubles , habits , bijoux & vaisselle , ce qui fut pour le soldat un butin immense , outre les effets des Anglois , tant ce qu'ils avoient apporté de leur pays , que ce qu'ils avoient pillé dans le Duché. Il s'y fit aussi plusieurs prisonniers de distinction.

Cette dernière victoire acheva l'étonnement où étoient les Anglois. Leur Général , Robert Knolles , voyant que la fortune secondoit sans interruption les troupes du Connétable , même en son absence , sort de Saint Mahé , traverse toute la Bretagne , & se rend à Derval , (terre considérable que le Duc regnant lui avoit donnée) afin de mettre ordre à sa conservation. Il laissa dans Saint Mahé , pour commander à sa place , le Capitaine Milleborne , qui ne tarda pas à juger que cette place n'étoit pas capable de résister au Connétable , c'est pourquoi il prit son parti comme les autres , & se sauva dans Brest ; aussitôt sa sortie de Saint Mahé , Geoffroy

de Kaïrimel s'en empara sans peine ; n'y ayant personne pour la défendre ; les habitans , au contraire , très-satisfaits d'être délivrés de ces cruels oppresseurs , lui ouvrirent leurs portes avec la plus grande joie , le regardant comme leur Ange tutélaire.

Ce même Milleborne avec Robert de Nenville , les deux principaux Lieutenans de Robert Knolles , s'enfermèrent dans Brest , avec tout le reste de leur monde , en sorte qu'il n'en restoit plus dans toute la Bretagne : le Connétable estima que par cette même raison , il falloit se rendre maître de Brest , tant pour le bien du service du Roi , que pour le repos & la sûreté de la Province , d'autant qu'en s'en emparant , il tenoit sous sa main les derniers de ces étrangers qui avoient fait tant de maux à sa patrie , & l'avoient désolée depuis si long-temps.

Il se détermina donc à assiéger cette redoutable place qu'il connoissoit pour la plus forte de la Province , & peut-être de l'Europe , tant par sa situation , que par les fortifications prodigieuses que l'art avoit ajoutées à la Nature. Il ne douta pas encore que les Anglois ,

nation brave & belliqueuse , ne la défendissent avec toute leur vigueur. Robert Knolles , informé du projet du Connétable , revint à Brest , & eut le bonheur d'y entrer. Du Guesclin fit donner plusieurs assauts , mais tous sans succès , en sorte qu'il fut délibéré au Conseil de ne pas exposer tant de braves soldats & de vaillante Noblesse , contre des gens que la force de leur place mettoit à couvert de toute entreprise , & on jugea que de prétendre les avoir par assaut , c'étoit s'exposer à la honte de ne pas réussir , & à une mort inévitable. Il fut donc conclu de former une espèce de blocus , & de bâtir de petits forts ou Bastides , avec lesquelles on empêcheroit que rien n'entrât dans Brest par terre , car on ne craignoit rien par la mer , les ennemis n'ayant pas de flotte pour y apporter du secours , ni sur toute la côte un vaisseau qui pût leur fournir des vivres.

Les Anglois s'appercevant du dessein du Connétable , & voulant éviter la famine , firent la visite de toutes les maisons , sous le prétexte de faire un inventaire exact de ce qu'ils y trouveroient de provisions , pour les distribuer

avec discrétion & prudence aux soldats & au peuple de la ville ; mais ils enlevèrent tout , vivres , meubles & argent , & feignant d'avoir du soupçon de la fidélité des habitans , ils les désarmèrent tous , & se firent encore donner des ôtages. Cette dernière vexation remplit la ville de douleur & de larmes , & ajouta beaucoup à la haine qu'on leur portoit déjà. Ce qui arriva de-là , fut que , soit que l'abondance ne fut pas grande , soit que les Anglois qui consomment beaucoup , ne ménageassent pas les vivres avec assez de prudence , les assiégés tombèrent bien-tôt dans la plus grande nécessité. Les bourgeois sur-tout en souffrirent extrêmement , & sentirent leur besoin & la misère avant que les Anglois commençassent à s'en appercevoir ; enfin ils éprouverent eux-même la famine , qui est , selon un ancien , la plus forte de toutes les machines de guerre , & la plus propre à réduire les villes : ils se virent forcés à faire des propositions pour se rendre ; le Connétable les écouta favorablement , & après quelques jours de négociations , les articles de leur reddition furent arrêtés , ils portoient que si dans six semaines ils n'é-

toient secourus par une armée assez puissante pour donner bataille au Connétable, ils remettroient la place entre ses mains.

Cette capitulation étant conclue, & les ôtages donnés de leur part, le Connétable quitta le siège, y laissant quelques Capitaines pour l'exécution du traité, & afin de ne point rester oisif, employer le temps & avancer les affaires, il projetta d'aller chasser les Anglois des Isles de Jerfay & Grenezay (1). Ces deux Isles leur étoient & leur sont encore très-avantageuses, parce que quand ils vouloient faire des descentes en Bretagne, ils y faisoient leurs magasins d'armes & de vivres, & même le terrain leur en fournissoit. Le Connétable prend quelques Vaisseaux qui étoient sur la côte, y embarque des troupes & passe à Jerfay : il assiége le château de Montorgueil, qui est une forte place par sa situation & les travaux qu'on y avoit faits, avec une forte garnison, & four-

(1) Deux Isles presque contigues dans la Manche, à dix lieues en mer du Mont Saint Michel, & à vingt-cinq des côtes d'Angleterre à la vûe du Côtentin.

nie de toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siège : il fait donner quelques assauts , fait brèche aux murs par la fappe , entre l'épée à la main & prend le Château de vive force : ce n'étoit encore là qu'une demie victoire , il restoit à prendre le Donjon , où les assiégés s'étoient réfugiés : les murailles en étoient si hautes qu'il n'y avoit aucune apparence d'y monter , les échelles ne pouvant aller jusqu'aux crénaux : d'ailleurs les machecoulis (1) en étant fort avancés en dehors , & le talud fort large dans le fossé , on ne pouvoit en approcher sans risquer de perdre beaucoup de monde : outre cela ce donjon étoit si petit qu'il falloit très-peu d'hommes pour le garder : tout cela fit juger à du Guesclin qu'il ne falloit pas penser à l'avoir par assaut , d'autant plus que si on avoit en Angleterre avis de son entreprise , on pouvoit envoyer au secours un armée qu'il ne pourroit combattre avec le peu de monde qu'il avoit , & qu'ainsi il courroit risque

(1) Ce sont des avances aux pieds des tours & murailles qui en augmentent la largeur & la force.

de se perdre lui-même, & tous ses gens avec lui. Il ne laissa pas de faire sommer les assiégés, qui lui répondirent, qu'à la vue d'une place aussi forte que l'étoit ce Donjon, il devoit prévoir la réponse qu'ils avoient à lui faire; qu'il voyoit bien que les murailles en étoient imprenables, quand même il n'y auroit personne en dedans pour les défendre, qu'à plus forte raison il ne devoit pas s'imaginer que tant de braves soldats qui les gardoient ne fussent résolus à y attendre les dernières extrémités. Cette réponse irrita le Connétable, qui les fit attaquer de toutes parts, & d'abord les soldats se jetterent dans le fossé, & commencerent à travailler à la sappe. La construction étoit si forte que l'on avançoit très-peu, cependant les assiégés commencerent à craindre d'être forcés; la nuit fit cesser le combat & le travail, & le lendemain dès le point du jour, ils envoyèrent au Connétable lui offrir de remettre la place avec toutes les munitions de guerre & de bouche, si dans le jour de la Saint Michel prochaine, ils ne recevoient du secours d'Angleterre, & suivant l'usage donnerent des otages pour garands du traité

ils fournirent encore au Connétable des vaisseaux pour le transporter en Bretagne, sur lesquels il emmena ses ôtages, les prisonniers qu'il avoit faits, & son butin, après avoir pillé toute l'Isle.

Avant que le Connétable eut accepté les conditions des Anglois de Brest, Olivier de Clisson avoit quitté le siège, pour aller, par ordre du Duc d'Anjou, s'emparer de la Roche-sur-Yon, que les ennemis avoient reprise; comme elle étoit enclavée dans les terres de France, les Anglois qui l'occupoient étoient isolés & loin de tout secours, ainsi ils ne se mirent pas en défense, & promirent de la rendre dans un mois, s'ils n'étoient suffisamment secourus pour être délivrés. Ce terme s'écoula pendant que du Guesclin fit son expédition dans l'Isle de Jersey.

Du Guesclin de retour de cette Isle alla au siège de Derval qui se faisoit par ordre du Duc d'Anjou; peu après y vint aussi Olivier de Clisson, après avoir repris la Roche-sur-Yon. Nous avons déjà dit que Derval étoit appartenante à Robert Knolles, lequel en étant sorti pour aller s'enfermer dans Brest, y avoit laissé une forte garnison, & pour Com-

mandant Jacques de Broce , Anglois. Celui ci fut allarmé à la vue des troupes Françoises , qui tous les jours alloient à l'assaut , & chaque fois emportoient quelque avantage sur lui : il eut enfin peur d'être forcé , & jugeant qu'il étoit de son devoir de songer à sa sûreté , & de procurer la conservation de ceux qu'il commandoit , débuta par composer , & convint de rendre la place , si dans deux mois il n'étoit puissamment secouru , & donna des ôtages. Les François y consentirent d'autant plus volontiers qu'ils avoient nouvelle d'une action barbare , que l'on auroit peine à croire , que quelques troupes d'Anglois avoient faite à leur arrivée à Brest , où ils étoient venus pour secourir la ville avant l'expiration du traité de reddition. Ils avoient , tout en abordant , passé au fil de l'épée tous les habitans , & les gens des campagnes voisines , sans distinction d'âge , de sexe & de qualité. Ce procédé , contraire à toutes les loix de la guerre , donna au Conétable une grande pitié pour ceux qui avoient péri si misérablement , & en même-temps un désir bien vif d'en garantir les habitans des villes qui restoient à conquérir , & de ven-

ger une inhumanité aussi inexcusable.

Les Anglois de Brest, ayant appris que du Guesclin, leur redoutable ennemi, venoit pour les combattre, se retrancherent pour éviter son juste ressentiment, & se fortifierent si bien que le Connétable ne jugea pas à propos d'entreprendre de les forcer. Le temps de la capitulation n'étoit pas encore expiré, & il avoit reçu des ordres du Roi, qui lui enjoignoient de lui envoyer quelques-uns de ses meilleurs Capitaines, & de les suivre de près. Il s'agissoit de s'opposer aux Anglois qui se préparoient à descendre en Picardie avec une forte armée, laquelle devoit débarquer à Calais, sous les ordres du Duc de Lancastre, & du Duc de Bretagne; il quitta le siège de Brest, & y laissa à sa place Olivier de Clisson, avec seulement six mille hommes, & prit son chemin par Kimper, Concarneau & Hennebon.

Cette descente d'Anglois en Picardie avoit persuadé au Connétable que venant en France pour y faire une guerre vigoureuse, ils ne seroient pas en état de partager leurs forces, ou que s'ils les partageoient, ils n'en auroient pas assez pour secourir Brest, dégager leur parole
&

& délivrer leurs ôtages. Ce fut sur cette opinion qu'il partit; mais peu de jours après, il reçut dans sa route un courier que Clisson lui envoya en diligence pour l'instruire que le Comte de Salisbury (1) arrivoit par mer avec quatre-vingts

(1) Suivant l'ordre de la Chronologie, ce Comte de Salisbury pouvoit être fils, ou frère du mari de l'illustre Comtesse de ce nom, la plus belle femme d'Angleterre. Tout le monde sçait que cette belle veuve ayant paru dans une fête qui se donnoit à Londres, Edouard trois en devint passionnément amoureux, & que l'ayant prise pour danser, une jarretière de la Dame tomba, que le Roi la ramassa, & que cette vertueuse femme pensant que le Roi vouloit prendre quelque liberté avec elle, en fut allarmée: que le Roi pour la rassurer lui dit, HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE, & que pour éterniser cette anecdote, ce Prince créa l'Ordre de la Jarretière, avec sa réponse pour devise.

Le Roi dans la suite devenant de plus en plus passionné, alla voir cette Dame chez sa mere, où elle se retira pour éviter ses poursuites. Ce Prince étant entré dans sa chambre, résolu d'avoir ses faveurs, de gré ou de force, elle prit un poignard, & lui dit que s'il s'avançoit davantage vers elle, elle alloit mettre son honneur à couvert en se poignardant. Edouard charmé de tant de vertu, l'épousa.

vaisseaux , qu'en passant devant Jersey , il avoit fait lever le siège de Montorgueil , & qu'il venoit à Brest à force de voiles. Sur cet avis , le Connétable revint sur ses pas , avec toutes les troupes qui le suivoient. Il fut extrêmement surpris que les Anglois eussent détaché de leur armée une si grande flotte , en ayant tant de besoin pour l'expédition dont ils menaçoient la Picardie. A peine étoit-il de retour , que le Comte de Salisbury descendit à terre. Le Connétable dès le lendemain de son arrivée fit la revue de ses troupes , & ne se trouva pas en forces pour combattre les Anglois qui en avoient le double en nombre , & malgré cela il se mit en bataille dans les landes qui sont à la vue du Château de Brest , cachant par sa hardiesse & son grand cœur la foiblesse de son armée : ensuite il envoya sommer le Comte de Salisbury de s'y présenter , ou bien de consentir à la reddition de la place , suivant la capitulation accordée. Le Comte (qui sembloit n'être venu là que pour faire montre) , se tenoit pendant le jour retranché dans ses lignes , & retournoit le soir passer la nuit dans ses vaisseaux.

Il avoit ordre de ne rien hazarder , & d'aller joindre le Duc de Lancastre si-tôt qu'il auroit terminé la délivrance de Brest : les choses restèrent en cet état pendant six jours , & le septieme Salisbury , qui étoit très-grand Capitaine , envoya un Hérault au Connétable pour lui signifier , que si dans la journée du lendemain il ne venoit pas l'attaquer , il jetteroit du secours dans la ville ; qu'en exécution du traité il offroit le combat , & qu'ainsi il ne dépendroit pas de lui qu'il y eut une bataille : mais que si le Connétable n'en vouloit pas , il eut à renvoyer aux assiégés leurs ôtages. Le Connétable répondit au Hérault qu'il lui apportoit de bonnes nouvelles , & qu'il ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de voir les Anglois , & de contenter l'envie qu'ils avoient de combattre : c'est à eux à venir nous attaquer , dit-il , & non pas à nous à aller les chercher : ils ne sont pas en lieu où je puisse ni doive aller les attaquer , le traité ne le veut pas ainsi. Dites leur donc que s'ils veulent venir , nous les recevrons joyeusement , & que nous aurons de part & d'autre une aussi belle occasion d'acquérir de la gloire , qu'il y en ait

eu depuis le commencement de la guerre.

Le Hérault porta cette réponse au Comte de Salisbury , qui pour braver le Connétable le lui renvoya sur le champ , (ridicule défaite qui ne fait pas honneur à un homme de cette qualité & de cette réputation) , lui dire qu'étant gens de mer , ils n'avoient pas amené d'équipages de terre , & que d'ailleurs n'étant pas faits à aller à pied , ils ne pouvoient se rendre à ce qu'il souhaitoit d'eux , à moins qu'il ne leur envoyât des chevaux ; qu'en ce cas-là , ils viendroient le trouver & le combattre , pour que le traité fut exactement exécuté. Du Guesclin fut indigné du procédé , & garda le silence quelques minutes pour laisser passer son premier mouvement , & ne rien faire avec précipitation , & il répondit au Hérault : mon ami , retournez vers votre Maître , & dites-lui que puisqu'il n'est pas en état de donner bataille , je soutiens que la ville & le Château de Brest me doivent être rendus : la commission qu'il vous a donnée est une dérision & une mauvaise plaisanterie : je vous en excuse sur l'obéissance que vous lui devez , & sans la compassion que j'ai pour vous , je vous ferois

pendre. Dites-lui que je n'enverrai point de chevaux à mes ennemis , & quand je voudrois le faire , je leur demanderois de bons ôtages. Le Hérault répliqua qu'il n'avoit pu se dispenser de faire sa commission , qui le chargeoit encore de redemander les ôtages Anglois , puisque le Connétable ne jugeoit pas à propos de combattre. Du Guesclin lui dit à cela , je sçais ce que j'ai à faire , portez seulement ma réponse à votre Maître , & il le congédia. Ensuite il se retourna vers sa Compagnie : voilà , dit-il , d'un ton de colere , un plaissant stratagème des ennemis ! Ils sçavent qu'ils ne peuvent pas mettre du secours dans la ville sans nous avoir combattus , ils viennent d'Angleterre pour cela , & ils nous demandent des chevaux ! Pensent-ils être quittes pour cela de leur traité ? Comme si on donnoit des batailles générales sans cavalerie ; puisqu'ils n'en ont point amenés , il faut qu'ils s'en passent , qu'ils nous combattent ou qu'ils rendent la place. Je m'étonne qu'ils ne nous offrent pas le combat sur mer , parce qu'ils ont des Navires , & que nous n'en avons point. Ce n'est pas comme cela qu'on remplit les traités.

La réponse du Connétable ayant été rendue aux Anglois par leur Hérault, ils balancerent s'ils devoient combattre ou non, sçachant qu'il persistoit à garder les ôtages. Quelques-uns du Conseil soutenoient qu'on ne pouvoit avec honneur secourir la place sans avoir livré bataille, & que ce seroit violer les conditions. D'autres soutenoient au contraire que le lieu du combat n'étant pas expressément indiqué, leurs offres suffisoient : qu'il étoit permis à un Général de chercher son avantage, & d'éviter ce qui pourroit lui nuire, qu'ainsi puisqu'ils étoient en lieu de sûreté, ils devoient s'y tenir, & attendre que l'on vint les y attaquer.

Le Connétable de son côté, indigné de ce contre-temps regrettoit que l'occasion de combattre les Anglois lui allât échapper. Il assembla le Conseil où il mit en délibération de les attaquer dans leurs retranchemens. (Son grand cœur, qui ne trouvoit rien de difficile, le trompoit dans cette occasion). Il disoit, & quelques-uns avec lui, que si on ne les forçoit pas, on auroit au moins la facilité de faire une honnête retraite, mais que si on les battoit, on auroit un honneur infini, qu'on les extermineroit

sans ressource , que l'on en purgeroit absolument la Bretagne , & que la prise de Brest s'en suivroit. D'autres penserent plus juste , & tout le monde , le Connéble lui-même , se rangerent à cet avis : que la subtilité des Anglois pour ne point combattre , n'étoit qu'une équivoque sur ce que le lieu du combat n'avoit pas été indiqué dans la capitulation qu'ils avoient violée par ce subterfuge : que de même ce ne seroit point exécuter le traité , que d'aller les attaquer dans leurs retranchemens , parce que les conditions nomment expressément une bataille , & qu'une pareille attaque n'est point bataille : que quand même on les déferoit , ils auroient la ressource de se sauver dans leurs vaisseaux , & qu'ainsi on auroit hazardé en pure perte les plus vaillans hommes qui fussent en France : que s'ils étoient victorieux , on auroit à se reprocher leur rétablissement dans la Bretagne & les désordres qu'ils y feroient plus grands qu'auparavant : de sorte qu'il valoit mieux leur abandonner Brest , & garder leurs otages , qui seroient des témoins & des preuves de leur infidélité.

Tout le Conseil se rangea donc à cette conclusion. Le lendemain le Comte de

Salisbury entra dans Brest , y mit une nouvelle garnison , avec toutes sortes de munitions en abondance , & se rembarqua , n'ayant pas d'autre ordre que d'empêcher la perte de Brest , sans entrer dans l'intérieur du Duché. Ainsi il avoit rempli sa mission au moyen d'une interprétation frauduleuse de la capitulation. Après son départ le Connétable partit pour Nantes. Nous parlerons de son voyage après que nous aurons vu ce qui se passa au siège de Derval.

Robert Knolles , qui en étoit Seigneur , s'y étoit rendu depuis que la place s'étoit soumise à la condition de se rendre dans deux mois , si dans cet intervalle elle n'étoit secourue par les Anglois , & en avoit donné des ôtages. Knolles protesta de ne pas tenir les conditions faites avec Jacques de Broce son Lieutenant , prétendant qu'il n'avoit pu l'engager à une chose de cette conséquence sans son consentement exprès , d'autant plus qu'il étoit dans la Province même ; & en conséquence , il manda aux François qu'ils eussent à se retirer de devant sa place , qu'autrement il alloit les faire charger. Ceux ci répondirent fort sagement qu'ils ne craignoient

point les menaces , mais que pour preuve de leur fidélité à observer le traité , ils n'entreprendroient rien jusqu'au jour convenu , & qu'alors ils verroient ce qu'ils auroient à faire. Cependant le terme vint , & le Duc d'Anjou de retour devant Derval , fit sommer les assiégés de tenir leur parole. Robert Knolles répondit comme la première fois , & désavoua son Lieutenant. Le Duc qui étoit un aussi brave & aussi généreux Prince qu'il y en eut en Europe , se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre , & particulièrement sur ce qu'il feroit des ôtages que de Broce lui avoit donnés : il en consulta un Gentilhomme Gascon qu'il avoit toujours auprès de lui , nommé Garcias du Chatel (1) , qui étoit son Maréchal de camp , & en cette qualité l'un des principaux Officiers de l'armée , & son confident. Celui ci répondit au Prince qu'à la vérité & suivant l'étrainte sévérité de la guerre , il pouvoit faire trancher la tête à ces malheureux ôtages , & leur faire porter sans

(1) Il n'avoit rien de commun avec les du Châtel de Bretagne que le nom.

être injuste , la peine de la perfidie de Robert Knolles ; mais que ces pauvres Gentilshommes ne participant point à sa faute , il y auroit plus de raison & d'humanité à les renvoyer , ou du moins les retenir prisonniers , comme le Connétable venoit de faire à ceux de Brest.

Le Duc lui dit qu'il consentoit qu'ils fussent renvoyés , & du Châtel , comme s'il eut pressenti la cruelle scène qui alloit arriver , se pressa d'aller exécuter l'ordre du Prince , & délivrer les ôtages. Mais il rencontra malheureusement Olivier de Clifson qui lui demanda où il alloit si vite , du Châtel le lui dit croyant parler sans conséquence : Olivier le fit revenir sur ses pas chez le Prince , en lui témoignant qu'une affaire comme celle-là vouloit être traitée avec réflexion. Quand ils furent chez le Duc , Olivier , qui étoit pour les Anglois un ennemi furieux & passionné , lui porta la parole d'un ton fort vif : comment , Monseigneur , lui dit il , voulez-vous autoriser les Anglois à vous manquer de fidélité en toute occasion ? Si vous faites grace à leurs ôtages , & si vous ne leur faites pas couper la tête , il ne faut plus faire de traités ni de capitulations avec eux ,

ils n'en observeront jamais aucuns. La pitié en pareille rencontre n'est pas une générosité , c'est une foiblesse ; vous devez en faire un exemple , ou bien il ne faut plus leur faire la guerre ; & si vous leur pardonnez , je déclare que je ne porterai jamais les armes pour le service du Roi. Le Duc fort étonné de ce discours & du ton qui l'accompagnoit , répondit avec douceur , Messire Olivier , le sort de ces quatre Gentilshommes m'a touché , mais si vous estimez qu'ils doivent mourir , je ne puis m'y opposer : je vous les donne , disposez d'eux en homme de bien , d'honneur & de réputation que vous êtes. Du Châtel n'osa contredire Clifson , qui étoit alors dans la plus haute considération ; ses services l'avoient rendu nécessaire , & il étoit sur le point d'avoir le commandement général des armées du Roi , pendant l'absence du Connétable qui étoit rappelé pour commander en Picardie. Il étoit d'un caractère si vif & si violent , que le Duc craignoit de le fâcher , & ne crut pas devoir lui refuser sa demande , dont sans doute il ne prévoyoit pas les suites. Clifson n'eut pas plutôt la parole du Prince qu'il se hâta d'aller au lieu

où ces malheureux ôtages étoient gardés. Ils étoient quatre, deux Chevaliers, & deux Ecuyers Anglois : il fait venir l'exécuteur, & envoie les quatre ôtages sur le bord du fossé de la place. Ensuite il demande à parler à Knolles, qui paroît à une fenêtre du Château ayant vûe sur le fossé : » Quoique vous ayiez, lui dit Clisson, assez peu d'honneur pour violer votre foi, & manquer aux traités, je veux bien croire encore que vous ne serez pas si lâche que de souffrir que vos ôtages meurent pour votre perfidie. Vous n'avez plus que le temps de vous résoudre ou à me rendre la place que vous n'avez pas pu secourir, ou à voir périr vos amis pour une infidélité dont ils ne sont pas coupables, mais vous seul ». Robert Knolles lui répondit : » Les quatre Gentilshommes que vous tenez, sont mes amis, il est vrai, & il n'y a rien que je ne donnasse pour les sauver de votre inhumanité : mais ces amis sont généreux, & préfèrent de mourir à la honte de me voir faire une chose qui me couvrirait d'ignominie, comme celle de me rendre sous le prétexte d'un traité nul & invalide. Il faut pour se venger sur ces quatre innocens

être aussi sanguinaire que vous l'êtes , & avoir mérité , comme vous , le surnom de Boucher , que vos cruautés vous ont acquis. Vous allez bien-tôt repaître vos yeux du sang de ces victimes que vous sacrifiez à votre fureur , mais ce sera pour vous un aiguillon de reproche qui vous suivra par-tout , & fera votre supplice , si votre cœur barbare est encore capable de sentiment. Portez donc jusqu'au bout votre férocité , si vous l'osez , mais soyez certain que j'ai des prisonniers François dont la tête me répondra de celles de mes amis ». Cela dit , Knolles se retira sans attendre de réplique. Aussi-tôt Clifson fit exécuter les quatre ôtages : & un instant après Knolles fit avancer hors d'une fenêtre deux solives que l'on recouvrit de planches en façon d'échaffaut , & on amena quatre Gentilshommes François , prisonniers dans Derval , & Officiers dans les troupes du Roi auxquels il fit trancher la tête , en sorte que les quatre corps & les quatre têtes tomberent dans le fossé , à la vue de toute l'armée , ce qui fut un spectacle d'horreur & de pitié.

Aussi-tôt ces deux exécutions faites , le pont du Château fut abaissé , & il

en sortit cent hommes animés de fureur & de ressentiment , qui fondirent tête baissée sur Clisson , lequel les foutint vaillamment , car il étoit d'une force & d'une bravoure extraordinaires : il avoit auprès de lui quelques compagnies qui s'opposèrent à cette incursion des Anglois , & il se fit de part & d'autres des faits d'armes incroyables. Clisson y fut si grièvement blessé qu'on l'emporta pour mort à son logis, & les ennemis se croyant vengés par sa mort rentrèrent dans le Château.

Le Duc d'Anjou leva le siège de Derval , & prit la route d'Angers , accompagné du Duc de Bourbon , des Comtes d'Alençon & du Perche , & du Connétable qui arriva de Nantes , après l'affaire que nous venons de rapporter ; le Vicomte de Rohan , le Maréchal de Blainville , & quantité d'autres Seigneurs & Capitaines se rendirent aussi à Angers , d'où peu de jours après le Duc & le Connétable partirent pour la Cour. Nous venons de dire que du Guesclin arrivoit de Nantes , & nous en avons déjà parlé au sujet de son départ de Brest ; il est temps de dire comment il s'empara de Nantes.

A son arrivée devant cette ville , il en trouva les portes fermées , & ayant demandé à y entrer , les habitans lui firent une députation pour sçavoir ce qu'il prétendoit. Il répondit qu'il avoit ordre du Roi de se saisir du Duché , attendu que leur Prince ayant reçu les Anglois sur ses terres , leur ayant donné passage & secours , & fait des traités avec eux , au préjudice de sa foi & hommage , & de ses sermens faits au Roi , étoit tombé dans le crime de félonie , & avoit encouru la commise & confiscation des terres qu'il avoit reconnu tenir de la Couronne de France : » Au reste , leur dit-il , j'ai toujours porté à votre ville une affection singulière , & je serois au désespoir de me voir forcé à user de violence «. Les Députés le remercièrent des bontés qu'il leur témoignoit : lui protestèrent qu'il n'y avoit point de Ville en Bretagne où l'on eut plus de respect pour lui & d'admiration , & lui demanderent délai jusqu'au lendemain pour assembler les habitans & délibérer entre-eux. Le Connétable le leur accorda , en disant qu'ils prévinsent leurs concitoyens , qu'il étoit résolu de ne pas partir de-là qu'il ne fut

maître de Nantes , qu'ainfi ils n'avoient qu'à lui propofer les moyens les plus doux , & les plus aifés , & qu'ils le trouveroient traitable. La Bourgeoifie s'affembla dans la maifon de Ville , on entendit la réponfe du Connétable par la bouche des Députés , on concerta celle qu'il falloir lui faire , & le lendemain on les renvoya lui dire : » Nos concitoyens ont été faifis du plus grand étonnement quand nous leur avons fait notre rapport de ce que vous nous avez ordonné de leur dire : ils ne peuvent croire que le Roi , le plus juſte & le plus ſage des Princes , veuille les contraindre à violer les ſerimens de fidélité qu'ils ont prêtés par ſes ordres expès au Duc notre ſouverain Seigneur ; & ils ne peuvent pas croire non plus , que vous , qui êtes Breton & l'honneur de votre patrie , ſoyez capable d'employer la force de vos armes pour l'aſſujettir à une domination étrangere. Dans ces dernieres années votre préſence en Bretagne a fait la joie publique , fondée ſur votre vertu & votre naiſſance qui nous aſſuroient que vous n'y combattiez que pour la défendre contre la violence & l'avarice des Anglois : ſi nous avions le malheur

de voir que vous prétendiez nous soumettre à la France , tous les vœux que nous avons faits pour la prospérité de vos armes , & pour la conservation de votre personne qui nous est si précieuse , se changeroient en exécution , & l'objet de notre amour & de notre espérance , deviendrait celui de nos allarmes & de notre haine. Notre étonnement a fait place aux réflexions sur votre demande , & permettez-nous de vous dire qu'elle nous a paru tellement déraisonnable , qu'elle a répandu dans toute l'assemblée une consternation générale. En effet , quand notre Duc auroit manqué au Roi en quelque chose , qu'est-ce que sa faute auroit de commun avec nous ? Et si sa conduite a déplu au Conseil de France , en sommes-nous autorisés à lui manquer d'obéissance & de fidélité ? Nous croyons , au contraire , que plus il est pressé par les forces supérieures du Roi , plus nous devons faire d'efforts pour le soutenir , & garantir sa personne de la foudre que nous voyons prête à le frapper. Quelle faute donc a-t'il faite ? En est-ce une que d'avoir maintenu ses traités avec ses anciens alliés ? L'a-t'on vû en armes sur les terres de France , y a-t'on

vû ses troupes, ou ses sujets ? Au contraire toute notre plus illustre Noblesse vous a suivi par tout pour le service du Roi , & vous a aidé dans la conquête de la Guyenne. Est-ce donc un crime pour notre Duc de n'avoir pas fait la guerre au Roi d'Angleterre dont il est gendre : a-t'il dû violer les liens d'une alliance aussi sainte & aussi naturelle ? Puisqu'il est certain que par le traité de paix on l'a borné à la neutralité , en compensant les devoirs de vassal avec ceux de gendre.

Cependant pour montrer combien nous sommes soumis aux volontés du Roi , & notre parfaite confiance en votre probité , nous avons deux propositions à vous faire , & si vous les acceptez , nous sommes prêts à vous ouvrir nos portes. La première est que si notre Duc revient dans son Etat , nous pourrons le reconnoître pour notre Prince , sans qu'il nous soit rien reproché , & sans empêchement , & en revanche nous nous engageons à ne recevoir aucun autre Prince. La seconde , que nous ferons nous-mêmes dépositaires de tous les deniers publics jusqu'à la paix , sans que le Roi , ni le Duc lui-même en

puissent disposer auparavant. Si ces propositions vous agréent , notre ville vous recevra avec la plus grande joie , & vous aurez la satisfaction de voir nos citoyens vous exprimer leur reconnoissance , comme à l'auteur de leur repos , & au libérateur de la patrie : si nous étions assez malheureux pour que vous n'acceptiez pas ces deux conditions , permettez-nous de vous déclarer que nous sommes tous dans la résolution de mourir , plutôt que de manquer à nos sermens , en violant la fidélité que nous devons à notre Prince ».

Le Connétable entendit cette harangue avec toute l'attention qu'elle méritoit : tout en l'écoutant , son esprit actif en pésoit les conséquences : il considéroit d'abord qu'il n'y avoit aucune apparence que le Duc revint jamais en Bretagne , si-non par un traité de paix , ou par quelque révolution qu'il n'y avoit pas lieu de prévoir : ensuite il voyoit que par ces conditions la ville de Nantes & le Comté Nantois devenoient séquestrés pour être rendus à la paix au Prince qui en devoit jouir , soit le Roi , soit le Duc : d'ailleurs en acceptant ces deux conditions , il ménageoit la peine & le

temps d'un siège qui pouvoit être long ; & l'empêcher de se rendre en Picardie où sa présence devenoit , comme nous l'allons voir , très-nécessaire pour les affaires du Roi : enfin il s'épargnoit le chagrin de détruire une ville de sa province , & de verser le sang de ses concitoyens. Par toutes ces considérations qui furent l'ouvrage d'un moment , il agréa & ratifia les deux articles proposés , entra dans la ville comme en triomphe , aux acclamations d'une joie universelle. Il donna sans perte de temps ordre à toutes choses , & se rendit auprès du Duc d'Anjou qui étoit alors à Derval , comme on l'a vû , de-là à Angers , & tout de suite à la Cour en grande diligence.

Il étoit temps qu'il y arrivât ; on y sçavoit déjà que le Duc de Lancastre avec le Duc de Bretagne étoient descendus à Calais , que leurs troupes y débarquoient successivement , & même qu'il se joignoit à eux des étrangers de toutes parts, dans l'espérance de partager avec eux les dépouilles de la France. Le Roi de son côté avoit fait ses préparatifs pour les recevoir , & il avoit commandé que tout fut prêt en Picardie &

en Champagne pour marcher au premier ordre.

1373. Le Connétable en arrivant à la Cour , fut reçu du Roi encore avec plus d'honneurs & de témoignages de satisfaction que jamais. Et en le félicitant sur les lauriers qu'il avoit recueillis en Bretagne , ce Prince lui dit : « Ce n'est pas assez pour vous , brave Connétable , d'avoir chassé les Anglois du Poitou , de la Guyenne deçà la Garonne , & de la Bretagne , & d'avoir engagé à mon service vos vaillans Bretons , il vous est encore réservé de garantir tout le Royaume des incursions dont il est inondé , & de cette multitude d'ennemis qui le menacent d'une ruine générale : cette gloire n'appartient qu'à vous , & j'attends ce grand service de votre amitié , de votre courage & de votre expérience ». Le Connétable répondit modestement au Roi , qu'il lui obéiroit avec toute l'exactitude possible , qu'il tâcheroit de remplir ses intentions , & d'empêcher les Anglois de ne rien entreprendre au détriment du Royaume ; & sans perte de temps , il se disposa à partir.

Dans ces entrefaites , le Roi reçut un Hérault de la part du Duc de Bretagne ,

avec des lettres d'une insolence excessive : » Puisque , disoit-il , sur des prétextes vains & frivoles , vous m'avez ôté toutes mes villes , que sans aucun fondement raisonnable , vous avez fait une invasion entière dans mon Etat , que vous avez révolté mes sujets contre moi , que vos gens ont fait périr ceux des miens qui m'étoient encore fideles , je me tiens , moi , & tous mes sujets quittes de l'hommage que je vous avois juré. En ma qualité de vassal de votre Couronne , j'avois droit à votre protection , vous deviez me garantir de toute vexation , & au lieu de cela vous m'avez opprimé , vous avez employé toutes les forces de votre Royaume , pour me faire une guerre cruelle , & vous m'avez réduit à aller chercher un azile en pays étrangers : je proteste contre vous du tort & du dommage que vous m'avez fait , & pour vanger l'injure que j'ai reçue , je déclare que je ne perdrai pas une occasion de vous nuire à vous & à vos sujets par tout où je le pourrai , soit par les armes ou autrement ». (Le Duc de Bretagne s'oublioit bien en écrivant de la sorte , & raisonnoit très-mal : il auroit dû commencer par établir son

innocence avant que de se plaindre si durement , mais il ne le pouvoit : on a vû que sa félonie étoit aussi bien constatée , qu'elle étoit volontaire). Le Roi renvoya le Hérault avec une réponse bien sage , & plus modérée qu'elle ne devoit être de sa part : « Votre maître , lui dit-il , n'avoit pas besoin de me faire cette dernière déclaration : sa conduite avoit assez mis au jour son inimitié & ses mauvaises intentions ».

Les ennemis avoient déjà commencé à faire quelques dégâts dans l'Artois & dans la Picardie , & marchaient au nombre de soixante mille combattans. (C'est encore ici que le lecteur reprochera , comme nous avons déjà fait plusieurs fois aux écrivains du temps , leur extrême négligence , de ne nous avoir pas transmis les belles opérations qui ont dû se faire dans la guerre présente , où il est impossible que notre Héros & toute la Noblesse Françoisse ne se soyent surpassés. Voici tout ce qu'ils en disent) : le Connétable s'attacha aux Anglois avec tant de succès & de bonheur , qu'il leur fit quitter ces deux Provinces , & les chassant toujours devant lui , il leur fit traverser le Forez , l'Auvergne & le Li-

mosin , & les conduisit ainsi jusqu'à Bordeaux , après leur avoir fait passer les rivières de Loire , d'Allier , de Dordogne & du Lot , sans leur avoir laissé prendre aucune Ville , ni leur avoir seulement donné le loisir de se ranger en bataille. Il faut avouer que de pareilles opérations méritoient bien d'être écrites par préférence à bien des minuties que les historiens ont conservées avec beaucoup de détails.

La misère & la disette furent si grandes dans l'armée Angloise , qu'à peine avoit-elle du pain : les chemins étoient jonchés de soldats exténués par la faim & par une si longue marche : ils abandonnoient leurs chevaux faute de provisions pour eux ; enfin cette misère fut si grande , qu'elle mit en dissension les Ducs de Lancastre & de Bretagne , le premier reprochant au second qu'il auroit dû fournir l'armée de vivres & d'argent , puisque ce n'étoit que pour son service & son rétablissement qu'elle avoit passé en France. A quoi celui-ci répondoit que l'Angleterre n'avoit eu en vue que de recouvrer la Guyenne , que ses intérêts à lui n'avoient que très-peu de part dans ce grand armement , & que
même

même ils n'auroient eu leur tour qu'après le premier objet : cela les divisa de telle sorte qu'ils se séparèrent tout-à-fait , & se rendirent par des routes différentes , l'un à Bergerac , l'autre à Bordeaux. Tout cela se passoit vers les fêtes de Noël 1373.

Les Anglois firent la revue de leurs troupes , & trouverent à peine six mille hommes de soixante mille avec lesquels ils avoient débarqué à Calais au mois d'Août précédent. Avec quel plaisir ne liroit-on pas les marches & les traits de sagesse & de prudence du Connétable , pour avoir ainsi fait marcher devant lui une armée si nombreuse , l'avoir consumée par elle-même , & par la disette ! Enfin voilà dans une seule campagne le Poitou soumis , la Bretagne conquise , la France délivrée d'un des plus grands périls où elle se soit jamais trouvée , & une multitude d'ennemis réduits à rien , le tout par la conduite & la valeur d'un seul homme !

Après tant de travaux & de fatigues , du Guesclin se trouva avoir besoin de quelque relâche. La perte qu'il avoit faite de son excellente femme , Thiphaine Ragueneel , lui étoit toujours présente :

cette Dame ne lui ayant pas laissé d'enfans , toute la France regrettoit que de deux personnes si estimables il ne fut point resté de rejetton qui fit revivre la valeur du pere & les vertus de la mere : on fouhaitoit généralement que cela devint possible en engageant le Connétable dans de nouveaux liens , & que l'on vit sortir d'un si grand homme une race de Héros qui eussent perpétué le nom , le mérite & la réputation de leur auteur. Tous ses amis s'employèrent à lui trouver une femme digne de lui , & dont il méritât l'alliance : ils jetterent les yeux sur Jeanne de Laval , fille unique de Jean de Laval , Seigneur de Châtillon , & d'Isabelle Dame de Tinteniac. Il l'épousa à Rennes au mois de Janvier 1373 (1). La fête se fit avec toute la magnificence possible , & avec l'éclat convenable à la dignité du mari & à la haute naissance de la femme , & en

(1) J'ai dit ailleurs que l'année alors commençoit à Pâques , à quelque date que ce jour tombât , & qu'elle n'a commencé au premier Janvier qu'en 1564 par Ordonnance de Charles IX. Le lecteur doit s'en souvenir dans l'occasion.

présence des plus grands Seigneurs de la Bretagne , Pierre de Villiers , Hervé de Mauny , Sire de Thorigné , Gui de Laval , Sire de Loné , Jean de Coüesme , Sire de Montejan (1) , & grand nombre d'autres. Du Guesclin donna pour douaire à sa nouvelle épouse le tiers des terres qu'il avoit en Bretagne , & la jouissance du Comté de Longueville , le tout à vie , la propriété réservée à qui elle appartiendrait. Elle lui donna , en cas qu'il lui survécut , la terre de Montmuran & le Château de Tinteniach , dont elle voulut qu'il prit le titre de Sire de Tinteniach.

1374. Au commencement de la nouvelle saison , il se présenta une occasion avantageuse pour les affaires du Roi , & qui avoit besoin du Connétable pour se terminer. Le sujet étoit qu'entre le défunt Prince de Galles & le Comte de Foix il s'étoit élevé une contestation pour quelques Seigneuries que celui-ci possédoit en Guyenne , & dont il prétendoit

(1) Seigneur Breton ou Angevin ; la Terre de Montejan , ou Mondejean , est sur le bord de la Loire de l'autre côté d'Ancenis. Il devint Maréchal de France.

devoir jouir à titre de souveraineté indépendante , & le Prince soutenoit qu'elles relevoient de lui à cause de son Duché de Guyenne. Le Conseil d'Angleterre auroit volontiers jugé en faveur du Prince , mais il avoit à ménager le Comte de Foix , à cause des guerres perpétuelles avec la France , dans lesquelles on craignoit qu'il ne prît parti contre les Anglois , à qui il étoit utile dans des occasions ; ainsi on l'amusoit toujours par des espérances flatteuses.

Le Duc d'Anjou & le Connétable voulant profiter de ces favorables circonstances , prirent prétexte des villes en lirage tenues par le Comte de Foix , & entrèrent dans le pays avec une armée de quinze mille hommes de pied , sans la cavalerie , & les gens de trait. Ils donnerent pour raison de leur invasion que la plus grande partie de la Guyenne étant retournée à l'obéissance du Roi , ses Généraux d'armées étoient obligés de conserver ses droits. L'événement étonna beaucoup le Comte de Foix : il essaya de se mettre en défense , mais outre que la partie n'étoit pas égale , le nom seul du Connétable avoit porté l'effroi par tout le pays , & per-

sonne n'étoit si hardi que d'y paroître en armes. La premiere hostilité fut contre l'Abbaye de Saint Sylvier (1); c'étoit une place assez forte , bien munie de vivres & d'une bonne garnison : cependant l'Abbé ne se crut pas en état de résister : il craignit pour la perte de sa vie , celle de ses Moines & de ses amis , & pour celle de tous les biens de sa maison ; d'ailleurs il auroit exposé toute la campagne voisine à l'avarice du soldat victorieux : il envoya vers le Duc

(1) Cette Abbaye est absolument ignorée , il n'en est fait mention ni dans les Dictionnaires Historiques , ni dans le *Gallia-Christiana* des freres de Sainte Marthe. Les sçavans Auteurs Bénédictins , qui travaillent au nouveau *Gallia-Christiana* , m'ont fait la grace de chercher dans les matériaux & monumens qu'ils ont dans les mains , & n'en ont pas seulement trouvé le nom , quoiqu'ils en ayent de tout ce qui a existé en ce genre , depuis le sixieme siecle. Cependant il paroît que c'étoit une ville fortifiée , & un Monastere considérable. Nos conjectures se bornent à croire que l'Abbaye & la ville ont changé de dénomination. Nous prions les Sçavans qui pourront nous fournir quelques lumieres , de nous les procurer , à l'adresse du Libraire qui débite cet ouvrage , sans ménager les ports de lettres.

d'Anjou pour lui représenter qu'on n'avoit rien à reprocher à lui, ni aux siens du côté du respect qu'ils lui devoient, ni du côté du service du Roi, qu'on ne l'avoit jamais vu à la guerre contre la France (1), qu'il promettoit de se conduire toujours avec la même fidélité, que même sa foiblesse étoit une caution de sa parole : qu'il le supplioit donc d'épargner une ville qui n'avoit jamais pris parti, & des habitans entierement soumis à sa puissance. Le Duc d'Anjou & le Connétable se contenterent des promesses & des soumissions de l'Abbé, & passerent outre, après avoir reçu de lui des ôtages.

De-là ils se rendirent devant la ville de Lourdes, dont les habitans allarmés déclarerent à Arnoul de Vire leur Gouverneur qu'ils vouloient se rendre : de Vire les écouta doucement, & après leur avoir donné le temps de calmer

(1) C'est une preuve de ce que j'ai dit plus haut, & qui est de fait, que les Moines & les Evêques mêmes fournissoient des troupes, & marchaient en personnes. On voit dans l'Histoire un Archevêque de Sens tué en 1415 à la bataille d'Azincourt.

leur effroi , il leur dit : » Je ne puis condamner la résolution où vous êtes de vous rendre à l'ennemi : vous craignez pour vous , pour vos femmes , pour vos enfans & pour vos biens : il n'en faut pas toujours autant pour ébranler les ames les plus fermes : mais quand vous aurez réfléchi sur la honte où ces sentimens naturels vont vous engager , je ne doute point que vous ne repreniez un courage digne de vous , & de la fidélité dont vous ne vous êtes jamais écartés pour votre Prince. Ne craignez rien , mes chers compagnons , notre place est bonne , & votre valeur la rendra imprenable : considérez la gloire que vous allez acquérir en résistant aux François. Si vous avez la foiblesse de vous rendre à leurs armes , vous y perdrez d'abord l'honneur que vos actions vous ont acquis , ils vous dépouilleront de vos biens , vous chasseront de votre patrie , & vous perdrez votre liberté : mais ne précipitons encore rien , attendons qu'ils nous envoient sommer par leurs Héraults , nous verrons quelles propositions ils auront à nous faire , il sera toujours temps d'y consentir sans commencer par offrir votre reddition ».

Ce discours ramena les habitans au desir du Gouverneur , les uns par la honte d'avoir laissé voir leur lâcheté , d'autres parce qu'ils le craignoient , & qu'il étoit homme à faire punir sévèrement ceux qui auroient persisté , en sorte que tous reprirent courage & se ranimerent les uns les autres. Comme ils en étoient là , le Connétable parut devant les murailles de la ville & fit appeller le Gouverneur pour le sommer. De Vire se présenta , le Hérault lui commanda de la part du Duc d'Anjou & du Connétable de sortir de la ville , & de la rendre au Roi. De Vire répondit en homme sage , que le Comte de Foix son maître lui avoit confié cette place pour la lui conserver , & non pour la remettre à ses ennemis ; qu'en acceptant cette commission , il avoit fait serment de s'y défendre jusqu'à la mort , & que sa foi & son honneur étoient ses cautions auprès de son Prince , & aux yeux du public. Ensuite il se retira , & dit à ceux qui l'avoient accompagné : vous voyez , que les François se croient déjà en droit de nous commander , mais j'ai assez bonne opinion de toute la compagnie , pour penser que personne ne rendra jamais de

soumission qu'au Comte de Foix , notre Prince , ainsi allons nous préparer à nous défendre , & espérons de la justice du Ciel qu'il protégera notre résistance , parce qu'elle est de notre devoir , parce qu'on nous attaque sans droit ni raison , & contre toutes les loix de la guerre , parce qu'enfin il n'y a point eu d'infraction de la paix entre le Roi de France & notre Comte.

Le Connétable fit au Conseil son rapport de la réponse du Gouverneur de Lourdes, & il fut résolu de lui donner l'assaut dès le lendemain. Au point du jour tout marche , on place les échelles , & bien-tôt on gagne les crénaux : les assiégés se défendirent avec une opiniâtreté & une valeur étonnante ; le combat dura presque jusqu'au soir , enfin de Vire fut tué. La mort de ce trop brave Commandant fit perdre courage à ses gens , ils fléchirent de tous côtés , & les François ayant gagné les murailles , & s'étant répandus dans la ville , firent un massacre horrible , la fureur du soldat n'épargna rien , & avant que les Chefs pussent arrêter le carnage , tout fut passé au fil de l'épée , & la ville pillée. La nuit même n'interrompit point la désolation

de cette malheureuse place , où à peine quelques habitans s'échappèrent à la faveur des ténèbres. Le Duc d'Anjou & le Connétable leur firent du bien pour les aider à réparer la perte de leurs maisons & effets.

Ensuite l'armée marcha par Castelbon & Castelneuf , & vint mettre le siège devant la ville de Sault , qui appartenoit en propre au Comte de Foix , & où il avoit mis pour Commandant Guillaume de Paux. Le siège fut assez long pour donner le temps au Comte de Foix de faire ses réflexions. Il appréhenda qu'une si puissante armée ne le dépouillât de toutes ses terres , & enfin il se résolut de proposer un accommodement : il envoya vers le Duc d'Anjou , qui se prêta avec la plus grande facilité à la confection d'un traité ; dont les conditions furent que celui des deux partis qui à certain jour convenu se trouveroit être le plus fort devant la ville de Montfac , demurerait le maître de tout le pays contesté : moyennant cet accord , la guerre cessa dans la Comté de Foix , & c'est tout ce que les Historiens en ont rapporté.

De là le Prince & le Connétable attaquèrent les places appartenantes aux

Anglois : ils débiterent par la Riolle (ou la Réole) , dont le siège les occupa trois jours ; ils prirent tout de suite Langon , Saint Macaire & Condose , & en peu de jours furent maîtres de quarante places , Villes ou Chateaux , les uns de vive force , d'autres par soumission volontaire. Après quoi le Duc d'Anjou partit pour Paris , ayant été nommé par le Roi son frere Lieutenant Général en Bretagne : le Connétable le suivit à la Cour.

Pendant les expéditions que nous venons de voir dans la Comté de Foix & en Gascogne , le terme de la reddition de Bécherel expira. Cette place avoit été assiégée par Olivier de Clisson & le Vicomte de Rohan , que le Connétable en avoit chargés dès le temps qu'il commandoit en Bretagne , & ils avoient avec eux pour faire ce siège un nombre de Seigneurs & Gentilshommes Normands. Le siège avoit duré une année , & il fut convenu que si la place n'étoit pas secourue aux fêtes de la Toussaints suivante , elle ouvreroit ses portes. Après cet accord les assiégeans s'en étoient retirés , & y avoient laissé peu de monde. Olivier de Clisson , après s'être donné le

temps de guérir du coup mortel qu'il avoit reçu devant Derval , avoit fait le voyage de Gascogne ; d'où il se rendit exprès à Bécherel pour l'expiration du traité , qui fut fidelement accompli , & la place rendue en son temps.

1374. Les Seigneurs de Rohan , de Laval & lui , avoient encore de grandes raisons pour se rendre en Bretagne , où le Duc qui venoit de quitter le Duc de Lancastre à Bordeaux , devoit dans peu arriver par mer. La présence de ces Seigneurs y maintint les affaires du Roi , tellement qu'il n'y eut pas une seule ville qui voulut ou osât recevoir le Duc , lequel après avoir passé quelques jours à Auray avec la Duchesse sa femme , fut contraint de reprendre le chemin de Bordeaux , d'où le Duc de Lancastre & lui partirent pour l'Angleterre , au mois de Juillet 1374. Cette année se passa sans aucune opération militaire , parce que le Pape s'entremît à procurer au moins une trêve entre le Roi de France & le vieux Edouard.

Ce Pere commun des Fideles envoya deux Légats ; au premier l'Archevêque de Ravenne , au second l'Evêque de Carpentras , dès le commencement

de cette année. Par leur moyen il fut convenu d'une suspension d'armes jusqu'au dernier Août, auquel jour les deux Rois se rendroient dans les environs de Calais, pour aviser en personne à la prolongation de la trêve, ou même à une paix définitive.

Pendant cet intervalle il arriva deux événemens au Connétable que son histoire ne doit pas obmettre : le premier que, comme on l'a vu dans le temps, le Roi Don Henri, lors de son couronnement en Castille, avoit donné par reconnaissance à son bienfaiteur du Guesclin, le Comté de Soria ; le Prince désirant réunir ce Comté & toutes les autres terres démembrées de la Couronne à son domaine, fit proposer au Connétable d'en faire l'échange, contre la personne du Comte de Pembroc, prisonnier en Espagne ; le Connétable y consentit, traita de sa rançon à cent vingt mille livres, en reçut une partie, & lui rendit sa liberté sur sa parole pour le reste. Le second événement qui fut une suite du premier, fut que ce Comte s'étant rendu à Calais, eut peu de temps après occasion de faire un voyage en Flandres, & mourut à Bruges. Il avoit

fait porter avec lui son argent dans cette ville , & devoit à certain jour configner le reste de sa rançon aux Bourg-Mestres. Du Guesclin ayant appris la mort de Pembroc , fit saisir cet argent , & le Duc de Lancastre en obtint main-levée , & s'en empara. Le Connétable en porta ses plaintes au Parlement de Paris , & y fit assigner les Bourg-Mestres , lesquels maltraiterent l'Huissier qui leur donna l'assignation , & ne comparurent point. Du Guesclin demanda au Roi la permission de leur aller faire la guerre : mais le Roi eut la bonté d'assoupir l'affaire , en se chargeant de lui payer à certain terme cinquante-quatre mille francs , que ses héritiers reçurent après sa mort.

Le Duc de Bretagne étant en Angleterre , avoit levé trois mille archers : il prit le temps de l'absence du Connétable , pour rentrer dans ses Etats , avec cette petite armée. (Le Connétable étoit alors sur les frontieres de la Flandres , parce que le Roi craignoit que les Flamans ne fissent quelque course en France). Le Duc se saisit d'abord de quelques Villes , mais les Seigneurs qui avoient lieu de redouter sa vengeance , s'ils se fut mis en forces , se réunirent

tous pour lui faire tête. Cependant il avançoit avec succès, & peu à peu regagnoit ses places. Il assiégea Kimperlé, où Olivier de Clisson & plusieurs autres Nobles s'étoient renfermés, & à la sollicitation des Anglois qui vouloient profiter de la dépouille de ces Seigneurs, il les pressa si vivement qu'ils furent réduits à proposer des conditions, mais ils n'en voulut accorder aucunes, pas même une trêve de huit jours. Enfin ils se trouverent dans une si grande extrémité, qu'ils s'attendoient d'être forcés à tout moment, lorsque leur bonne fortune les tira de ce dangereux état. Le Duc de Lancastre envoya deux Gentilshommes aux Anglois qui servoient le Duc de Bretagne, pour leur annoncer qu'il y avoit une trêve générale arrêtée à Bruges, & en conséquence leur défendre de faire le moindre acte d'hostilité contre les serviteurs du Roi. Cette nouvelle arrivée le plus à propos du monde, obligea le Duc de Bretagne de se retirer de devant Kimperlé, & de laisser les Seigneurs Bretons en liberté. Il partit pour aller joindre sa femme à Auray, d'où il la conduisit à Brest; là ils s'embarquerent tous les deux & pas-

ferent en Angleterre ; & lui en particulier alla passer une année chez le Comte de Flandres son proche parent.

Le Connétable dans un de ces voyages de Bretagne , en passant par la Normandie , avoit assiégé la ville de Saint Sauveur-le-Vicomte , & étoit convenu que si dans un certain terme elle n'étoit pas secourue , elle lui seroit remise. Ce terme venu , il se présenta avec six mille lances devant la place , qui se rendit sans difficulté : il y établit garnison & en donna le gouvernement à un Gentilhomme de son pays. Peu après le Roi lui en donna la Seigneurie , avec la propriété de la ville de Pontorson (1) , pour lui & ses enfans ou descendans mâles ; (ce qui n'eut pas lieu) , ne croyant pouvoir trop récompenser la valeur , le zele & les grands services de son Connétable. Peu auparavant il lui avoit encore donné la Seigneurie de Montfort-l'Amaury , qui appartenoit au

(1) Nous avons déjà relevé la contradiction qui se trouve dans l'histoire au sujet de Pont-Orson , que les uns disent être un don du Roi à du Guesclin , d'autres un propre du chef de sa mere.

Duc de Bretagne Comte de Montfort , lequel en avoit donné le gouvernement à un Seigneur de Lannion , (d'une des premières maisons de Bretagne). Dans l'acte de la prise de possession , le Connétable est qualifié , très-noble & très-puissant Prince (1). Le Roi quelques années après , retira le Comté de Montfort pour quinze mille francs d'or. Pendant qu'il étoit occupé à la conquête du Poitou , le Roi , dont la générosité & la reconnoissance étoient inépuisables , lui avoit fait présent de Fontenay-le-Comte & de Montreuil-Bonnin , qu'il avoit repris sur les Anglois ; du Guesclin les vendit au Duc de Berry , & eut de lui en compte du payement , la terre de Cachamp près de Paris , dont le Connétable fit présent au Duc d'Anjou , qui aimoit ce lieu comme sa patrie , y ayant été nourri.

Il y avoit déjà plus d'un an que la trêve duroit , & que les gens de guerre étoient dans une oisiveté qui les ennuyoit fort , lorsque le Sire de Coucy

(1) On ne voit rien dans toute son histoire qui autorise cette haute qualification : il n'a même sur son Tombeau que celle de NOBLE HOMME.

(1), se mit en fantaisie , (les historiens n'en donnent point le motif) , que le Duché d'Autriche lui appartenoit , & pour s'en mettre en possession , il y mena un nombre de Capitaines & soldats Bretons ; mais l'expédition n'ayant pas tourné à sa satisfaction , il revint bien-tôt sur ses pas. Le Roi ne fut pas fâché de ce contre-temps ; au contraire , le retour de ces Bretons lui fut fort utile. Les Ministres des deux Couronnes n'ayant pû s'accorder à Calais , pour la paix , ou la continuation de la trêve , il y avoit apparence que la guerre alloit se rallumer avec plus de violence qu'auparavant. La mort récente du vieux Edouard étoit une conjoncture très-avantageuse à la France , tant par la minorité du jeune Roi Richard , fils du défunt Prince de Galles , que par le peu d'estime que l'on avoit pour le Duc de Lancastre , son oncle , déclaré tuteur , & par les mécontentemens secrets de la plupart des Seigneurs d'Angleterre. D'un autre côté on connoissoit la sagesse du Roi , l'af-

(1) Très-grande & très-illustre Maison en Picardie , éteinte il y a environ deux siècles,

fection de ses sujets , & leur soumission à son autorité, le mérite de ceux qui le servoient , soit dans le ministère , soit à la tête de ses armées : tout cela donnoit lieu de penser que la France alloit recouvrer son ancien lustre , & tous ses avantages.

Le Roi pour ne pas perdre un moment dans de si heureuses circonstances , dès que les Bretons du Sire de Coucy furent de retour , les envoya à son frere le Duc de Bourgogne qui assiégeoit Ardres , & qui après que le siège eut duré quelques jours , s'en rendit le maître ; ensuite de quoi le Roi les envoya au Connétable alors occupé en Normandie à faire la guerre à Charles le Mauvais Roi de Navarre , qui avoit encore osé se déclarer ennemi de la France , depuis l'exécution des deux émissaires qu'il avoit envoyés à la Cour pour empoisonner le Roi (1) , à quoi ils n'avoient que trop

(1) Belleforest , fol. 246. vers. rapporte qu'au printemps de l'année 1373 , d'autres disent 1374 , le Roi fut averti que le Roi de Navarre avoit chargé deux scélérats de l'empoisonner : l'avis vint trop tard , le mal étant déjà fait. Le Roi avoit été secouru si heureu-

réussi , mais sans tout l'effet qu'il en attendoit , le Roi ayant été promptement secouru : cependant le mal subsista , dégénéra en fièvre éthique , & peu à peu , après deux années de langueur , mit cet excellent Prince au tombeau deux mois après la mort de du Guesclin.

Le Connétable donc faisoit la guerre en Normandie , & avoit déjà saccagé dans le Comté d'Evreux quelques villes appartenantes au Roi de Navarre : lui & le Seigneur de la Riviere qui l'accompagnoit , ayant reçu ce renfort de Bretons , penserent à faire quelques expéditions plus considérables. Ils assiégèrent Ponteau-de-Mer , & battirent la

sément que le poison ne fit point tout son effet. Ces deux hommes , dont l'un se nommoit de la Rue , l'autre Pierre du Tertre , furent découverts , mis à la torture & écartelés. Ils confesserent avoir commis ce crime à l'instigation de Charles-le-Mauvais.

Le Ciel en prit une vengeance terrible. En 1386 ce mauvais Prince tomba malade d'une espèce de sciaticque par-tout le corps. Ses Médecins le firent envelopper dans des toiles détrempées d'eau-de-vie , par la mal-adresse d'un Officier le feu prit aux toiles , & il y fut brûlé tout vif.

ville & le Château avec nombre de pieces de canons , en sorte qu'ils mirent les murailles en poudre ; mais malgré cela les assiégés se défendoient avec une si furieuse opiniâtreté , qu'on ne put les réduire. Le Connétable leur faisoit donner avis de ne pas attendre la dernière extrémité , qu'il étoit disposé à les traiter humainement , mais que s'ils l'obligeoient à les forcer , il n'y auroit quartier pour personne , & que tous y périroient sans remission & sans exception : ils l'écouterent enfin & se rendirent ; la garnison fut conduite prisonnière à Cherbourg , & le Connétable fit raser le Château.

De-là il marcha droit à Mortaing , dont les habitans effrayés de se voir attaquer par un homme dont le nom seul répandoit la terreur , & se voyant éloignés de tout secours , ouvrirent leurs portes , & tout ce qu'il s'y trouva d'hommes appartenans au Roi de Navarre furent conduits à Cherbourg , comme ceux de Ponteau-de-Mer.

Dom Henri , Roi de Castille , allié de la France , & ennemi du Roi de Navarre , pour aider le Roi de France à se faire raison de ses perfidies , entra en

armes dans la Navarre , sous la conduite du Bâtard d'Espagne ; ainsi ce mauvais & infidèle Prince , attaqué de tous côtés , & par deux ennemis beaucoup plus puissans que lui , ne sçavoit comment se retourner , & ne pouvoit s'éloigner de ses Etats , où sa présence servoit à soutenir le courage de ses serviteurs , & cependant il souhaitoit donner du secours à ses sujets de Normandie. Dans cette perplexité il s'adressa au nouveau Roi d'Angleterre , & voulut lui persuader qu'il avoit intérêt de le prendre sous sa protection ; que s'il étoit dépouillé de ses Etats , la Couronne d'Angleterre en souffriroit un notable préjudice , & qu'il n'avoit d'autre ressource que le secours qu'il attendoit de lui. Il le prioit de considérer l'injustice criante qu'on lui faisoit de supposer , pour l'opprimer , que les deux criminels qui avoient empoisonné le Roi de France n'avoient agi que par ses ordres , sous prétexte que par la violence des tourmens on leur en avoit arraché la déclaration contre toute vérité , & par un complot formé : que cet horrible artifice n'avoit été mis en œuvre que pour le faire détester de tout l'Univers , & pour écarter les soupçons de

dessus les véritables auteurs du crime : qu'il n'y avoit , pour le justifier , qu'à juger combien la mort du Roi de France lui auroit été préjudiciable , attendu que le Duc de Bourgogne , qui s'étoit mis en possession de ses terres , & qui par conséquent avoit plus d'intérêt que personne à l'abîmer , seroit devenu plus puissant pour se maintenir dans son usurpation : il ajoutoit encore d'autres motifs politiques pour engager le Roi d'Angleterre à ne pas l'abandonner : il écrivit les mêmes choses au Duc de Bretagne , & répandit par-tout des manifestes , où il eut l'audace de laisser entrevoir que l'empoisonnement du Roi étoit le crime de ses trois freres..

La lettre de Charles le Mauvais au Roi d'Angleterre fit un effet considérable : nous avons vu plus haut que le Duc de Lancastre oncle de ce Roi , son tuteur & Régent du Royaume , n'étoit ni aimé ni estimé : les Seigneurs de la Cour , sur-tout les jeunes gens , saisirent cette occasion pour l'éloigner. Ils persuaderent d'abord au jeune Roi de prendre dans ses mains le timon de ses affaires : ensuite ils lui firent entendre que la plus grande gloire d'un Roi étoit d'être le protecteur

des Princes opprimés & innocens : que la conjoncture présente lui étoit si favorable , qu'il ne devoit pas la laisser échapper , & qu'il alloit se mettre au niveau des deux Edouard , (son pere & son ayeul) , en donnant du secours au Roi de Navarre ; enfin ils animèrent tellement son courage qu'il sollicitoit lui-même les intérêts de ce Prince auprès des gens de son Conseil , & qu'il déclara vouloir passer en France en personne , pour y faire connoître à cet ancien ami & allié les effets de sa protection. Ceux de la même faction persuadoient d'un autre côté au Duc de Lancastre qu'il n'y auroit pas de sagesse à permettre que le Roi son neveu fît ce voyage ; que ce seroit l'exposer à n'avoir pas d'honneur de sa première expédition , & plus encore que ce seroit compromettre sa personne à l'incertitude des événemens de la guerre ; que même il laisseroit penser qu'il l'auroit lui-même porté à cette entreprise téméraire , pour jouir plus absolument de la puissance souveraine , & que s'il arrivoit quelque malheur à ce jeune Roi , toute l'Angleterre le lui imputerait , & personne ne le lui pardonneroit : que pour obvier à tout cela

cela , il ne pouvoit faire rien de mieux , que de prendre lui-même le commandement de l'armée , que cela étoit dû à sa naissance & à sa capacité , & que c'étoit pour lui le seul moyen d'éviter les reproches ou la haine de la nation.

Le Duc donna dans le piège , & remontra au jeune Roi qu'il étoit de son devoir de ne pas consentir qu'il entreprit un si pénible voyage : qu'il lui suffisoit de faire entendre son nom au-delà des mers , & de secourir ses alliés : que les victoires qui se remporteroient sous ses auspices , lui seroient aussi glorieuses que s'il y eut été présent , que l'honneur lui en reviendrait tout entier , parce que les Rois sont censés être par-tout où on agit en leur nom. Le jeune Richard eut bien de la peine à se rendre à ces raisons , mais on lui fit entendre qu'il étoit de son intérêt que le Duc de Lancastre passât en France , parce que pendant l'absence du Roi , s'il restoit seul en possession de la Régence , il pourroit bien s'emparer du Thrône , & se rendre le maître absolu : qu'à la vérité ce soupçon étoit injurieux à un si grand Prince , dont la sagesse & la fidélité étoient connues , mais qu'en fait de politique &

d'affaires d'Etat , tout doit être fait avec prudence , & que la défiance même est une vertu. Qu'il y avoit tant d'exemples de grandes révolutions dans les Etats , que les Princes ne sçauroient être trop sur leurs gardes avec tout le monde. Richard enfin se rendit , car il est rare que les Princes ne prennent aisément l'alarme , quand on leur fait voir leur autorité en danger.

Ainsi il passa tout d'une voix au Conseil d'Angleterre d'envoyer un prompt & puissant secours , tant pour le Roi de Navarre , que pour le Duc de Bretagne. Le Duc de Lancastre se chargea du commandement général , & fit partir avant lui une partie de son armée sous les ordres de Robert le Roux , & se disposa de le suivre de près avec la flotte au rendez-vous donné pour descendre tous à Cherbourg. Il vouloit se régler sur ce que le Roux auroit fait en abordant. Celui-ci mit pied à terre à Cherbourg , grossit son corps d'armée de toutes les garnisons qui s'y étoient rendues de toutes les places dont le Connétable les avoit chassées. Celui-ci crut devoir saisir cette circonstance pour assiéger cette ville , parce qu'en s'en rendant maître , il ôteroit au

Roi de Navarre la dernière qui tint encore pour lui , & qu'il y feroit un grand nombre de prisonniers & un riche butin.

Sans perdre un moment il s'avance avec son armée , ordonne ses quartiers ; & attaque Cherbourg à différentes reprises ; les assiégés résisterent si bien , que le Connétable fut obligé de renoncer à les avoir de force , & se borna à les bloquer par terre ; mais comme ils avoient la liberté de la mer , ils recevoient de nouveaux rafraîchissemens tous les jours.

Olivier de Clifton ayant eu avis , (peut-être par un faux espion) , que les Anglois se dispoisoient à faire une vigoureuse sortie , se mit en embuscade pour les surprendre : ils lui tombèrent en effet sous la main , & il les chargea avec sa valeur ordinaire , mais soit trahison , soit qu'il fut mal soutenu , il fut fait prisonnier par un Gentilhomme Navarois , nommé le Coq , qui le conduisit dans la ville , d'où on le fit passer en Angleterre (1) : sa prison fut longue , & il n'en

(1) Ce fut une merveille que les Anglois ne le massacrèrent pas , animés comme ils l'étoient contre un homme qui ne leur faisoit aucun quartier.

fortit qu'en payant une très-grosse rançon. Quelques jours après cet accident, le Connétable voyant que la place ne pouvoit être forcée sans armée navale, & le Roi n'en ayant point alors, prit le parti de se retirer. Le Duc de Lancastre de son côté pensa que la ville de Cherbourg occuperoit plus long-temps les François, & lui donneroit par-là le moyen de faire de grands progrès en Bretagne : dans cette idée il alla avec toute son armée mettre le siège devant Saint Malo, ville très-forte dès ce temps-là, d'un abord difficile, & aisée à défendre : aussi les assiégés résisterent-ils vigoureusement.

Le Roi instruit de cette entreprise des Anglois, manda au Connétable d'aller faire lever le siège de Saint Malo. Il passa aussi-tôt de Normandie en Bretagne, accompagné des Ducs de Berry & de Bourgogne, avec les Comtes d'Alençon & de la Marche, le Dauphin d'Auvergne, le Comte de Guynes, les Maréchaux de Blainville & de Sancerre, les Sires de Clisson, frere d'Olivier, de Laval, de Rohan, de Beaumanoir, de Dinant ; on s'attendoit à la Cour & partout le Royaume qu'il y auroit bataille,

& on espéroit à tout moment d'en apprendre le succès ; mais le Connétable n'eut d'autre objet que de chasser les Anglois & de dégager la ville. Il se logea dans un poste si avantageux pour les incommoder , & il y réussit si heureusement , que dès le troisieme jour , le Duc de Lancastre jugea qu'il ne pouvoit demeurer dans son camp , & que les vivres alloient lui manquer entierement & dans peu de jours , les François s'étant rendus maîtres de la campagne , en sorte qu'il n'avoit de ressource que d'envoyer faire des provisions en Angleterre , ce qui auroit emporté tant de temps qu'il n'en auroit pas fallu la moitié pour le faire périr de misere, lui & les siens. Il étoit encore dans une autre situation aussi embarrassante , c'étoit la difficulté de sortir de son camp à la vûe d'un Général aussi vigilant que le Connétable , qui auroit tous ses avantages contre lui : cependant il lui demanda le combat , mais du Guesclin ne voulut rien mettre au hazard d'une bataille , sçachant que les Anglois se déconcertent aisément avec le temps : il se contenta de faire battre la campagne , & de donner fréquemment de fausses attaques à

leur camp, dont la mer détruisoit deux fois par jour tous les travaux, ainsi que ceux qu'ils faisoient contre la ville. Le Duc de Lancastre s'en ennuya ; il avoit envie de retourner à Londres, où ses intérêts le demandoient : par ces raisons, il assembla son Conseil, où il fut décidé tout d'une voix, qu'il n'y avoit aucune apparence de prendre Saint Malo, qu'il falloit lever le siège & se rembarquer, ce qu'ils firent.

A peine étoient-ils en mer, que le Connétable reçut des lettres du Duc d'Anjou, qui le pressoit vivement de se rendre auprès de lui en Guyenne : il se mit aussitôt en chemin avec le Maréchal de Sancerre & quantité d'autres Seigneurs. Le Duc sçavoit que la plûpart de la Noblesse Gasconne étoit mécontente du gouvernement de Thomas Felleton grand Sénéchal d'Aquitaine, sur-tout de ce qu'il avoit fait trancher la tête au Sire de Pommiers sur le prétexte d'intelligence avec les François : il crut devoir profiter de ce mécontentement général pour l'attaquer, & que pour commencer à affoiblir les Anglois, il falloit se rendre maître de Bergerac ; que cette première conquête faciliteroit la prise

des autres Villes , & peut-être de Bordeaux même ; qu'elle mettroit à couvert le Limosin , le Rouergue & le Quercy , & délivreroit les peuples des contributions que les Anglois levoient impitoyablement. Du Guesclin chemin faisant passa par la Bernardiere , Château occupé par quelques Anglois , & qui leur servoit de retraite pour faire des courses contre les sujets de France : mais dès qu'ils sçurent que le Connétable approchoit , ils mirent le feu au Château & s'enfuirent. Condat se rendit à lui sans attendre d'être attaqué.

Le Connétable & le Maréchal de Sancerre étant arrivés à l'armée du Duc d'Anjou , y trouverent le Comte d'Armagnac , le Sire d'Albret , Bertrand d'Albret son cousin , le Prince Yvain de Galles , Jean de Beuil , Pierre de Beuil , Maurice de Tréfiguidy , Alain de Beaumont , Alain de la Houssaye , Guillaume & Pierre de Moray , Jean de Vers , Beaudouin Cremonoux , Thibaut du Pont , Héliot de Caliac , & plusieurs autres Nobles , François ou Bretons. Le Duc alors commanda d'assiéger Bergerac : les Anglois en abandonnerent les fauxbourgs , & les François s'y logerent , & le Duc dans

le Couvent des Cordeliers. Les premiers jours du siège se passerent en escarmouches d'une part, & quelques sorties de l'autre ; mais quand toutes les troupes eurent joint l'armée, on tint Conseil pour décider absolument comment on attaqueroit la place. Les uns furent d'avis de commencer par un assaut général, & ensuite de faire quelque attaque, parce que, disoient-ils, les assiégés pourront résister quelque temps, mais à la fin ils se laisseront, & peu à peu s'affoibliront par les pertes d'hommes, & nous les emporterons ; au lieu que les assaillans étant en grand nombre, les compagnies ne serviront que tour à tour, & feront peu fatiguées. Cet avis fut assez goûté, on trouva ce moyen prompt, sûr, glorieux, & même utile, en ce que l'on auroit l'honneur de prendre une place excellente à la pointe de l'épée, & que le soldat y feroit un butin qui l'enrichiroit ; enfin parce que l'opération acheveroit de donner aux Anglois le plus grand effroi. D'autres penserent au contraire qu'on ne pouvoit attaquer de force une si bonne place, sans s'exposer à perdre un grand nombre de très-braves hommes, dont on auroit besoin ailleurs :

que si on recevoit quelque échec , les Anglois abattus reprendroient courage , & auroient moyen de prolonger la guerre : que la prise par force d'une ville si intéressante donneroit lieu à des milliers de maux dont la Religion & l'humanité s'allarmoient à la vûe des Eglises prophénées , des femmes déshonorées , du feu , du massacre , du pillage ; que les habitans seroient ruinés , & l'armée fort affoiblie , parce que les soldats chargés de dépouilles quitteroient le service en grand nombre , pour aller jouir du malheur des vaincus : mais que la plus grande raison de conserver une ville aussi intéressante pour le bien des affaires du Roi que Bergerac , étoit que par sa situation , sa grandeur & sa force , elle commandoit & tenoit assujetties les Provinces de de-là & de-çà la Dordogne ; & on concluoit à s'en rendre maître avec le temps & la patience.

Le Connétable parla à son tour , fit comprendre à l'assemblée que les affaires des Anglois ne pouvoient être en plus mauvais état , que la conquête de la Guyenne étoit absolument nécessaire , & qu'elle étoit devenue facile par les

circonstances : qu'il sçavoit que les lettres de Thomas Felleton , grand Sénéchal de Guyenne , quoique très-pressantes pour demander du secours en Angleterre , n'avoient rien produit , parce que tout y étoit en confusion , par la haine que le peuple portoit au nouveau Roi Richard , & à toute la Maison de Lancastre ; qu'il sçavoit encore que le Sire de l'Esparre , allant de Bordeaux à Londres pour solliciter le secours , & remontrer l'extrémité où les affaires étoient réduites , avoit été pris en mer par la flotte d'Espagne : qu'au contraire la fortune sembloit s'être rangée du parti François , que les forces actuelles , & la situation des affaires , le décidoient à ne pas perdre un temps si précieux , qu'ainsi il falloit assaillir Bergerac sans délai ; & qu'il s'en promettoit les plus heureux succès , ayant à y employer les plus braves hommes du monde , & qui avoient emporté tant de places plus fortes que Bergerac.

Sur cet avis , & la résolution prise de donner l'assaut , on envoya chercher à la Réole une machine qui y étoit toute prête , que l'on nommoit *une Truye* : son usage étoit de lancer de grosses pier-

res , & de contenir aisément cent hommes à l'abri des coups : on chargea de l'aller prendre & de la conduire au camp , trois cens lances sous les ordres de six Capitaines , Pierre de Beuil , Jean de Vers , Beaudouin de Cremoux , Alain de Beaumont , & les Sires de Gaures & de Montalay.

(Pendant que ce détachement alla faire sa commission , le Connétable , qui avoit l'œil par-tout , fut informé que Felleton , Général en chef pour le Roi d'Angleterre , tenoit la campagne avec six cens lances , suivi de plusieurs grands Seigneurs du pays , les Sires de Mucidan , de Duras , de Rozem , de Carlis , de Langourant , & quelques autres : il envoya le Prince Yvain de Galles , Pierre de Mornay , Thibaut du Pont , & Héliot de Callac avec deux cens lances , pour veiller à la sûreté des terres d'entre la Dordogne & la Garonne. Felleton trop foible pour attaquer le camp de Bergerac , pouvoit , (& c'est ce que le Connétable craignoit) , dévaster la campagne , fourager les bleds ou les brûler , rompre les moulins & faire tout le mal possible pour affamer les assaillans. Le Prince Yvain de Galles & ses Com-

pagnons le suivirent dans toute sa route , & marchoient toujours sur ses aîles).

Les Anglois de leur côté sçurent par leurs espions que Pierre de Beuil étoit commandé pour amener au camp la machine construite à la Réole , & qu'il avoit déjà passé à gué la rivière au-dessus de Bergerac. Felleton , qui étoit grand & brave Capitaine , alla se poster à Yvret par où de Beuil devoit nécessairement passer pour gagner la Réole , & déguisa si bien sa marche à Yvain de Galles , qu'il fut le premier à Yvret ; il dressa son embuscade si avantageusement , qu'il pouvoit voir le corps des François sans en être découvert. Les François arrivent , donnent dans l'embuscade , sont chargés vigoureusement , & se défendent de même. Déjà la victoire inclinoit du côté de Felleton , dont la troupe étoit plus forte , lorsqu'un événement singulier changea les affaires. Les valets qui suivoient avec les équipages , appercevant d'un peu loin le combat , accoururent vers leurs maîtres , & par hazard ou par une heureuse inspiration , se mirent à crier de toutes leurs forces NOTRE-DAME GUESCLIN. A ce cri les François se ranimerent , & les Anglois , que ce

cri faisoit toujours trembler , se rallentirent. Dans le moment même Yvain de Galles , qui suivoit Felleton à la piste , arriva comme le combat duroit encore , fondit à toute bride sur les Anglois & les prit à dos. Comme ils avoient déjà tous rompu leurs lances & qu'ils étoient las & déarmés , Yvain de Galles eut d'abord un grand avantage ; cependant ils se rassurèrent, soutinrent très-bien ce nouveau choc , & tuerent d'abord Thibault du Pont & Héliot de Caliac , deux braves & vaillans Bretons , qui furent très-regrettés. Le premier reçut un coup de *glaive de Bordeaux* , espee d'épée de quatre doigts de large , qui lui fit perdre tout son sang dans un moment : celui qui portoit son enseigne , fut si animé du malheur de son maître , qu'il s'élança sur les Anglois & en sacrifia deux à sa douleur. Le combat dura encore long-temps avec une égale opiniâtreté , cependant les Anglois succomberent à la fin : Felleton fut saisi & fait prisonnier par un très-vaillant Gentilhomme du Berry ou du Limosin , nommé Guillaume de Lignac. Les Seigneurs de Duras , de Langourant , de Rozem & de Carlis eurent le même sort ,

& on les présenta au Duc d'Anjou & au Connétable ; ainsi la *Truye* fut heureusement conduite au siège de Bergerac ; & on se disposa à donner sans délai un assaut général. Les assiégés voyant que l'affaire alloit devenir très sérieuse pour eux , leurs familles & leurs biens , firent leurs réflexions , & ne virent point d'autre ressource que de proposer une capitulation. Ils en parlerent à Perducas d'Albret , leur Gouverneur , & lui exposèrent qu'il ne falloit pas attendre les dernières extrémités , pour se rendre à des conditions plus dures qu'ils ne les auroient en prévenant l'assaut. D'Albret s'y opposa de toutes ses forces , leur remontra le déshonneur éternel dont ils alloient se couvrir ; qu'ils avoient une bonne & forte garnison , une bonne place abondamment fournie de vivres & de munitions ; qu'ils étoient en état de se défendre contre toutes les forces de l'Europe , & que ce seroit pour eux une gloire infinie d'avoir fait lever le siège de leur ville à une armée à laquelle aucune autre place n'avoit résisté.

Cependant l'armée Françoisé étoit déjà en bataille , chacun se range sous son enseigne , les trompettes font un bruit

terrible ; déjà l'on marche contre la ville , les assiégés bordent leurs murailles de soldats , & l'assaut alloit commencer , lorsque le Connétable suivi d'un Hérault , s'avance jusqu'au bord du fossé , fait appeller le Gouverneur & les habitans , & leur dit : « Si vous aviez voulu suivre les conseils que je vous ai donnés au commencement du siège , nous serions aujourd'hui bons amis , vous ne me mettriez pas dans la nécessité de vous faire attaquer , & vous dans celle de vous défendre. Considérez la disproportion de vos forces avec les nôtres ; qu'ainsi il y auroit de la témérité & de la fureur de votre part d'entreprendre de nous résister : balancez avec jugement ce que vous pouvez espérer & ce que vous devez craindre : ce que vous gagneriez si vous réussissiez , & les malheurs qui vous arriveront , si nous avons l'avantage , & dans ce cas , songez quel seroit le sort de votre patrie. Revenez donc , c'est moi qui vous en prie , de l'aveuglement où l'on vous a retenus trop long temps ; rendez-vous aux volontés du plus puissant & du meilleur Roi du monde , qui vous comptera parmi ses bons sujets ; qui loin de vous retrancher

vos privilèges, les augmentera, & vous garantira de toutes violences & de toute servitude. Qu'est-ce que les Anglois peuvent faire pour vous, quand ils ne peuvent plus rien pour eux-mêmes, que leurs armées sont défaites, & leurs Chefs sont dans nos prisons? Comparez encore la différence d'une domination étrangère, avec celle de tous vos compatriotes: voyez leurs enseignes parmi les nôtres, voyez les plus proches parens de votre Gouverneur prêts à lui donner l'assaut, & jugez de-là combien notre cause paroît juste à tous les honnêtes gens, & combien celle de nos ennemis est inique «.

Après ce discours que les assiégés écoutèrent avec une attention respectueuse, ils ne demanderent qu'un quart d'heure pour se consulter sur la réponse qu'ils auroient à faire. Perducas d'Albret se flattoit de détruire les raisons que du Guesclin venoit d'exposer, mais on ne lui donna pas le temps de parler: tous les habitans lui déclarèrent unanimement qu'ils vouloient se rendre, & que s'il s'y opposoit, ils alloient le traiter en ennemi. D'Albret les voyant absolument déterminés, & qu'il n'y avoit

plus d'autre parti à prendre pour lui que la retraite , sortit de la ville avec sa garnison , & alla se jeter dans de petits forts que l'on avoit construits sur le bord opposé de la riviere. Aussi-tôt les habitans députerent vers le Connétable pour faire leur traité , & il leur accorda plus d'avantages qu'ils n'en demandoient ; voulant par cet exemple faire connoître aux autres villes , qu'elles seroient également bien traitées.

Cette expédition étant ainsi heureusement terminée , le Connétable laissa une garnison à Bergerac , & pensa à aller en avant. Castillon fut attaqué le premier , fit quelque résistance , & se soumit , & Jacques de Montmartin (1) y fut établi Gouverneur. Sauveterre , Montségur , Auberoche , Saint Macaire , & nombre d'autres petites places se rendirent d'elles mêmes. Alain de la Houffaye & Alain de Saint Paul tous deux Bretons , étant allés faire une cour-

(1) Seigneur Dauphinois de la Maison des Allemands ; cette branche a fini en la personne de la Maréchale de Ballincourt, morte en 1763.

se sur le pays ennemi , prirent d'assaut le Château de Cadillac.

Les quatre Seigneurs François que nous avons dit avoir été faits prisonniers par Yvain de Galles il y avoit peu de jours , Duras , Langourant , Carlis & Rozem se déclarerent François , soit qu'ils eussent effectivement l'intention d'être au Roi , soit par la foiblesse où ils voyoient le parti Anglois , ou peut-être pour s'épargner de payer de grosses rançons qui les auroient fort incommodés ; sur leur parole le Duc d'Anjou avoit permis à Duras & Rozem de quitter l'armée & de se retirer chez eux : ils se rendirent à Bordeaux , où peut-être avoient-ils quelques affaires , mais ils oublièrent là leur engagement & même leur serment prêté au Duc d'Anjou , & rentrèrent dans le parti Anglois. (L'Histoire les justifie en quelque sorte , sur ce qu'il y a toute apparence que le Sénéchal des Landes qui depuis la prise de Felleton , commandoit en chef dans la ville , auroit pu s'emparer de leurs personnes , & les menacer de les punir de leur défection , & même les traiter comme déserteurs & comme traîtres : autrement il ne seroit pas croyable que des Seigneurs de

leur qualité eussent prêté serment dans le dessein de le violer). Cependant quelques excuses qu'ils en pussent faire faire au Duc d'Anjou par lettres ou par leurs amis, il voulut en faire un exemple, pour contenir ceux qui se trouveroient dans le même cas à l'avenir; & il fit marcher l'armée vers la ville de Duras. Les habitans implorèrent d'abord la clémence du vainqueur, craignant qu'on ne vengeât sur eux la faute de leur Seigneur; mais on leur fit des conditions si dures qu'ils les refusèrent: en sorte que l'on en vint à l'assaut, la place fut bien-tôt forcée, & ces malheureux habitans éprouverent toutes les horreurs & toutes les plus cruelles suites de la guerre.

Ce cours d'heureux succès fut interrompu par une nouvelle bien agréable au Duc d'Anjou: il apprit que la Duchesse sa femme, (fille de la Comtesse de Penthievre, Duchesse de Bretagne, dépossédée), étoit accouchée à Toulouse: il l'aimoit trop tendrement pour n'être pas empressé de l'aller voir, ainsi il suspendit les opérations de la guerre, congédia l'armée, avec ordre aux soldats & Officiers de se tenir prêts à le rejoindre

au premier avis , & partit pour Toulouſe avec le Connétable & la plûpart des Seigneurs. Ils trouverent la Princeſſe relevée de ſes couches & déjà parfaitement rétablie , & paſſerent avec elle quelques temps en plaiſirs & en fêtes publiques , pour que le peuple eut ſa part de leur joye & de leur ſatisfaction mutuelle. Les danſes , les tournois , les courſes de bagues ſe ſuccédoient tous les jours , & les Bourgeois mêmes y étoient invités.

Du Gueſclin en partant avec le Duc d'Anjou , avoit chargé le Prince Yvain de Galles , Eufſtache de la Houſſaye , Tréſéguidy & quelques autres braves Bretons , de faire la petite guerre avec ſeulement cinq cens lances , qu'il leur laiſſa. Ils attaquèrent d'abord Mortagne ſur mer , mais n'étant pas en force ſuffiſante pour la prendre par aſſaut , ils la bloquerent , au moyen d'un nombre de petits forts qu'ils conſtruifirent aux environs. Ils eurent le malheur de perdre là le Prince Yvain de Galles , qui fut aſſaſſiné en trahiſon par un Gentilhomme de Galles , jadis ſon ſujet (Jacques de Laubé) , à qui il avoit donné aſyle chez lui , & qu'il avoit fait l'un des Officiers de ſa Maïſon. Après cette

mort , les autres Capitaines garderent leurs postes pour continuer le siège , lorsqu'ils apprirent que le Seigneur de Neufville , (Maison Angloise & Bretonne) , avoit débarqué à Bordeaux le 8 Septembre avec quatre mille hommes , & qu'il marchoit droit à Mortagne pour faire lever le siège , & délivrer le Souldic de Lestrade (1) qui y commandoit. Comme les François ne se sentoient pas en état de résister à une troupe si puissante , ils se renfermerent dans le fort Saint Léger , qui étoit le meilleur de ceux qu'ils avoient construits , y firent de nouvelles fortifications & soutinrent si bien l'attaque des Anglois , que Neufville ne pouvant les y forcer , leur permit d'en sortir avec armes & bagages.

Cependant le Connétable reçut à Toulouse des lettres du Roi qui lui mandoit de se rendre à la Cour : n'étant plus nécessaire auprès du Duc d'Anjou, il partit sans délai , avec le Maréchal de Sancere , traversa l'Auvergne où les Anglois faisoient de grands dégats , ordonna quel-

(1) Ce terme est unique dans l'histoire pour signifier le Seigneur d'une Terre , comme le Captal de Buch étoit unique en Gascogne.

ques troupes pour les réprimer , & arriva à Paris vers la fin de l'année 1374 (1).

Dès le mois de Juillet précédent le Roi avoit fait assigner le Duc de Bretagne à comparoître en personne à la Cour des Pairs au quatrieme jour de Décembre , pour répondre aux conclusions que son Procureur Général prendroit contre lui. Le jour venu , le Roi se rendit au Parlement , accompagné de tous les Princes du Sang , & de tous les Pairs dont les pairies subsistoient , (excepté le Duc de Guyenne & le Comte de Flandres) , plusieurs Prélats , & les grands Officiers de la Couronne. Canard , Avocat Général , fit appeller à la Table de Marbre Jean de Montfort , ci-devant Duc de Bretagne ; le Duc ne comparoissant point , ni personne pour lui , le même Avocat Général demanda défaut , & pour le profit , requit : » Qu'il plût au Roi déclarer le Duc sujet rebelle & coutumax , incapable de posséder aucunes terres relevantes de la Couronne ,

(1) Cette date ne paroît pas juste , ce que nous rapportons doit être de deux ou trois ans plus tard , c'est-à-dire , au moins 1376.

& en conséquence dire que le Duché de Bretagne , avec tous les droits de souveraineté y attachés , demeureroit confisqué ; faire défenses aux sujets de plus reconnoître ledit Jean de Montfort pour leur Duc , & de lui rendre aucune obéissance ; réunir ledit Duché à la Couronne de France , ensemble toutes les terres dont le défaillant avoit fait hommage ».

La Comtesse de Penthievre , Jeanne la Boiteuse , veuve de Charles de Blois , avoit envoyé à la Cour des Pairs les principaux Seigneurs de son Conseil , Gui de Cleder , Raoul de Keradan , Hüe des Fosses , Olivier de la Villelçon , Geoffroy de la Motte & Jean le Vayer , avec ordre de se trouver au Parlement le jour de l'assignation , & de faire ce qu'ils trouveroient à propos pour la conservation de ses droits. Après que l'Avocat Général eut conclu , ces Députés demandèrent la permission de parler , & remontrèrent que les conclusions ne pouvoient être admises au préjudice des intérêts de la Comtesse de Penthievre , dont ils étoient Procureurs : que le traité de Guerrande qui étoit le seul titre de Jean de Montfort pour se dire Duc de

Bretagne , étoit nul de toute nullité , qu'il n'avoit été conclu que par violence faite à ses Ambassadeurs , contre la défense qu'elle leur avoit faite d'y consentir : qu'elle avoit porté ses plaintes & protesté contre cette injustice ; que Montfort avoit rompu le traité en y contrevenant , & que l'infraction des articles essentiels du traité , étoit de sa part autant qu'une renonciation , &c. Qu'elle demandoit donc à être rétablie dans l'état où elle étoit avant le traité ; état qui , outre les loix de sa Province , & les droits de sa naissance qui l'y maintenoient , étoit confirmé par l'Arrêt de Conflans : que tout le monde ne voyoit en Montfort qu'un usurpateur , qui n'avoit acquis aucun droit légitime contre elle , ni par la mort de son mari , ni par une prétendue transaction extorquée par force & sans liberté , &c. Ils alléguèrent encore un nombre de raisons dont la principale , & qui sembloit invincible , étoit que par ce même traité de Guérande , il étoit dit que , dans le cas que le Comte de Montfort ne laisseroit point d'enfans mâles , le Duché retourneroit à la Comtesse de Penthievre ou à ses héritiers ; que par conséquent la possession de

de la Bretagne ne lui appartenoit pas en propriété incommutable , & que cette clause emportoit une substitution formelle , &c.

Les Gens du Roi répliquèrent à toutes ces raisons par d'autres trop longues à rapporter ici , & établirent que Jean de Montfort avoit été en légitime possession , & persisterent dans leurs conclusions.

Après eux , le Roi parla avec beaucoup de grace & d'éloquence : il fit voir à la Compagnie de quelle conséquence il étoit de sévir contre Jean de Montfort , qui non seulement s'étoit rendu coupable de toutes les infidélités possibles , mais avoit fait au Royaume une guerre déclarée , & se tenoit encore actuellement chez les ennemis de la France à les solliciter de continuer la guerre. Après quoi le Prince fit recueillir les avis de tous ceux qui assistoient au Parlement , & prononça lui-même que Jean de Montfort étoit coupable du crime de félonie , déchu de la dignité de Duc de Bretagne & de celle de Pair de France ; son Duché , & toutes ses autres terres réunis à la Couronne. Quand le Roi eut achevé de parler , une voix s'éle-

va dans la foule , & dit qu'elle s'opposoit à l'exécution.

(Le Roi par cet Arrêt se procuroit , & à sa Couronne , de très-grands avantages ; il acquéroit une belle & riche Province , & sur-tout une nation brave & guerrière , & une Noblesse généralement estimée & respectée. Il ne comptoit faire injustice à personne , tant parce qu'il regardoit la Comtesse de Penthievre , d'une part , comme absolument déchue de toutes prétentions , que parce que le Comte de Montfort étoit réellement dans l'état d'un sujet rebelle & criminel de leze-Majesté , actuellement dans la révolte , & agissant contre l'engagement de ses foi & hommage).

Aussi-tôt après l'Arrêt prononcé , Charles V. en donna avis à tous les Seigneurs Bretons qui étoient dans son service , & leur manda de se rendre auprès de sa personne pour affaire qui les intéressoit, Comme il les avoit comblés de bienfaits & d'honneurs , par préférence même à ses propres sujets , il s'attendoit que tous se soumettroient à ce qui venoit d'être jugé. Ils se rendirent donc à la Cour en grand nombre , les Seigneurs de Clifson , de Laval , de Rohan , de Ma-

leſtroit, de Lohéac (1), & quantité d'autres : il leur expoſa ce qui s'étoit paſſé, les motifs qu'il avoit eus pour réunir la Bretagne à ſa Couronne, & les avantages qu'ils y trouveroient eux-mêmes ; puis il ajouta avec beaucoup d'adreſſe & de ſubtilité, qu'il avoit envoyé en Bretagne un corps de troupes aux ordres du Duc Louis de Bourbon, du Maréchal de Sancerre, de l'Amiral de Vienne & de Bureau de la Rivière ſon Grand Chambellan, à qui il avoit donné ordre de recevoir d'eux les places qui étoient entre leurs mains, pour les mettre en ſûreté contre les entrepriſes de Jean de Montfort, leur ennemi commun & le ſien, & leur épargner les ſoins, les peines & les dépenſes qu'il leur en couteroit pour ſ'y maintenir.

Les Seigneurs écoutèrent avec reſpect ce diſcours du Roi, mais ils n'en comprirent pas moins le ſens & le but, & répondirent en termes généraux qu'ils feroient toujours ce qui intéreſſeroit ſon

(1) Très-ancienne & très-noble Maïſon de Bretagne, connue depuis ſous le nom des Comtes de Donges ; & éteinte par la mort du dernier Comte en 1764.

service, la gloire de leur patrie, & leur honneur personnel. Le Comte de Laval prit la parole, & pria le Roi de considérer qu'étant cousin germain du Duc, il ne pouvoit s'empêcher de ressentir quelque répugnance naturelle à travailler à la ruine d'un parent si prochain; qu'il le supplioit donc de traiter le Duc avec sa clémence accoutumée, de vouloir bien oublier ses fautes passées, & de faire grace à un Prince qui avoit l'honneur d'être de son sang, en le remettant dans son Etat: que le Duc se repentoit de l'avoir offensé par ses infidélités, & qu'une grace si essentielle l'engageroit pour l'avenir à une reconnoissance éternelle & à une fidélité inviolable. Le Roi se contenta de lui répondre simplement qu'il souhaitoit que cela fut comme il le disoit: ensuite il leva le siège, & les congédia.

Quoique toute cette épisode ne soit pas directement relative à l'histoire du Connétable du Guesclin, nous avons cru devoir lui donner place ici, parce qu'elle fait voir une variation d'événemens bien singulière, & que les travaux de notre Héros, sa sagesse, sa valeur dans la conquête qu'il venoit de faire

de la Bretagne , furent tous perdus presque dans un jour. Il nous suffit pour en abrégér la relation , de dire que tous les Bretons se réunirent en faveur de ce même Duc contre lequel ils s'étoient armés ; que les Grands & le Peuple virent avec douleur le dernier coup porté à leur Prince , & leur patrie devenue une Province de France : que tous ou la plupart se retirèrent du service du Roi , se rendirent chez eux , & rappellerent leur Duc de son bannissement volontaire ; que toutes ses Villes le recurent avec les témoignages d'une joye universelle , & qu'enfin les Seigneurs François que le Roi avoit chargés de retirer les places tenues par les Seigneurs Bretons ne virent point d'autre parti à prendre que d'abandonner l'entreprise & de se retirer avec leurs troupes.

Le Roi fut très-piqué d'un événement si contraire à ses vues & à son attente : un changement si précipité de la part de la Noblesse Bretonne & de toute la nation le surprit à l'excès : il ne s'attendoit pas qu'un Prince haï , méprisé , fugitif , fût devenu dans un moment l'objet de l'amour , du respect & de la soumission de ceux mêmes qui l'avoient

dépossédé ; il comprenoit encore moins que tant de Seigneurs & d'autres Nobles qu'il avoit en toute occasion honorés de sa confiance , comblés de biens , qui l'avoient servi si long-temps & avec tant d'attachement , qui étoient encore plus que jamais dans le cas d'éprouver ses faveurs & sa générosité , abandonnaissent si promptement son service , pour se ranger du parti d'un Prince foible , pauvre & sans appui , & dont ils devoient plutôt craindre le ressentiment & la vengeance , que rien attendre de ses bienfaits & de sa protection. La sagesse du Roi & sa prudence qui ne l'abandonnoient jamais , le tromperent étrangement dans cette occasion-ci , où tous les Bretons sans exception donnerent à leur Duc une preuve de leur amour national , en se soumettant à lui , excepté cependant le seul Olivier de Clisson , qui étoit pour lui un ennemi irréconciliable , comme le Duc en étoit un pour Clisson. (Froissard y ajoute les Seigneurs de Rohan , de Laval & de Rochefort (1) ,

(1) Il étoit de la Maison de Ricux , & devint Maréchal de France : il y en a eu un de

mais aucun Historien ne le confirme).

Le Roi qui regardoit le Connétable comme une ressource certaine dans les occasions fâcheuses , lui écrivit à Pont-Orson , & lui manda de rentrer en Bretagne , non pour y faire la guerre , mais pour en retirer avec honneur les troupes Françoises qui y étoient , comme nous l'avons dit p. 581 , & qui se trouvoient engagées trop avant ; qu'il espéroit que sa présence y rétablirait l'honneur de ses armes , & amènerait les choses au terme d'un accommodement avantageux : qu'il lui laissoit la conduite de toute cette affaire , & qu'il se souvint seulement qu'il étoit son Connétable , le plus considérable de ses serviteurs , & le meilleur de ses amis. Du Guesclin se fit un devoir & un honneur d'obéir à une invitation si flatteuse : il manda quelques compagnies , les joint à celles qu'il avoit toujours auprès de sa personne , & entre en Bretagne.

Il y trouva les choses étrangement

même nom à la fin du règne de Louis XIV. mais il n'étoit point de la même famille ni des mêmes armes.

changées : ce n'étoit plus ce concours de peuple qui venoit au-devant de lui avec des acclamations de joye & de respect ; il n'entendoit plus ces beaux noms de libérateur , de restaurateur de sa patrie : plus d'invitation de la part des villes & des Communautés de les honorer de sa présence : les soldats n'avoient plus cet empressement de sortir de leurs forteresses pour l'y recevoir & lui rendre obéissance. Au lieu de tous ces anciens avantages , il voyoit tout fuir au bruit de sa marche , les routes n'étoient plus pour lui que de tristes solitudes , enfin tout lui représentoit la terreur & la haine du peuple ; les Villes lui refusoient leurs portes , & si quelques garnisons alloient à sa rencontre , c'étoit pour le charger & le traiter en ennemi : aussi avoit-il à combattre les mêmes soldats avec lesquels il avoit tant de fois vaincu , pris des villes , gagné des batailles. Le comble de ses peines étoit que ses propres soldats & ses hommes d'armes l'abandonnoient pour se ranger du côté de leurs anciens camarades & compatriotes.

Le Roi irrité contre la nation Bretonne , congédia tous les Bretons qui se trouvoient dans ses troupes , & leur or-

donna de sortir de son Royaume , ainsi qu'à tous ceux du même pays , & fit en cela une faute inconcevable de la part d'un Prince aussi sage qu'il l'étoit. Le Connétable & Olivier de Clifson alors se trouverent sans soldats : le Duc d'Anjou s'avança vers la Bretagne avec quelques troupes , & n'eut aucun succès : toute la Province étoit en armes , chacun se fortifioit , on se préparoit à la guerre de toutes parts , tant pour n'être pas surpris , que pour être en état d'attaquer. Il fut fait quelques trêves , mais elles n'eurent aucunes suites.

Le Connétable vivement affligé de se voir abandonné des siens mêmes , maltraité dans sa patrie dont il avoit toujours été l'honneur & la gloire , & où il avoit reçu autant d'hommages qu'on auroit pu en rendre à la personne du Roi même , sollicita Sa Majesté de lui permettre de se retirer dans sa terre de Pont-Orson , ou de l'employer ailleurs. Dans ce même temps , quelqu'un (1) jaloux de sa gloire ou de sa fortune , ou quelque

(1) On verra ci-après que ce fut Bureau de la Riviere,

faux Courtisan , insinua au Roi que le Connétable ne l'avoit pas servi en cette occasion avec son zele & sa fidélité ordinaires ; que comme Breton , il avoit sans doute favorisé le parti de sa nation , l'entreprise des Seigneurs & le rétablissement du Duc. Le bruit courut que le Roi avoit prêté l'oreille à ce soupçon , & quelque ami de du Guesclin lui en ayant donné avis , aussi tôt il quitte l'armée , jure que puisque sa fidélité est devenue suspecte au Roi , il ne portera jamais l'épée de Connétable , & qu'il passera le reste de ses jours en Espagne , où il avoit assez de bien pour vivre heureux & tranquile.

Il en écrit au Roi : se plaint de l'injustice d'un tel soupçon , le supplie de reprendre l'épée dont il l'a honoré , & se justifie de l'outrage que des gens mal-intentionnés lui ont fait en le rendant suspect ; & il ajouta que pour satisfaire à ce qu'il se devoit à lui-même , il protestoit que sa fidélité ne s'étoit jamais démentie un moment , ni son zele diminué ; que dans l'occasion dont il s'agissoit , il avoit agi avec sa diligence accoutumée , que le déplaisir de faire la désolation de sa propre patrie n'avoit re-

tardé ni ses soins , ni son obéissance , ni sa vigilance.

Le Roi sur qui cette mauvaise rumeur n'avoit fait aucune impression , & qui n'avoit jamais douté du zele du Connétable , lui répondit avec tous les témoignages possibles de sa satisfaction , & lui envoya à Pont-Orson où il s'étoit retiré , le Duc d'Anjou son frere , & le Duc de Bourbon pour le rassurer sur sa confiance. Du Guesclin les reçut avec les honneurs & le respect dû à deux si grands Princes , & avec toute la joye que lui donnoit leur présence , & le souvenir de l'amitié qu'ils lui avoient toujours portée. Le Duc en l'abordant l'embrassa & le tint long-temps serré entre ses bras :
» *Beau Cousin Connétable* , lui dit-il , vous ne disposerez pas de vous , l'amitié que vous avez pour moi l'emportera sur votre promptitude ; le Roi veut que vous repreniez l'épée de Connétable que je vous rapporte de sa part. Nous vous en prions mon Cousin de Bourbon & moi , & tout l'Etat vous en sollicite avec nous ».

Le Connétable répondit que sa résolution de quitter le Royaume étoit prise fermement , qu'il ne pouvoit servir un

Prince qui n'auroit plus de confiance en lui , ayant pu le croire capable de le trahir ; qu'enfin il lui étoit impossible de surmonter le ressentiment qui lui en restoit dans le cœur , ni se remonter dans une Cour prévenue contre lui , qui avoit toujours eu les intentions les plus pures & les plus droites. » Croyez-moi , mon cher Cousin , lui dit le Duc de Bourbon en l'interrompant : ce bruit de Cour n'a fait aucune impression sur l'esprit du Roi , il sçait que votre fidélité est égale à votre valeur , qu'elles sont toutes deux inébranlables : ainsi rendez-vous aux volontés du Roi , reprenez l'épée de Connétable que Monsieur le Duc d'Anjou vous remet de sa part , & donnez-nous à l'un & à l'autre la satisfaction de vous avoir déterminé. Il étoit digne de vous & de votre rare mérite d'être Connétable de France deux fois. » Tout cela ne put résoudre du Guesclin , la conversation sans être décidée fut suspendue par l'arrivée d'un courier chargé de lettres du Roi pour le Connétable. Elles portoient que les Anglois étoient rentrés dans les places reconquises en Guyenne par les François , & qu'ils en avoient chassé les garnisons ; que la valeur & son

expérience l'appelloient où le mal étoit le plus pressant ; que lui seul étoit capable d'y rétablir l'autorité Royale ; qu'enfin il souhaitoit qu'il allât y commander ses armées , & qu'il espéroit qu'il ne lui refuseroit pas cette marque de sa fidélité constante.

Après la lecture de ces lettres , le Duc de Bourbon prit la parole & dit : „ Eh bien ! Vous refuserez-vous encore aux desirs du Roi „ ? Non , répondit pour du Guesclin le Duc d'Anjou : je suis caution que mon Cousin le Connétable ne pourra résister contre un si beau témoignage de la bonté & de la confiance du Roi , sur-tout dans une conjoncture où il doit voir qu'il est regardé comme un homme nécessaire. Un cœur aussi généreux que le sien doit se rendre à un traitement si honorable „. Du Guesclin prit la parole à son tour , assura les Princes qu'il n'avoit jamais eu la pensée de quitter la France sans aller prendre congé du Roi , & sur-tout sans se justifier de l'injure faite à son innocence : qu'il étoit tout prêt à aller prendre les ordres de Sa Majesté , & même , si elle le désiroit , de commander ses armées en Guyenne , & de terminer sa carrière

de Connétable dans les mêmes pays où il l'avoit commencée à son retour d'Espagne. Mais , ajouta-t'il , quand j'en aurai chassé les ennemis , j'exécuterai le serment que j'ai fait de quitter le Royaume. Cela dit , il reprit sans difficulté l'épée de Connétable de la main du Duc d'Anjou , & peu de jours après il partit pour la Cour.

L'histoire ou vie de Louis III , Duc de Bourbon (1) , rapporte cet événement en termes que nous croyons devoir mettre ici suivant l'Original , pour la satisfaction des lecteurs intelligens. Il nous apprend d'abord que l'auteur du mauvais avis donné au Roi contre le Connétable fut ce même Bureau de la Riviere , premier Chambellan , & Favori de Charles , que nous avons vu plus d'une fois dans le cours de cette histoire faire les honneurs pour le Roi à la réception du Connétable , (246. & 252.) que cette rumeur s'étant d'abord répandue ,

(1) Il faut lire , Louis second du nom , troisieme Duc de Bourbon : il étoit fils de Pierre second Duc , dont le pere Louis premier obtint l'érection du Bourbonnois en Duché-Pairie.

fut bien-tôt dissipée , & que quand on sçut que le Connétable avoit rendu son épée , & juré de ne plus servir , la Riviere demeura généralement haï , honni , méprisé.

Puis l'Auteur dit : » *Ce vaillant Chevalier , Messire Bertrand du Guesclin , qui tant de Chevaleries ot faites , tant que par sa proesse étoit Connestable de France , fut trop malcontent des paroles qu'on lui rapporta & en ot moult grand deuil , car il étoit Chevalier de grand cœur. Et dit , puisque le Roi me tient pour suspect qui l'ay loyaument servi , je ne demeureray jamais en son Royaume , ains m'en vois en Espagne où j'ai ma vie très-honorable , car y suis Duc , & lui rends son épée. Dont pour ce vint un si grand bruit en ce Royaume , que ce fut merveille pour le Sieur de la Riviere , & tant que tout le monde le commença à haïr , & montrerent au Roi Charles tous les grands Seigneurs pourquoi le mouvoit de débouter ce vaillant Chevalier Messire Bertrand du Guesclin , qui si bien l'avoit servi , & étoit mauvais exemple aux autres. Et sur ce le Roi de France Charles s'avisa , & voulut réparer la chose , & envoya les Ducs d'Anjou & de Bourbon en Bretagne pour ap-*

païser le Connestable du courroux qu'il avoit. Lesquels allerent au Pont-Ourson, & là manderent le Connestable qui à eux vint volontiers. Et lui venu, dit le Duc d'Anjou, Connestable, fait-il, Monseigneur le Roi nous envoie à vous, moy & beau Cousin de Bourbon, pour ce que vous avez été malcontent d'aucunes paroles qu'il vous a mandez, c'est à savoir qu'on lui avoit donné à entendre que vous teniez le parti du Duc de Bretagne, & vous devez être bien lié & joyeux quant telles choses vous mande, lesquelles le Roine crut oncques. Véez-cy l'épée d'honneur de votre office, reprenez-là, le Roi le veut, & vous en venez avec nous. Les paroles finies du Duc d'Anjou, répondit le bon Connestable, mon très-redouté Seigneur, je vous remercie humblement des paroles que me dites, & des paroles que m'avez aussi dites, que le Roi ne crut oncques, dont je remercie le Roi, nonobstant le grand bruit qui en a couru. Et veuille bien, Monseigneur, que le Roi sçache que je l'ai servi bien loyaument comme prudhomme, & ne lui fis oncques trahison. Car si je servois le Duc de Bretagne qui est contre lui, je serois traître contre lui, qui est le plus grand Roi qui.

vive , & dites au Roi que j'aime mieux mon honneur que toutes les Seigneuries & biens qu'il pourroit me donner : & cela je lui certifie. Si vous remercie de l'épée que m'avez apportée , je ne la reprendray point , baillez-là à un autre qu'il lui plaira. Car pour l'ôter de soupçon & tous autres , je m'en vois en Espagne , & vous jure par ma foi que jamais en ce Royaume je ne demeureray. Dont le Duc d'Anjou fut moult courroucé , & dit au Connestable , Ah ! beau Cousin , ne faites point ceci , & ne le mettez point en votre teste. Adonc parla le Duc de Bourbon , Cousin Connestable , je vous prie que ne faites ce que vous dites , car Monseigneur le Roi vous veut moult grand bien , & vous l'avez bien desservi , & seriez mal de le laisser en cette maniere. Et lors répondit le bon Connestable : ah ! Monseigneur de Bourbon , j'ai été en votre compagnie en tous les plus grands faits de ce Royaume , & vous & moy avons déchassé le Duc de Bretagne de son pays , qu'il n'y avoit qu'un Chatel , il est mal à croire que je me fusse rallié avec lui. Et quant à ce que vous me requerez de demeurer , vous êtes le sieur du Royaume qui plus m'avez fait de plaisir , & qui je virois plus volontiers , & à qui je suis plus re-

nu après le Roi. Mais je vous jure & promets par ma foi de ce que je vous ay dit, vous n'en trouverez point le contraire, vous suppliant que l'amour que avez toujours eue à moi, vous ne la vouliez point oublier, car où que je sois, je vous serviray de corps & de chevance, & n'oublieray jamais les plaisirs que vous m'avez fait, & vous prie que vous ayiez souvenance de celui qui m'a brassé ceci, car vous savez les tours qu'il vous a faits & faict tous les jours, & ne tardera deux mois que je ne passe en votre pays, & verrez que je ne m'en iray mie seul.

A tant s'en allerent les Ducs d'Anjou & de Bourbon rapporter au Roi les paroles de son Connestable, que pour nul-
le rien plus ne le pouvoient convertir à faire demeurer. Dont le Roi fut moult courroucé & dolent, & dit le bon Duc de Bourbon devant tous en la présence du Roi, (après ce que ot parlé le Duc d'Anjou), Monseigneur, vous faites aujourd'huy l'une des plus grandes pertes que vous fissiez piéça long-temps. Car vous perdez le plus vaillant Chevalier & le plus prudent homme que je cuidassés onques : mais voicy de son Etat, & ont malfait ceux qui ont commencé ceci ».

Quoique cet extrait de la vie de Louis

III, Chap. 38. ne dise pas que du Guesclin reprit l'épée de Connétable comme nous l'avons dit, il est pourtant certain qu'il la reçut de la main du Duc d'Anjou & la garda, seulement pour aller en Guyenne suivant les desirs du Roi : la suite le prouve, puisque ce Prince le reçut & le traita en Connétable, & qu'il mourut pour ainsi dire cette épée dans les mains. De plus ce fut avec cette qualité qu'il fit le voyage, & que la dernière place qu'il prit lui fut rendue sous son titre de Connétable, sous lequel il reçut encore les honneurs funebres, & ceux d'une sépulture glorieuse & Royale.

(Nous avons rapporté, d'après les Historiens originaux, cette aventure, pour faire voir d'une part que le plus excellent mérite n'est pas à l'abri de la calomnie, qu'il est au contraire plus qu'un mérite médiocre le but de la jalousie & de la rivalité : d'un autre côté, que les Princes les plus sages & les plus éclairés sont exposés aux surprises de la part de gens qui abusent de leur confiance, pour détruire les hommes supérieurs dont les vertus les obscurcissent) (1).

(1) On sçait que le Chevalier Bayard avoit

Le Roi Charles fut ravi de joye quand il vit son cher Connétable , & de ce que cette démarche étoit une nouvelle assurance du zele & de l'affection qu'il conservoit pour son service : il lui dit qu'il avoit appris avec bien de la douleur que quelques personnes ennemies de sa Couronne & du repos de l'Etat avoient fait courir le bruit qu'il n'avoit pas été satisfait de sa conduite dans la dernière révolution de Bretagne : mais que c'étoit une imposture fabriquée pour les brouiller ensemble , dont il voudroit connoître les auteurs pour les punir avec une sévérité qui serviroit d'exemple pour l'avenir ; & que jamais il n'avoit balancé un moment sur l'exactitude de son bon Connétable à remplir ses devoirs. Alors du Guesclin se jeta aux pieds du Roi , lui rendit graces de tant de faveurs , l'assura que la vie lui auroit été désormais insupportable , si un soupçon aussi injurieux à son honneur eut subsisté , & eut non-seulement effacé tout ce qu'il

pour rival l'Amiral Gouffier de Bonnivet auprès de François premier , & que ce Prince ne lui rendit justice qu'après sa mort. Voyez Edit. de 1760 & 1765. p. 438.

avoit eu le bonheur de faire jusques-là , mais l'auroit rendu un objet de mépris & d'indignation. » Rassurez-vous contre toutes ces frayeurs , lui dit le Roi , je vous connois plein d'honneur & de vertu ; je sçais que vous m'aimez , & vous ne devez pas douter de mon amitié , de mon estime & de ma reconnoissance , ainsi je ne puis croire que vous me refusiez jamais vos services ».

C'est ainsi que se passa cette première entrevue , & pendant le séjour que le Connétable fit encore à la Cour , il eut avec le Roi plusieurs conférences sur les affaires présentes. Un jour entre autres , étant seul à seul , le Roi lui ouvrit son cœur & lui dit : » Je vous ai rappelé de Bretagne parce que vos services ne m'y étoient plus nécessaires ; ne croyez pas que j'aye eu dessein de dépouiller le Duc de ses Etats , je veux au contraire le conserver & le détacher de ses alliances avec mes ennemis , & qu'il se mette en devoir de mériter ma protection : je veux qu'il s'allie avec moi , & qu'il devienne bon François. Il y trouvera son avantage & nous le nôtre , & je compte y parvenir plutôt par la douceur que par la force des armes. De-

puis que vous avez quitté la Guyenne , les Anglois ont profité de votre absence pour reprendre presque toutes les places que vous aviez conquises dans votre dernière campagne : il m'importe par dessus toutes choses de donner le repos à mon Royaume , ce que je ne peux faire qu'en en chassant ces étrangers , qui y entretiennent le trouble & la désolation , & pour cela il faut leur porter la guerre jusqu'en Gascogne , pour les empêcher d'y faire de plus grands progrès , & de faire de-là des diversions en France , où je souhaite réunir tous les esprits & les cœurs de mes bons sujets ; enfin , Monsieur le Connétable , j'ai une si grande confiance en vous , que je vous regarde comme seul capable de les renvoyer dans leur Isle , & que si le Duc de Bretagne étoit si mal conseillé que de persister dans sa rebellion , & dans le parti Anglois , & qu'il nous forçât enfin de lui faire sérieusement la guerre , personne que vous n'en auroit le commandement ».

Le Connétable remercia le Roi des assurances qu'il lui donnoit que sa confiance en lui n'avoit souffert aucune alteration : il applaudit à la sage résolu-

tion où il étoit contre les Anglois , & encore plus à celle qui regardoit le Duc de Bretagne : » Attendu , disoit-il , qu'il n'y aura jamais ni paix ni tranquillité dans le Royaume , tant que les Anglois en occuperont une partie , & que votre Majesté aura la guerre avec les Princes de France : que d'entreprendre de ruiner ces Princes , ce seroit mettre le Royaume dans le plus grand péril , tant parce qu'il faudroit partager vos forces , que parce que ces mêmes forces se consumeroient peu à peu & inutilement. Mais l'essentiel pour votre gloire & votre service , c'est la conservation du Duc de Bretagne , parce que cette vaillante nation , ennemie jurée des Anglois , ayant ses Princes particuliers , demeurera toujours attachée à la France , & sera une pépinière inépuisable de braves soldats & de bons Capitaines. Que si au contraire elle se voyoit réduite en Province de France , elle se relâcheroit peu à peu de son attachement , & deviendrait moins belliqueuse à proportion qu'elle seroit moins considérée. Il y a même , ajouta-t'il , plus de gloire pour un grand & puissant Roi d'être le protecteur des Princes voisins , que d'enva-

hir leurs Etats , parce qu'en les assistant de son secours , il acquiert la confiance des autres , & leur donne l'espérance d'être protégés dans l'occasion , & dans cette assurance ils demeurent fideles & soumis ». Que quant aux Bretons , le Roi étoit trop éclairé & trop juste pour ne pas convenir que dans les dernieres campagnes ils avoient fait preuve de leur bravoure , de leur zele & de leur constance dans son service , qu'ils avoient contribué plus que personne au succès de ses armes ; mais qu'il craignoit que dans l'expédition en Guyenne dont Sa Majesté le chargeoit , on ne s'aperçût que ces mêmes Bretons ne seroient plus dans ses compagnies : que pour lui , l'âge dont il commençoit à sentir le poids , ne ralentiroit ni son zele ni son ardeur à le servir , mais que son Aigle perdoit tous les jours quelque chose de son ancienne légèreté , sur-tout depuis qu'on lui avoit arraché les plumes en congédiant ses Compagnons inséparables : qu'il n'espéroit plus de vaincre , séparé de ceux qui l'avoient autrefois secondé à prendre tant de places , & à gagner tant de batailles. A ces derniers mots , le Connétable ne put retenir ses larmes : le Roi lui-même s'attendrit ,

s'attendrit , & lui dit : » Je n'oublierai jamais les grands services que les Bretons m'ont rendus sous vos ordres , & je vous promets de ne rien négliger pour qu'ils vous rejoignent bien-tôt ; mais j'espère que les François que vous allez commander ne seront pas moins ardens à faire leur devoir ; il leur suffit d'être conduits par un Général comme vous , pour être vaillans & aguerris. Allez donc , brave Connétable , partez , & emportez avec vous l'assurance d'être de tous mes serviteurs celui que j'aime & que j'estime le plus , & que je vois en vous l'appui de ma Couronne , l'honneur de mon regne , l'espérance de mes armes , & la terreur des Anglois.

Peu après cette favorable audience , le Connétable disposé à partir , alla prendre du Roi son dernier congé , (en effet ils ne se revirent plus). » Allez , lui dit ce bon & sage Prince , allez chasser mes ennemis , & étendre les bornes de mes Etats. Je n'ai point d'ordres à vous donner , vous êtes vaillant , sage & fidele , vous êtes expérimenté , je me repose sur vous & sur votre prudence de tout ce que vous aurez à faire & à entreprendre ; tout ce que vous ferez ne pourra être que

bien ». Le Connétable répondit par de nouvelles protestations de zèle pour le service du Roi ; qu'en partant pour la Guyenne pénétré de ses bontés , il ne désiroit plus autre chose que l'honneur de vivre & de mourir avec la qualité de son serviteur le plus fidele & le plus affectionné. C'est ainsi que le Roi & son cher du Guesclin se séparèrent pour toujours.

(Ce grand Homme avoit plus d'une raison pour souhaiter d'aller commander en Guyenne. La premiere étoit qu'aussitôt cette guerre terminée , il vouloit faire entrer ses troupes sur les terres de l'Eglise , pour s'y faire faire raison de la mort de Sylvestre de Budes son cousin , qui avoit eu le cou coupé par le crédit & la passion du Cardinal d'Amiens son ennemi capital (1). La seconde raison , qui étoit un sentiment bien naturel , étoit qu'il ne vouloit absolument prendre aucune part dans la guerre déclarée au Duc de Bretagne , ni contribuer à la ruine & à la désolation de sa

(1.) Ce Seigneur avoit épousé une du Guesclin , il eut la tête tranchée à Mâcon par ordre du Pape Clément VII. Voyez d'Argentré , liv. 8. chap. 288.

patrie , d'autant plus encore qu'il prévoyoit que cette guerre ne finiroit ni à l'avantage ni à l'honneur du Roi. Son troisieme motif étoit que la guerre qu'il alloit faire en Guyenne étant pour la France bien plus intéressante que celle de Bretagne , le Roi tourneroit toutes ses attentions de ce côté-là & toutes ses forces , qu'ainsi il seroit obligé de négliger l'autre , & même de donner la paix aux Bretons , pour les attirer à son service , comme il le lui avoit promis : enfin il jugeoit que le Duc d'Anjou , ennemi juré de la nation Angloise , entreroit dans son sentiment & le seconderoit , attendu que toutes les conquêtes faites en Guyenne lui étoient promises pour être unies à perpétuité à son gouvernement de Languedoc).

Ces sages & politiques conjectures du Connétable eurent tout leur effet : le Roi & le Duc d'Anjou sentirent bien-tôt l'importance dont étoit pour eux & pour le Royaume de rentrer en possession de la Guyenne & d'en chasser les Anglois , par préférence au projet de dépouiller le Duc de Bretagne : aussi ne penserent-ils plus qu'à l'objet essentiel , & ils conclurent avec ce Duc une trêve qui se ter-

mina bien-tôt par un traité de paix , au moyen de laquelle les deux nations devinrent amies ; & celle qui avoit fourni à l'autre tant de braves hommes , n'eut pas la honte d'être vaincue par celle qu'elle avoit tant de fois rendue victorieuse. Il semble par les événemens que leur union définitive devoit se faire un jour comme nécessaire à la tranquillité commune ; c'est ce qui s'est enfin effectué par un décret de la Providence , qui a procuré l'alliance de la Duchesse Anne avec deux de nos Rois , Charles VIII. & Louis XII. (1).

Il est inconcevable que ni Froissard , ni Belleforest , & sur tout Paul Hay , Seigneur du Châtelet , (qui a écrit amplement l'Histoire de du Guesclin) ,

(1) J'ai rapporté dans l'histoire du Chevalier Bayard , page 458. une clause singulière du Contrat de mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. daté à Langeais en Touraine le 16 Décembre 1491 . . . » Et pour éviter lesdites incommodités de guerre & sinistres fortunes vraisemblablement à ensuivre entre les pays , ladite Dame ne convolera à autres nopces , fors avec le Roi futur , s'il lui plaît , & faire se peut , ou autre prochain & présompris futur successeur à la Couronné ».

ayent porté la négligence , jusqu'à passer sous silence une guerre aussi intéressante , que celle qui se fit alors en Gascogne & en Guyenne , ni parlé davantage du Connétable. Ils se sont contentés de ce que nous venons de dire de son départ de la Cour, & tout d'un coup ils le font trouver dans le Gévaudan au siège de Châteauneuf de Rendon au mois de Juin , sans dire un mot de sa route , ni des opérations d'une campagne qui devoit avoir commencé avec la belle saison. Leur silence provient sans doute de ce que le Connétable mourut avant que d'être arrivé à sa destination. Nous allons y suppléer en peu de mots , autant que nous le pourrons.

Du Guesclin , en reprenant à Pont-Orson l'épée de Connétable de la main du Duc d'Anjou , & s'engageant à aller encore servir le Roi en Guyenne , & à en chasser pour toujours les Anglois , renouvela son serment de passer de-là en Espagne , pour y jouir le reste de ses jours des grands biens & des honneurs qu'il avoit dans ce pays-là ; sur cette résolution , le Duc de Bourbon le pria de prendre sa route pour la Guyenne par sa Province de Bourbonnois , où il

vouloit lui rendre tous les honneurs qu'il pourroit. Le Connétable alla en effet le voir dans son Duché , y fut reçu comme le Roi auroit pu l'être , & y passa quelques jours en fêtes & en plaisirs : ensuite il continua sa route comblé de présens du Duc , entre autres d'un Hanap (grand gobelet) d'or , émaillé des armes du Prince , qui lui fit promettre de s'en servir toute sa vie & d'y boire à sa santé. Il lui donna aussi son Ordre de l'Espérance , qui étoit un collier d'or fort riche , & il le fit accompagner pendant quatre jours de route par six de ses principaux Gentilshommes.

Du Bourbonnois , le Connétable alla en pèlerinage à Notre-Dame du Puy en Velay , où il fit des dévotions & des dons. Pendant son séjour il y reçut des Députés du peuple du Gévaudan , qui lui firent leurs plaintes des violences , vexations & autres mauvais traitemens qu'ils éprouvoient de la part de la garnison Angloise qui occupoit le Château-Neuf , ou Castel de Randon. Il ne tarda pas un moment à leur accorder leur demande , & partit pour commencer par-là les hostilités , & chasser les Anglois de cet azile.

Il assiégea donc cette place où étoit une forte garnison qui faisoit tous les jours des courses, désoloit les environs, & faisoit payer chèrement au pauvre peuple la liberté de travailler, de faire son commerce, & même celle de cultiver la terre. Les assiégés étoient braves & déterminés à se bien défendre : ils esfuierent plusieurs assauts généraux, & les soutinrent avec la plus grande vigueur. Les attaques réitérées coutoient beaucoup de monde à l'armée Françoisse, & souvent la vie à des Capitaines distingués : les assiégés n'en souffroient pas moins, & si les François ne parvenaient pas à les forcer, ils avoient au moins l'avantage de ruiner peu à peu leurs murs & leurs défenses, ils les resferroient de jour en jour, & les tenoient dans une appréhension continuelle d'être pris d'assaut.

Les deux partis également inquiets de l'événement, entrèrent en négociation, & convinrent, d'une part de cesser les attaques, de l'autre de rendre la place, si dans le 12 Juillet les Anglois ne recevoient pas un secours suffisant pour faire lever le siège.

Le Connétable cependant tomba ma-

lade dans le cours de cette suspension d'armes. Son mal fut une fièvre continue très-violente , accompagnée des symptômes les plus dangereux. Les Médecins espérèrent d'abord l'en guérir à la faveur de sa bonne constitution , de leurs soins & des remèdes ; mais ils ne tardèrent pas à juger la maladie mortelle , tant par la violence de la fièvre & des redoublemens , que par l'excessive chaleur qu'il faisoit alors , & davantage à cause des fatigues sans relâche que le Héros avoit essuyées pendant quarante ans , & qui enfin l'avoient épuisé. Quand on scût dans l'armée la déclaration des Médecins , il est impossible d'exprimer la douleur des Soldats , des Capitaines & des Seigneurs : la consternation fut générale , il sembloit que chacun allât perdre un pere ou un ami précieux : les Autels étoient jour & nuit environnés de gens qui y portoient leurs vœux & leurs prières pour sa conservation. Les assiégés mêmes , (chose étonnante) , dès qu'ils en furent informés , firent des prières publiques , & demanderent à Dieu la guérison d'un ennemi si redoutable pour eux , mais si plein de vertus , si bon , si généreux dans la victoire , qu'ils s'esti-

moient glorieux de lui rendre les armes.

Du Guesclin sentit son état & ne s'en allarma point : il connut que sa dernière heure approchoit , & quoiqu'il n'eût qu'environ soixante ans , il jugea lui-même qu'il avoit perdu ses forces par un travail trop violent & trop continuél , pour qu'elle ne fussent pas épuisées ; il se prépara avec une tranquillité d'ame admirable à ce grand passage : il ne s'occupa que de son salut , & reçut avec une piété exemplaire les Sacremens de l'Eglise ; la cérémonie fut honorée par les larmes & les gémissemens des assistans & de ceux qui n'assistoient pas , & le Héros mourant fit voir qu'une ame vraiment Chrétienne sçait allier l'espérance avec le repentir de ses fautes , & la confiance en Dieu avec les frayeurs de la mort. Muni des secours de l'Eglise , il donna ordre à ses affaires domestiques , fit son testament , récompensa les gens de sa Maison généreusement , fit à Jeanne de Laval sa femme (1) , & à Olivier du Guesclin son frere des largesses pro-

(1) Elle se remaria en 1384 à Guy douzième de Laval , & mourut en 1433 , âgée de quatre-vingts-quatre ans.

portionnées à la tendresse qu'il leur avoit portée toute sa vie ; chargeant le Maréchal de Sancerre de supplier le Roi de sa part d'avoir pour ces deux cheres personnes autant de bontés qu'il en avoit eues pour lui , & de leur continuer sa protection. Enfin il ordonna que son cœur fut porté & inhumé dans l'Eglise des Dominicains de Dinant en Bretagne (1).

Ce grand cœur appartenoit à la terre dont il avoit été formé : il devoit y être , pour ainsi dire , une semence de Héros pour l'avenir ; de ses cendres devoient renaître d'autres cœurs dignes de le remplacer , des Connétables de Richemont (2), des Tanneguy du Chatel, des Ma-

(1) Cette disposition testamentaire donne lieu de croire que sa premiere femme Tiphaine Raguenel étoit enterrée dans cette Eglise , & qu'il vouloit lui donner ce dernier témoignage de l'amour & de l'estime qu'il lui conservoit encore depuis sa mort.

(2) Arthus de Bretagne , Comte de Richemont , Connétable sous Charles VII. Il succéda au Duché de Bretagne par la mort de Pierre son frere , & ne voulut pas se démettre de sa dignité de Connétable , disant que ce qui lui avoit fait tant d'honneur , lui en feroit encore toute sa vie. Il mourut en 1458 le 26 Décembre.

réchaux de Rieux , de Lohéac , (André de Laval) & de Gié , (Pierre de Rohan) , tous deux sous Louis XI , d'autres Seigneurs de Rohan , des Laval , des Carnavalet , des Guébriant , & tant d'autres.

Quand du Guesclin eut terminé ses arrangemens , il fit apporter sur son lit l'épée de Connétable , puis rappelant ses forces , il la prit toute nue entre ses mains avec autant de vigueur qu'il l'avoit portée au milieu des batailles , & la considéra quelques momens en silence , comme pour se rappeler la gloire qu'il avoit eue à l'obtenir , & celle qu'il avoit acquise en la portant. Tous les spectateurs attendoient l'issue de cette action : enfin il prit la parole , & l'adressa au Maréchal de Sancerre : » Je viens , lui dit-il , d'examiner , en considérant cette épée , si j'ai manqué à la bien employer ; j'avoue que d'autres que moi en auroient fait meilleur usage , mais personne n'auroit eu les intentions plus pures ; je ne regrette en mourant que de n'avoir pas chassé tout-à-fait les Anglois du Royaume , comme je l'avois espéré ; Dieu en a réservé la gloire à quelqu'autre qui en fera plus digne que moi ; c'est peut être

à vous , Monsieur le Maréchal , que le Ciel en fera la grace , je le souhaite , & vous regarde comme l'homme du Royaume à qui l'honneur en appartient principalement ». Ensuite il se fit découvrir la tête , & après avoir baisé respectueusement cette épée , il dit au Maréchal : Recevez-là de ma main , & je vous supplie , en la rendant au Roi , de lui exprimer toute ma reconnoissance de ses bienfaits , & mes regrets des fautes que je pourrois par imprudence avoir faites contre son service , mais qui n'ont jamais été volontaires ; assurez-le que je ments son serviteur & le plus humble de tous ; & adieu , Monsieur le Maréchal ».

Il embrassa tendrement ce Seigneur , qui reçut l'épée , fondant en larmes ; & tous les assistans comme lui. Son lit étoit environné de vieux Capitaines qui l'avoient toujours suivi , & dont les services & les blessures avoient mérité des récompenses qu'il ne pouvoit plus ni leur donner ni leur procurer ; il jugeoit que si leur douleur provenoit de la perte qu'ils alloient faire , elle étoit encore causée par la vue de la situation fâcheuse qui les menaçoit : il fit un nouvel effort

pour leur dire : » Mes chers Compagnons, vous voyez mon état, & que la mort qui me surprend vous laisse privés de ce que j'aurois voulu faire pour vous : mais que cela ne vous décourage pas : si je ne puis plus parler au Roi en votre faveur, que vos services parlent pour vous, continuez de le bien servir, il est juste & généreux, & je compte qu'il vous récompensera tous comme vous l'avez mérité : mais avant que de mourir, je veux vous dire encore une parole que je vous ai dite mille fois :
» *Souvenez-vous que par-tout où vous ferez la guerre, les Ecclésiastiques, le pauvre peuple, les femmes & les enfans, ne sont point vos ennemis ; que vous ne portez les armes que pour les défendre & les protéger : je vous l'ai toujours recommandé ainsi, & je vous le répète pour la dernière fois, en vous disant mon dernier adieu, & me recommandant à vous ».*

Il parla encore pendant quelques momens, mais ce ne fut que de ce qui regardoit l'éternité, l'instabilité des choses de ce monde, leur fragilité, la fausse gloire qu'il présentait : il témoigna combien il en étoit détaché en termes qui

exprimoient bien qu'il ne les avoit jamais estimés ni recherchés par affection, que depuis long-temps il s'étoit préparé à cette séparation, & que dès sa jeunesse il s'étoit appris lui-même à vivre assez bien pour ne point craindre dans la vieillesse les approches de la mort. Ensuite il demeura près d'un quart-d'heure en silence, les yeux fixés sur un crucifix qu'il tenoit à deux mains, & dans cet état il fit deux ou trois soupirs, & rendit à Dieu sa belle ame, cette ame privilégiée, que Dieu avoit ornée de toutes les vertus humaines, dont l'exercice qu'il en a fait l'ont rendu pour son siècle & pour les siècles à venir un modele difficile à imiter, & supérieur à tous ceux que l'antiquité pourroit nous proposer.

Le Maréchal de Sancerre, Olivier du Guesclin, Olivier de Mauny & quantité d'autres Seigneurs reçurent ce dernier soupir, avec une affliction plus aisée à ressentir qu'à exprimer, & dont rien ne pouvoit les consoler sinon la ferme espérance que tant de vertus étoient déjà couronnées par une heureuse immortalité.

Ce triste jour que les Annales de France doivent compter parmi les plus mal-

heureux jours de la Monarchie , fut le 13 Juillet 1380 à midi , du Guesclin ayant alors 60 ans , ou , selon quelques-uns , 62.

Le 12 du mois étant passé , & le terme venu que suivant le traité dont nous avons parlé , les Anglois devoient remettre la place de Castel-Randon , le Maréchal de Sancerre alla sur le bord du fossé , fit appeller le Commandant & le somma de lui livrer sa place & d'en sortir , suivant les conventions. Cet Officier répondit qu'il étoit prêt à exécuter le traité , quoiqu'il y fut seul engagé , & envers le Connétable seul ; ainsi si Monsieur le Connétable , dir-il , veut bien prendre la peine de venir la recevoir , je la lui rendrai à l'instant. Le Maréchal ne put contredire une proposition si raisonnable & se retira , promettant une réponse définitive dans deux heures ; & comme l'état où il avoit laissé le Connétable , qui étoit en agonie , & n'avoit plus que quelques momens à vivre , le pressoit de se rendre auprès de lui , il y courut , mais il ne put rendre réponse que sur les trois heures , parce que du Guesclin mourut à midi , qu'il y eut beaucoup d'ordres à donner , & d'arrange-

mens à prendre , & que l'affliction générale & celle du Maréchal en particulier l'occupèrent long-temps.

Il retourna donc vers la place , annonça au Commandant la mort de ce grand homme. Le Commandant en ressentit une douleur bien vive , & répondit en homme généreux & de grand cœur :

» Je ne vous ai pas promis de vous rendre ma place , c'est à M. le Connétable que j'ai donné ma parole , & que je veux la tenir , mais je veux que ce soit d'une façon extraordinaire , qui exprime l'honneur que je lui ai toujours porté , & que je conserve à sa mémoire : j'aurois eu honte d'ouvrir mes portes à tout autre que lui ; il est juste , tout mort qu'il est , de lui rendre ce que je lui dois ; je vais porter sur son cercueil les clefs d'une place dont il est réellement vainqueur ».

Le Maréchal reçut avec joye une proposition si honorable pour le défunt , protesta que toutes les conditions accordées s'exécuteroient scrupuleusement , & envoya ses ordres pour disposer toutes choses , tant dans la Maison du Connétable que dans le camp pour cette triste & glorieuse cérémonie , ce qui fut fait dans un instant : l'armée se rangea

en bataille , les enseignes volantes & les armes droites , en un mot avec l'appareil d'une victoire. Les Anglois sortent de la ville , tambours battans , traversent le camp , & arrivent au logis du Général défunt ; ils le trouvent sur le même lit où il étoit mort , entouré des Héraults d'armes , son épée de Connétable nue auprès de son corps , sur un carreau de velours violet , semé de fleurs-de-lys d'or , & l'appartement rempli par les plus Grands de l'armée.

Le Maréchal de Sancerre introduisit le Commandant Anglois & ses Capitaines : ils se mirent d'abord à genoux , & firent leur priere ; le Commandant se releva , & portant la parole au Connétable , dit : » Ce n'est point à ce corps que je vois gissant & insensible , c'est à vous-même , Monsieur le Connétable , que je rends ma place : votre ame immortelle a eu seule le pouvoir de me réduire à la rendre aux François , quoique j'aye juré au Roi d'Angleterre de la lui conserver jusqu'à la dernière goutte de mon sang ». Cela dit , il posa les clefs aux pieds du mort , & se retira lui & les siens , tous fondans en larmes. Ainsi notre Connétable toujours

victorieux eut encore dans le cercueil l'honneur d'un triomphe, dont l'Histoire ne fournit aucun exemple.

Sa mort fut honorée des larmes universelles de toute la France : il n'y avoit peut-être pas eu avant lui Roi ni Prince si généralement regretté. La consternation se répandit & fut égale dans l'armée, à la Cour & dans les Provinces. Les Anglois mêmes la ressentirent, & pleurerent ce vainqueur si plein de générosité & d'humanité, & même si libéral envers ceux qu'il soumettoit.

Mais personne ne témoigna une plus vive affliction que le Roi ; sa douleur fut inexprimable, aussi elle étoit bien juste & bien digne du Prince & du Sujet : il aimoit tendrement son fidele Connétable, il connoissoit toute l'étendue & la valeur des services qu'il en avoit reçus, & jugeoit par le passé de ce qu'il pouvoit espérer pour l'avenir.

Dès que le Connétable eut rendu l'ame, le Maréchal de Sancerre devenu Chef fit embaumer le corps, & transporter dans l'Eglise des Cordeliers du Puy en Velay, où ses entrailles furent enterrées, & le corps resta en dépôt pendant quelques jours pour qu'on lui fît des

services solennels , & ensuite qu'on le portât en Bretagne dans la sépulture de ses ancêtres.

Par-tout où ce précieux reste passa , le convoi fut accompagné d'un concours prodigieux de peuples , qui avec de grands gémissemens prioient pour lui , le combloient de bénédictions & d'éloges : les Chapitres & les Evêques le recevoient dans leurs Eglises , & il n'en parloit qu'après les services qui se faisoient pour lui , & des oraisons funebres , où on ne le qualifioit pas moins que de conservateur du Royaume , de libérateur de la patrie , &c.

Mais ce fut dans la ville du Mans que le peuple se surpassa ; il se souvint d'avoir eu à du Guesclin l'obligation de la conservation de la ville contre les Anglois , de la vie , des biens , de la liberté des Citoyens (1) : pour en témoigner leur reconnoissance , les habitans arrêterent le convoi , & vouloient conserver chez eux les restes de leur bienfaiteur , lorsqu'il arriva des ordres du Roi avec un cortège de sa part pour accompagner

(1) Voyez page 266.

en grande pompe le corps jusqu'à Saint-Denis , lieu de la sépulture des Rois , où ce Prince avoit fait construire une chapelle pour lui & pour la Reine Jeanne de Bourbon sa femme , qui y reposoit depuis l'an 1377. Ce fut dans cette chapelle & dans le même caveau qu'il fit inhumer le corps de son cher Connétable , pour que la mort même n'eut pas le pouvoir de les séparer l'un de l'autre ; & il fonda une lampe qui doit brûler jour & nuit à perpétuité devant le tombeau qu'il lui fit faire : c'est un monument de marbre de trois pieds d'exhaussement , sur lequel est représenté de grandeur naturelle la personne du Connétable en marbre blanc , couché de son long les pieds vers l'autel , & derrière sa tête , on lit cette succincte Epitaphe. *Cy git noble homme , Messire Bertrand du Guesclin , Comte de Longueville , Connétable de France , lequel trépassa devant Castelneuf de Rendon en Gévaudan , le treizieme jour de Juillet M. CCCLXXX. Priez pour son ame.*

Le Roi ne tarda pas à rejoindre la Reine sa femme , étant mort peu de mois après le Connétable.

(L'Histoire s'étend sur les honneurs

rendus à ce grand homme après sa mort par-tout où il passa , particulièrement à Chartres , suivant les ordres que le Roi avoit donnés pour qu'on lui fît la même cérémonie que l'on auroit faite au convoi d'un Roi. L'Evêque accompagné de son Chapitre , & d'un Clergé immense , alla processionnellement au-devant du corps , que l'on déposa dans la Cathédrale ; on y chanta l'office des morts , qui fut continué toute la nuit , & le lendemain on célébra un service solennel avec toute la pompe possible , après quoi le convoi fut reconduit comme il avoit été reçu , & suivi d'une prodigieuse affluence de monde , Clergé , Nobles & Peuple.

La ville de Paris se disposa à surpasser toutes les autres & à rendre à ce Héros les derniers devoirs avec un appareil qui exprimât dignement la douleur publique & générale , & les boutiques furent fermées en signe de la tristesse du peuple : mais le Roi en disposa autrement ; il fit arrêter la marche à Saint-Cloud , & de-là ordonna que l'on se rendît à Saint-Denis à travers la campagne. Le peuple y courut en foule , & y fit retentir l'air de ses gémissemens , mais sur-tout d'éloges & de bénédictions. Le

service se fit là avec toutes les cérémonies , la pompe , & la magnificence observées aux obseques des Rois ; les Ducs d'Anjou , de Berry , de Bourgogne & de Bourbon , étoient à la tête du deuil , accompagnés de tous les plus grands & les plus illustres Personnages du Royaume , en grand nombre. On prononça une oraison funebre , honneur jusques-là réservé aux Rois & Princes , & qui , suivant l'opinion de M. le Laboureur , n'avoit été avant du Guesclin accordé à aucun Seigneur ou Gentilhomme.

Le même Auteur rapporte dans l'Histoire de Charles VI. un nouvel honneur que ce Prince fit au Connétable dix ans après sa mort , que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ; les circonstances en sont si remarquables , que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire les propres termes de ce sçavant Ecrivain.

» Auparavant que de partir de Saint-Denis , le Roi voulut que toute la Noblesse qu'il y avoit rassemblée , assistât aux funérailles de Messire Bertrand du Guesclin , qui avoient été jusques-là différées , & il n'y eut personne qui ne fut bien-aïse de rendre ce devoir à une

mémoire si précieuse , & d'avoir un exemple par la pompe Royale de cette cérémonie , qui pût engager les Gentilshommes à faire des actions qui les rendissent dignes de tous les honneurs qu'on rend aux Souverains. L'Eglise avoit été préparée , (d'autant qu'on se divertissoit aux Tournois) , & on avoit mis la représentation de cet illustre défunt sous une grande Chapelle ardente , toute couverte de torches & de cierges , au milieu du Chœur , qui en fut aussi tout environné , & qui brûlerent tant que le service dura.

Le deuil fut mené par Messire Olivier de Clisson , Connétable de France , & par les deux Maréchaux , Messire Louis de Sancerre , & Messire Mouton de Blainville , & il étoit représenté par le Comte de Longueville , (Olivier du Guesclin , frere du défunt ,) & par plusieurs autres Seigneurs de qualité , tous de ses parens ou de ses principaux amis , vêtus de noir , qui firent l'offrande d'une façon toute militaire , & qui n'avoit point encore été pratiquée dans notre Royale Abbaye (1). L'Evêque d'Auxerre

(1) Jean le Laboureur , né à Anghien ,

qui célébroit la Messe conventuelle , étant à l'offerte , il descendit avec le Roi pour la recevoir , jusqu'à la porte du Chœur , & là parurent quatre Chevaliers armés de toutes pieces , & des mêmes armes du feu Connétable , qu'ils représentoient parfaitement , suivis de quatre Ecuyers , montés sur les plus beaux chevaux de l'écurie du Roi , caparaçonnés des armoiries du même Connétable , & portant ses bannieres jadis si redoutables aux ennemis de l'Etat. L'E-vêque reçut ces chevaux par l'imposition des mains sur leurs têtes , & on les remena en même-temps qu'il retourna à l'Autel , mais il fallut pour cela composer du prix ou de la récompense , pour le droit des Religieux & de l'Abbaye , à qui ils appartenoient. Après cela marcherent à l'offrande le Connétable de Clifson & les deux Maréchaux , au milieu de huit Seigneurs de marque , qui portoient chacun un écu aux armes du

alors Montmorenci en 1623 , mort en 1675 , a donné beaucoup d'ouvrages au Public : son frere Louis fut Bailli de l'Abbaye de S. Denis , & après lui son fils. Le dernier du nom est mort en 1745.

défunct ,

défunt , la pointe en haut , en signe de perte de sa Noblesse terrestre , & tous entourés de cierges allumés. Puis suivirent M. le Duc de Touraine , frere du Roi , Jean Comte de Nevers , fils du Duc de Bourgogne , Messire Pierre , fils du Roi de Navarre , tous Princes du Sang , & Messire Henri de Bar , aussi cousin du Roi , tous la vue baissée , & portant chacun une épée nue par la pointe , pour marque qu'ils offroient à Dieu les victoires qu'il avoit remportées , & qu'ils avoient qu'on les avoit reçues de sa grace par la valeur du défunt. Au troisieme rang parurent quatre autres des plus grands de la Cour , armés de pied en cap , conduits par huit Ecuyers , choisis entre la plus jeune Noblesse de la Cour du Roi , portant chacun un casque entre les mains ; puis quatre autres aussi vêtus de noir , avec chacun une banniere déployée & armoyée des armes de du Guesclin , qui sont d'argent à l'Aigle Impériale de Sable. Tout cela marcha pas à pas avec beaucoup de gravité & de marque de deuil , & chacun en son ordre s'agenouilla devant l'Autel , où furent déposées toutes les pieces d'honneur , & se retira dans le même ordre ,

après avoir baïsé les mains du Prélat officiant. Après l'offerte , l'Evêque monta en chaire devant la Chapelle des Martyrs , pour faire l'oraison funebre , & il ne s'acquitta pas moins heureusement des louanges qu'il devoit à la mémoire de son Héros , que de l'obligation d'inspirer à toute la Noblesse là présente , la généreuse obligation d'aspirer à la même gloire. Il prit pour thème *nominatus est usque ad extrema terra* , sa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre : & fit voir par les grands récits de ses grands travaux de guerre , de ses merveilleux faits d'armes , de ses trophées & de ses triomphes , qu'il avoit été la véritable fleur de Chevalerie , & que le vrai nom de Preux ne se devoit qu'à ceux qui , comme lui , se signaloient également en valeur & en probité. Il exhorta les Nobles à servir Sa Majesté avec une parfaite soumission ; il leur remontra que ce n'étoit que par son ordre & pour son service qu'ils devoient prendre les armes : mais la présence du Roi ne l'empêcha pas de dire aussi qu'il falloit que la cause en fût juste , & qu'il falloit encore que leur intention fût droite & équitable , pour les rendre innocens de tous

les malheurs & des cruautés de la guerre , & par toutes sortes d'exemples qu'il tira de toutes les Histoires tant Saintes que Prophanes , qu'il falloit autant d'honneur & de vertu que de valeur & d'expérience dans les armes , pour mériter dans cette condition la grace de Dieu , & l'estime des hommes , & pour être digne de la réputation de Messire Bertrand , qu'il recommandoit à leurs prières , & pour lequel il alloit achever la Messe ».

Jeanne de Laval , veuve du Connétable , rendit à la mémoire de cet illustre époux tout ce que le respect & la tendresse pouvoient inspirer à une femme qui avoit connu tout ce qu'il valoit , & fit un nombre considérable de fondations à perpétuité pour le salut de son ame.

Du Guesclin eut pour successeur dans la charge de Connétable de France Olivier de Clisson (1) ; mais non pas aussi-

(1) Le même dont il a été si souvent fait mention dans cette Histoire ; ennemi passionné de la Nation Angloise, qui le nommoit le Boucher, parce qu'il ne faisoit quartier à aucun.

tôt après sa mort ; Charles V. lui destina cette dignité & ordonna , en mourant , deux mois après Bertrand , qu'elle lui fût déferée , en sorte qu'il n'en fut revêtu que sous le regne suivant. Olivier du Guesclin , frere du Connétable , lui succéda dans la Comté de Longueville en France , & dans la charge de Connétable en Espagne , où il fut appelé par le Roi Dom Juan fils & successeur du Roi Henri de Transtamare ; il lui rendit de grands services , avec un nombre de Chevaliers Bretons qui l'avoient accompagné dans la guerre que ce Prince eut avec le Roi de Portugal.

Nous avons déjà dit que du Guesclin fut marié deux fois , & qu'il ne laissa point d'enfans de l'une ni de l'autre femme : les Historiens disent , les uns qu'il eut un bâtard , d'autres trois : du Châtellet est de ce dernier avis , & ajoute que le premier des trois naquit en France , fut nommé Michel , & servit sous Charles VI. Que les deux autres naquirent en Espagne , & il ne nomme pas les meres : que l'un d'eux nommé Bertrand fut Chevalier de Calatrava , & Commandeur de Médula : il ne dit pas le nom du second , mais que de bons Au-

teurs Espagnols prétendent qu'il est auteur de la Maison des Marquis de Fuentès dans l'Andalousie , que d'autres font descendre d'un Seigneur de la Maison de Léon en Bretagne , compagnon d'armes de notre Héros : cependant les apparences seroient plutôt que les Seigneurs de Fuentès devroient leur origine à du Guesclin , à cause de leurs armoiries , qui sont d'or à l'Aigle Impériale de Gueules ; l'usage étant alors , comme nous l'avons déjà observé , que les cadets , & particulièrement les bâtards , changeassent les pieces ou les émaux. C'est là tout ce que les Ecrivains nous ont conservé de la postérité du Connétable.

Quant à lui , ils conviennent tous de sa difformité dans l'enfance , que les années avoient peu corrigée : que sa personne , sa physionomie , son regard , tout étoit désagréable : qu'il avoit le visage tout rond , le col court , les cheveux touffus , la taille ramassée , les jambes mal-faites , les épaules épaisses & un peu élevées. Il semble que l'Auteur de la nature avoit voulu , par les disgraces du corps , faire un contraste plus frappant avec les graces de l'ame , du cœur & de l'esprit dont il l'avoit comblé : enfin il

fut le plus laid de tous les hommes , & cependant aucun n'a réuni avec plus de justice & d'étendue l'amitié , le respect , l'estime de son siècle & de la postérité : *nominatus est usque ad extrema terra.*

Cependant ses disgrâces corporelles étoient tempérées par de grands avantages : sa voix étoit gracieuse , il avoit la parole douce & très aisée , son esprit étoit vif , son intelligence facile à concevoir & à se faire entendre ; il avoit même de l'éloquence , comme on l'a dû remarquer dans plusieurs occasions , où il parloit sans préparation avec beaucoup d'énergie , sur-tout quand ses troupes l'engageoient à les haranguer & faisoient silence pour lui témoigner qu'elles souhaitoient l'entendre. Nous ne parlerons pas de ses autres talens militaires , de sa sagesse , de sa patience , ni de ses vertus , comme de son humanité , de sa douceur , même dans la victoire , de sa générosité qui fut excessive , de sa vivacité , soit à prendre son parti , soit à répondre sans délibérer aux propositions ou capitulations des ennemis , de son exactitude dans la discipline militaire , non plus que de sa piété envers Dieu , de son attachement à ses Souverains , &

de sa charité pour tout le monde : son histoire est un tissu sans interruption de toutes les vertus rassemblées , qui nous autorisent à dire de lui ce qui a été dit d'Alexandre , que malgré la haute fortune où il est parvenu , il a été toute sa vie plus grand que sa fortune.

F I N.

Errata du second Volume.

- P** AGE 51, *lig. 6*, *Pedra* *lis.* *Pedre.*
 Pag. 86, *lig. 25*, *le*, *lis.* *la.*
 Pag. 119, *lig. 6*, *trop*, *lis.* *trot.*
 Pag. 127, *lig. 1*, *lis.* & *conclut.*
 Pag. 133, *lig. 16*, *lis.* *aguéries.*
Ibid, *lig. dernière*, *ôtez a.*
 Pag. 142, *lig. 6*, *lis.* *une moindre.*
 Pag. 227, *lig. 5*, *lis.* *obligé à.*
 Pag. 258, *lig. dernière de la note*, *lis.*
 l'action d'un vassal envers son Sou-
 verain.
 Pag. 273, *lig. dernière*, *lis.* *créé en 1368.*
 Pag. 333, *lig. 28*, *lis.* *l'autorité du Roi.*
 Pag. 342, *lig. 25*, *faillitât*, *lis.* *facilitât.*
 Pag. 531, *ôtez la note & lisez* : Seigneur
 Angevin. Monte-Jan est sur le bord
 de la Loire, vis-à-vis d'Ancenis. Il y
 a eu de cette Maison un Maréchal
 de France sous Charles VII. créé en
 1537, mort la même année.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *l'Histoire du Connétable du Guesclin*, il m'a paru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris ce 15 Août 1766.

DEPASSE.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur DE HAN-SY, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre : *Histoire du Connétable du Guesclin*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons

permis & permettrons par ces Présentes, de
 faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois
 que bon lui semblera, & de le vendre, faire
 vendre & débiter par-tout notre Royaume
 pendant le temps de *dix* années consécuti-
 ves, à compter du jour de la date des Présen-
 tes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Li-
 braires, & autres personnes, de quelque qua-
 lité & condition qu'elles soient, d'en intro-
 duire d'impression étrangère dans aucun lieu
 de notre obéissance; comme aussi d'imprimer,
 faire imprimer, vendre, faire vendre, débi-
 ter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire
 aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce
 puisse être, sans la permission expresse & par
 écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront
 droit de lui, à peine de confiscation des Exem-
 plaires contrefaits, de trois mille livres d'a-
 mende contre chacun des contrevenans, dont
 un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de
 Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à
 celui qui aura droit de lui, & de tous dé-
 pens, dommages & intérêts. A la charge que
 ces Présentes seront enregistrées tout au long
 sur le Registre de la Communauté des Impri-
 meurs & Libraires de Paris, dans trois mois
 de la date d'icelles; que l'impression dudit
 Ouvrage sera faite dans notre Royaume, &
 non ailleurs, en bon papier & beaux caractè-
 res, conformément aux Réglemens de la Li-
 brairie, & notamment à celui du 10 Avril
 1725, à peine de déchéance du présent Privi-
 lège; qu'avant de l'exposer en vente, le Ma-
 nuscrit qui aura servi de copie à l'impression
 dudit Ouvrage, sera remis dans le même état

où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, & les ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le premier jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-six, & de notre Règne le cinquante-deuxième, Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVII. de la Cham-
bre Royale & Syndicale des Libraires & Im-
primeurs de Paris, N^o. 812. Fol. 30. con-
formément au Règlement de 1723. A Paris
le 7 Octobre 1766.*

GANEAU, Syndic.

569002

53w

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Imprimeur de la
Reine & de l'Archevêché, rue des Mathurins 1767.

